Asimov
Casse-tête au club des veufs noirs



10/18

CASSE-TETE AU CLUB DES VEUFS NOIRS

PAR

Isaac ASIMOV



Traduit de l'anglais par Michèle VALENCIA

À Alex Zupnick, Don Laventhal et Bob Zicklin,
qui se donnent beaucoup de mal pour m'éviter
de me fourrer dans le pétrin.

INTRODUCTION

Pour une raison ou une autre, peut-être à cause de la douce et sympathique modestie qui me caractérise, je vis constamment dans la crainte que quelqu'un ne parvienne à endiguer le flot incessant des ouvrages que je publie.

Ainsi, par exemple, en mars 1971, j'ai écrit, pour *Ellery Queen's Mystery Magazine (EQMM),* une nouvelle policière sur un club que j'ai appelé « les Veufs Noirs ». Je n'avais pas l'intention de poursuivre, mais Frédéric Dannay (« Ellery Queen »), l'a présentée comme « la première d'une nouvelle série ». J'en ai donc écrit une deuxième… puis une troisième…

Et chaque fois je tremblais de peur en pensant que Fred, ou quelqu'un d'autre, pouvait me dire : « O.K. ! maintenant, ça suffit. »

Heureusement pour moi, personne ne l'a fait. Finalement, après avoir écrit douze nouvelles de cette série, je me suis dit que j'en avais assez pour publier un recueil que j'ai intitulé *Tales of the Black Widowers* (Doubleday, 1974)[1]. Les douze nouvelles suivantes ont donné lieu à la publication de *More Tales of the Black Widowers* (Doubleday, 1976).[2]

Je sais que vous m'avez devancé : je viens de terminer une troisième douzaine de nouvelles, donc, voici *Casebook of the Black Widowers*.

Et personne ne m'a encore demandé de m'arrêter. Parfois, je m'en étonne. Après tout, il est indéniable que mes histoires de Veufs Noirs vont à contre-courant de la mode actuelle en matière de littérature policière. En fait, elles pourraient presque dater du dix-neuvième siècle.

Réunir un groupe de gens issus de la meilleure société autour d'un repas somptueux, qu'ils goûteront tranquillement, tout en conversant et en résolvant des énigmes, est une pure convention victorienne. Ce qui ne m'aide pas non plus, c'est qu'il n'y a dans mes histoires policières ni violence ni sexe dignes de ce nom. En fait, il n'y a le plus souvent ni crimes ni délits importants. Pourtant, le courrier que je reçois est très encourageant.

Voici donc le résultat de mes réflexions là-dessus :

1.-Mes nouvelles policières sont aussi fair-play que possible. J'essaie de ne rien dissimuler et je m'arrange pour qu'au moment crucial le lecteur puisse tenir le raisonnement d'Henry en le battant d'une longueur. Si j'en crois les lettres que je reçois, certains lecteurs y arrivent parfois.

2.-L'intrigue, en tant que telle, est décrite, débattue et résolue en utilisant environ le quart du texte de la nouvelle. Les trois autres quarts sont réservés à une conversation à bâtons rompus entre les Veufs Noirs, et c'est également là, apparemment, quelque chose qui plaît aux lecteurs.

J'en suis plus heureux que je ne saurais le dire parce que, moi aussi, j'aime le jeu qui consiste à construire des énigmes fair-play. Et imaginer des conversations intelligentes me plaît tout autant.

Ainsi donc, chers lecteurs, me revoici avec le troisième volume de cette série. Et je vous assure que je ne m'arrêterai pas aussi longtemps que je vivrai !

LA CROIX DE LORRAINE

En règle générale, Emmanuel Rubin ne laissait jamais la moindre expression de soulagement flotter sur son visage. En effet, il aurait ainsi trahi quelque incertitude ou appréhension préalable, sentiments qu'il pouvait effectivement éprouver, mais qu'il n'était sûrement pas près d'avouer.

Cette fois, cependant, son soulagement ne faisait aucun doute. Ceci se passait au cours d'un banquet mensuel des Veufs Noirs. Rubin faisait office d'hôte et il avait convié un invité. À sept heures vingt, alors que le banquet allait commencer dans dix minutes à peine, son invité finit par arriver.

Rubin s'élança vers lui, tout en veillant à ne pas renverser une goutte de son second verre d'apéritif.

— Messieurs, dit-il en agrippant le bras du nouveau venu, voici mon invité, le Prodigieux Larri… ça s'écrit L-A-R-R-I.

Puis il ajouta à voix basse, au milieu du bourdonnement des « enchanté de faire votre connaissance » :

— Nom de Dieu, où étiez-vous donc ?

— Le métro est tombé en panne, marmonna Larri avant de retourner sourires et salutations.

— Excusez-moi, dit Henry, le serveur fidèle et incomparable des Veufs Noirs, mais il ne reste plus beaucoup de temps pour que votre invité puisse prendre un verre avant le repas. Voudriez-vous me dire ce que vous souhaitez, Monsieur ?

— En voilà, une bonne idée ! s'exclama Larri avec reconnaissance. Merci, garçon. Je prendrai un martini gin, mais pas trop sec… disons, un petit peu allongé.

— Certainement, Monsieur, dit Henry.

Rubin déclara :

— Je vous ai déjà dit, Larri, que tous les membres du club avaient d'office le titre de docteur. Mais laissez-moi vous les présenter maintenant avec tous les horribles détails. Ce grand monsieur à la belle moustache, aux sourcils noirs et au dos bien droit, est le Dr Geoffrey

Avalon. Il est avocat et il ne sourit jamais. La dernière fois qu'il a essayé, il a eu une amende pour outrage à magistrat.

Avalon sourit aussi largement que possible et dit :

— Vous connaissez sans doute suffisamment Manny pour ne pas le prendre au sérieux, Monsieur.

— Absolument, répondit Larri.

Debout l'un à côté de l'autre, l'invité et Rubin se ressemblaient de façon frappante. Tous deux étaient de la même taille – un mètre soixante-cinq – tous deux avaient le visage expressif et l'air inquisiteur, tous deux portaient une maigre barbe, bien que celle de Larri fût plus longue et entourée de cheveux mi-longs.

Rubin poursuivit :

— Et là, d'une élégance à faire hurler quiconque aurait réellement du goût, voici notre expert en barbouillages, le Dr Mario Gonzalo. Il va insister pour faire votre caricature et il prétendra qu'elle est ressemblante. Le Dr Roger Halsted, quant à lui, fait souffrir les collégiens sous prétexte de leur enseigner le peu de mathématiques qu'il connaît lui-même. Le Dr James Drake est un chimiste retraité. Un jour, il a réussi à embobiner quelqu'un et il s'est fait décerner un doctorat. Et enfin, voici le Dr Thomas Trumbull. Il est employé par le gouvernement pour faire un travail dont je ne dévoilerai pas la nature exacte, mais qui concerne les codes secrets, et il espère que le Congrès ne s'en apercevra jamais.

— Manny, dit Trumbull d'un air las, s'il était possible de voter pour exclure un membre du club, je crois que vous pourriez compter sur cinq voix pour vous virer.

Henry annonça alors :

— Messieurs, le dîner est servi.

C'était l'une des rares occasions où les Veufs Noirs s'octroyaient du homard en plat de résistance, fait d'autant plus rare que son prix avait augmenté.

Rubin, qui en tant qu'hôte, supportait les dépenses du repas, haussa les épaules d'un air insouciant.

— Mes livres se sont bien vendus en édition de poche, le mois dernier, c'est donc l'occasion de fêter ça.

— Je suis tout prêt à fêter ça, dit Avalon. Mais le homard a tendance à étouffer toute conversation. Briser les pinces et la carapace, extraire la chair et la plonger dans le beurre fondu, tout cela réclame une grande concentration.

Et l'effort qu'il déployait pour peser sur la pince lui fit faire une

grimace.

— Dans ce cas, dit le Prodigieux Larri, j'aurai le monopole de la conversation.

Il sourit de satisfaction en voyant Henry déposer adroitement un grand plat de tranches de rôti à son intention.

— Larri est allergique aux fruits de mer et aux crustacés, dit Rubin.

Comme l'avait prédit Avalon, la conversation fut effectivement réfrénée jusqu'au moment où les divers homards furent nettement vaincus dans cette bataille culinaire. Halsted demanda alors :

— Qu'est-ce qui vous rend donc prodigieux, Larri ?

— C'est un nom de scène, dit Larri. Je suis prestidigitateur, je suis *extraordinaire*[3] pour disparaître et je suis le plus grand *exposeur*[4] en vie actuellement.

Trumbull, qui était assis à la droite de Larri, plissa son front bronzé.

— Que diable voulez-vous dire par *exposeur ?*

À ce moment-là, Rubin frappa plusieurs coups sur son verre à eau et dit :

— Pas question de le cuisiner avant d'avoir pris le café.

— Pour l'amour du ciel ! s'exclama Trumbull. Je ne faisais que demander la définition d'un mot.

— La décision de l'hôte est sans appel, dit Rubin.

Trumbull lui jeta un regard noir.

— Dans ce cas, je vais essayer de *deviner* la bonne réponse. Un *exposeur,* c'est celui qui expose les truquages de ceux qui prétendent produire des effets qu'ils attribuent à des forces surnaturelles ou paranormales.

Larri avança la lèvre inférieure, haussa les sourcils et acquiesça.

— Pas mal du tout, pour quelqu'un qui essaie de deviner. Je n'aurais pas pu mieux l'exprimer.

Gonzalo intervint :

— Vous voulez dire que quand quelqu'un prétend qu'il a utilisé un pouvoir magique pour faire n'importe quoi, vous pourriez en faire autant avec vos procédés de magicien de spectacle ?

— Exactement, dit Larri. Par exemple, supposez que quelque mystique prétende avoir le pouvoir de tordre des cuillers au moyen de forces inconnues. Moi, je peux faire la même chose en utilisant une force naturelle… comme ça.

Il souleva sa cuiller et la tenant par les deux extrémités, il tordit son

axe d'un peu plus d'un centimètre.

— Ça ne compte pas vraiment, dit Trumbull. Tout le monde peut en faire autant.

— Mais voilà, dit Larri, ce n'est pas tordre cette cuiller qui constitue le prodige. Celle que vous avez observée ne servait qu'à attirer et à focaliser les rayons occultes qui ont accompli le vrai tour de force. Ces rayons ont provoqué la torsion de *votre* cuiller, docteur Trumbull.

Trumbull baissa les yeux et ramassa sa cuiller, qui formait presque un angle droit.

— Comment avez-vous fait ?

Larri haussa les épaules.

— Etes-vous prêts à croire en des forces occultes ?

Drake se mit à rire et, repoussant son homard démantelé vers le milieu de la table, il alluma une cigarette.

— Larri l'a fait il y a quelques minutes, quand vous ne le regardiez pas.

Larri ne sembla pas perturbé par le fait qu'on ait vu clair dans son jeu.

— Quand Manny a frappé son verre, docteur Trumbull, vous avez détourné le regard. J'espérais que vous l'auriez tous fait.

— Je sais trop bien qu'il ne faut pas prêter attention à Manny, dit Drake.

— Mais si vous ne m'aviez pas vu, est-ce que vous auriez accepté l'existence de forces occultes ? demanda Larri.

— Sûrement pas, dit Trumbull.

— Même si vous n'aviez eu aucun moyen d'expliquer ce phénomène ? Attendez, laissez-moi vous montrer quelque chose. Supposez que vous vouliez faire bouger une pièce de monnaie…

Il se tut un instant pendant qu'Henry servait les biscuits à la fraise. Il repoussa son assiette et dit :

— Supposez que vous vouliez faire bouger une pièce de monnaie sans vraiment la soulever ni la retourner… cette pièce, par exemple. Il y a plusieurs moyens d'y arriver. Le plus simple serait de l'effleurer très vite, parce que, comme vous le savez tous, un doigt est toujours légèrement collant, surtout pendant un repas, de sorte que la pièce va se soulever légèrement quand vous allez retirer votre doigt et que vous allez pouvoir la retourner. Vous voyez qu'en ce moment, elle nous montre le côté pile. Vous la touchez à nouveau, et elle se retrouvera du côté face.

— Mais il n'y a pas de prestidigitation là-dedans, dit Gonzalo. Nous la voyons se retourner.

— Exactement, dit Larri. C'est bien pourquoi je ne le fais pas de cette

manière. Posons quelque chose par-dessus pour qu'on ne puisse pas la toucher ni la retourner. Supposez qu'on utilise un…

Il parcourut un instant la table du regard et il attrapa une salière.

— Supposez qu'on utilise ceci.

Il posa la salière sur la pièce de monnaie et dit :

— Et maintenant, est-ce qu'elle est du côté face ?

— Attendez, dit Gonzalo. Comment pouvons-nous savoir si elle est bien du côté face ? Elle pourrait être du côté pile, et ensuite, quand vous nous la montrerez, vous prétendrez qu'elle a été retournée alors qu'elle est tout simplement restée sur le côté pile.

— Vous avez parfaitement raison, et je suis heureux que vous souleviez le problème, dit Larri. Docteur Drake, vous avez des yeux qui ne m'ont pas fait grâce, tout à l'heure. Voulez-vous surveiller cette opération au nom de toute l'assemblée ? Je vais soulever la salière, et vous me direz de quel côté se trouve la pièce.

Drake regarda et dit de sa voix douce et rauque :

— Face !

— J'espère, messieurs, que vous croyez tous le Dr Drake sur parole ? Je vous en prie, regardez-moi bien replacer la salière sur la pièce et assurez-vous qu'elle ne se retourne pas au cours de l'opération…

— Elle ne s'est pas retournée, dit Drake.

— Maintenant, pour que mes doigts ne glissent pas pendant mon petit tour, je vais placer cette serviette en papier sur la salière.

Larri fit un cornet qu'il plaça soigneusement sur la salière, puis il dit :

— Mais en manipulant cette serviette, j'ai détourné votre attention de la pièce, et vous êtes en droit de vous dire que j'en ai profité pour la retourner.

Il souleva la salière recouverte de la serviette en papier et il dit :

— Dr Drake, voulez-vous à nouveau vérifier la pièce ?

Drake se pencha vers elle.

— Elle est toujours du côté face, dit-il.

Très soigneusement, très doucement, Larri remit la salière en place, toujours enveloppée de la serviette en papier, et il demanda :

— Elle n'a pas bougé ?

— Toujours côté face, dit Drake.

— Dans ce cas, je vais maintenant faire de la magie.

Larri appuya sur la salière et la serviette en papier s'écroula. Il n'y avait rien à l'intérieur.

Il y eut un moment de choc, puis Gonzalo demanda :

— Où est passée la salière ?
— Dans une autre dimension, dit Larri d'un air dégagé.
— Mais vous nous avez dit que vous alliez retourner la pièce.
— J'ai menti.
— Il n'y a pas de mystère, dit Avalon. Il nous a tous forcés à nous concentrer sur la pièce pour faire diversion. Quand il a soulevé la salière entourée de la serviette en papier pour permettre à Jim de voir la pièce, il l'a tout simplement laissée tomber dans sa main et il a replacé la serviette vide par-dessus la pièce.
— Est-ce que vous m'avez vu le faire, docteur Avalon ? demanda Larri.
— Non, je regardais la pièce, moi aussi.
— Donc, vous ne faites que supposer que c'est bien ce que j'ai fait, dit Larri.
Rubin n'était absolument pas intervenu au cours de cette démonstration et s'était contenté de manger son biscuit à la fraise. Tout en attendant que les autres en aient fait autant, il déclara alors :
— On a tendance à vouloir discuter de ces choses en employant des arguments logiques, et c'est impossible. Les scientifiques et autres rationalistes ont l'habitude de se frotter à l'univers, et c'est un combat à la loyale. Confrontés à un mystique, qui n'agit pas ainsi, ils sont en fait manipulés et amenés à croire des absurdités. Le résultat, c'est qu'ils se rendent parfaitement ridicules.
» En revanche, poursuivit Rubin, les magiciens savent ce qu'il faut bien observer, ils ont suffisamment d'expérience pour ne pas se laisser abuser, et ils ne sont pas impressionnés par ce qui apparaît à première vue surnaturel. C'est pour ça que les mystiques n'opèrent pas s'ils savent qu'il y a des magiciens dans la salle.
Le café avait été servi, les convives le sirotaient et Henry se préparait sereinement à apporter le brandy, quand Rubin fit tinter son verre à eau et dit :
— Messieurs, il est temps de commencer à cuisiner officiellement notre invité, à supposer que vous ayez laissé un sujet sur lequel l'interroger, bande d'idiots ! Geoff, voulez-vous vous en charger aujourd'hui ?
Avalon s'éclaircit la gorge d'un air sinistre et abaissa les yeux sur le Prodigieux Larri, fronçant ses sourcils noirs et fournis. De son ton le plus grave, il dit :
— Nous avons coutume de demander à nos invités de justifier leur existence. Mais puisqu'il arrive à l'invité que nous avons aujourd'hui de

confondre de faux mystiques, quant à moi, je considère que son existence s'en trouve justifiée, et je passerai donc à autre chose.

» Je suis tenté, monsieur, de vous demander comment vous avez réussi votre petit truc de disparition, tout à l'heure, mais je comprends parfaitement que la déontologie de votre profession vous interdise de nous le révéler. Même si tout ce qui se dit ici est confidentiel et si rien n'a encore filtré à l'extérieur, je m'abstiendrai de poser de telles questions.

» Laissez-moi donc plutôt vous interroger sur vos échecs. Vous vous êtes qualifié *d'exposeur,* monsieur. Y a-t-il eu certaines démonstrations prétendues occultes que vous n'auriez pas été capable de reproduire au moyen de la prestidigitation, alors qu'il était pourtant impossible de les expliquer rationnellement ?

Larri répondit :

— Je n'ai pas tenté d'expliquer toutes les manifestations que j'ai vues ou dont j'ai entendu parler mais, lorsque j'en ai étudié une et que j'ai essayé de la reproduire, j'ai toujours réussi.

— Vous n'avez essuyé aucun échec ?

— Aucun !

Avalon réfléchit à cette réponse, mais au moment où il se préparait à poser la question suivante, Gonzalo intervint. Il soutenait sa tête dans l'une de ses mains, mais ses doigts étaient soigneusement disposés, de façon à ne pas déranger sa coiffure.

— Attendez, Larri, dit-il. Est-ce qu'on est en droit de supposer que vous ne vous êtes attaqué qu'à des cas faciles, en évitant de vous essayer à ceux qui étaient réellement déconcertants ?

— Vous voulez dire que j'aurais fui tout ce qui aurait pu ternir mon image de marque ou qui aurait pu porter un coup à ma croyance en un univers rationnel ? dit Larri. Dans ce cas, vous vous trompez, docteur Gonzalo. La plupart des rapports sur les pouvoirs qui, à première vue, peuvent paraître mystiques, sont ennuyeux et d'une grande banalité. Ils ne sont guère élaborés et on peut tout de suite s'apercevoir qu'ils ne sont pas authentiques. Je me contente donc de les ignorer. Les cas que je prends en considération sont précisément ceux qui ont attiré l'attention en raison de leur nature inhabituelle et, apparemment, de leur totale irrationalité. Vous voyez donc que je m'occupe justement de ceux que vous me soupçonniez d'éviter.

Gonzalo demeura silencieux et Avalon dit :

— Larri, le simple fait que vous puissiez reproduire un tour de force au moyen de la prestidigitation ne veut pas dire que quelqu'un n'ait pas pu y

arriver par des moyens surnaturels. Le fait que les êtres humains puissent construire des machines volantes ne veut pas dire que les oiseaux sont des machines construites par l'homme.

— Vous avez parfaitement raison, dit Larri, mais les pouvoirs surnaturels que les mystiques prétendent avoir reposent sur la notion, explicite ou implicite, qu'il n'y a aucun autre moyen de faire ce qu'ils font. Si je démontre qu'on peut y arriver par des moyens normaux, la charge de la preuve leur reviendra et ils devront alors démontrer qu'ils procèdent autrement. Je ne connais aucun mystique qui se soit soumis au contrôle d'un magicien professionnel de manière à éviter tout truquage, et qui ait réussi son petit tour.

— Et rien ne vous a jamais déconcerté ? Pas même les tours des autres magiciens ?

— Oh, si, certaines choses que font d'autres magiciens me déconcertent parce que je ne sais pas comment ils s'y prennent. Je pourrais y arriver moi aussi, mais en utilisant une autre méthode. De toute façon, la question n'est pas là. Tant qu'un phénomène est produit par des moyens normaux, ça n'a aucune importance que j'arrive à le reproduire ou non. Je ne suis pas le meilleur magicien du monde. Je suis simplement meilleur magicien que tous ceux qui affirment posséder des pouvoirs surnaturels.

Son front haut rosissant d'anxiété, Halsted dit, bégayant légèrement tant il avait envie de prendre la parole :

— Mais alors, rien ne pourrait vous surprendre ? Aucun escamotage comme celui que vous avez fait tout à l'heure avec la salière ?

— Vous voulez parler de celle-ci ? demanda Larri en pointant l'index.

Il y avait bien une salière au milieu de la table, mais personne ne l'avait remarquée.

Décontenancé pendant un instant, Halsted se reprit et dit :

— Avez-vous déjà été époustouflé par une disparition ? J'ai entendu dire un jour que des magiciens pouvaient faire disparaître des éléphants.

— En fait, faire disparaître des éléphants est d'une simplicité enfantine. Je vous assure qu'il n'y a rien de déconcertant dans les disparitions qui se produisent au cours de séances de magie.

Puis une expression curieuse passa sur le visage de Larri, un voile soudain de tristesse et de frustration.

— Ce n'est pas déconcertant au cours d'une séance de magie mais seulement…

— Oui ? fit Halsted. Seulement quoi ?

— Seulement quand ça arrive dans la vie, dit Larri en souriant et en essayant de lancer cette remarque sur un ton dégagé.

— Une minute, dit Trumbull. Nous n'allons pas laisser passer ça. S'il s'est produit une disparition que vous ne pouvez pas vous expliquer, nous voulons en entendre parler.

Larri secoua la tête.

— Non, non, docteur Trumbull. Il ne s'agit pas d'une disparition mystérieuse ou inexplicable. Il ne s'agit de rien de tel. J'ai simplement perdu… quelque chose, je ne peux le retrouver et ça… m'attriste.

— Donnez-nous des détails, dit Trumbull.

— Ça n'en vaut vraiment pas la peine, dit Larri. C'est une histoire ridicule et un peu…

Il se réfugia dans le silence.

— Mince alors ! fulmina Trumbull. Nous sommes tous en train de nous dire qu'il ne faudrait pas vous demander quoi que ce soit qui risque de vous faire manquer aux règles de la déontologie de votre profession. Alors, je vous pose la question : est-ce que nous raconter cette histoire vous obligerait à transgresser les règles de la magie ?

— Ce n'est pas ça du tout…

— Eh bien, dans ce cas, je vous répéterai ce que vous a dit Geoff. Tout ce qui se dit ici reste confidentiel et nous avons décrété qu'un invité à nos banquets mensuels se devait de répondre à toutes les questions qui lui étaient posées. C'est bien ça, Manny ?

Rubin haussa les épaules.

— Exactement, Larri. Si vous ne voulez pas répondre, nous allons devoir mettre fin à cette réunion.

Larri s'appuya au dossier de sa chaise et eut l'air déprimé.

— Je ne peux vraiment pas laisser les choses en arriver là, compte tenu de l'hospitalité que vous m'avez gentiment témoignée. Je vais donc vous raconter mon histoire, mais vous constaterez qu'il n'y a rien de mystérieux là-dedans. J'ai rencontré une femme tout à fait par hasard. J'ai perdu tout contact avec elle. Je ne sais pas où elle se trouve. Voilà, c'est tout.

— Non, dit Trumbull, ce n'est pas tout. Où et comment l'avez-vous rencontrée ? Où et comment avez-vous perdu tout contact avec elle ? Pourquoi ne pouvez-vous pas la retrouver ? Nous voulons connaître tous les détails.

— En fait, si vous nous donnez des détails, nous serons peut-être capables de vous aider, dit Gonzalo.

Larri laissa échapper un rire amer.

— Je ne crois pas, dit-il.

— Vous seriez surpris de savoir ce que nous avons déjà… commença Gonzalo.

— Doucement, Mario, dit Avalon. Ne faites pas de promesses que nous ne pourrions tenir. Voulez-vous nous donner ces détails, monsieur ? Je vous assure que nous ferons de notre mieux pour vous aider.

Larri eut un sourire las.

— J'apprécie votre offre, mais vous verrez que vous ne pourrez rien faire en restant assis autour de cette table.

Il se redressa sur sa chaise et dit :

— Je venais de terminer une représentation dans une ville du Nord… je vous donnerai plus de détails si vous insistez, mais pour l'instant, sachez qu'ils n'ont aucune importance, hormis le fait que tout ceci s'est passé il y a environ un mois. Je devais me rendre dans une autre petite ville, à quelque deux cent cinquante kilomètres, pour un spectacle en matinée, et ça me posait un petit problème de transport.

» Malheureusement, le genre de magie que je pratique ne me permet pas de me transporter à deux cent cinquante kilomètres en un clin d'œil, ni même de faire brusquement apparaître des bottes de sept lieues. Je n'avais pas pris ma voiture, ce qui était aussi bien, dans la mesure où je n'aime pas conduire sur des routes de campagne quand je me sens somnolent. Résultat : je devais prendre un autocar qui ferait plus de « stops » qu'un télégramme et qui mettrait presque quatre heures pour effectuer le trajet en question. J'avais l'intention de dormir un peu dans l'autocar, pour que ce voyage me serve au moins à quelque chose.

» Mais quand les choses ont décidé d'aller mal, elles s'acharnent sur vous. Vous vous doutez donc que j'ai raté mon autocar et que le prochain ne devait arriver que deux heures plus tard. Il y avait une salle d'attente, aussi sinistre que possible, avec rien d'autre à lire que des affiches en piteux état, et aucun endroit où acheter un journal ou boire une tasse de café. Je me suis dit avec quelque ironie que j'avais encore de la chance qu'il ne pleuve pas, et je me suis installé pour somnoler un peu quand la chance m'a souri.

» Une femme est entrée. Je n'ai jamais été marié, messieurs, et je n'ai jamais eu ce que les jeunes d'aujourd'hui appellent une relation « qui compte » dans ma vie. J'ai bien eu quelques vagues liaisons, mais en fait, pardonnez-moi cette expression usée, je suis marié avec mon métier, et il m'apporte généralement plus de satisfactions que les femmes.

» Je n'avais aucune raison de penser que cette femme était plus intéressante que les autres, mais au moins, elle avait un physique agréable. Elle avait un peu plus de trente ans, elle était juste assez ronde pour avoir l'air chaleureuse et rassurante, et elle n'était pas trop grande.

» Elle a regardé autour d'elle et elle a dit en souriant :

» – Eh bien, on dirait que je viens de rater mon autocar.

» J'ai souri moi aussi. J'aimais bien la façon dont elle avait dit ça, sans ronchonner, sans pleurnicher, sans en vouloir au monde entier. Ce n'était qu'une simple constatation, faite avec bonne humeur, et il m'avait suffi de l'entendre pour me sentir ragaillardi, parce que moi, j'étais plutôt d'humeur à ronchonner, à pleurnicher et à en vouloir au monde entier. Je me suis alors senti d'aussi bonne humeur qu'elle et je lui ai dit :

» – Moi aussi, madame, alors vous n'aurez même pas la satisfaction d'être seule dans votre cas.

» – Tant mieux, dit-elle. Nous pourrons bavarder et le temps passera plus vite.

» J'étais très étonné. Elle ne me traitait ni en violeur en puissance ni en voleur probable. Dieu sait que je ne suis pas beau et que je n'ai même pas une présentation particulièrement soignée, mais on aurait dit qu'elle m'avait tranquillement sondé et que mes pensées secrètes ne lui avaient pas déplu. Vous ne pouvez pas savoir à quel point j'étais flatté. J'aurais eu beau avoir encore dix fois plus sommeil que je serais resté éveillé pour bavarder avec elle.

» Et pour parler, ça, nous avons parlé ! Au bout d'un quart d'heure à peine, je savais que j'étais en train d'avoir la conversation la plus agréable de toute mon existence… dans une gare routière minable, peu avant minuit. Je serais incapable de vous dire de quoi nous avons parlé, mais en tout cas, je peux vous dire de quoi nous n'avons pas parlé. Nous n'avons pas parlé de magie.

» J'arrive à intéresser n'importe qui en faisant des tours de magie, mais alors, ce n'est pas tant moi que mes doigts agiles et mon boniment qui plaisent aux gens. Même si je retiens parfois volontairement l'attention de cette manière, vous ne pouvez pas savoir comme il est agréable de sentir qu'on vous écoute sans que vous fassiez quoi que ce soit pour mériter ça. Apparemment, elle éprouvait un certain plaisir à m'écouter, et je sais que de mon côté, j'en éprouvais à l'écouter.

» Heureusement, mon engagement ne réclamait pas d'effort surhumain et je n'avais donc pas ma grosse malle couverte de pub pour faire le grand jeu. J'avais seulement deux valises assez grandes. Je n'ai

rien dit de personnel à cette femme et je ne lui ai posé aucune question sur elle-même. J'ai simplement appris au cours de la conversation qu'elle se rendait chez son frère, qu'il habitait au bord de la route et qu'elle serait obligée de le réveiller parce qu'elle s'était bêtement mise en retard… mais elle me le disait uniquement pour me faire comprendre qu'elle était contente que tout cela soit arrivé, même si, pendant qu'elle profitait de ma compagnie, elle occasionnait une gêne à son frère. Je lui en étais reconnaissant.

» Nous n'avons pas abordé la politique, les affaires internationales, la religion ou le théâtre. Nous avons parlé des gens… de toutes les choses amusantes ou curieuses que nous avions observées chez les gens. Nous avons ri pendant deux heures et pas une seule personne n'est venue se joindre à nous. Il ne m'était encore jamais rien arrivé de pareil. Jamais je ne m'étais senti aussi heureux, aussi plein de vie, et quand l'autocar est finalement arrivé, à une heure cinquante du matin, j'étais incroyablement désolé. Je ne voulais pas qu'il arrive. Je ne voulais pas que la nuit s'achève.

» Quand nous sommes montés dans l'autocar, bien sûr, ce n'était plus tout à fait pareil, même si nous avons pu trouver une banquette libre pour nous asseoir l'un à côté de l'autre. Après tout, nous avions été seuls à la gare et nous avions pu parler fort et rire sans gêner personne. Dans l'autocar, il nous fallait murmurer parce que les gens dormaient.

» Evidemment, ce n'était pas entièrement négatif. C'était agréable de la sentir si près de moi, d'être en contact avec elle. J'ai beau être un vieux routier, j'avais l'impression d'avoir quinze ans. Je me sentais en tout cas suffisamment collégien pour être gêné parce qu'on nous observait.

» Juste en face de nous, il y avait une femme et son petit garçon. Il avait environ huit ans, je dirais, et lui, il était bien réveillé. Il ne cessait de m'observer de ses petits yeux perçants. Je les voyais fixés sur nous chaque fois qu'un lampadaire de la route éclairait l'intérieur de l'autocar. Il y avait vraiment de quoi vous inhiber. J'aurais bien voulu qu'il s'endorme, mais c'était sans doute l'excitation du voyage qui l'en empêchait.

» Le fait de rouler, les murmures intermittents, le sentiment d'être complètement hors du temps, la pression du corps de cette femme contre le mien… tout cela me faisait confondre rêve et réalité, de sorte que la frontière entre le sommeil et l'état de veille s'était évanouie. Je n'avais pas l'intention de dormir, d'ailleurs, je me suis réveillé à une ou deux reprises, mais quand je me suis finalement réveillé une fois de plus, il était évident que j'avais dormi pendant un bon moment. J'ai alors

constaté qu'il n'y avait plus personne à côté de moi.

— Je suppose qu'elle était descendue, dit Halsted.

— Je ne me suis pas dit qu'elle s'était volatilisée, effectivement, dit Larri. Naturellement, j'ai regardé autour de moi. Je ne pouvais pas l'appeler par son nom parce que je ne le connaissais pas. Elle n'était pas dans les toilettes, car la porte était ouverte.

» En face de moi, le petit garçon disait quelque chose d'une voix aiguë, avec un débit rapide… il parlait en français. Je comprends relativement bien le français, mais je n'avais pas besoin de faire d'effort car sa mère était maintenant réveillée et elle me traduisait ses paroles. Elle parlait très bien l'anglais.

» Elle m'a dit :

» – Excusez-moi, monsieur, mais est-ce que vous ne cherchez pas la dame qui était avec vous ?

» – Oui, ai-je répondu. Vous avez vu à quel endroit elle est descendue ?

» – Non, pas moi, monsieur, je dormais. Mais mon fils dit qu'elle est descendue à l'endroit de la croix de Lorraine.

» – À quel endroit ?

» Elle m'a répété ce qu'elle avait dit, et l'enfant l'a fait lui aussi, en français. Elle m'a dit :

» – Vous devez excuser mon fils, monsieur. C'est un grand admirateur du président Charles de Gaulle, et bien qu'il soit très jeune, il connaît très bien l'histoire des Forces françaises libres, pendant la guerre. Il ne se tromperait pas au sujet d'une croix de Lorraine. S'il dit qu'il en a vu une, c'est la vérité.

» Je les ai remerciés et je suis allé à l'avant de l'autocar pour interroger le chauffeur. Mais pendant la nuit, il s'était arrêté partout où les gens désiraient descendre ou monter. Il avait fait de nombreux arrêts pour laisser monter ou descendre une foule de gens, et il ne se rappelait plus exactement où il s'était arrêté et qui était descendu. En fait, il était assez grincheux.

Avalon s'éclaircit la gorge.

— Il s'est peut-être dit que vous aviez des intentions pas très louables et il s'est délibérément abstenu de vous renseigner pour protéger une passagère.

— Peut-être, dit Larri d'un air découragé, mais le résultat, c'est que je l'avais perdue. Quand je suis revenu à ma place, j'ai trouvé un petit mot dans la poche de ma veste, que j'avais placée au-dessus de mon siège. J'ai

réussi à le lire à la lumière d'un lampadaire, quand l'autocar s'est immobilisé à l'arrêt suivant, là où la Française et son fils sont descendus. Il y avait écrit : « Merci beaucoup pour le moment très agréable que vous m'avez fait passer. Gwendolyn. »

— Maintenant, vous connaissez au moins son prénom, dit Gonzalo.

— J'aurais bien aimé avoir son nom de famille, son adresse et son numéro de téléphone, dit Larri. Un prénom ne sert à rien.

— Vous savez, dit Rubin, elle a peut-être fait exprès de ne pas vous donner tous ces renseignements parce qu'elle ne tenait pas à poursuivre cette relation. Un petit interlude romantique est une chose, une liaison en est une autre. Elle est peut-être mariée.

— Ou bien elle a pu se vexer en vous voyant vous endormir, dit Gonzalo.

— C'est possible, dit Larri. Mais si je la retrouvais, je pourrais lui demander de m'excuser si elle s'est vexée, ou je pourrais la rassurer si je lui ai fait peur. Et je pourrais cultiver son amitié si elle n'est ni vexée ni effrayée. Je préférerais ça à passer le reste de ma vie à me poser des questions.

— Est-ce que vous avez déjà fait quelque chose ? demanda Gonzalo.

— Certainement, dit Larri avec une ironie amère. Si un magicien se trouve confronté à la disparition d'une femme, il se doit de comprendre ce qui s'est passé. J'ai refait deux fois le trajet de l'autocar en voiture et j'ai cherché une croix de Lorraine. Si j'en avais trouvé une, je serais entré demander si on connaissait quelqu'un du nom de Gwendolyn. Je l'aurais décrite. Si cela avait été nécessaire, je serais allé au bureau de poste ou au commissariat du coin.

— Mais vous n'avez pas trouvé de croix de Lorraine, je suppose, dit Trumbull.

— Effectivement.

— Mathématiquement, c'est un problème qui est du ressort du fini, dit Halsted. Vous pourriez essayer tous les bureaux de poste qui se trouvent sur le parcours.

Larri soupira.

— En désespoir de cause, j'essaierai sans doute. Mais agir selon des principes mathématiques serait très inélégant. Pourquoi est-ce que je ne peux pas retrouver cette croix de Lorraine ?

— Le gamin a pu se tromper, dit Trumbull.

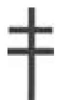
— Sûrement pas, dit Larri. Un adulte aurait pu se tromper, ça oui, mais un enfant qui a une marotte ? Jamais. Les adultes ont accumulé

suffisamment d'irrationalité pour être des témoins auxquels on ne peut pas se fier. Un gosse de huit ans bien éveillé est différent. N'essayez pas de jouer un tour à un gosse intelligent, il ne se laissera pas prendre.

» Bref, poursuivit-il, il n'y a nulle part, sur cette route, de restaurant, de magasin, ou d'autre chose qui s'appelle *la Croix de Lorraine*. Je crois que j'ai vérifié les pages jaunes des annuaires de toutes les villes qu'on trouve sur le chemin.

— Attendez un instant, dit Avalon. Ce n'est pas ça qui compte. L'enfant n'a pas pu voir ces mots-là puisqu'ils n'auraient rien signifié pour lui. C'est l'expression française qu'il connaissait. Des mots anglais n'auraient pas pu retenir son attention. Il a dû voir le symbole de cette croix, avec ses deux croisillons horizontaux, comme ça.

Il tendit la main et Henry lui passa obligeamment un menu. Avalon le retourna et, sur le côté vierge, il dessina la figure suivante :



— En fait, dit-il, on devrait plutôt l'appeler la croix des Patriarches ou la croix des Archevêques, dans la mesure où elle symbolise la haute charge des patriarches et des archevêques au moyen de son double croisillon. Vous ne serez pas surpris d'apprendre que la croix papale a trois croisillons. La croix des Patriarches a servi d'emblème à Godefroi de Bouillon, qui a dirigé la 1re croisade. Comme il était duc de Lorraine, on en est arrivé à l'appeler la croix de Lorraine. Nous savons tous qu'elle est devenue l'emblème des Forces françaises libres pendant la guerre contre Hitler.

Il toussa légèrement et essaya de prendre l'air modeste. Larri dit avec quelque impatience :

— Je comprends bien ce qu'elle symbolise, docteur Avalon, et je ne m'attendais pas à ce que le gamin ait décrypté des mots. Je pense cependant que vous serez tous d'accord avec moi pour supposer qu'un établissement baptisé *la Croix de Lorraine* se doit d'avoir une enseigne qui représente une croix. J'ai cherché le nom dans les annuaires, mais sur la route, j'ai cherché une croix.

— Et vous n'en avez pas trouvé ? demanda Gonzalo.

— Non, comme je vous l'ai déjà dit. En désespoir de cause, j'ai même pris en considération des choses que le gosse n'aurait pas pu voir en

pleine nuit. Je me suis dit : qui sait ce que des yeux d'enfant arrivent à percevoir quand il s'agit de quelque chose qui les intéresse tout particulièrement ? J'ai donc examiné les pancartes qui se trouvaient dans des vitrines ou dans des rues… mince alors, j'ai même observé les graffiti !

— S'il y en avait eu un, il aurait été effacé entre le moment où le gosse l'a vu et celui où vous l'avez cherché, dit Gonzalo.

— Je n'en suis pas sûr, dit Rubin. D'après mon expérience, les graffiti ne sont jamais effacés. Nous en avons sur la façade de notre immeuble…

— C'est parce que c'est New York, dit Trumbull. Dans les petites villes, on tolère moins bien ces manifestations d'anarchie.

— Attendez un peu, dit Gonzalo. Qu'est-ce qui vous permet de dire que les graffiti sont nécessairement des manifestations d'anarchie ? En fait…

— Messieurs ! Messieurs !

Comme d'habitude, le silence se fit lorsque Avalon éleva la voix en donnant la pleine mesure de son timbre splendide de baryton.

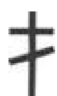
— Nous ne sommes pas ici pour discuter de la valeur des graffiti, dit-il. La question qui se pose est la suivante : comment pouvons-nous retrouver la femme qui a disparu ? Larri n'a trouvé ni restaurant ni autre établissement dénommé *la Croix de Lorraine*. Il n'a trouvé aucun symbole équivalent sur le bord de la route. Pouvons-nous l'aider ?

Drake leva la main et loucha derrière les volutes dessinées par la fumée de sa cigarette.

— Attendez, il n'y a pas de problème. Est-ce que vous avez déjà vu une église russe orthodoxe ? Vous savez à quoi ressemble sa croix ?

Il traça rapidement un croquis au dos du menu qu'il avança vers le milieu de la table.

— Voilà… dit-il.



Puis il reprit :

— Etant polarisé par les Forces françaises libres, le gosse, en regardant vite, l'a confondue avec la croix de Lorraine. Donc, tout ce que vous avez à faire, Larri, c'est de chercher une église russe orthodoxe sur le parcours. Je doute que vous en trouviez plus d'une.

Larri réfléchit, mais il ne semblait pas déborder de joie.

— Cette croix avec l'un des croisillons penché devrait se trouver au

sommet d'un clocher, n'est-ce pas ?

— Je le suppose.

— Et sans éclairage particulier, c'est bien ça ? Alors comment l'enfant aurait-il pu la voir à quatre heures du matin ?

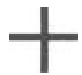
Drake écrasa sa cigarette.

— Eh bien, les églises ont généralement des panneaux d'affichage près de l'entrée. Je ne sais pas, moi, il pouvait y avoir une croix russe orthodoxe sur…

— Je l'aurais vue, dit fermement Larri.

— Est-ce que ça n'aurait pas pu être une croix rouge ? demanda faiblement Gonzalo. Après tout, il pouvait y avoir un bureau de la Croix-Rouge sur le parcours.

— La croix rouge est une croix grecque avec des bras d'égale longueur, dit Rubin. Je ne vois pas comment un fanatique des Forces françaises libres pourrait la confondre avec une croix de Lorraine. Regardez…



— A mon avis, ce qui paraît logique, dit Halsted, c'est que vous l'avez tout simplement manquée, Larri. Si vous insistez sur le fait qu'étant magicien vous êtes tellement entraîné à l'observation que vous n'auriez pas pu ne pas la voir, ce qui, d'ailleurs, me semble impossible, alors c'est que ce symbole se trouvait peut-être sur quelque chose qui se déplaçait et qui a disparu après le lever du soleil… un camion sur la route, par exemple.

— Le petit garçon a bien dit que c'était à l'endroit de la croix de Lorraine, dit Larri. Je suppose que même un gamin de huit ans sait faire la différence entre un endroit et un objet qui se déplace.

— Il parlait français. Vous avez peut-être mal compris.

— Je ne suis pas aussi mauvais que ça dans cette langue, dit Larri. Et puis sa mère m'a traduit ce qu'il disait, et elle, le français est sa langue maternelle.

— Mais pas l'anglais. Elle a pu se tromper. Le gosse a pu dire autre chose. Il n'a peut-être même pas parlé de croix de Lorraine.

Avalon leva la main pour réclamer le silence et dit :

— Un instant, messieurs. Je vois qu'Henry, notre estimé serveur, sourit. Qu'y a-t-il, Henry ?

Debout à côté du buffet, Henry répondit :

— J'ai bien peur de trouver amusant le fait que vous doutiez de ce qu'a vu l'enfant. À mon avis, il a certainement vu une croix de Lorraine.

Il y eut un moment de silence, puis Larri demanda :

— Comment pouvez-vous l'affirmer, Henry ?

— En étant très peu subtil, monsieur.

La voix d'Avalon tonna :

— Je le savais bien ! Nous sommes en train de tout compliquer. Henry, comment faire pour atteindre à une plus grande simplicité ?

— Eh bien, monsieur Avalon, l'incident s'est déroulé pendant la nuit. Au lieu d'examiner tous les signes, tous les endroits, toutes les variétés de croix, pourquoi ne pas commencer par nous demander quelles sont les choses qu'on peut facilement voir sur une autoroute, la nuit ?

— Une croix de Lorraine ? demanda Gonzalo d'un air incrédule.

— Certainement, entre autres choses, répondit Henry. Surtout si nous ne l'appelons pas croix de Lorraine. Ce que le petit garçon a appelé ainsi, compte tenu de son sujet d'intérêt, peut nous sembler si différent que nous ne ferons pas la relation avec cette croix. Nous sommes confrontés au même problème que tout à l'heure, quand M. Larri a fait un tour de magie avec la pièce et la salière. Nous nous étions concentrés sur la pièce et nous n'avons pas observé la salière. Maintenant, nous sommes fixés sur la croix de Lorraine et nous en oublions le reste.

— Henry, dit Trumbull, si vous n'arrêtez pas de parler par énigmes, vous êtes fichu à la porte. Que diable peut bien être une croix de Lorraine si elle n'est pas une croix de Lorraine ?

Henry répondit d'un air grave :

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Et il traça soigneusement le symbole suivant au dos du menu :



Trumbull dit :

— Une croix de Lorraine… penchée.

— Non, monsieur. Vous n'auriez jamais dit ça si nous n'avions pas parlé de croix. Ce sont des lettres anglaises et elles représentent un symbole très courant sur les autoroutes si nous y ajoutons quelque chose…

Il compléta rapidement le dessin et la croix penchée devint :

E‡ON

— Voilà quelque chose qui est destiné à être vu nuit et jour sur une autoroute, et qui indique un poste d'essence. L'enfant a vu là-dedans une croix de Lorraine, mais M. Larri, en refaisant le chemin, n'y a vu que deux X, puisqu'il a lu Exxon. Tous les panneaux qui annoncent cette marque, que ce soit sur l'autoroute ou sur les affiches publicitaires, utilisent cette graphie.

Larri s'enflamma.

— Henry, vous voulez dire que si je vais dans tous les postes d'essence qui sont sur le chemin et que je demande Gwendolyn…

— Le propriétaire de l'un d'eux sera sûrement son frère, et il ne devrait pas y avoir plus de cinq ou six endroits dans lesquels vous devrez vous renseigner.

— Seigneur, Henry, vous êtes un magicien ! s'écria Larri.

— J'ai seulement un esprit simple, dit Henry, mais peut-être ne suis-je tout de même pas un simple d'esprit.

REMARQUE

Eleanor Sullivan, la délicieuse personne qui s'occupe des publications d'*Ellery Queen's Mystery Magazine* et qui a été la première à lire cette nouvelle après sa rédaction, a été frappée par le fait qu'elle n'avait jamais remarqué de croix de Lorraine dans « Exxon », mot qu'elle avait pourtant vu cent fois.

Elle a décidé de tenter une petite expérience. Peu de temps après avoir lu cette histoire, elle a emmené un ami dans sa voiture.

Elle lui a dit :

— Il y a une grosse croix de Lorraine sur un panneau de l'autoroute. Est-ce que tu peux me la montrer ?

Le passager savait ce qu'était une croix de Lorraine et il a commencé à observer les panneaux. (Je suppose que ça devait freiner quelque peu la conversation, bien qu'Eleanor ne m'en ait pas parlé.)

Eleanor lui a facilité les choses en entrant délibérément dans un poste d'essence Exxon pour faire le plein, mais le passager n'a rien remarqué. Finalement, Eleanor a dû tout lui expliquer.

En fait, ce n'est pas surprenant. On ne voit pas nécessairement ce qu'il y a à voir. On ne voit que ce qu'on s'attend à voir. Sachant qu'il y a deux X dans Exxon, c'est tout ce qu'on s'attend à voir dans ce mot, et c'est

effectivement tout ce qu'on y voit.

« La Croix de Lorraine » (« The Cross of Lorraine ») a été publié dans le numéro de mai 1976 *d'EQMM*.

UN BON PÈRE DE FAMILLE

Mario Gonzalo, l'artiste des Veufs Noirs, avait l'air curieusement échevelé lorsqu'il déclara sur un ton véhément :

— Je suis incapable d'enseigner ce que je fais parce que je ne sais pas ce que je fais. Mais ça ne veut pas dire que je n'arrive pas à le faire.

Chaque poil gris de sa maigre barbe semblant jeter des étincelles, Emmanuel Rubin dirigea sur Gonzalo ses yeux grossis par les verres épais de ses lunettes et répondit :

— Si vous ne savez pas ce que vous faites, vous n'êtes qu'un infâme barbouilleur et non pas un artiste.

— Vous êtes fou, Manny. Si le tout était de savoir ce qu'on fait, Michel-Ange pourrait vous apprendre à être Michel-Ange. Mais le fait est qu'il n'a jamais pu apprendre à quiconque à être Michel-Ange. D'ailleurs, personne n'aurait pu lui apprendre à être Michel-Ange, à lui non plus. Il est *né* Michel-Ange.

— Vous êtes complètement à côté de la plaque. Enseigner ne veut pas forcément dire qu'on arrive à faire de son élève un égal. Michel-Ange était parfaitement capable de dispenser un enseignement qui profitait à ses élèves. S'il ne pouvait pas faire d'eux des égaux, il pouvait du moins leur apprendre à mieux manier le ciseau. Vous pensez bien qu'il savait ce qu'il faisait, même s'il ne pouvait enfoncer qu'une connaissance limitée dans la tête de simples mortels.

— Ah ! dit Gonzalo d'un air joyeux. De simples mortels ! Et qu'est-ce qui faisait donc d'eux de simples mortels ? Le manque de génie ! Et quels sont les ingrédients du génie ? Est-ce que Michel-Ange lui-même pouvait le savoir ?

Levant les yeux de son scotch à l'eau de Seltz et fronçant les sourcils, Thomas Trumbull déclara, apparemment irrité de se sentir exclu d'une conversation que les voix fortes de Gonzalo et de Rubin avaient réduite à un dialogue :

— Puisque Michel-Ange est mort et ne peut être consulté sur la question, pourquoi ne pas abandonner cette discussion stupide ?

— Non, dit Gonzalo avec passion. Je passerai du sublime au

ridicule[5] en interrogeant Manny. Vous êtes écrivain, Manny… tout au moins, un certain genre d'écrivain. Pouvez-vous enseigner ce que vous faites ?

— Non seulement je peux le faire, mais je l'ai déjà fait, répondit Rubin. J'ai rédigé des articles pour *The Writer* et je suis intervenu lors de conférences d'écrivains.

— Et vous leur avez parlé, je suppose, des lettres que vous envoyez aux éditeurs pour placer vos nouvelles, et de la nécessité de remanier votre prose quand ils vous le demandent ? Et puis, est-ce que vous leur avez expliqué comment vous faites pour savoir par quel bout commencer votre histoire, comment enchaîner les intrigues, comment mettre fin au dialogue et comment rendre le dénouement inévitable sans toutefois le laisser deviner ?

— Je pourrais le faire.

— Alors allez-y. Expliquez-le-moi !

Son front dégarni rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux, Halsted dit de sa voix douce :

— Ne faites pas ça, Manny. Nous y passerions la nuit et ça n'intéresse personne. Même pas Mario.

— Je ne vais pas le faire… mais j'en suis parfaitement capable.

— Non, vous n'en êtes pas capable, parce que vous ne pouvez pas décrire le phénomène d'intuition qui entre en jeu, dit Gonzalo. Avoir une bonne dose d'intuition, c'est avoir du talent, en être bourré, c'est avoir du génie, et l'intuition, ça ne s'enseigne pas.

Se dressant de toute sa hauteur, Geoffrey Avalon dit d'une voix de baryton solennelle :

— Vous êtes en accord avec les Grecs, Mario. Ils étaient absolument certains qu'un talent extraordinaire résultait d'une inspiration divine et était l'œuvre du dieu qui avait pris possession de l'artiste. Le mot « enthousiasme », qui exprime cela, veut dire « transport divin », en grec. Naturellement, il est impossible d'expliquer l'œuvre d'un dieu à un simple mortel, et je suppose que c'est là la position que vous défendez, Mario.

— Tout ça, c'est de la foutaise ! s'écria Rubin. Tant pis pour vous, Geoff, pour Mario et pour les Grecs ! Il n'y a absolument rien de mystérieux dans l'intuition.

— Puisque vous comprenez si bien ce phénomène, expliquez-nous donc ce que c'est, dit Mario.

— C'est ce que je vais faire, dit Rubin. Tout ce que connaît un homme,

c'est ce qu'il a observé et appris. Il n'y a rien d'inné, sauf quelques instincts biologiques… mais certainement rien de culturel. Il se peut qu'avec l'expérience… j'ai bien dit l'expérience, Mario… on arrive à interpréter très rapidement ce qu'on observe, à en tirer des conclusions ou encore à faire quelque chose qui soit fondé sur un processus de déduction ou d'induction à partir de ces observations et de son expérience passée. On le fait si rapidement qu'on ne prend généralement pas la peine d'analyser chaque étape et qu'on n'est parfois même pas conscient de ce processus. On parle donc d'intuition… Oui, Henry ?

Henry, l'indispensable serveur qui s'occupait des dîners mensuels des Veufs Noirs, dit doucement, le visage dénué d'expression et de rides, malgré ses soixante ans :

— Le dîner est servi, monsieur Rubin. Si vous voulez bien vous asseoir, je suis sûr que tout le monde vous suivra.

— Je suppose que j'ai l'ascendant naturel d'un chef, dit Rubin.

— Non, dit James Drake en écrasant sa cigarette. C'est moi qui suis le chef, aujourd'hui, en ma qualité d'hôte. Mais les autres ont naturellement peur que vous mangiez tout ce qui se trouve sur la table s'ils ne viennent pas s'asseoir pour défendre leurs droits.

— Tout dépend de ce que nous avons aujourd'hui, dit Rubin. Qu'est-ce que vous allez nous servir, Henry ?

— Le chef se sentait d'humeur « vieille Angleterre » aujourd'hui, répondit Henry. Il y aura donc du rôti de bœuf et du Yorkshire pudding, avec, en entrée, une quiche aux fruits de mer.

— La quiche ne fait pas partie de la cuisine traditionnelle anglaise, dit Rubin.

— Le chef est rarement d'une parfaite logique, dit Henry, et j'ai bien peur que son idée du succès d'un repas ne repose largement sur l'intuition.

— Et il a largement raison, dit Gonzalo d'un air approbateur. Quoi que vous disiez sur l'intuition, Manny, certains en ont plus que d'autres. Pouvez-vous me dire pourquoi ?

— Certains ont plus de talent que…

— Ha ! dit Gonzalo.

Rubin prit un air hautain et dit avec une politesse glaciale :

— Si vous me permettez de terminer ma phrase, je poursuivrai en vous expliquant que le talent est la capacité de réfléchir rapidement, à laquelle s'ajoute peut-être une certaine habileté musculaire, et qu'il dépend sans le moindre doute de la physiologie du cerveau et de rien de

plus mystérieux.

— C'est déjà suffisamment mystérieux comme ça, dit Drake.

— C'est mystérieux pour l'instant, mais ça ne le restera pas forcément, dit Rubin. Quand nous en saurons assez sur le cerveau, le talent et le génie ne seront pas plus mystérieux que la couleur des yeux.

— C'est là pure intuition de votre part, répliqua immédiatement Gonzalo.

La réponse de Rubin se perdit dans l'agitation du début du repas, et tandis que tout le monde attaquait la quiche, la conversation se fit plus générale.

Pendant toute cette discussion, l'invité de la soirée avait observé un silence paisible et visiblement amusé. Tranquillement, il avait écouté, et tout aussi tranquillement, il avait siroté son Martini gin.

Il s'appelait Simon Alexander. Ses cheveux et sa moustache noirs, épais et suffisamment luxuriants pour lui donner un air satanique, ou à défaut, un type levantin, étaient ses traits les plus remarquables. Le petit sourire qui ne quittait pas ses lèvres semblait renforcer ce côté satanique.

Cependant, une fois le café servi, quand Drake frappa sa cuiller contre son verre à eau, Alexander redevint sérieux. On aurait dit qu'il attendait ce moment.

— Messieurs, dit Drake, il est temps de cuisiner notre honorable invité. Manny, puisque vous avez bavardé d'une manière encore plus insupportable que d'habitude, que diriez-vous de superviser les opérations ?

— Je regrette que vous trouviez la stimulation cérébrale insupportable, Jim, mais je n'en suis pas surpris, répondit Rubin.

Il but rapidement une gorgée de café, fit signe à Henry de lui en resservir un peu, et dit :

— Bien, monsieur Alexander, ou Simon, si vous préférez, comment justifiez-vous votre existence ?

Le sourire d'Alexander réapparut.

— En veillant à ce que les contribuables américains paient bien leurs impôts, complètement et dans les temps.

Il y eut une certaine agitation autour de la table. Même Henry marqua dans l'accomplissement précis de ses devoirs une pause suffisamment longue pour lui permettre de jeter un regard pénétrant sur l'invité.

Trumbull demanda avec une nette indignation dans la voix :

— Est-ce que vous êtes employé par le fisc ?

— Exactement, dit Alexander. Je travaille au service des Fraudes.

— Seigneur ! fit Trumbull. Et c'est ça que vous nous proposez comme justification de votre existence ? Tout ce que ça justifierait, ce serait qu'on vous étripe.

Il lança un regard menaçant à Drake.

— Ne jugez pas trop vite, Tom, dit Drake. Il faut de tout pour faire un monde et, en dehors de sa profession, Simon est un miracle de gentillesse.

Alexander agita la main.

— Ne vous en faites pas, Jim. Les percepteurs ont toujours été tout particulièrement honnis par l'humanité entière depuis qu'ils ont fait leur apparition chez les Sumériens, il y a cinq mille ans, et ont inventé l'écriture pour tenir leurs dossiers.

D'ailleurs, je crois que M. Trumbull s'exprimait simplement d'une façon pittoresque et ne pensait pas vraiment ce qu'il disait.

— Et comment, que je le pensais ! marmonna Trumbull.

Rubin, qui avait gardé le silence d'une manière visiblement chagrine, éleva alors la voix.

— Puisque c'est moi qui cuisine aujourd'hui, me permettrez-vous de continuer ? Vous voulez bien vous tenir tranquille, Tom ?

— Ce sont les circonstances qui m'ont poussé à intervenir, dit Trumbull.

Rubin attendit que le silence se fasse et il poursuivit :

— Monsieur Alexander… je retire le Simon, puisque, selon les lois immuables de l'humanité, vous ne pourrez trouver d'amis parmi nous, ni ailleurs, du reste… comment votre rôle dans la perception des impôts peut-il être considéré comme une justification de votre existence ?

— Je crois qu'il n'est pas difficile de comprendre que le fisc représente le seul rouage essentiel du gouvernement, dit Alexander. Les présidents peuvent mourir et être aussitôt remplacés, sans autre forme de procès qu'un petit sursaut d'émotion superficielle. Le Congrès peut ne rien faire d'efficace, la Cour suprême peut traîner les pieds, nous pouvons perdre du terrain sur le plan diplomatique, économique, voire militaire, et cependant, nous serons peut-être capables d'y remédier par la suite. Les catastrophes naturelles, quant à elles, sont locales, ponctuelles, et elles passent.

» En revanche, si vous laissiez s'effriter la structure qui collecte les impôts, le gouvernement ne pourrait plus fonctionner. Une paralysie gagnerait tous les secteurs et ce serait une catastrophe plus importante et plus durable que tout ce qui peut nous arriver en dehors d'une guerre

thermonucléaire.

— Mais cette structure ne va certainement pas s'effriter, n'est-ce pas ? dit Rubin.

— Ce n'est pas la machine qui va physiquement se désagréger, ni les ordinateurs qui vont cesser de fonctionner. Non, le maillon le plus faible de la chaîne, c'est le contribuable lui-même. Le budget annuel des Etats-Unis frise maintenant les cinq cents milliards et la plus grande partie de cette somme est récoltée dans les portefeuilles réticents des Américains.

— Désolé, Manny, mais il faut que j'intervienne, dit Trumbull d'un air fâché. Qu'est-ce que ce « réticent » vient faire là-dedans ? Vous mettez en pratique votre propre interprétation des lois, vous agissez en qualité d'avocat général et de juge, vous nous pourchassez sans relâche, vous nous traitez en coupables jusqu'à ce que nous prouvions notre innocence, et vous êtes parfaitement prêts à nous mettre en prison si vous le pouvez. Alors, qu'est-ce que ça peut vous faire, que nous soyons réticents ou non ?

— Tout d'abord, nos décisions peuvent être portées devant les tribunaux, dit Alexander. Nous ne jugeons pas en dernier ressort. Ensuite, ça ferait bien plus de tort aux gens si nous n'étions pas inflexibles. Malgré tout ce que nous faisons déjà, nous ne pouvons pas interroger tout le monde, nous ne pouvons pas tout vérifier. Si nous tentions de le faire, le coût dépasserait de beaucoup l'argent supplémentaire que nous pourrions récolter. Non, nous sommes obligés de nous en remettre à la déclaration de revenus sincère de l'Américain moyen, et nous ne pouvons compter là-dessus que tant que cet Américain moyen restera convaincu de l'honnêteté du système. Dans les limites autorisées par la loi – et la loi n'est jamais complètement équitable, ce qui n'est pas notre faute – nous ne devons faire preuve ni de favoritisme ni de pitié. Autrement, la structure s'écroulerait.

» Ainsi, par exemple, Al Capone a pu commettre des vols à une grande échelle, il a pu assassiner en toute impunité, mais il s'est fait coincer pour une histoire de fraude fiscale. Il n'y a rien d'ironique là-dedans. Frauder le fisc est pire que tout. De même, rien de ce que Nixon et Agnew avaient fait avant leur démission forcée n'était aussi pernicieux que leur tentative de corruption du fisc et leurs déclarations de revenus douteuses. De tous leurs méfaits, le plus impardonnable était leur volonté d'ébranler la foi des Américains en l'honnêteté du système fiscal.

— Vous parlez sérieusement ? demanda Rubin. Vous n'êtes pas en train de nous mettre en boîte ?

— Je suis on ne peut plus sérieux.

— Seigneur, Jim ! Nous devrions exiger votre démission, dit Rubin. Vous nous avez amené un type qui va me rendre la tâche difficile la prochaine fois que je voudrais me laisser aller à un honnête petit gonflement de mes dépenses.

Avalon s'éclaircit la gorge.

— Pour ma part, je ne gonfle pas mes dépenses délibérément, mais je dois reconnaître que le fisc et moi, nous ne sommes pas toujours d'accord sur les dépenses qu'on peut déduire de ses revenus.

— Dans ce cas, vous n'avez qu'à les déduire jusqu'à ce qu'on vous dise le contraire, dit Alexander d'un ton aimable. C'est notre manière de vous considérer innocent jusqu'à ce que votre culpabilité ait été reconnue… mais ce n'est pas du tout ce que je me préparais à vous raconter.

— Oh, dit Rubin, et que vouliez-vous donc nous raconter ?

— Jim m'a dit que les Veufs Noirs aimaient les récits qui comportent un élément mystérieux, et il se trouve que j'en ai un à raconter.

— Jim a eu tort de vous dire ça, dit Avalon sur un ton austère. Nous nous réunissons à seule fin de prendre part à une discussion stimulante, et une énigme n'est absolument pas nécessaire. Cependant…

Alexander sourit.

— A ce propos, j'ai été amusé, avant le dîner, par votre querelle sur la nature de l'intuition, dans la mesure où mon histoire concerne justement l'intuition.

— C'est de la télépathie ! s'écria immédiatement Gonzalo.

— Non, je ne crois pas, dit Alexander. En fait, toute la conversation confortait la thèse de M. Rubin. Je suis d'accord avec lui pour reconnaître que l'intuition n'est qu'affaire d'observation et de déduction qui s'ignorent, et j'aimerais vous faire remarquer qu'il en va de même pour ce qu'on considère souvent comme de la télépathie. Ainsi, quand Jim m'a présenté, il a dit, et je crois que ce sont là ses paroles exactes, « Voici Simon Alexander, il fait des enquêtes, en quelque sorte, et il y excelle. Je crois qu'il est capable de flairer les délits avec une faculté qui tient de la magie. » Ce n'est pas ce que vous avez dit, Jim ?

— Je crois que si, dit Drake.

— J'ai bien noté qu'il faisait des enquêtes, grommela Trumbull. Mais vous ne nous avez pas dit qu'il travaillait pour le fisc.

— Ce que j'essaie de vous dire, c'est qu'il m'a présenté au moment où on servait l'apéritif, dit Alexander. Et je vois qu'on sert maintenant le brandy. Henry, avez-vous du curaçao ?

— Je pense, Monsieur.

— Dans ce cas, j'en prendrai volontiers. Comme tout le monde se concentrait sur son verre, je crois que personne n'a vraiment fait attention à cette présentation. Est-ce que quelqu'un s'en souvient ?

Personne ne se manifesta. Alexander lissa sa moustache avec son index et prit le petit verre rempli de liquide orange qu'Henry lui tendait.

— Mais si Rubin et Gonzalo ne l'ont pas consciemment écoutée, ils l'ont tout de même entendue, j'en suis convaincu, poursuivit-il. C'est cette allusion à ma faculté magique de flairer les délits qui a déclenché la discussion sur l'intuition. Bien sûr, il ne s'agit nullement de magie. J'utilise la raison et je suis toujours point par point les étapes d'un raisonnement. Sauf une fois…

Il eut l'air pensif. Drake alluma une nouvelle cigarette au mégot de l'ancienne et dit :

— Racontez-nous ça, Simon.

— Je veux bien, dit Alexander, mais c'est une affaire assez confidentielle. On m'a fait comprendre que tout ce qui se disait ici n'était jamais divulgué.

— Tout ! dit Trumbull sur un ton appuyé. Et ça inclut tout ce que nous disons, nous aussi. Nous sommes certains que rien de ce que vous avez entendu ici ne pourra être utilisé contre nous en ce qui concerne nos impôts.

— D'accord, dit Alexander. Mais je vous en prie, faites attention à ce que vous dites, je ne voudrais pas être amené à trop composer avec mon intégrité.

Alexander sirota son curaçao d'un air pensif qui, curieusement, paraissait particulièrement diabolique.

— Bien entendu, vous savez que les ordinateurs sont actuellement essentiels pour le fisc. Nous ne pourrions pas travailler sans eux. Parce qu'ils n'hésitent jamais, ne se fatiguent jamais, ne s'ennuient jamais, ils sont notre grande force. Parce qu'ils ne réfléchissent jamais, ils sont notre grande faiblesse.

» Cependant, pour exploiter un ordinateur et profiter de sa faiblesse, il faut maîtriser tous les détails de son mode de fonctionnement. Savoir que presque personne n'en est capable endort notre vigilance.

» Il y a quelques années, le fisc a été royalement floué par quelqu'un qui connaissait les ordinateurs, un mathématicien lassé de ne toucher qu'un salaire de mathématicien.

Halsted, qui enseignait les mathématiques dans un collège, soupira et dit :

— J'en sais quelque chose.

— Les détails compliqués de sa démarche ne vous intéresseront pas, mais sachez qu'il a réussi à se faire confier la maintenance de certains de nos ordinateurs. Pour y arriver, il s'est inventé tout un passé : un nouveau nom, un nouveau physique, et même un nouveau numéro de sécurité sociale. Comment il s'est débrouillé, ça, je ne vous le dirai pas, car même si ceci reste confidentiel, je ne vois pas l'intérêt de révéler les techniques d'une filouterie réussie.

— Je suis bien d'accord, dit Avalon en hochant la tête.

— Je ne vous dirai pas non plus comment il a fait pour modifier le programme d'un ordinateur central, car je ne le comprends pas moi-même, reprit Alexander. Je ne suis pas mathématicien. Il y a pourtant réussi. Pendant cinq ans, notre mathématicien… que nous appellerons Johnson, pour aller plus vite, a reçu de gros remboursements d'impôts sans en payer de nouveaux. Dans cet intervalle, il a reçu plus d'argent qu'il n'aurait pu en gagner en une vie entière d'honnête labeur.

» Il pourrait d'ailleurs toujours toucher cet argent si on n'avait pas découvert, par hasard, une anomalie dans le programme. Le fisc s'en est aperçu à la suite d'une coïncidence tout à fait inouïe, et je vous assure qu'il n'aurait pas pu être plus désolé ou plus embarrassé. Naturellement, deux choses devaient être faites immédiatement : la ponction d'argent devait cesser et les programmes d'ordinateur devaient être modifiés de façon à rendre ce genre de filouterie impossible à l'avenir. Ceci a donc tout de suite été fait, dans le plus grand secret. Le secret était nécessaire, pas tant pour empêcher des employés du fisc d'avoir personnellement l'air ridicule, ce qui était pourtant un facteur important, que pour empêcher le service des impôts de perdre la confiance des Américains.

— Aucun de nous ne leur révélera la vérité, je vous assure, dit Gonzalo avec une telle gravité qu'elle en devenait suspecte.

— Ensuite, poursuivit Alexander, il fallait attraper Johnson, lui faire rendre l'argent qui lui restait et le garder en prison pendant aussi longtemps que la loi le permettrait. C'était le même raisonnement que pour Al Capone, voyez-vous. Johnson pouvait s'en tirer pour un assassinat qui n'aurait pas ébranlé les fondations de la civilisation américaine, mais on ne pouvait lui permettre de s'attaquer impunément au fisc. Et c'est là que je suis intervenu. On m'a confié l'affaire.

» Ma réputation au sein du service est peut-être exagérée. J'en connais plus d'un qui suppose que je traite les affaires qui me sont confiées avec une sorte de faculté mystérieuse et intuitive, qui tient de la

magie et défie toute analyse. On a dit, par exemple, que je pouvais regarder une déclaration de revenus qui semblait blanche comme neige et dire qu'il y avait pourtant là-dedans de l'argent qui avait un relent d'immondices. Ou que je pouvais interroger quelqu'un et être sûr que derrière le saint se cachait un voleur.

» En fait, il n'y a pas la moindre magie dans tout ça. Je possède un certain sens de l'observation et du raisonnement, ainsi qu'une bonne dose d'expérience. J'ai une excellente mémoire et j'ai déjà eu l'occasion d'observer toute une gamme de réactions vis-à-vis du fisc. C'est là mon domaine… J'ai également vu toutes sortes de méthodes pour blanchir des déclarations de revenus. Ce qui paraît relever de la magie ou de l'intuition se résume en fait à l'observation de petites choses auxquelles les autres n'attachent pas suffisamment d'importance.

» L'inverse est également vrai. Je peux souvent déceler le saint derrière le voleur. Ainsi, par exemple, je suis tout à fait certain que vous, M. Trumbull, vous ne dissimulez même pas cinquante dollars dans votre déclaration. Je vous soupçonne d'avoir honte de cette relative honnêteté et de vous sentir obligé de dénigrer l'institution que vous n'osez pas voler. Ce n'est d'ailleurs pas une simple impression, j'ai connu beaucoup de gens qui vous ressemblaient.

Il était difficile à Trumbull de rougir sous son hâle, mais son expression rendait cela inutile.

— J'ai bien peur que votre réputation soit gravement compromise, Tom, dit Avalon. Je vous en prie, poursuivez, monsieur Alexander.

— Pour être plus précis, en près d'un quart de siècle de travail, je ne me suis presque jamais trompé lorsque j'ai dévoilé la faute ou l'innocence de quelqu'un.

— Un quart de siècle ? dit Avalon. Quel âge avez-vous donc, monsieur Alexander ?

— Cinquante-deux ans.

— Vous ne les faites pas.

Et Avalon lissa distraitement sa propre moustache grisonnante.

— J'ai moi aussi quelques cheveux blancs, dit Alexander, mais je les camoufle un peu. Pas tant par vanité, vous comprenez, que parce que le fait d'avoir des cheveux bruns me donne un air menaçant qui est utile dans l'exercice de ma profession. Quoi qu'il en soit…

» Johnson n'était pas une proie facile. Il a dû se rendre compte que son petit jeu avait fait son temps, et quand le remboursement suivant est arrivé, cette fois étroitement surveillé par le fisc, il n'a pas été perçu. Il

n'est pas impossible que Johnson ait eu un informateur au sein même du service des impôts, mais n'insistons pas. Le retrouver n'était pas aisé. Il avait abandonné son travail depuis longtemps et tous les renseignements qu'on possédait sur lui étaient faux, y compris son numéro de sécurité sociale, qui ne correspondait à personne.

» J'ai été obligé de suivre les pistes les plus infimes et j'ai établi un portrait-robot à partir de ce comportement. Nous n'avons absolument rien négligé pour essayer d'identifier ce voleur et finalement, nous nous sommes retrouvés avec plusieurs possibilités, toutes floues et incertaines. Différents agents ont été chargés de suivre ces pistes. Le but était d'arriver à réunir suffisamment de preuves pour pouvoir justifier la concentration de toutes nos forces sur un seul homme, et, après une enquête minutieuse, de parvenir, bien sûr, à arrêter cet individu, si possible.

» J'avais pour cible un homme assez insignifiant, de taille et de corpulence moyennes et d'aspect banal. En soi, c'était déjà bon signe, parce que pour faire ce qu'il avait fait, il fallait, à certains moments particulièrement importants, être capable de ne pas attirer l'attention. Il avait un passé vague, que nous n'aurions pas pu creuser sans risquer de nous trahir trop tôt… ce qui était également prometteur. À certains moments cruciaux, il semblait impossible de retrouver sa trace.

» Malheureusement, tous ces éléments n'apportaient rien de concret et on n'arrivait pas à les enchaîner pour en tirer quoi que ce soit. Il aurait fallu pouvoir mettre la main sur une correspondance clairement et nettement compromettante. Il aurait fallu pouvoir le prendre sur le fait, prouver qu'il était intervenu chaque fois en tant qu'expert informatique, et ainsi de suite. C'est pourquoi je me suis montré aussi rapace qu'un vautour en le pourchassant.

» En fait, j'ai réussi à me créer un petit cercle de relations communes avec les siennes, et je me suis efforcé d'être invité aux mêmes réunions que lui.

» Et puis, début novembre, alors que nous nous étions tous les deux rendus à une certaine invitation, lui, silencieux, sur ses gardes, avec le même verre à la main pendant une heure, et moi presque aussi silencieux, tout aussi sur mes gardes et aussi sobre que lui, la personne qui nous recevait s'est mise à parler d'Halloween. Ce monsieur avait une fille âgée de sept ans. Elle était allée avec plusieurs de ses camarades frapper à toutes les portes, comme c'est la coutume, en menaçant de jouer de vilains tours aux gens qui refusaient de donner piécettes ou bonbons,

et elle était revenue enchantée.

» Ça ne m'étonnait pas car je me rappelais très bien la première expérience de ma fille en la matière. J'ai donc dit :

» – Oui, j'ai toujours pensé que si Noël n'avait pas, en plus, l'énorme enjeu commercial que l'on sait, les enfants auraient tendance à éprouver autant d'excitation pour les deux fêtes.

» Et à ma grande surprise, ma proie a pris la parole. Semblant submergé par une émotion qui obligeait sa nature réservée à se mettre en avant, il a dit avec un sourire chaleureux qui a éclairé, et presque transfiguré ses traits :

» – Vous avez tout à fait raison. En un sens, Halloween peut être considéré comme rigoureusement égal à Noël.

» C'étaient là ses paroles exactes, messieurs, car je les ai écoutées avec une attention tout à fait particulière.

— Pourquoi ? demanda Rubin.

— Parce que ce commentaire m'a poussé à l'éliminer immédiatement et complètement de la liste des suspects. J'étais si certain de son innocence que je me souviens avoir eu envie de lui taper sur l'épaule et de l'inviter à aller boire un verre pour fêter l'événement. Mais je n'ai pas pu le faire car je suppose que son propre enthousiasme, inattendu, l'avait effrayé. Aussitôt cette remarque faite, il a rougi, il a eu l'air terrifié et il s'est perdu dans la foule. Mon attention a été distraite pendant un instant et quand je me suis retourné vers lui, il avait disparu.

Alexander s'interrompit pour finir son curaçao, puis il reprit :

— A l'époque, la soudaine conviction que j'avais de son innocence aurait pu paraître purement intuitive – même à mes propres yeux – mais bien sûr, il n'en était rien. J'adhère complètement à la thèse de Rubin, selon laquelle l'intuition n'est qu'un raisonnement qui s'ignore. Voici donc le raisonnement que j'ai reconstitué par la suite :

» En partant des indices les plus minces, nous avions laborieusement élaboré un portrait de notre malfaiteur, le Johnson en question. C'était un mathématicien qui vivait seul. Il y avait de fortes chances pour que non seulement il soit célibataire et sans enfants, mais aussi pour qu'il n'ait ni frères ni sœurs et que ses parents soient morts alors qu'il était tout jeune. Il avait le cœur sec, parfaitement sec, et par là, je ne veux pas dire qu'il était cruel ou sadique, mais tout simplement qu'il n'avait pas l'occasion ou le désir de témoigner amour ou affection. Laissez-moi exprimer ça d'une manière qui a pour moi une grande importance : il n'était absolument pas ce qu'on appelle un bon père de famille.

Halsted plissa distraitement la nappe et dit :

— Parce que vous, je suppose, vous en êtes un.

— Absolument. J'ai encore mes parents, deux frères et une sœur et nous sommes très proches. J'ai épousé mon premier amour, j'ai trois enfants et un petit fils qui vient de naître, plus des nièces et des neveux. Je connais le genre d'émotions que ressent un père de famille et personne, je dis bien personne, n'aurait pu parler avec autant de chaleur et de sincérité des fêtes qu'aiment les enfants, à moins d'éprouver de l'amour et de l'affection pour eux. Tandis que l'homme que je soupçonnais laissait deviner ces sentiments dans ses paroles, Johnson, c'est-à-dire l'escroc, lui, n'en aurait pas été capable. Conclusion : cet homme n'était pas Johnson et il était innocent. Ce qui semblait à première vue intuitif se fondait en fait sur le raisonnement.

» Quoi qu'il en soit, intuition ou raisonnement, j'ai dit à mes supérieurs que j'étais convaincu de son innocence, et les autres pistes ont été suivies d'autant plus systématiquement. Cinq mois plus tard, nous avons attrapé le malfaiteur, il est actuellement en prison et il y restera probablement un bon bout de temps. Une partie de l'argent a été retrouvée, mais pas tout, bien sûr.

Il se tut et Avalon rompit le bref silence qui avait suivi en disant :

— Je suis ravi de voir que tout s'est bien terminé pour le fisc, mais vous avez parlé d'une énigme, et je n'en vois aucune.

Simon Alexander soupira.

— Dire que tout s'est bien terminé, c'est peut-être exagéré. Une fois mon suspect éliminé, tous les autres ont dû également être écartés, l'un après l'autre. Certains détails étaient incompatibles avec les conditions dans lesquelles cette fraude avait eu lieu. Un jour, en désespoir de cause, je me suis à nouveau penché sur mon ancien suspect, et dans l'intervalle, quelque chose d'inattendu s'était passé, ce qui modifiait considérablement la perspective. Sidéré, j'ai suivi cette nouvelle piste et je suis remonté jusqu'à lui… jusqu'à ce suspect dont j'avais auparavant affirmé, et presque garanti l'innocence. En fait, c'était bien lui le malfaiteur.

» Ce qui m'intrigue et ce qui, même encore maintenant, m'empêche parfois de dormir, c'est l'absurdité de la situation. Il s'est effectivement révélé être ce que nous avions supposé : un homme sans famille, sans amour, sans affection. Et pourtant, sa remarque sur Noël et Halloween, et le ton sur lequel il l'avait faite, indiquaient le contraire. Comment cette contradiction est-elle possible, et comment a-t-il réussi à s'en servir pour

détourner mes soupçons ?

Il y eut un silence autour de la table tandis qu'Alexander attendait une réponse à sa question.

Finalement, Avalon prit la parole, les yeux fixés sur son verre de brandy vide.

— Monsieur Alexander, malgré la tentation d'élaborer des théories faciles, il n'en demeure pas moins que les êtres humains sont des créatures complexes et peu cohérentes. Il y a sans nul doute des aspects contradictoires dans la personnalité de votre suspect, ou de tout homme, d'ailleurs. Il ne vous reste plus qu'à vous en prendre à la malchance.

— J'aimerais bien, et j'ai essayé de le faire, dit Alexander, mais d'après mon expérience, les êtres humains, au fond, ne sont pas aussi illogiques que ça. Un homme qui enfile toujours sa chaussure gauche avant la droite pourra très bien changer de parti politique ou de femme, mais il continuera toujours à enfiler sa chaussure gauche en premier.

— Rien ne l'empêchera de commencer par enfiler sa chaussure droite, même si ça le gêne, s'il a l'impression qu'il faut le faire pour rouler quelqu'un, dit Halsted. Votre homme est délibérément sorti de son personnage pour vous abuser.

Alexander ne répondit pas tout de suite. Il dit enfin :

— J'en doute. Même s'il savait que j'étais sur ses talons, ce qui est possible, il ne pouvait pas me connaître au point d'être sûr que cette remarque, brève et apparemment sans aucun rapport avec la fraude, allait détourner mes soupçons.

— Cette remarque relevait peut-être de la misanthropie, dit Rubin, et vous l'avez mal interprétée, parce que vous, vous associez les fêtes à quelque chose d'heureux. Ce que le suspect a peut-être voulu dire, c'est que Noël était une fête tout aussi superstitieuse et absurde qu'Halloween.

— C'est là une idée intéressante, dit Alexander, mais son expression, son ton ne correspondaient pas à cette attitude. Il semblait heureux, ravi. Aujourd'hui encore, je suis sûr qu'il y avait une sincère tendresse dans sa remarque.

Gonzalo dit :

— Il était peut-être amateur de « Peanuts » et il pouvait penser à la « Grosse Citrouille » de Linus, qui est une sorte de caricature du Père Noël. Il y aurait alors une corrélation évidente entre Halloween et Noël[6].

Il y eut un tollé général et Alexander leva la main pour l'endiguer.

— En fait, c'est là la première suggestion que je n'avais pas moi-même envisagée. Elle me semble très peu probable, mais je vais vérifier si le malfaiteur aimait « Peanuts ».

— Nous n'avons pas suffisamment d'éléments, dit Trumbull. Je ne vois rien qu'on pourrait déduire de sa remarque pour vous tranquilliser. Je suis navré !

— Je suis d'accord avec vous, dit Drake, mais nous n'avons pas encore entendu l'avis d'Henry.

— Henry ? fit Alexander, surpris, en pivotant sur sa chaise.

Henry s'éclaircit la gorge.

— Je reconnais, Messieurs, qu'une idée m'était venue à l'esprit quand M. Alexander nous a rapporté la remarque de son suspect.

— Ah bon ? dit Alexander. Et quel genre d'idée, au juste ?

— Le suspect, Monsieur, n'a pas dit, comme nous aurions pu, vous et moi le faire, qu'Halloween ressemblait à Noël, ou que c'était une fête aussi agréable que Noël, ou même équivalente. Si vous avez rapporté ses paroles exactes, il a dit qu'Halloween pouvait être considéré comme « rigoureusement égal à Noël ». C'est là, à n'en pas douter, une expression de mathématicien, et elle correspond bien à la personnalité du suspect.

Alexander eut un reniflement de mépris.

— L'argument est faible, très faible. Sans avoir besoin d'être mathématicien, quelqu'un d'affecté et de précis à l'extrême pourrait très bien s'exprimer ainsi.

Henry dit doucement :

— C'est possible. Pourtant, nous arriverons peut-être à tirer de cette remarque plus que ce qui en a été tiré jusqu'à présent si nous la traitons dans un esprit mathématique. Après tout, si votre suspect était bien le coupable, il ne s'agissait pas seulement d'un mathématicien, mais aussi d'un expert en informatique.

Alexander eut l'air contrarié.

— Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?

— Monsieur Alexander, dit Henry, écouter les Veufs Noirs mois après mois représente en soi toute une éducation et il m'est arrivé d'orienter mes lectures en fonction de ce que j'avais entendu ici. M. Halsted, par exemple, a un jour évoqué les principes des symboles mathématiques, la manière dont est construite notre numérotation empruntée aux Arabes, et j'ai approfondi le sujet par mes lectures. Si ça ne vous ennuie pas que je vous l'explique, je suis sûr que M. Halsted se fera un plaisir de me

corriger au cas où je ferais une erreur.

— J'en serais heureux, Henry, mais je ne vois pas où vous voulez en venir, dit Halsted.

— Vous allez tout de suite comprendre, Monsieur. Nos nombres usuels sont écrits en système décimal. La première colonne de droite représente la base dix. À gauche, on trouve les dizaines, encore à gauche, les centaines, ou dix multiplié par dix, ensuite viennent les milliers, ou dix multiplié par dix multiplié par dix, et ainsi de suite. Ainsi, le nombre 1231 est une fois un millier, plus deux fois une centaine, plus trois fois une dizaine, plus un, ce qui fait mille deux cent trente et un.

— Jusqu'ici, c'est juste, dit Halsted.

— Mais il n'y a aucune raison de considérer que dix est la seule base possible d'un système mathématique, dit Henry. On pourrait utiliser neuf, par exemple. Dans un tel système, la colonne de droite désignerait les unités, celle de gauche les groupes de neuf unités, la suivante, celle du produit de quatre-vingt-un, soit neuf fois neuf, la suivante… euh… celle du produit de sept cent vingt-neuf, soit neuf multiplié par neuf multiplié par neuf, et ainsi de suite. En base neuf, le nombre 1231 serait une fois sept cent vingt-neuf, plus deux fois quatre-vingt-un, plus trois fois neuf, plus un. Ce qui ferait, si vous me laissez une minute pour le calculer… l'équivalent de neuf cent dix-neuf dans notre système décimal.

Il griffonna rapidement sur une serviette en papier qu'il tendit aux convives.

— Vous pourriez écrire le résultat de cette façon : 1231 (en base neuf) = 919 (en base dix).

Halsted, Drake et Rubin acquiescèrent. Avalon et Trumbull eurent l'air pensif, et Alexander secoua la tête d'un air impatient.

— C'est ridicule, dit Gonzalo. Pourquoi est-ce que quelqu'un voudrait utiliser un tel système qui l'obligerait à multiplier des neuf ?

Halsted répondit :

— Les autres systèmes ont l'air compliqués uniquement parce que le nôtre utilise le dix comme base, Mario. Mathématiquement, ils sont tous aussi rationnels les uns que les autres, bien que certains soient plus pratiques. Par exemple, avec un ordinateur, il est parfois très utile d'utiliser… euh… oh !

Il regarda Henry en souriant et il dit :

— Je commence peut-être à comprendre, Henry, mais allez-y, terminez votre explication.

— Merci, monsieur, dit Henry. Comme M. Halsted allait vous le dire,

la base huit, d'après ce que je comprends, est particulièrement utile lorsqu'on se sert d'un ordinateur. Par exemple, le nombre 31 est en système décimal, bien sûr, trois fois dix plus un. En base huit, cependant, il est trois fois huit plus un, ou vingt-cinq. Nous pouvons donc écrire ceci, ajouta-t-il en utilisant à nouveau la serviette en papier : 31 (en base huit) = 25 (en base dix).

Puis il poursuivit :

— Les différentes bases sont parfois appelées d'un nom qui dérive des appellations latines. Le mot latin pour dix est *decem,* donc, un nombre écrit en base dix appartient au système décimal. Huit est *octo* en latin, donc un système qui fonctionne en base huit est dit octal. Par conséquent, nous pouvons écrire : 31 (octal) = 25 (décimal). Une coïncidence fait que nous avons les mois d'octobre et de décembre…

Ravi, Rubin hurla :

— Ce n'est nullement une coïncidence. Avant Jules César, les Romains faisaient commencer l'année en mars. Avec leur système, octobre était le huitième mois de l'année, décembre le dixième, et ils étaient donc nommés en conséquence.

Henry hocha la tête et dit :

— Merci, Monsieur. Donc, si nous transformons « octal » et « décimal » par leur équivalent et si nous supprimons les parenthèses, nous avons : 31 octobre = 25 décembre. Comment peut-on mieux décrire cela qu'en disant qu'Halloween, qui tombe le 31 octobre, est rigoureusement égal à Noël, qui tombe le 25 décembre ?

La bouche d'Alexander avait eu tendance à s'ouvrir pendant cet exposé. Les muscles de sa mâchoire se contractèrent alors et il demanda :

— Etes-vous en train de me dire qu'en laissant échapper cette remarque, le malfaiteur s'est trahi et a révélé qu'il était un expert en informatique ?

— Oui, Monsieur, dit Henry. Ce n'est pas par timidité qu'une expression d'affolement s'est peinte sur son visage et qu'il a quitté les lieux dès qu'il l'a pu. Il a dû être terrifié à la pensée qu'il venait de révéler sa véritable personnalité. À ce moment-là, si vous aviez perçu la signification de sa remarque, il aurait été sage de prendre les dispositions nécessaires à son arrestation.

Alexander eut l'air peiné.

— Eh bien, je ne l'ai pas perçue. Je me suis trompé dans mon interprétation. Mais attendez, tout ceci est très ingénieux et peut même être juste, dans la mesure où l'homme en question était bien le

malfaiteur, mais comment expliquez-vous l'expression de tendresse qu'il a eue en faisant sa remarque ? C'est là précisément ce qui m'a induit en erreur.

Henry répondit d'une voix douce :

— Vous êtes un bon père de famille, Monsieur, et c'est là votre faiblesse. Tout naturellement, vous avez pris uniquement en considération l'amour qu'on porte aux autres êtres humains. Pour ma part, je ne suis pas père de famille, et je sais que l'amour est plus vaste. Même un misanthrope qui hait le genre humain peut aimer, et d'un amour très grand.

— Aimer quoi ? demanda Alexander avec impatience.

— La beauté et les surprises que réservent les mathématiques, par exemple, répondit Henry.

REMARQUE

Ceux d'entre vous qui ont lu les deux premiers volumes des contes des Veufs Noirs savent qu'il existe réellement une association qui s'appelle les « Araignées de la Trappe » (*The Trap Door Spiders),* à laquelle j'appartiens et qui m'a inspiré tout ce qui a trait aux Veufs Noirs, à l'exception des énigmes. Parfois, j'utilise dans mes récits quelqu'un qui a été invité par cette association, même s'il ne s'agit pas toujours d'un personnage de premier plan.

Ainsi par exemple, il y a bien eu une réunion des Araignées de la Trappe au cours de laquelle un magicien, qui ressemblait beaucoup au Prodigieux Larri de la première nouvelle de ce volume, avait été invité à dîner avec nous. (Il n'y avait, bien entendu, eu aucune énigme à résoudre à cette occasion.)

Lors d'une autre réunion pour laquelle je faisais office d'hôte, j'avais invité mon comptable. C'est un monsieur d'une grande amabilité, avec lequel j'attrape des crises de rire tandis qu'il me ponctionne jusqu'à l'os au profit de l'oncle Sam, puis ronge lui-même les os pour se payer ses honoraires.

Je m'en suis servi pour créer le personnage de Simon Alexander dans « Un bon père de famille », j'ai fait de lui un agent du fisc, (notre ennemi à tous) et j'ai, de ce fait, adapté sa personnalité à cette profession.

Quant aux nombres en différentes bases, cette idée m'a été suggérée par un membre d'une autre association à laquelle j'appartiens, les « Irréguliers de Baker Street » (The Baker Street Irregulars). Il me l'a soumise en me pressant d'écrire une nouvelle des Veufs Noirs là-dessus,

et c'est avec grand plaisir que je me suis employé à satisfaire cette demande.

« Un bon père de famille » *(The Family Man)* a été publié dans *EQMM* en novembre 1976 ; sous le titre *A Case of Income-tax Fraud* (« Une affaire de fraude fiscale »). Toutes choses se valant, je préfère quand même un titre plus court, et je reviens donc à celui que j'avais choisi initialement.

LA PAGE DES SPORTS

— Est-ce que « blain » est un mot qui existe en anglais ? demanda Mario Gonzalo tandis que l'assemblée des Veufs Noirs s'attablait pour son banquet mensuel.

— « Brain » ? demanda James Drake en approchant sa chaise de la table et en examinant l'assortiment de tranches de pain et de petits pains disposés dans les corbeilles.

— « Blain », dit sèchement Gonzalo.

— Comment l'écrivez-vous ? demanda Roger Halsted.

Il se décida sans trop de difficulté à choisir deux tranches de pumpernickel qu'il se mit à beurrer.

— Qu'est-ce que ça change, la manière dont ça s'écrit ? dit Gonzalo d'un air contrarié.

Il étala soigneusement sa serviette sur son pantalon à fines rayures, d'une couleur nettement rose, puis il ajouta :

— Ecrivez ça comme vous voudrez, mais dites-moi si ce mot existe en anglais.

Thomas Trumbull, qui était l'hôte de la soirée, plissa son front bronzé et dit :

— Mince alors, Mario, jusqu'ici, nous avions tenu des propos relativement sensés. Qu'est-ce que vous nous chantez là, avec votre « blain » ?

— Je vous pose une simple question. Pourquoi est-ce que vous n'y répondez pas ?

— Bon, très bien. Ce mot n'existe pas en anglais.

Gonzalo parcourut l'assistance du regard.

— Tout le monde est d'accord pour reconnaître que « blain » n'existe pas en anglais ?

Il y eut un acquiescement hésitant. Même Emmanuel Rubin, ses yeux grossis par ses verres épais, sa maigre barbe légèrement plus courte que d'habitude et apparemment taillée avec quelque distraction, finit par marmonner :

— Un tel mot n'existe pas.

L'hôte de Trumbull, Lawrence Pentili, qui était un homme d'un certain âge avec des cheveux blancs clairsemés et de longs favoris qui semblaient attester que son système pileux fonctionnait toujours, sourit et dit :

— Je n'ai jamais entendu ce mot.

Seul Geoffrey Avalon resta coi. Se tenant très droit, comme toujours, il fronça les sourcils et de son majeur, il remua les glaçons dans son second verre d'apéritif, qu'il avait vidé à moitié.

— Très bien, dit Gonzalo, nous sommes tous d'accord pour dire que ça n'existe pas en anglais. Vous vous en êtes aperçus immédiatement. Mais comment ? Est-ce que vous pensez à une liste de tous les mots anglais que vous connaissez pour constater que « blain » n'y figure pas ? Est-ce que vous vous demandez si le mot vous semble familier à l'oreille ? Est-ce que…

Halsted l'interrompit de sa voix douce.

— Personne ne sait comment fonctionne la mémoire humaine, alors pourquoi poser la question ? Même les gens qui ont des théories là-dessus ne comprennent pas comment une information peut être extraite, une fois qu'elle a été engrangée. Chaque mot que j'utilise doit être tiré de mon vocabulaire personnel, et quand j'en ai besoin, il est là.

— Il arrive souvent qu'on ne retrouve pas le mot qu'on cherche, dit Trumbull.

Halsted venait de se pencher avec satisfaction sur la soupe à la tortue qu'Henry, le serveur incomparable des Veufs Noirs, avait placée devant lui. Il dit en bégayant légèrement, comme il le faisait souvent lorsqu'il était tendu :

— Oui, et ça vous désoriente. La plupart des gens le prennent mal quand ils n'arrivent pas à trouver un mot. Ils s'énervent, comme s'il se produisait quelque chose qui ne devrait absolument pas se produire. Moi, par exemple, j'ai tendance à bégayer quand je ne trouve pas le mot que je cherche.

Finalement Avalon intervint de sa riche voix de baryton qui domina toute l'assemblée.

— Attendez. En fait, le mot « blain » existe bien. Il est archaïque, mais c'est bien de l'anglais. C'est une sorte de pustule, c'est un terme qu'on emploie surtout pour les animaux.

— Exact, dit Gonzalo avec satisfaction. Le mot est utilisé dans la Bible lorsqu'il est question des sept plaies d'Egypte, pendant l'Exode. Je savais bien que quelqu'un, parmi nous, allait le trouver. Je pensais que ce serait

Manny.

— Je croyais que vous vouliez parler de la langue courante ! dit Rubin d'un air indigné.

— Je n'avais pas précisé, dit Gonzalo. D'ailleurs, on le retrouve dans le mot « chilblains[7] », qui lui, est de l'anglais courant.

— Non, absolument pas, dit Rubin en s'emportant davantage. D'ailleurs…

Trumbull dit d'une voix forte :

— Ne vous sentez pas visé, Manny. Ce que je voudrais bien savoir, c'est comment Mario connaît tout ça. Soit dit en passant, nous avons aujourd'hui du haddock fumé, sur ma demande, et s'il y a parmi vous quelqu'un qui n'aime pas ça, il peut s'arranger avec Henry pour se faire servir autre chose. Eh bien, Mario ?

— J'ai lu un livre de psychologie, dit Gonzalo. Je ne vois pas pourquoi je devrais tout savoir de façon innée, comme Manny, qui prétend que c'est son cas. J'accumule des connaissances en ouvrant les yeux et les oreilles. Où je voulais en venir, c'est qu'il est dangereux d'avoir une trop bonne mémoire.

— Voilà un danger que vous n'aurez jamais à affronter, marmonna Rubin.

— Je m'en fiche, dit Gonzalo. Ecoutez, j'ai posé une question, et tout le monde m'a répondu rapidement, sauf Jeff. Il n'était pas sûr de lui, il a hésité parce qu'il se rappelait trop de choses. Il s'est rappelé que « blain » était employé dans la Bible. Bon, les êtres humains sont confrontés à des choix à chaque minute qui passe. Il faut prendre des décisions et elles doivent s'appuyer sur ce qu'on sait. Si on sait trop de choses, on hésite.

— Et alors ? demanda Drake qui, ayant transpercé de sa fourchette un morceau de haddock et l'ayant porté à sa bouche, eut l'air tout d'abord pensif, puis satisfait.

— Et alors, c'est mauvais, dit Gonzalo. Au bout du compte, ce qui importe, c'est de répondre et d'agir vite. La plupart du temps, même une décision qui n'est pas très judicieuse est préférable à l'indécision. C'est pourquoi les hommes se sont dotés d'une mémoire imparfaite. Oublier est devenu indispensable à la survie.

Avalon sourit et hocha la tête.

— C'est là une idée qui n'est pas inintéressante, Mario, dit-il avec, peut-être, un soupçon de condescendance. Est-ce que je vous ai déjà parlé de ma théorie relative à l'importance de la dispute dans l'évolution ? Dans

une société fondée sur la chasse…

Mais Gonzalo leva les deux mains.

— Je n’en ai pas terminé, Jeff. Ne voyez-vous pas, tous autant que vous êtes, que c’est la raison pour laquelle Henry s’en sort mieux que nous pour résoudre les énigmes qu’on nous soumet de temps à autre ? Tous ceux qui sont autour de cette table ont l’habitude de se montrer tellement profonds…

— Pas tout le monde, Mario, à moins que vous ne vouliez commencer, dit Rubin.

Gonzalo l’ignora.

— Mais pas Henry. Il ne s’englue pas l’esprit avec des informations inutiles, de sorte qu’il y voit clair.

Henry, qui débarrassait les plats vides, dit doucement :

— Si je puis intervenir, monsieur Gonzalo, je voudrais vous dire que ce que je fais ne serait pas possible, je le crains, si vous ne déblayiez auparavant le terrain pour éliminer tous les éléments qui autrement, m’embrouilleraient.

Son visage dénué de rides malgré ses soixante ans n’exprimait qu’une efficacité imperturbable tandis qu’il remplissait plusieurs verres de vin blanc.

— Mario, dit Trumbull, votre théorie ne vaut pas tripette. Quant à vous, Henry, la fausse modestie ne vous sied pas. Vous avez plus de cervelle qu’aucun de nous, Henry, et vous le savez parfaitement.

— Non, Monsieur, dit Henry. Avec tout le respect que je vous dois, la seule chose que je puisse à la limite reconnaître, c’est que j’ai la faculté de voir ce qui crève les yeux.

— Parce que vous n’avez pas à le regarder à travers plusieurs couches de foutaises, comme Manny, dit Gonzalo.

Henry inclina légèrement la tête et sembla presque soulagé lorsque Rubin, furieux, se lança dans une analyse de l’importance qu’il y avait pour un écrivain à connaître différents domaines, et déclara avec ferveur que c’était un fait établi, l’intelligence était bien proportionnelle à la mémoire et à la faculté d’analyse et de synthèse.

Mais Pentili, l’invité, semblait avoir perdu tout intérêt pour la conversation. Il suivait Henry du regard, d’un air pensif.

Au moment précis où les desserts avaient été consommés et où plusieurs personnes redemandaient un peu de café, Trumbull frappa sa cuiller contre son verre à eau et annonça qu’il était temps de cuisiner l’invité.

— Puisque je suis l'hôte, je suis ravi de ne pouvoir m'en charger, grommela-t-il. Mario, vous qui nous avez sermonnés pendant qu'on mangeait la soupe, pourquoi ne cuisineriez-vous pas notre invité ?

— J'en serais ra-vi ! dit Gonzalo avant de s'éclaircir la gorge avec ostentation. M. Pentili, comment justifiez-vous votre existence ?

Pentili eut un large sourire, si bien que deux petites boules de chair lui remontèrent sur les pommettes et lui donnèrent l'aspect d'un Père Noël sans barbe et en civil.

— Grâce à Dieu, je n'ai plus besoin de le faire. Je suis retraité et j'ai déjà justifié mon existence. À moins que je n'y aie pas réussi.

— Et à l'époque où vous auriez pu la justifier, que faisiez-vous pour rendre votre existence possible ?

— Je respirais. Mais si vous voulez me demander comment je gagnais ma vie, je vous répondrai que je servais l'Oncle Sam plus ou moins de la même manière que Tom le fait.

— Vous étiez expert en codes secrets ?

— Non, mais je travaillais dans les services secrets.

— Et vous trouvez que ça justifie votre existence ? intervint Rubin.

— Sommes-nous obligés de débattre ce point ? demanda Pentili d'un air aimable.

— Non, dit Trumbull. On l'a déjà débattu cent fois. Continuez, Mario.

Mario s'empressa de dire :

— La dernière fois que Tom a invité quelqu'un, la personne en question avait un problème. Est-ce que vous avez un problème ?

— En ce moment, je n'en ai absolument pas. Maintenant, je laisse les problèmes à Tom et à ses collègues. Je me contente d'être plus ou moins un observateur. Mais j'ai une question, si vous me permettez d'en poser une à mon tour.

— Allez-y.

— Vous disiez qu'Henry, qui, je suppose, est notre serveur…

Trumbull l'interrompit :

— Henry est un membre très apprécié des Veufs Noirs. En fait, c'est le meilleur de tous.

— Je vois. Mais d'après ce que j'ai compris, Henry résout les énigmes. Quelles sortes d'énigmes ?

Une expression d'embarras voila le visage d'Henry mais s'effaça presque tout de suite. Il dit :

— De temps à autre, à l'occasion d'un banquet, quelques questions surgissent, Monsieur, et il est déjà arrivé que les membres du club soient

en mesure de proposer des réponses.
— C'est vous qui les avez proposées, dit Gonzalo avec énergie.
Avalon leva la main.
— Je proteste. Ce n'est pas là un sujet que nous pouvons débattre. Tout ce qui se dit ici est strictement confidentiel et nous ne devrions pas parler des séances précédentes devant notre invité.
— Non, non, dit Pentili en secouant la tête. Je ne vous demande pas de me faire des confidences. Je me disais tout simplement que si vous le jugiez bon, je pourrais demander à Henry de résoudre un problème.
— Il me semble vous avoir entendu dire que vous n'aviez pas de problème, dit Gonzalo.
— Je n'en ai pas, dit Pentili avec un éclair de malice dans les yeux, mais autrefois, il y a plusieurs années, j'en ai eu un et à mon avis, il n'a jamais été résolu d'une façon satisfaisante. Vous comprenez, aujourd'hui, ça n'a plus d'importance, si ce n'est que ce problème ressemble à un grain de sable irritant dans les rouages de ma curiosité.
— De quoi s'agissait-il, Larry ? demanda Trumbull avec un soudain intérêt.
— Vous veniez d'entrer dans le service, Tom. Vous n'étiez pas concerné… presque personne ne l'était, d'ailleurs, sauf moi.
— Pouvez-vous nous raconter cette histoire ? demanda Gonzalo.
— Comme je vous l'ai dit, tout ça n'a plus aucune importance et je vous assure que je n'avais pas l'intention délibérée d'aborder ce sujet, dit Pentili. C'est seulement quand vous avez expressément fait allusion à la faculté d'Henry…
Henry dit d'une voix douce :
— Voulez-vous me permettre de dire un mot, Monsieur ? Je ne suis pas du tout expert en matière de résolution d'énigmes, comme M. Gonzalo a la gentillesse de le croire. Effectivement, il m'est parfois arrivé d'être en mesure d'apporter mon aide, mais seulement lorsque les autres membres du club avaient examiné le problème et éliminé une grande partie de ce qui n'était pas essentiel. Dans ce cas, si une piste très simple apparaît, je peux la suivre aussi bien que n'importe qui, mais je ne fais guère plus.
— Oh ! fit Pentili d'un air déconcerté. Eh bien, je suis tout à fait prêt à exposer mon problème à tous les membres ici réunis.
— Dans ce cas, monsieur, nous sommes tout ouïe, dit Avalon.
Après avoir terminé son brandy et refusé qu'on lui en serve un autre, Pentili déclara :

— Messieurs, je vais vous demander de vous reporter en 1961. John Kennedy accomplissait les premiers mois de son mandat tragiquement interrompu, et on était en train d'envisager le débarquement à Cuba d'exilés anticastristes. Kennedy avait hérité de cette situation et il avait refusé de prendre en considération toutes les éventuelles répercussions du soutien aérien que les Américains voulaient accorder à ces exilés. Des rapports élaborés par les services secrets l'avaient assuré que les masses cubaines se soulèveraient certainement pour soutenir les anticastristes. Un gouvernement cubain libre serait rapidement constitué et c'est lui qui demanderait l'intervention des Etats-Unis.

» Il est facile, après coup, de se rendre compte à quel point lamentable nous avions sous-estimé l'emprise de Castro sur son armée et sur son peuple ; mais sur le moment, les choses nous apparaissaient à travers un petit nuage rose. Vous savez tous ce qui s'est passé. Les anticastristes ont débarqué dans la baie des Cochons et ils ont immédiatement été cernés par des partisans bien organisés de Castro. Le peuple cubain ne s'est pas soulevé, et en l'absence d'un soutien aérien effectif, les anticastristes ont tous été tués ou pris. Ça a été une affaire tragique pour eux et un fiasco embarrassant pour les Etats-Unis. Kennedy en a endossé la responsabilité, du fait qu'il était président et qu'il avait donné le coup d'envoi de l'opération. D'autres étaient d'ailleurs bien plus à blâmer que lui, mais personne ne s'est porté volontaire pour essuyer les plâtres. Comme l'a dit Kennedy, « la victoire a un millier de pères, mais la défaite est orpheline ».

Rubin, qui regardait fixement sa tasse à café, dit soudain :

— Je me souviens de cette expression. C'est là un vieux dicton que Kennedy a ressorti, mais personne, à ma connaissance, n'a jamais découvert son origine. Il faudrait consigner ça dans un dictionnaire de citations, suivi du nom de Kennedy.

Avalon s'éclaircit la gorge.

— Quand on commence à essuyer une défaite, ou même une humiliation, on n'en reste généralement pas là. Ulcéré par l'épisode de la baie des Cochons, Kennedy était déterminé à ne plus se laisser faire. L'année suivante, il a donc contré les Soviétiques sur l'affaire des missiles cubains, et il nous a obtenu notre plus grande victoire en matière de guerre froide.

Rubin dit avec véhémence :

— Mais avec les victoires non plus, on n'en reste pas là. Déterminé à ne pas paraître moins *macho* que son prédécesseur, le président Johnson

nous a conduits pas à pas dans le pétrin du Viêt-nam, et ça nous a menés à notre…

— Allons, allons, espèces d'idiots ! s'écria Trumbull. Nous ne sommes pas là pour suivre une conférence sur l'histoire contemporaine, mais pour écouter Larry Pentili.

Dans le silence soudain qui s'ensuivit, Pentili déclara, tandis qu'un voile de tristesse obscurcissait légèrement ses traits :

— En fait, tout cela est juste. Voyez-vous, les vrais responsables, dans l'affaire de la baie des Cochons, ce sont les services secrets, qui ont mal évalué la situation. Si nous avions su exactement ce qui se passait à Cuba, Kennedy aurait annulé l'opération d'invasion, ou bien il aurait apporté un soutien aérien effectif aux anticastristes. Dans ce cas, il n'y aurait pas eu de fiasco, de sorte que ni Castro ni Khrouchtchev n'aurait cru, à tort, qu'il pouvait implanter ses missiles à cent cinquante kilomètres de la Floride. Et, si nous acceptons l'interprétation historico-psychologique de Rubin, nous pouvons en déduire que nous n'aurions pas eu de Viêt-nam.

» D'ailleurs, à mon avis, les renseignements des services secrets auraient pu ne pas être défaillants. Nous avions envoyé un agent à Cuba et il est revenu à Washington environ six mois avant l'opération de la baie des Cochons, en nous apportant un rapport qu'il n'avait pas pu transmettre par radio…

— Pourquoi ? demanda immédiatement Gonzalo.

— Parce qu'il avait un rôle difficile à tenir et qu'il n'osait pas prendre trop de risques. Voyez-vous, c'était un agent soviétique, et pour nous, il était précieux dans la mesure où les Soviétiques lui permettaient de se rendre librement aux Etats-Unis et de circuler à son gré dans Washington, parce qu'ils pensaient qu'il nous espionnait à leur profit.

— C'était peut-être bien ce qu'il faisait, dit Drake en scrutant Pentili à travers la fumée de sa cigarette. Comment pouvez-vous dire de quel bord est un agent double ?

— Il essaie peut-être de rouler tout le monde, dit Halsted.

— Peut-être bien, concéda Pentili. Mais les Soviétiques n'ont jamais rien appris de plus que ce que nous avons délibérément demandé à ce Russe de leur révéler. Par ailleurs, à travers lui, nous avons découvert une foule de choses utiles que les Soviétiques n'auraient pas pu nous transmettre de leur plein gré.

— Je me demande si les Soviétiques ne tenaient pas exactement le même raisonnement que vous, dit Rubin avec plus qu'un soupçon de sarcasme dans la voix.

— Je ne le crois pas, dit Pentili, car finalement, ce sont les Soviétiques qui l'ont éliminé, pas nous. Comment ils se sont débrouillés, et comment l'homme en question s'est trahi, ça, nous ne l'avons jamais découvert, mais il est clair que les Soviétiques sont finalement tombés d'accord avec nous pour reconnaître qu'il était en fait notre Russe, et pas le leur. C'est bien dommage, mais bien sûr, pour eux, il était un traître. Si la même chose nous était arrivée, nous aurions agi comme eux.

— Franchement, moi, j'hésiterais à faire confiance à un traître, dit Avalon. Un homme qui trahit une fois peut trahir une seconde fois.

— Oui, dit Pentili. C'est pour ça que nous ne lui avons jamais rien dit qui soit trop risqué. Mais pour ma part, je lui faisais confiance. J'ai toujours pensé qu'il nous avait choisis parce qu'il s'était mis à croire aux valeurs américaines. Pendant les trois années qu'il a travaillé pour nous, il ne nous a jamais donné le moindre sujet d'inquiétude.

» Il s'appelait Stepan. C'était un homme sérieux, qui n'avait pas tellement le sens de l'humour et accomplissait sa tâche avec conscience et application. Il était décidé à apprendre les expressions idiomatiques et à parler l'anglais avec l'accent américain. Il écoutait donc assidûment les informations, pas tant pour leur contenu que pour se familiariser avec une bonne prononciation, comme celle de Walter Cronkite[8], par exemple. Pour accroître son vocabulaire, Stepan faisait des mots croisés, sans toujours très bien y arriver, et il aimait beaucoup le scrabble, un jeu auquel il ne gagnait presque jamais.

— Le scrabble, c'est ce jeu où on utilise des pions qui portent des lettres pour former des mots ? dit Avalon.

— Ce n'est pas toujours facile… commença Rubin.

Pentili l'interrompit.

— Vous avez décrit l'essentiel, monsieur Avalon. J'ai parlé de ce jeu parce qu'il a son importance dans le cas qui nous préoccupe. Stepan n'a jamais réussi à atteindre complètement son but. Il a gardé son accent russe et son vocabulaire n'a jamais été aussi étendu qu'il l'aurait souhaité, mais nous l'avons encouragé dans ses efforts parce que nous avions l'impression que c'était une manière de manifester son attachement à l'Amérique. De leur côté, les Soviétiques l'ont probablement encouragé en pensant qu'il ne nous en espionnerait que mieux.

— Ils avaient peut-être raison, dit sèchement Rubin.

— N'oubliez pas qu'ils l'ont tué, dit Pentili. En septembre 1960, Stepan est revenu de Cuba. Nous n'avions pas d'idées très précises sur ses

activités dans ce pays, mais la prudence qu'il avait manifestée nous donnait toutes les raisons de croire qu'il avait des renseignements d'une importance capitale à nous communiquer. Il ne restait plus qu'à obtenir ces renseignements sans qu'il se retrouve grillé pour autant.

» D'une manière très détournée, nous nous sommes arrangés pour le contacter dans une chambre d'hôtel. Le problème, c'est qu'à l'époque nous ignorions – et lui aussi ignorait – qu'il était déjà grillé. Quelqu'un nous a devancés et quand notre émissaire s'est finalement présenté, il a trouvé Stepan mort, poignardé. Nous n'avons jamais su ce qu'il voulait nous dire.

D'un air pensif, Avalon passa le doigt sur le bord de sa tasse de café, qu'il avait vidée depuis longtemps.

— Etes-vous certain qu'il a été tué par les Soviétiques, monsieur ? Nous vivons dans une société pleine de violence, et on tue tous les jours des gens pour toutes sortes de raisons.

Pentili soupira.

— Premièrement, ce serait vraiment une coïncidence extraordinaire qu'un agent se fasse tuer pour une raison qui n'a rien à voir avec son travail au moment précis où il doit transmettre un message d'une importance capitale. D'ailleurs, la police de Washington a été obligée de considérer cette affaire comme un crime de droit commun et nous l'avons aidée dans la mesure où il s'agissait d'un ressortissant soviétique. Eh bien, l'enquête n'a rien révélé du tout. Rien n'avait été volé et il n'y avait aucun motif de meurtre découlant de sa vie privée. Aucun indice ne pouvait être retrouvé, alors qu'un assassin ordinaire aurait laissé des traces quelconques de son passage.

» Deuxièmement, l'ambassade soviétique a témoigné quelque intérêt pour ce meurtre, bien sûr, mais pas suffisamment. Elle s'est un petit peu trop facilement contentée de ce qui lui a été dit. Troisièmement, certaines sources d'information, qui seraient restées utilisables si Stepan n'avait pas été soupçonné et si sa mort avait été liée à autre chose qu'à son travail, se sont taries. Non, monsieur Avalon, pour moi, il ne fait aucun doute qu'il est mort à cause de ses activités d'agent secret.

Se rendant brusquement compte que des miettes de pain déparaient le revers de son veston bien coupé, Gonzalo se tapota délicatement et dit :

— Mais où est l'énigme, là-dedans, M. Pentili ? Vous vous demandez qui l'a tué ? Maintenant ? Après tout ce temps ?

— Non, on se fiche comme de l'an quarante de savoir qui l'a tué. Mais même après avoir été poignardé, Stepan a dû essayer de nous faire

comprendre quelque chose, peut-être pour nous donner un renseignement essentiel résumant ce que nous avions besoin de savoir. Mais si c'était bien le cas, il a échoué. Depuis que je suis à la retraite, je me suis souvent demandé, avec remords, si en étant un peu plus perspicaces et tenaces, nous n'aurions pas pu éviter à notre pays quelques-uns des problèmes qu'il a eus depuis ce meurtre.

— Je regrette de vous poser une question qui vous embarrassera peut-être, M. Pentili, mais est-ce que vous avez été mis à la retraite d'office à cause de la mort de Stepan ? dit Halsted.

— Vous voulez dire qu'on m'aurait fichu à la porte parce que je n'aurais pas été capable de veiller sur lui ? Non. Cet épisode ne m'a attiré aucun reproche et j'ai pris ma retraite il y a à peine quelques années, tout à fait normalement, avec une pension confortable, des témoignages d'estime de la part de mes collègues, et une récompense que m'a décernée le président Nixon. En fait, ce qu'on aurait pu éventuellement me reprocher, ce n'est pas la mort de Stepan, mais mon insistance à affirmer qu'il essayait de nous communiquer quelque chose. Le service a écarté cette suggestion, à mon avis, à tort. Et j'ai été plus ou moins forcé de l'écarter moi aussi. Mais depuis, je n'ai cessé de me poser la question, surtout maintenant que je suis à la retraite.

— Comment s'est arrangé Stepan pour vous faire comprendre qu'il voulait vous dire quelque chose ? demanda Gonzalo.

Pentili répondit :

— Nous sommes tout à fait certains que Stepan n'avait sur lui ni documents, ni lettres, ni message quelconque. Il ne travaillait pas de cette manière. Il avait simplement ce que tout voyageur a généralement dans une chambre d'hôtel : des vêtements, des objets de toilette, etc., dans une unique valise, et il avait un costume de rechange dans un sac de voyage.

Il y avait bien certains signes prouvant qu'on avait fouillé ses affaires, mais on l'avait fait habilement, en laissant le moins de désordre possible. Bien sûr, quelque chose pouvait avoir été pris, mais nous ne savions pas ce que ça pouvait être, et puis cela n'a rien à voir avec notre problème.

» Les seuls objets qui s'écartaient quelque peu de la norme, c'étaient un livre de mots croisés, avec environ la moitié des pages complètement ou presque complètement remplies, de la main de Stepan, le scrabble qu'il emportait toujours avec lui…

Rubin l'interrompit.

— Il pouvait donc y jouer de temps en temps avec des étrangers ?

— Non, dit Pentili. Il avait l'habitude de jouer tout seul, en simulant

une partie à quatre et en s'aidant d'un dictionnaire de poche. Il disait qu'il n'y avait rien de mieux pour enrichir son vocabulaire. Le dictionnaire était là, dans la poche de son veston, lequel était suspendu dans le placard.

» Apparemment, il a été poignardé alors qu'il était debout et c'était là la seule faille d'un meurtre conçu par ailleurs de façon irréprochable. En effet, il n'est pas mort tout de suite. Le ou les assassins devaient partir très vite, et ils ont laissé une étincelle de vie derrière eux. Stepan s'est effondré à côté du bureau, et une fois seul, il a réussi à se redresser. Sur le bureau, il y avait un journal, qui se trouvait être le *Washington Post,* et le jeu de scrabble.

» Il a ouvert le tiroir supérieur du bureau, à la recherche d'un stylo. Il en a trouvé un et il a essayé d'écrire avec, mais il ne marchait pas, ce qui arrive souvent dans les chambres d'hôtel. Il l'a donc laissé tomber par terre. Son propre stylo se trouvait dans la poche intérieure de son veston, à l'autre bout de la pièce, et il savait qu'il ne pourrait pas arriver jusque-là. Il n'avait que quelques minutes à vivre et il devait se servir de ce qui se trouvait sur le bureau.

» Au moment où il a été poignardé, le journal était plié, comme il l'était lorsqu'il l'avait acheté, une heure plus tôt, mais il…

— Comment avez-vous découvert tout cela ? demanda Halsted.

— Par recoupement. Je vous assure que nous sommes des experts, pour ce genre de chose. Le tiroir du bureau était ouvert. Le stylo avait la pointe sèche, et il se trouvait par terre. Et surtout, Stepan saignait, sa main droite tout particulièrement, car il avait dû l'avancer instinctivement pour repousser l'arme. Des taches de sang indiquaient tous les mouvements qu'il avait faits et maculaient tout ce qu'il avait touché.

» Comme je vous le disais, il avait ouvert le journal à la page des sports. Il a alors soulevé le couvercle du jeu de scrabble, il a retiré la planchette et il a réussi à prendre cinq lettres qu'il a fixées au support de bois prévu à cet effet. Et puis il est mort. Les lettres étaient « e », « p », « o », « c » et « k ».

— Elles étaient disposées dans cet ordre ? demanda Drake.

— Oui, elles étaient dans cet ordre, de gauche à droite.

— En anglais, « epock » désigne une période historique, n'est-ce pas ? dit Gonzalo.

— C'est un point dans le temps qui est marqué par un événement historique significatif et qui sert ensuite de référence, dit Rubin, mais ça

s’écrit « epoch », avec un « h » à la fin.

— Vu la situation, ce n’est pas étonnant qu’il ait fait une faute d’orthographe, dit Gonzalo, sur la défensive. Il était mourant et il n’y voyait peut-être plus très bien. Il a pu prendre le « k » pour un « h ». En outre, il était russe et il pouvait ne pas savoir orthographier ce mot.

Pentili dit sur un ton légèrement impatient :

— Là n’est pas l’important. Que ce soit « epock » ou « epoch », qu’a-t-il voulu dire ?

— En fait, c’est Tom qui est l’expert en codes secrets, dit Avalon.

Trumbull haussa les épaules.

— C’est vous que Larry est venu voir. Essayez donc de résoudre ce problème. Si quelque chose me vient à l’esprit, je vous interromprai.

Avalon demanda :

— Monsieur Pentili, est-ce que vous avez un document pour décrypter les codes dans lequel « epock » remplacerait une expression ou une phrase entière ? S’agit-il d’un code en usage dans votre service ?

— Je vous assure que ni « epock » ni « epoch » ne veulent dire quoi que ce soit dans un code dont Stepan aurait eu connaissance. Non, la réponse devrait se trouver dans la page des sports, et si les lettres en question ont bien une signification, ce doit être par rapport à cette page.

— Pourquoi dites-vous ça ? demanda Halsted.

— Permettez-moi de poursuivre mes explications, dit Pentili avant de s’interrompre pour dire : Je reprendrai volontiers une goutte de brandy, Henry, si ça ne vous ennuie pas. Et j’espère que vous écoutez tout ce que je raconte.

— Oui, Monsieur, dit Henry.

— Bien ! dit Pentili. Dans des circonstances ordinaires, Stepan aurait pu, en cas d’urgence, résumer au maximum l’information qu’il voulait nous transmettre en nous donnant un nombre qui en serait le symbole, chaque nombre pouvant représenter une expression donnée. C’est là une manière peu souple de transmettre un message, bien entendu, dans la mesure où l’expression qu’on veut employer n’est pas toujours codifiée, mais talonné par la mort, il ne pouvait guère faire plus. Il a ouvert le journal à une page où il y avait des nombres et où l’un d’entre eux pouvait avoir de l’importance.

— Il cherchait peut-être tout simplement une feuille de papier sur laquelle écrire, dit Halsted.

— Il n’avait rien pour écrire, dit Pentili.

— Il avait son sang.

Pentili fit une grimace de dégoût.

— Il aurait pu s'en servir, mais il ne l'a pas fait. Il a même très bien pu ne pas se rendre compte qu'il saignait. Et s'il avait voulu faire ça, pourquoi aurait-il ouvert le journal ? La première page lui aurait suffi.

— Il a pu l'ouvrir à n'importe quelle page, dit Halsted avec entêtement.

— Pourquoi ? Il était agent secret. Il avait côtoyé la mort pendant des années et il savait que les renseignements qu'il possédait étaient plus importants que sa propre vie. Ce qu'il devait faire, c'était transmettre ces renseignements.

— Allons, Roger, ne vous obstinez pas bêtement, dit Trumbull.

— Ce n'est pas grave, Tom, dit Pentili. En fait, dans le service, tout le monde pensait qu'il n'y avait aucune énigme, que ce qu'essayait de faire Gregory au moment de sa mort ne signifiait rien du tout et que de toute façon, sa tentative avait échoué. J'étais le seul à vouloir creuser cette histoire et j'avoue que je n'ai jamais réussi à décoder son message.

» Le problème, vous comprenez, c'est qu'il avait ouvert le journal à la page des sports, la seule qui pouvait être plus bourrée de chiffres que la page financière. Comment faire pour trouver le nombre significatif dans tous ceux qui se trouvaient là-dedans ?

— Si nous partons du principe que Gregory savait ce qu'il faisait, dit Avalon, dans la masse de nombres, il devait y en avoir un dont la signification était évidente, ou aurait dû l'être. Par exemple, les chiffres qui se trouvaient dans la page pouvaient très bien n'avoir aucune importance, le numéro de la page étant seul à prendre en considération.

— Voilà la première suggestion que quelqu'un me fait ! Cependant, c'était la page n°32 et 32 veut dire « annuler message précédent ». Il n'y avait pas eu de message précédent, par conséquent, ce n'était pas ça.

— De quoi parlait la page des sports ? demanda Avalon.

— Je ne peux vous la restituer de mémoire, bien sûr, et je n'ai pas de photocopie à vous montrer. Cette page était presque entièrement consacrée au baseball car la saison allait se terminer à peine quelques semaines plus tard. Il y avait donc des résultats de matches et des statistiques sur les lancers de balle.

— Et est-ce que Stepan s'y connaissait en baseball ?

— Un petit peu, dit Pentili. Il s'intéressait professionnellement à l'Amérique, il lisait, par exemple, tout ce qui concernait l'histoire des Etats-Unis, donc, il devait également s'intéresser à notre sport national. Vous vous rappelez les films sur la Seconde Guerre mondiale, dans

lesquels un espion nazi se trahissait toujours, même s'il avait par ailleurs reçu une très bonne formation, parce qu'il ignorait le résultat des championnats du monde de baseball de l'année précédente ? Stepan ne voulait pas se faire prendre à cause de ça, mais il pouvait difficilement arriver à être expert en la matière.

— Eh bien, dit sèchement Avalon, si ne rien connaître au baseball est le propre des espions nazis, je ferai mieux de me dénoncer. Je ne connais rien à ce jeu.

— Moi non plus, dit Drake en haussant les épaules.

— Allons, dit Gonzalo, personne ne peut lire les journaux, regarder la télévision ou parler avec des gens sans connaître un minimum de choses là-dessus. Vous dites ça par snobisme. Pourquoi ne pas essayer de réfléchir ? Quel genre de nombre aurait-il dû vous donner ? Un nombre à combien de chiffres ?

— Au moins deux, peut-être trois, répondit Pentili. Mais pas plus.

— Très bien. Si Gregory n'était pas un expert en baseball, il lui fallait prendre quelque chose de simple et d'évident. Les moyennes des batteurs ont trois chiffres. Il y en avait peut-être une dans les gros titres.

Pentili secoua la tête.

— Il n'y avait aucun chiffre dans les titres. Autrement, nous nous serions jetés là-dessus. Je vous assure que dans la page, il n'y avait nulle part, je dis bien nulle part, un nombre qui se détachât réellement. Non, messieurs, je suis tout à fait convaincu que la page des sports n'est pas en elle-même suffisante, et que dans ses derniers instants, Gregory l'a utilisée parce qu'il ne pouvait rien faire d'autre. Le nombre y était bien, mais il n'y avait aucun moyen de le trouver sans indice… il a donc cherché à nous mettre sur la voie.

— Vous voulez parler des lettres du jeu de scrabble ? demanda Rubin. « Epock » ?

— Oui.

— Je ne vois pas comment ça aurait pu vous mettre sur la voie.

— Vous savez, il n'a peut-être pas terminé le mot qu'il avait en tête, dit Gonzalo. Il a réussi à placer cinq lettres et puis il est mort. Il a peut-être renoncé à se servir de la page des sports et il essayait d'écrire le nombre, seulement il n'a pas eu le temps de finir. Par exemple, s'il voulait écrire « cent vingt-deux », il lui fallait beaucoup plus de cinq lettres.

— Est-ce que vous êtes en train de nous raconter qu'il y a un nombre qui commence par « epock » ? dit Rubin en levant les yeux au ciel d'un air exaspéré.

— Les lettres n'étaient pas nécessairement dans l'ordre, dit Gonzalo. Quand on joue au scrabble, on déplace sans arrêt ses lettres pour essayer de former un mot… comme si on faisait des anagrammes. Une fois qu'il aurait eu toutes ses lettres, il les aurait arrangées de façon à écrire un nombre. Il est mort trop tôt.

— Je regrette, Mario, mais ce n'est pas possible, dit Halsted. Ecrire des nombres en toutes lettres implique une combinaison de lettres assez curieuse. Par exemple, ajouta-t-il tandis que son regard de mathématicien brillait, savez-vous qu'en anglais on peut écrire tous les nombres compris entre 0 et 999 sans utiliser la lettre « a » ?

— Et alors ? dit Gonzalo. Il n'y a pas de « a » dans « epock ».

— Non, mais il y a un « p » et un « c ». Ecrivez une progression de nombres et vous n'aurez un « p » que lorsque vous serez arrivé à… euh… heptillion, qui a vingt-quatre chiffres. Et vous n'aurez un « c » qu'en arrivant à octillion, qui en a vingt-sept. Et encore, c'est le système de numérotation américain. Pour les Britanniques…

— On a compris, grommela Trumbull.

— Mais il n'en reste pas moins qu'il n'a peut-être pas eu le temps de prendre toutes les lettres qu'il voulait, dit Rubin. Il a pu complètement abandonner l'idée de se servir de la page des sports et vouloir tout recommencer à zéro. Il avait peut-être l'intention de prendre ces cinq lettres plus un « t » et de les arranger de façon à écrire « pocket »[9]. Il pouvait y avoir un message dans sa poche…

— Il n'y en avait pas, intervint Pentili d'un ton péremptoire.

— On avait pu le lui prendre après l'avoir poignardé et il avait trop perdu conscience pour s'en apercevoir.

— Voilà une supposition à tiroirs. Vous supposez qu'il y avait un « t » en plus, et ensuite qu'on a volé à Stepan ce qu'il avait dans sa poche. Tout cela est bien improbable !

— Est-ce que « pocket » n'aurait pas pu être un code ? dit Rubin.

— Non ! dit Pentili en agitant la main de gauche à droite avec impatience. Messieurs, il est amusant d'écouter vos hypothèses, mais vous n'êtes pas sur la bonne voie. On ne se sépare pas aussi facilement de ses habitudes, même quand on est sur le point de mourir. Stepan était quelqu'un d'ordonné, et quand la mort est arrivée, il avait la main sur le couvercle du jeu de scrabble et il essayait visiblement de le remettre en place. Pour moi, il n'y a aucun doute, il avait bien pris toutes les lettres qu'il voulait. Nous avons ces cinq lettres, et il n'y en a pas d'autres.

— Mais il n’a pas eu le temps d’arranger ces lettres, dit Halsted.

Pentili soupira.

— Il y a exactement cent vingt manières différentes de disposer cinq lettres. Aucune d’elle ne forme un mot anglais, pas plus que « blain » n’est un mot anglais, dit-il en souriant brièvement. On peut arriver à former « kopec », qui est une petite pièce de monnaie russe et qui s’écrit généralement « kopek », mais aucun de nous n’a vu là-dedans quelque chose de significatif. Non, il devrait y avoir une référence à un nombre.

Avalon demanda soudain :

— Est-ce qu’il y avait quelque chose sur cette page des sports qui n’ait rien à voir avec le sport ? Des publicités, par exemple ?

D’un air concentré, Pentili fixa un point à mi-chemin de son interlocuteur, comme s’il faisait converger son regard sur une page invisible. Il dit avec une expression pensive :

— Non, il n’y avait pas de publicités. Mais en revanche, il y avait une rubrique de bridge.

— Ah, est-ce que les lettres n’auraient pas pu y faire référence ? Voyez-vous, monsieur Pentili, je ne suis pas vraiment un mordu de bridge, mais je joue à l’occasion, et parfois je regarde un problème de bridge dans un journal. On y trouve invariablement quatre jeux étalés sous les dénominations « nord », « sud », « est » et « ouest ». Il y a la liste des cartes de chaque jeu, séparées par couleur, « piques », « cœurs », « carreaux » et « trèfles », et à l’intérieur de chaque couleur, les cartes sont disposées par valeur décroissante.

— Et alors ? dit Pentili d’un air glacial.

— Eh bien, prenons « epock ». Le « e » peut désigner l’est, le « c » les cœurs. Le jeu situé à l’est peut avoir cinq cœurs, par exemple, le valet, le huit, le quatre, le trois et le deux. Le valet et le trois sont exclus puisque les lettres « e » et « c », la première et la quatrième, sont déjà utilisées. Ce qui nous laisse huit, quatre et deux. Votre code est donc 842.

Pentili le regarda avec quelque surprise.

— Je dois avouer que je n’avais pas pensé à ça, dit-il. Une fois revenu dans mon bureau, je regarderai le jeu de bridge. C’est stupéfiant, monsieur Avalon, je n’aurais jamais cru qu’on trouverait une nouvelle idée à ce stade.

— J’essaie de faire ce que je peux, dit Avalon en rougissant légèrement.

— Cependant, je ne crois pas que votre suggestion puisse nous être utile, dit Pentili. À ma connaissance, le pauvre Stepan ne jouait pas au

bridge et il me semble que seul un maniaque de ce jeu aurait essayé d'utiliser le bridge pour transmettre un code au moment de mourir. Il fallait quelque chose de simple. Il aurait pu utiliser le numéro de la page comme code, mais je suppose qu'il n'était plus capable de déchiffrer les petits caractères du journal. Il a vu qu'il s'agissait de la page des sports et il pouvait déchiffrer les grosses lettres du jeu de scrabble. Et avec ça, nous n'arrivons pas à une solution simple.

— A moins qu'Henry ait une suggestion à nous faire, dit Gonzalo.

— Ah, dit Pentili, voilà donc qu'il revient finalement à Henry de nous éclairer. Que veut dire tout cela, Henry ?

Henry, qui était resté silencieux, à côté du buffet, pendant toute la discussion, dit :

— Je n'en sais rien, Monsieur, à moins que le nombre vingt soit signifi…

Il fut interrompu par Pentili, qui fronça soudain les sourcils.

— Vingt ! Est-ce que vous avez lancé ça au hasard, Henry ?

— Pas tout à fait, Monsieur. C'est donc bien un nombre significatif ?

— Significatif ? J'ai passé des années à ruminer cette affaire et à me demander s'il n'essayait pas de nous dire vingt. Vingt veut dire « le gouvernement reste maître de la situation ». Je n'ai pas évoqué ce nombre au cours de mon récit, n'est-ce pas ?

Il y eu un non unanime.

— Si j'avais pu démontrer que Stepan essayait de nous dire vingt, j'aurais pu être en mesure d'arrêter l'opération de la baie des Cochons. Du moins, j'aurais essayé, oui, Dieu sait que j'aurais essayé. Mais je ne vois pas comment vous avez fait pour trouver ce nombre, Henry.

— Eh bien, Monsieur, s'il est vrai que M. Stepan n'avait qu'une connaissance limitée du baseball, il n'a pu voir dans la page des sports que ce que toute personne ayant une connaissance limitée de ce jeu y aurait vu… quelqu'un comme moi, par exemple. M. Gonzalo pourrait vous dire que c'est par ignorance que je dis que tout ce que je vois dans une page de sports, c'est le résultat des matches… le *score*, en quelque sorte. Or on ne peut s'empêcher de penser qu'en anglais score veut également dire une vingtaine.

Probablement ulcéré par l'échec de sa propre suggestion, Avalon dit :

— Je n'y crois pas trop, Henry. « Score » est un mot assez archaïque. Est-ce que Stepan pouvait le connaître ?

— Je le suppose, monsieur Avalon, dit Henry. M. Pentili a dit que Stepan lisait tout ce qui concernait l'histoire des Etats-Unis, et en

histoire, on utilise très souvent le mot « score » pour indiquer une période de vingt ans…

Pentili eut l'air désappointé.

— C'est une idée intelligente, Henry, mais non convaincante. Dommage.

— Elle devient plus convaincante quand vous vous apercevez que les lettres du scrabble signifient également vingt, Monsieur.

— Comment cela ?

— Quand M. Gonzalo a posé sa question sur le mot « blain », il a bien demandé s'il existait un tel mot en *anglais*. Personne n'a dit que « epock » devait être un mot anglais.

Gonzalo dit avec ravissement :

— Vous voulez dire que ça veut dire vingt en russe ?

— Non, répondit Pentili, ça ne veut pas dire vingt en russe. J'ai déjà évoqué la possibilité de « kopec » pour « kopek », mais ça n'a sûrement rien à voir avec vingt.

— Je ne pensais pas à un mot russe, dit Henry. Comme vous l'avez fait remarquer, il est difficile de rompre avec ses habitudes quand on est sur le point de mourir, et M. Stepan a dû machinalement utiliser des caractères russes…

— L'alphabet cyrillique ! dit Rubin.

— Oui, monsieur Rubin. J'ai déjà vu URSS écrit en russe, avec des caractères qui faisaient penser à CCCR Je suppose donc que le « c » russe est l'équivalent de notre « s » et que le « p » russe est l'équivalent de notre « r ».

— Parfaitement, dit Pentili, l'air abasourdi.

— Et le « k » russe est l'équivalent de notre « c », de sorte qu'en utilisant notre alphabet, « epock » devient « erosc », et si on arrange les lettres d'une autre manière, on obtient « score ».

Pentili sembla sombrer dans un profond abattement.

— Vous avez gagné, Henry. Pourquoi n'auriez-vous pas pu me dire tout ça en 1960 ?

— Si j'avais su, Monsieur… dit Henry.

REMARQUE

D'une certaine manière, il y a quelque rigidité dans ma conception des nouvelles des Veufs Noirs. Il y a toujours un banquet, une conversation générale, puis on cuisine l'invité et une énigme est présentée, enfin viennent la discussion et la solution.

Mais il y a également une certaine souplesse, car le mystère lui-même peut être très divers : meurtre, vol, espionnage, testament perdu.

À l'occasion, il peut même s'agir du plus vieux des procédés, un indice laissé par un mourant. Pourquoi pas ? C'est toujours amusant.

« La page des sports » (« The Sports Page ») a été publié dans le numéro d'avril 1977 *d'EQMM*.

À propos, des lecteurs m'écrivent parfois pour me proposer une solution différente à une énigme des Veufs Noirs. En ce qui concerne cette histoire, deux lecteurs sont parvenus à une solution identique qui était, à mon avis, plus intelligente que celle que j'avais imaginée. L'un était Dan Button, rédacteur du *Science Digest,* l'autre Paul Edwin Kennedy, un avocat de Boston. Permettez-moi de vous citer ce dernier : « Il (Stepan) nous a laissé le message énigmatique suivant : « epock ». Toute personne qui a « une connaissance limitée » du baseball sait tout de même comment on explique un match en abrégé : les lettres « e », « po » et « k » sont employées respectivement pour « error » (erreur), « put out » (batteur hors jeu), « strike » (lancer de la balle). Nous pouvons donc traduire « epock » par « error put out c strike » ou « erreur hors jeu c va lancer la balle ». Il est alors évident que « c » désigne les Cubains.

Utilisant le même raisonnement, Dan Button interprète le message soit comme : « Vous allez être hors jeu (essuyer un désastre) si vous maintenez votre plan », ou comme : « Le lancer (le débarquement) est hors jeu (annulé) à cause d'une erreur (de l'information erronée que vous avez reçue) ».

C'est incroyable ! Sans le savoir, tout en élaborant une solution, j'avais jeté les bases d'une autre solution encore plus subtile.

EN DEUXIÈME POSITION

Lorsque les Veufs Noirs se réunirent pour leur banquet de la rentrée, en septembre, juste après les conventions nationales des démocrates et des républicains, la conversation toucha tout naturellement au domaine de la politique.

Emmanuel Rubin, qui faisait office d'hôte, avait, comme on pouvait s'y attendre, beaucoup à redire sur les deux candidats. Grâce à une analyse minutieuse de leurs défauts respectifs, il les avait rendus, l'un comme l'autre, parfaitement inacceptables.

Thomas Trumbull fronça les sourcils et dit :

— Dans ce cas, quel est le nom du candidat que vous allez ajouter sur la liste ?

— Lui-même, s'empressa de dire Mario Gonzalo en lissant le revers de son veston au motif de patchwork des plus criards. Ça fait des années que Manny vote pour la liste conduite par Rubin.

— Ce serait certainement stupide de voter pour quelqu'un que je sais pertinemment être moins capable que moi, dit Rubin. Je vais même pousser le raisonnement un peu plus loin : si je reconnais que je ne suis pas capable d'être président des Etats-Unis, ce n'est sûrement pas pour aller donner ma voix à un homme de moindre valeur. Et personne ne devrait le faire.

Sirotant lentement son deuxième verre d'apéritif dont il boirait la moitié avant de l'abandonner, comme d'habitude, Geoffrey Avalon dit sur un ton austère :

— Toutes choses se valant, je ne crois pas qu'il soit de bonne politique d'éjecter un président en place. L'expérience et la continuité comptent énormément.

Plissant les yeux derrière la fumée de sa cigarette, James Drake s'éclaircit la gorge et dit doucement :

— Combien d'expérience avait-il il y a deux ans quand… ?

Rubin l'interrompit en couvrant sa voix.

— N'essayez pas de raisonner avec lui, Jim. Geoff a voté pour Nixon en 72.

La maigre barbe de Rubin se hérissa et il lança un regard furieux derrière les verres épais de ses lunettes. Avalon se tenait encore plus raide que de coutume et une légère couleur pourpre envahit ses joues.

— Je n'en ai nullement honte. En 72, la campagne était surtout axée sur la politique étrangère, et aujourd'hui encore, je crois que celle de Nixon était rationnelle et utile.

— Il était corrompu, dit Rubin.

— A l'époque, on l'ignorait. Je ne peux pas voter en tenant compte des révélations futures.

— Quelles révélations futures ? Je savais qu'on ne pouvait pas lui faire confiance dès qu'il est entré au Congrès, en 1947.

— Nous ne sommes pas tous aussi doués que vous pour comprendre après coup ce qu'on aurait dû faire, Manny, dit Avalon, blessé dans sa dignité.

— Après coup, vous parlez ! dit Rubin. Je peux vous amener cent témoins qui m'ont entendu dénoncer les travers de Nixon depuis trente ans.

— Nous vous avons tous entendu le faire ici même, au club des Veufs Noirs, dit Roger Halsted en regardant le plateau de hors-d'œuvre d'un air critique.

Ayant vidé la moitié de son verre, Avalon le reposa fermement et dit :

— A mon avis, nous avons bien le droit de ne pas avoir les mêmes opinions politiques, Manny. Etre membre des Veufs Noirs ne m'empêche pas d'exercer librement mes droits civiques.

— Votez comme vous voudrez, dit Rubin. Mais je voudrais vous rappeler que vous étiez le seul Veuf Noir à voter républicain cette année-là.

Avalon porta la main à sa moustache grisonnante soignée, comme s'il voulait s'assurer qu'il ne l'avait pas mouillée en buvant, et il dit :

— En comptant Henry ?

— Vous n'avez pas besoin de répondre, Henry, s'empressa de dire Gonzalo. Vos opinions politiques ne regardent que vous.

Henry, l'inestimable serveur des banquets des Veufs Noirs, mettait la dernière touche à la table.

— Je n'ai aucune raison de vouloir garder le secret, monsieur Avalon, dit-il. Comme M. Rubin, je ne faisais pas confiance au président, et, non sans hésitation, j'ai voté pour son adversaire.

— Six contre un, Geoff, dit Rubin avec un large sourire.

— Et notre invité ? dit Avalon avant d'ajouter, avec, peut-être, un

soupçon de malveillance : Après tout, c'est pour lui que vous faites tout ce cinéma.

— Parce qu'il est en train de m'interviewer ? commença Rubin d'un ton indigné.

L'invité referma son calepin avec un claquement suffisamment sonore pour attirer tous les regards et dit d'une voix étonnamment douce :

— En fait, j'avais voté pour Nixon. Je ne suis pas vraiment branché sur la politique, mais en général, je vote républicain.

— Six contre deux, dit Avalon à mi-voix, sur un ton satisfait, en jetant un rapide regard à Rubin, qui avait l'air un peu vexé.

Levant les yeux de la caricature qu'il brossait rapidement de l'invité, Gonzalo demanda :

— Comment pouvez-vous être journaliste sans être branché sur la politique ?

— Je ne suis pas exactement un…

Trumbull éleva la voix.

— Nom d'un chien, Mario, réservez-vous pour tout à l'heure, quand on le cuisinera ! Si vous étiez arrivé à l'heure, on vous aurait présenté M. Gardner.

— Ce n'est pas à vous de me donner des leçons en matière d'exactitude, Tom, dit Gonzalo d'un ton vexé. On est en train de goudronner Park Avenue et mon taxi…

Henry, qui attendait patiemment le moment d'intervenir, profita d'une pause momentanée dans la conversation.

— Messieurs, à la demande de M. Rubin, qui est l'hôte du banquet de ce soir, notre chef a eu le plaisir de préparer un buffet suédois. Si vous voulez bien avoir l'amabilité de venir vous servir…

Ils avancèrent en file indienne avec une avidité qui trahissait leur bel appétit, et Halsted, dont la bedaine naissante prouvait avec éloquence l'affection fraternelle qu'il témoignait aux calories, remarqua :

— C'est la première fois que nous avons un buffet suédois, Manny.

— Il n'y a rien de mal à essayer quelque chose de nouveau, dit Rubin.

— Oh, je n'ai rien contre… absolument rien, répondit Halsted en laissant un regard glouton errer sur les plats.

— Henry, voilà que vous n'allez être occupé qu'à moitié, ce soir, dit Gonzalo.

Henry sourit d'un air paternel et répondit :

— Je tâcherai de m'occuper, monsieur Gonzalo.

Les plats disposés sur le buffet avaient été réduits à peu de chose, la

deuxième tasse de café avait été servie, et on en était au brandy quand Rubin fit tinter sa cuiller contre son verre à eau et dit :

— Mes frères Veufs Noirs, il est temps de cuisiner l'invité et Mario a réclamé à cor et à cri le privilège de le faire. Bien que ce ne soit vraiment pas de gaieté de cœur, je vais le lui accorder. À vous, la parole, Mario…

Gonzalo sourit, se recula sur sa chaise tout en passant un bras par-dessus le dossier, d'un air négligent.

— Monsieur Gardner, dit-il, je vous prie d'excuser mon retard. On est en train de goudronner Park Avenue…

— Nous le savons déjà, dit Rubin. Passez à autre chose.

— Mais j'ai quand même réussi à vous rattraper avant le dîner. Vous vous appelez Arthur Gardner et vous travaillez en free-lance pour le magazine *Personalities*. Est-ce que jusqu'ici, je ne me trompe pas ?

— C'est bien ça, monsieur.

En voyant ses cheveux gris épais, modérément longs, bien coiffés, on se disait que Gardner devait avoir une cinquantaine d'années, ce qui était le cas, mais rien d'autre dans son physique ne confirmait cette impression. En se teignant un peu les cheveux, il aurait facilement pu passer pour quelqu'un de moins de quarante ans. Il avait de bonnes dents, mais un sourire embarrassé. Il ne semblait pas vraiment à l'aise au milieu de cette assemblée.

— D'après ce que j'ai également compris, poursuivit Gonzalo, vous êtes actuellement chargé d'interviewer Manny Rubin pour un article dans *Personalities*.

— C'est exact. Ça paraîtra en premières pages.

— Et vous êtes venu à ce dîner, comme invité de Manny, parce que ça faisait partie de votre tâche.

— Oui, dit Gardner. Je ne fais pas une simple interview. J'essaie de donner un aperçu des activités de M. Rubin, pour ainsi dire.

— Ah, dit Gonzalo, voilà qui nous ramène à la question clé. Si vos activités impliquent que vous présentiez Manny au public, comment pouvez-vous bien justifier votre existence ?

Gardner répondit :

— Si M. Rubin peut justifier son existence, la mienne s'en trouvera automatiquement justifiée.

Avalon eut un rire sonore.

— Voilà une très bonne réponse. Mario, vous êtes battu à plate couture.

— On la lui a soufflée ! dit Gonzalo d'un air indigné. Mais passons !

Monsieur Gardner, avant le repas, vous avez dit que vous n'étiez pas très au courant des affaires politiques. Est-ce que ce n'est pas un handicap dans votre métier ?

— Non, monsieur. Si j'étais un journaliste spécialisé dans la politique, ce serait le cas, en effet, mais je m'occupe des célébrités.

— Et si la personne que vous devez interviewer est un homme politique ?

— J'ai des connaissances suffisantes pour m'en sortir.

— Est-ce que vous avez déjà raté un reportage à cause de votre ignorance en politique ?

— Je ne suis pas ignorant dans ce domaine, dit doucement Gardner, sans paraître se vexer. Je n'ai jamais eu besoin d'en savoir davantage, même quand… Tenez, par exemple, j'ai interviewé Hubert Hum…

Trumbull intervint :

— Attendez, Mario. Monsieur Gardner, nous autres, Veufs Noirs, sommes devenus sensibles à certains petits détails. Vous avez dit « même quand…», et puis vous avez fait une pause avant de changer de sujet. Je vous en prie, n'en changez pas. « Même quand » quoi ?

Gardner eut l'air sincèrement déconcerté.

— Je ne comprends pas.

— Vous étiez sur le point de dire quelque chose et vous vous êtes interrompu. Qu'alliez-vous dire ?

Gardner comprit alors.

— Oh ! C'est une histoire qui s'est passée pendant la guerre et qui semble me tracasser un peu chaque fois qu'il y a des élections présidentielles. Ce n'est rien d'important.

— Pourriez-vous nous la raconter tout de même ?

— Mais elle s'est passée il y a un quart de siècle. Tout ça, c'est fini.

— Mais il n'empêche que c'est là le tour qu'a pris votre interrogatoire. J'ai bien peur que la règle du jeu vous impose de répondre. Je vous assure que tout ce qui se dit ici est confidentiel.

Gardner jeta un regard impuissant autour de lui.

— Il n'y a rien de confidentiel là-dedans. C'était en hiver 1950. En Corée, l'armée du général MacArthur avait atteint la frontière manchoue à la fin du mois de novembre et nous comptions tous être rentrés chez nous pour Noël.

— Je sais, dit Drake d'un air pince-sans-rire en se remémorant cette époque. Et alors, les Chinois ont déferlé et ils nous ont pris par surprise.

— Vous avez parfaitement raison, dit Gardner avec amertume.

Aujourd'hui encore, je me demande comment ils ont pu nous prendre autant au dépourvu. En tout cas, les divisions sud-coréennes se sont tout simplement volatilisées. Après tout, elles pouvaient se fondre dans le paysage. Si vous leur ôtiez leur uniforme, les soldats pouvaient très bien passer pour des paysans du coin. Pour les Américains et les rares autres alliés occidentaux, ce n'était pas la même chose. Nous n'avions qu'à décamper le plus vite possible vers le sud et tâcher de rester groupés jusqu'au moment où nous aurions construit une ligne de défense qui tiendrait le coup.

» Beaucoup d'entre nous ont été séparés de leurs unités. C'était mon cas. Pendant cinq jours, j'ai marché vers le sud en me demandant quand une unité chinoise allait me repérer ou quand des paysans coréens allaient m'attraper pour prendre mes vêtements et ce que je transportais.

» Je me cachais pendant la journée et je me déplaçais la nuit. Mes rations étaient épuisées et au bout d'un moment, j'ai commencé à avoir faim. Je ne savais pas ce qui était devant moi et j'ignorais s'il y avait une armée américaine quelque part. C'était la plus sévère défaite qu'une armée américaine avait essuyée depuis la guerre de Sécession.

» Le troisième jour, je suis tombé sur un autre soldat américain. J'ai failli lui tirer dessus avant de m'apercevoir qu'il était des nôtres. D'ailleurs, lui aussi, il a failli me tirer dessus. Il était blessé et il avait du mal à se déplacer. Je l'ai aidé à avancer, mais il me retardait beaucoup et plus d'une fois, j'ai songé à l'abandonner. Je n'ai cependant pas pu m'y résoudre. J'aimerais bien pouvoir dire que c'était par humanité, mais il représentait une autre paire d'yeux, et il pouvait apercevoir quelque chose que seul, je n'aurais pas vu à temps. En outre, c'était pour moi une compagnie. Seigneur, je ferais n'importe quoi pour avoir de la compagnie.

» Au cours de la cinquième nuit, il était mourant. Je le savais et il le savait. Je ne voyais pas quoi faire pour l'aider, ou simplement pour lui rendre les choses plus faciles. Je suis donc resté auprès de lui et il s'est mis à parler. Je ne l'écoutais pas vraiment, vous savez. J'essayais seulement de continuer à surveiller tous les endroits à la fois. J'espérais à moitié qu'il allait mourir pour que je puisse repartir, et à moitié qu'il n'allait pas mourir en me laissant tout seul.

» Il délirait et il sautait d'un sujet à l'autre. Il a parlé de politique américaine. Il a dit que Truman était fichu et que les républicains allaient probablement installer Taft à la Maison-Blanche en 52. Je me rappelle qu'il a dit que ce serait la quatrième fois qu'un président serait apparenté à un autre, et la deuxième fois qu'il s'agirait d'un père et d'un fils. Ça, ça

m’est resté, je ne sais pas pourquoi, alors que tout le reste m’est sorti de la tête, sauf qu’il ne parlait que de présidents. Je crois qu’il devait être un fana des présidents et qu’il savait tout d’eux.

» Juste avant la fin, il m’a parlé de lui et de sa famille. Il était marié et il avait un enfant, une petite fille de deux mois, qu’il n’avait jamais vue. Il a réussi à sortir quelque chose de sa poche et à me le donner. Il m’a dit :

» – Donne-lui ça, je t’en supplie. Au moins, elle saura que je l’ai vue avec la petite dans les bras. Et elle saura que ma dernière pensée était pour elles deux.

» Il a essayé d’embrasser ce qu’il tenait à la main. C’était la photo d’une femme avec un bébé et je suppose qu’il l’avait reçue juste avant la déroute.

» Je lui ai dit :

» – D’accord. Comment tu t’appelles ? Où est-ce que tu habites ?

» Pendant les deux jours que nous avions passés ensemble, nous ne nous étions pas dit nos noms. Les noms, ce n’était pas ce qui importait pendant ces deux jours.

» Ses yeux étaient vitreux et il avait du mal à s’exprimer. Il m’a dit :

» – Comment je m’appelle ? J’ai un beau nom. Un nom de président. C’est pas un parent, bien sûr. Un seul président a eu plus de voix que lui. On l’aime.

» Il avait du mal à s’exprimer, mais je me souviens de ses paroles exactes. Voyez-vous, j’y ai beaucoup réfléchi.

» Je l’ai secoué, mais il était mort. Bon, qu’est-ce que je pouvais faire ? Je n’allais certainement pas m’attarder pour l’enterrer chrétiennement ou pour faire quelque chose de ce genre. Tout ce que je voulais, c’était partir. Mais j’ai essayé de trouver son matricule pour pouvoir le remettre à une unité américaine, si j’en rencontrai une. Je voulais aussi connaître son nom pour pouvoir apporter la photo à sa famille. Je me disais que si je réussissais à retourner aux Etats-Unis, c’était pour moi une obligation morale.

» Je n’ai pas eu le temps de le trouver. J’ai entendu parler chinois, du moins, je crois que c’était du chinois, et brusquement, quelqu’un s’est retrouvé sur moi. Je crois qu’il avait dû me buter dessus. Je me suis dégagé en me servant de mon fusil comme d’une matraque, et puis je me suis enfui. J’ai entendu des coups de feu mais je n’ai pas été touché et j’ai continué à courir. Et puis un peu plus loin, j’ai entendu quelqu’un jurer en anglais. J’ai levé la main et j’ai crié :

» – Américain ! Américain !

» J'étais tombé sur une compagnie américaine, et voilà ! J'ai mis encore deux jours à retrouver mes idées, et je crois que pendant une grande partie de ce temps, j'étais sur une civière.

Il y eut une pause, puis Halsted dit :

— Vous n'avez donc pas pu trouver le matricule de ce soldat.

— Non, monsieur, déclara énergiquement Gardner. Nous battions en retraite. Nous ne nous sommes pas arrêtés avant de nous trouver bien au sud de Séoul, et à ce moment-là, nous sommes simplement retournés non loin de la frontière qui sépare les deux Corées. Mon copain, quel que soit son nom, était mort en pleine Corée du Nord, et il y est resté jusqu'à ce jour.

— Vous n'avez donc pas pu remettre la photo ? demanda Halsted.

— J'ai essayé, répondit Gardner. Le problème, c'est que je ne savais même pas à quelle unité il appartenait et que nous avions perdu beaucoup d'hommes pendant cette retraite. J'ai essayé de me renseigner du mieux que je pouvais. Je suppose que j'aurais pu faire publier la photo dans un journal national et qu'il m'aurait alors suffi d'attendre qu'une femme se présente, mais ça voulait dire dépenser plus d'argent que je n'étais prêt à en dépenser.

» Ça me tracasse un peu. Sa fille devrait maintenant avoir plus de vingt-cinq ans, et sa femme devrait être de mon âge. La mère a pu mourir ou se remarier. La fille peut être elle-même mère et il est possible qu'elle n'ait jamais une pensée pour un père qu'elle n'a jamais vu. Pourtant… peut-être aimeraient-elles avoir un petit quelque chose qu'il a touché au moment de mourir et qui leur prouve que ses dernières pensées se sont tournées vers elles deux. Mais que puis-je faire ? Il n'empêche que quand il y a des élections présidentielles dans l'air, j'y repense encore plus que d'habitude.

— On ne peut pas se reprocher quelque chose qui est entièrement indépendant de sa volonté, dit Avalon.

— Mais vous nous avez dit que vous aviez essayé, monsieur Gardner, dit Halsted. Comment avez-vous pu le faire ? Vous n'aviez pas le moindre indice.

— Mais si, j'en avais. Il a dit qu'il portait le nom de l'un des présidents américains. C'est probablement à cause de cette coïncidence qu'il se passionnait autant pour les présidents. Et il a dit qu'un seul autre président avait eu plus de voix que lui, et que les gens l'aimaient. Tout ça me semble très clair. Une fois rentré, j'ai écrit à Washington pour leur demander la liste de ceux qui avaient été portés disparus pendant cette

retraite. Il me paraissait certain que son corps ne serait jamais retrouvé et qu'on ne le ferait pas figurer parmi ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille. Ça réduisait donc un peu la liste.

— Je suppose que vous n'avez rien trouvé, dit Drake en allumant une nouvelle cigarette.

— Rien. Il n'y avait pas un seul Roosevelt sur la liste.

Rubin explosa :

— Roosevelt ? Pourquoi Roosevelt ?

Gardner eut l'air surpris.

— Pourquoi pas Roosevelt ? C'est le nom qui s'impose si on tient compte de ce qu'il a dit. C'est le seul nom possible. Je ne comprends pas pourquoi il n'y avait personne qui s'appelait comme ça parmi ceux qui étaient portés disparus. L'armée avait peut-être salopé son boulot, ce qui ne serait pas étonnant, mais comme il n'y avait pas ce nom-là, je me suis retrouvé dans une impasse.

— Qu'est-ce qui vous a fait penser que c'était Roosevelt ? demanda Rubin.

— Vous êtes sûrement assez âgé pour vous rappeler les élections de 1936. Je n'avais alors que dix ans, mais je me souviens qu'elles avaient fait grand bruit. Franklin Roosevelt avait enlevé quarante-six États sur quarante-huit, et il n'avait laissé que le Maine et le Vermont au pauvre Alf Landon… auquel le collège électoral n'avait accordé que huit voix.

— Et c'est ce qui lui donnait la deuxième place parmi les présidents ?

— Eh bien, Washington avait été élu deux fois à l'unanimité par le collège électoral, en 1788 et en 1792. Il était donc en tête. On ne peut pas faire mieux que l'unanimité. Roosevelt arrivait donc en deuxième position.

Assis raide comme un piquet, avec sa petite moustache poivre et sel soignée qui le faisait ressembler à un sage chaque fois qu'il rapprochait ses sourcils et se mettait à avoir l'air exagérément grave, Avalon déclara :

— En fait, ce n'est pas exact. En 1820, James Monrœ, le cinquième de nos présidents, a sollicité un deuxième mandat. À l'époque, les Etats-Unis ne comptaient pour ainsi dire qu'un parti. Le parti fédéraliste s'était presque suicidé en s'engageant mal à propos dans des activités considérées comme une trahison pendant la guerre de 1812. Par conséquent, tous ceux qui comptaient dans la vie politique se disaient démocrates-républicains. Plus tard, de nouvelles factions et de nouveaux partis se sont formés autour de personnalités marquantes, mais ce n'était pas encore le cas à ce moment-là. Donc, Monrœ s'est représenté aux

élections sans rencontrer d'opposition digne de ce nom.

Il se tut et parcourut l'assemblée du regard avec un soupçon de suffisance.

— Allons, Geoff, dit Tom Trumbull, il se trouve que vous avez récemment lu quelque chose sur ce sujet. Alors ne faites pas comme si vous veniez de fouiller votre mémoire pour y retrouver des connaissances enfouies depuis longtemps. Où voulez-vous en venir ?

— Je ne viens absolument pas de lire quelque chose là-dessus. Ce sont là des faits que connaît n'importe quel écolier, ou du moins qu'il devrait connaître si l'enseignement valait encore quelque chose de nos jours. Là où je veux en venir, c'est que Monrœ a recueilli toutes les voix du collège électoral, à l'exception d'une. Le seul à n'avoir pas voté pour lui – c'était le représentant du New-Hampshire, je crois – a voté pour John Quincy Adams uniquement pour que Monrœ ne soit pas élu à l'unanimité. Il prétendait que personne ne devait l'être, sauf Washington.

» Vous voyez donc, poursuivit Avalon, que si Washington est celui qui a obtenu le plus de voix, il est suivi par Monrœ. Roosevelt n'arrive par conséquent qu'en troisième position. C'est pourquoi vous n'avez pas trouvé de Roosevelt dans la liste des portés disparus. Le nom du soldat devait être Monrœ…

Gardner écarquilla les yeux de stupéfaction.

— Incroyable ! s'exclama-t-il. Je n'arrive pas à y croire. Je n'ai jamais pensé une seule minute qu'il pouvait porter un autre nom. Vous êtes sûr de ce que vous dites ?

Avalon haussa les épaules.

— Nous pouvons vérifier. Nous avons plusieurs ouvrages de référence dans notre bibliothèque.

— Ne prenez pas la peine d'aller en chercher un, Henry, dit Rubin. Geoff a raison. Du moins, en l'occurrence.

— Je suppose que je peux m'adresser à nouveau à Washington en tenant compte de ces nouvelles données, dit Gardner. L'armée doit garder ses dossiers pendant une éternité. Vous savez, je me sens minable. Si je n'avais pas été aussi bêtement sûr de moi, j'aurais pu retrouver cette femme et sa fille il y a un quart de siècle.

— Je ne sais pas, dit Drake d'un air pensif. Il me semble que la définition du président est en deux parties : d'abord, seul un autre président a obtenu plus de voix que lui, et ensuite, les gens l'aimaient. Je vous accorde que Roosevelt était effectivement populaire, mais quelle était la cote de Monrœ ?

— Inexistante, répondit immédiatement Rubin. Inexistante. Il avait hérité de la présidence parce qu'à l'époque c'était presque la tradition de la confier à quelqu'un qui venait de Virginie. C'était le quatrième président sur cinq qui en était originaire, les trois autres étant Washington, Jefferson et Madison. Monrœ était le dernier de la liste, et le moins important. Son seul grand mérite fut la Doctrine de Monrœ, qui, en fait, avait été élaborée par John Quincy Adams, son ministre des Affaires étrangères.

— Alors, c'était Monrœ ou c'était pas Monrœ ? dit Gardner. Maintenant, je ne sais plus où j'en suis. Quelle est donc la bonne réponse ?

— Je ne suis pas sûr de la réponse, mais en tout cas, ce n'est absolument pas Monrœ, dit Rubin. Ecoutez, la Constitution accorde le droit d'élire le président par le truchement d'un collège électoral. Pour ce qui est des huit premières élections, environ, on ne retrouve même pas trace d'un vote populaire préalable. À cette époque, les candidats à la présidence n'avaient pas besoin d'arracher des voix à l'ensemble des citoyens, il leur suffisait d'intriguer pour rallier quelques électeurs. Ce n'est pas ce qu'on entend aujourd'hui par obtenir beaucoup de voix, et si nous essayons de savoir qui sont les deux présidents qui en ont obtenu le plus, nous devons éliminer les premiers présidents des Etats-Unis. Je suis sûr que le soldat ne pensait ni à Washington ni à Monrœ quand il parlait de quelqu'un qui avait eu beaucoup de voix.

Gardner se frotta la mâchoire.

— A partir de quelle époque peut-on parler d'un président qui aurait obtenu beaucoup de voix ?

Rubin répondit en fronçant les sourcils :

— La première campagne électorale moderne, avec tout le cirque que l'on connaît, incluant diffamation et coups bas, s'est déroulée en 1840. William Henry Harrison avait gagné contre Martin Van Buren. Je suppose donc que nous devrions commencer avec lui.

— Non, Manny, dit Avalon. L'élection de 1840 a sans doute inauguré le style de campagne moderne, mais je crois que nous devrions commencer avec Andrew Jackson, dès 1832.

— Très bien, dit Rubin en levant la main droite d'un geste négligent qui prouvait qu'il n'accordait pas grande importance à cet argument. Commencez donc avec Andrew Jackson.

Appuyé au dossier de sa chaise, Drake scruta les autres convives derrière ses verres de contact et dit :

— Johnson a bien remporté une victoire écrasante en 1964, et Nixon en 1972, mais le soldat est mort fin 1950…

— Exact, dit Gardner. À l'époque, Truman était président. Il faut donc nous arrêter à lui.

Avalon déclara :

— Je suis persuadé que si nous nous bornons aux présidents qui ont été élus entre Jackson et Truman, sans les exclure ni l'un ni l'autre, nous constaterons que celui qui a obtenu le plus de voix a été Roosevelt en 1936, et celui qui s'est classé second, ça j'en suis sûr, c'était Warren Harding, qui avait gagné contre James Cox en 1920.

— D'après vous, ce serait donc Harding ? demanda Gardner.

— Non, s'empressa de dire Rubin. Aucun individu sain d'esprit ne pourrait avancer que notre ami le soldat aurait été fier de son nom s'il s'était appelé Harding.

— Si Geoff a raison et si Harding a bien remporté le plus grand pourcentage de voix après Roosevelt, alors, c'est bien Harding, dit Drake. On ne peut pas contester les chiffres.

— Oh, que si ! dit Rubin. On peut très bien soutenir que ces chiffres particuliers ne prouvent rien. Le fait est que dans toute l'histoire, aucun autre président que Roosevelt ne peut être considéré comme quelqu'un qui a obtenu le plus de suffrages. C'est pourquoi j'étais aussi surpris quand Gardner a décidé que c'était lui le second. Mais pourquoi Roosevelt est-il considéré comme celui qui a rallié le plus de suffrages ? Ce n'est pas une question de pourcentages, mais c'est parce qu'il a été élu quatre fois de suite, en 1932, en 1936, en 1940 et en 1944, alors qu'aucun autre président n'a été élu plus de deux fois. C'est le nombre de mandats qui compte.

— Ça ne nous avance pas à grand-chose, dit Gardner. Dans ce cas, qui est en deuxième position ?

— Eh bien, je l'ignore, dit Rubin. Ce doit être l'un des présidents qui a été élu deux fois, mais comment savoir lequel ? Tout dépend des préjugés et affinités de notre ami soldat.

— Peut-être pas, dit Avalon. S'il était aussi passionné par les présidents, il devait avoir quelque critère logique pour en avoir choisi un dans la liste, et nous devrions pouvoir le retrouver.

— N'oubliez pas que c'était quelqu'un qui était aimé, dit Gonzalo. Quel est le président qui a été le plus aimé par son peuple après Roosevelt ? Ça devrait nous donner la réponse.

— Je ne le crois pas, dit Rubin. Tous les présidents sont aimés par la

plupart de ceux qui ont voté pour eux. C'est une sorte de réflexe. Mince, je dirais même qu'en ce moment il y a un quart des électeurs qui pensent que Nixon a été à tort traîné dans la boue, et qui l'estiment toujours. À mon avis, il faut être prudents en utilisant ce critère.

— Ne parlons pas en l'air, dit Avalon. Roosevelt a été le seul à remporter quatre élections, et personne n'en a remporté trois. Nous avons donc à chercher notre second président dans ceux qui ont remporté deux élections. De Jackson à Truman, il y a eu six présidents qui ont été élus deux fois, si je ne me trompe pas. Je vais les énumérer et vous vérifierez, Manny. Si nous ne sommes pas d'accord, nous chercherons dans un dictionnaire. Il s'agit d'Andrew Jackson, d'Abraham Lincoln, d'Ulysses S. Grant, de Grover Cleveland, de William McKinley et de Woodrow Wilson.

» Nous pouvons maintenant commencer à en éliminer, et vous continuerez à me corriger si nécessaire, Manny. La première élection de Lincoln, en 1860, était un coup de veine, et n'était nullement à porter à son crédit. Il se trouve qu'il avait en face de lui un parti démocrate divisé qui présentait deux candidats contre lui, Stephen Douglas et John Breckenridge. Je crois qu'un type du nom de Bell s'est également présenté. Si Lincoln avait dû faire face à une opposition unie, il aurait été balayé. Ce qui s'est passé, c'est qu'il a réussi à obtenir la majorité des voix du collège électoral, alors même qu'il n'était soutenu que par une minorité de citoyens.

» On peut en dire autant de Woodrow Wilson, qui a eu contre lui à la fois Théodore Roosevelt et William Howard Taft en 1912. Si le parti républicain avait présenté un candidat unique, Wilson aurait été écrasé. Quant à Grover Cleveland, il a remporté deux élections, mais elles n'étaient pas successives. Il a battu James Blaine en 1884 et Benjamin Harrison en 1892, mais il a été battu en 1888. Ce qui en fait le vingt-deuxième et le vingt-quatrième président, le seul homme dans toute l'histoire des Etats-Unis à s'être vu attribuer deux numéros.

» Il ne nous reste donc que trois présidents qui ont remporté deux élections successives sans le devoir à une scission de l'opposition, à savoir Jackson, Grant et McKinley. L'un d'eux devrait bien arriver en deuxième position pour ce qui est de rallier des suffrages.

Avalon s'interrompit quelques minutes, puis il ajouta :

— Seulement, voilà, je ne sais pas vraiment lequel.

— A quoi sert une analyse qui nous laisse trois candidats sur les bras ? dit Trumbull.

— Encore une fois, il ne faut pas oublier que le soldat a dit que les gens l'aimaient, dit Gonzalo. Ça joue sûrement un rôle là-dedans.

Rubin haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Moi, je ne m'y fierais pas. Mais voyons voir. McKinley, par exemple, était quelqu'un de doux et d'aimable dans la vie privée, mais c'était un président faible qui n'a pas ému grand monde. En fait, c'est son adversaire, William Jennings Bryan, qui, tout en ayant perdu les élections, a été l'objet d'une adoration fanatique de la part de ses partisans.

— Si McKinley s'est présenté contre un adversaire fort, il a eu d'autant plus de mérite à rassembler des voix, dit Gonzalo.

— Peut-être, dit Rubin, mais nous travaillons maintenant sur l'hypothèse suivante : le président en question a gagné et, en même temps, il était aimé. Ce n'est donc pas McKinley. Grant était un héros de guerre, il y avait donc des tas de gens qui l'idolâtraient. Néanmoins, ses victoires avaient été remportées sur une partie de la nation et, dans les États du Sud, on ne l'aimait pas précisément.

— D'ailleurs, il était corrompu, n'est-ce pas ? dit Gonzalo.

— Pas lui. Ceux qui l'entouraient. Et on ne s'en est vraiment aperçu qu'après sa réélection, en 1872, et ça n'a rien à voir avec notre histoire. Il ne reste donc qu'Andrew Jackson, qui a rallié beaucoup de suffrages, qui était idolâtré par ses partisans et dont la popularité a largement gagné tout le pays.

— Il était sacrément haï par certains, grommela Trumbull.

— Tous les présidents le sont. Même Roosevelt. Non, j'ai bien l'impression que le président en question doit être Jackson. Et c'est un nom assez répandu. Je parie qu'il y avait de nombreux Jackson portés disparus au cours de cette retraite hivernale de Corée.

Il y eut un silence assez prolongé, puis Gardner dit :

— Bon, je vais essayer de traquer les Jackson. Pour mettre toutes les chances de mon côté, je ferais peut-être bien de relever également les adresses de tous les Harding, Monrœ et McKinley.

— Vous devriez peut-être faire la liste de tous ceux qui ont le nom d'un président, dit Avalon. L'argument de Manny est certes ingénieux, mais il est trop sophistiqué pour emporter la conviction. Je suppose qu'il s'en rend lui-même compte.

Piqué, Rubin se défendit immédiatement :

— Ce n'est absolument pas vrai. Il n'y a pas d'autre manière raisonnable de résoudre le problème, compte tenu des éléments dont

nous disposons. Si quelqu'un peut m'en proposer une autre, je serais ravi de l'entendre, voilà tout.

— Est-ce que c'est un défi général ? demanda Gonzalo.

— Exactement, dit Rubin.

— Il s'adresse même à Henry ?

— Même à lui, dit Rubin après une légère hésitation. Je ne vois pas comment il pourrait trouver une meilleure solution.

— A vous de jouer, Henry, dit Gonzalo avec un large sourire. Envoyez-le au tapis.

Henry, qui avait débarrassé le buffet depuis longtemps et qui écoutait avec le plus grand intérêt, dit :

— Je peux difficilement prétendre mieux connaître l'histoire des États-Unis que M. Rubin ou M. Avalon.

— Allons, Henry, dit Gonzalo. Ils vous diront tout ce que vous aurez besoin de savoir. Affinez simplement l'argument de Manny.

— Je ne suis pas sûr d'en être capable, dit prudemment Henry, mais j'aurais une question à poser à M. Gardner, s'il le permet.

Gardner, qui avait l'air déconcerté par la soudaine entrée en scène du serveur, répondit :

— Mais oui, bien sûr.

— Plusieurs de ces messieurs, et vous-même, avez dit que ce président arrivant en deuxième position devait être populaire. Pourtant, ce n'est pas ce que j'ai retenu de votre récit. Est-ce que le soldat aurait dit en mourant : « Les gens l'aiment » ?

Gardner réfléchit un instant.

— Non. Il a dit : « On l'aime ».

— Est-ce que vous en êtes sûr, Monsieur ? Ça s'est passé il y a de nombreuses années.

— Oui, je l'avoue. Mais j'y ai beaucoup réfléchi au cours de la première année et il a bien dit : « On l'aime ».

— Je vois où Henry veut en venir, dit Gonzalo. Le « on » ne s'applique pas aux gens en général, et une fois qu'on aura trouvé qui il désigne, on aura la solution. C'est ça, Henry ?

— C'est-à-dire que… non, monsieur Gonzalo, dit Henry. J'ai bien l'impression que le « on » désigne les gens en général. Je voulais simplement savoir ce que le soldat avait dit exactement. Monsieur Gardner, était-ce là une phrase complète ou le soldat essayait-il d'ajouter quelque chose ?

— Là, je suis coincé, Henry. Je n'en sais rien.

— Mais la dernière chose qu'il a dite, c'est « on l'aime » ? Il n'a rien dit après ça ? Est-ce qu'il n'aurait pas eu l'intention d'ajouter quelque chose à cette déclaration, sans toutefois y parvenir ?

— C'est possible, mais je n'en sais rien.

— A quoi rime tout ceci, Henry ? dit Trumbull avec impatience.

— Je n'en suis pas encore certain, dit Henry. Mais après avoir entendu une certaine remarque de M. Rubin, je suis curieux de savoir quelque chose. Monsieur, vous avez bien dit que Grover Cleveland avait été élu lors de deux élections qui n'étaient pas consécutives ?

— C'est exact, Henry, dit Rubin. En 1884 et en 1892.

— Et il a été battu en 1888 ?

— Oui. Par Benjamin Harrison sur lequel il a pris sa revanche en 1892. La situation était très inhabituelle : un président sortant qui essuie une défaite au cours de deux élections successives et deux candidats concurrents qui sont tour à tour victorieux et vaincus.

Henry dit sur un ton patient :

— Oui, monsieur Rubin, mais l'essentiel, c'est que Grover Cleveland se soit présenté trois fois de suite comme candidat de l'un des partis les plus importants.

— Oui, mais il n'a remporté les élections que deux fois.

— Je comprends. Et parmi les cinq autres candidats qui ont rempli deux mandats, y en a-t-il un qui se soit présenté une troisième fois ?

— Andrew Jackson, et il n'a été élu que deux fois.

— Henry Clay et William Jennings Bryan se sont tous deux présentés trois fois et ils ont été battus chaque fois, dit Avalon. Henry Clay…

Trumbull s'empressa de lui couper la parole.

— Nixon s'est présenté trois fois et il a été élu deux fois, mais c'était après Truman.

— Comment s'est comporté Cleveland pendant sa deuxième campagne ? Celle des élections qu'il a perdues ?

— Je ne peux pas vous donner les chiffres exacts, mais je crois qu'il n'a pas perdu de beaucoup, dit Rubin.

— C'est peut-être le moment d'aller vérifier dans un dictionnaire historique, dit Henry.

Il se dirigea vers la bibliothèque et revint avec l'ouvrage en question.

— Laissez-moi vérifier, dit Rubin. Je sais à peu près où ça se trouve.

Il feuilleta rapidement l'ouvrage, puis il suivit du doigt une colonne tout en sifflotant doucement.

— Ah, voilà. Oh, bon Dieu, il n'a pas été élu par le collège électoral, qui

avait voté à 233 voix contre lui et 168 pour, mais c'est lui qui était en tête en ce qui concerne les suffrages populaires. Il a recueilli presque 400 000 voix de plus qu'Harrison. Il n'a tout de même pas eu la majorité absolue, parce qu'il y avait en lice quelques candidats secondaires, celui des prohibitionnistes et celui des travaillistes.

— Donc, dit Henry, il me semble que si Franklin Roosevelt a été en tête pour quatre élections successives, Grover Cleveland l'a été pour trois, et il peut donc être classé second quant aux voix qu'il a recueillies.

— Attendez, dit alors Avalon.

Il venait de feuilleter le dictionnaire.

— Manny dit que Jackson lui aussi s'est présenté une troisième fois. Il s'est bien présenté en 1824, et il a été battu, mais il avait la majorité pour lui. Jackson était donc bien en tête pour trois élections successives.

Il mit la page sous les yeux d'Henry.

— C'est exact, dit Henry, mais, selon M. Rubin, il ne faut pas tenir compte des victoires qui résultent d'une opposition divisée. En 1824, Jackson s'est présenté contre trois concurrents importants. Cleveland, lui, a dû affronter trois fois de suite une opposition unie. Il arrive donc bien en deuxième position.

— Eh bien, Henry, vous m'avez convaincu, dit Rubin. Mais comment le saviez-vous ? Par quel hasard saviez-vous que Cleveland avait devancé Harrison dans les suffrages populaires lorsqu'il avait perdu les élections ?

— Il n'y a aucun mystère, dit Gonzalo. Pendant que nous étions en train de nous disputer, Henry s'est contenté de chercher ces statistiques dans le dictionnaire. Ce n'est pas vrai, Henry ?

— Non, monsieur, dit Henry. Je n'avais pas besoin de recourir au dictionnaire.

— Franchement, dit Gardner avec impatience, je ne trouve pas l'analyse d'Henry plus convaincante que celle des autres.

— Elle ne le serait pas, dit Henry, si elle s'appuyait uniquement sur les statistiques des élections, mais je m'en suis simplement servi pour confirmer une idée que je m'étais faite en partant d'autres bases.

— Quelles autres bases, Henry ? demanda Avalon d'un air austère. Ne jouez pas au plus fin avec nous.

— Quand M. Gardner a raconté son histoire, il m'est venu à l'esprit, monsieur Avalon, que le soldat mourant avait pu non pas faire une simple constatation en disant « on l'aime », mais qu'il essayait de restituer une citation plus complète. J'en suis encore plus persuadé maintenant que M. Gardner croit se rappeler qu'il a utilisé le présent.

— Et alors, Henry ?

— Il me semble me souvenir d'une citation célèbre dans l'histoire de la politique, et qui est la suivante : « On l'aime surtout pour les ennemis qu'il s'est faits. » Je pensais que cette phrase faisait allusion à Franklin Roosevelt, mais je n'en étais pas vraiment sûr. Pendant que vous discutiez, j'ai donc consulté le Bartlett. Cette remarque a été faite le 9 juillet 1884 par un certain Edward Stuyvesant Bragg, qui, à l'époque, aidait Grover Cleveland à se faire élire.

Impressionnés, tous observèrent un silence que Gardner rompit en disant doucement :

— Vous m'avez convaincu, Henry. Ça vous ennuierait pas que je fasse un jour un papier sur vous ?

Henry sourit et secoua la tête.

— J'aimerais mieux pas, Monsieur. Je tiens à conserver l'anonymat.

REMARQUE

« En deuxième position » (« Second Best ») a été rédigé en août 1976, en pleine campagne présidentielle. Il était inévitable, je suppose, qu'ayant l'esprit occupé par ce qui était en train de se dérouler, j'écrive un récit des Veufs Noirs centré sur des élections.

Ce n'était pas très malin de ma part. J'ai suffisamment d'expérience pour savoir qu'on ne devrait pas écrire sur un sujet d'actualité – c'est au moment de la publication que l'actualité d'un sujet est importante. Après tout, il faut compter environ neuf mois entre le moment où une nouvelle est acceptée par *EQMM* et celui où elle est publiée.

J'avais beau être sûr de moi en soumettant ce récit (puisque je l'aimais bien), Fred Dannay me l'a immédiatement retourné. Il n'aurait pu être publié qu'après les élections, et d'ici là, les lecteurs auraient été rassasiés sur ce sujet.

C'était très embarrassant de faire une erreur aussi grossière, mais ça avait aussi ses avantages. Dans chacun des deux premiers recueils de cette série, j'avais inclus trois nouvelles qui n'avaient été publiées nulle part auparavant, et j'avais également l'intention d'ajouter trois récits inédits à ce troisième recueil. « En deuxième position » a été joyeusement mis de côté, pour constituer le premier du lot.

CE QUI MANQUAIT

Emmanuel Rubin, ce fidèle membre des Veufs Noirs aux connaissances universelles, était visiblement irrité. Ses sourcils disparaissaient sous la partie supérieure de ses lunettes à verres épais et sa maigre barbe grise se hérissait.

— Pas réaliste ! dit-il. Imaginez-vous un peu ça ! Pas réaliste !

Mario Gonzalo arrivait tout juste en haut de l'escalier. Il prit le Martini gin que lui tendait Henry, ce serveur inégalé, et dit :

— Qu'est-ce qui n'est pas réaliste ?

Geoffrey Avalon le regarda du haut de son mètre quatre-vingt-huit et dit d'un air solennel :

— Il semble que Manny se soit vu refuser l'une de ses œuvres.

— Et alors, pourquoi pas ? dit Gonzalo en retirant ses gants. Les éditeurs ne sont pas toujours obligatoirement stupides.

— Ce n'est pas tant le refus qui me gêne, dit Rubin. Des rédacteurs en chef plus compétents m'ont déjà refusé des nouvelles, et certaines étaient meilleures que celle-ci. C'est la raison qu'il a avancée ! Nom de Dieu, comment saurait-il si une nouvelle est réaliste ou non ? Qu'est-ce qu'il a fait dans sa vie, à part poser ses fesses sur un fauteuil de bureau ? Est-ce qu'il…

Roger Halsted, à qui une carrière de professeur de mathématiques dans un collège avait appris à couper la parole à des voix stridentes, réussit à s'interposer.

— Qu'est-ce qu'il ne trouvait pas réaliste, au juste, Manny ?

Rubin fit un geste véhément de la main.

— Je ne veux pas en parler.

— Parfait, dit Thomas Trumbull en plissant le front sous sa toison de cheveux blancs ondulés et très soignés. Dans ce cas, nous allons pouvoir avoir la parole pendant un moment. Roger, pourquoi ne présentez-vous pas votre invité à M. Gonzalo, qui vient d'arriver en retard ?

— J'attendais seulement que le nombre de décibels décroisse, répondit Halsted. Mario, voici mon ami Jonathan Thatcher. Et voici Mario Gonzalo, qui est artiste de sa profession. Jonathan est hautboïste,

Mario.

Gonzalo sourit et dit :

— Vous devez passer de sacrés bons moments.

— Parfois, quand l'instrument se conduit convenablement, dit Thatcher.

Avec son visage rond et ses bonnes joues, Thatcher aurait été tout désigné pour se déguiser en Père Noël à l'occasion d'une kermesse quelconque, mais il lui aurait tout de même fallu un bon rembourrage, car son corps avait la minceur curieusement artificielle que l'on constate chez ceux qui viennent de perdre vingt kilos. Ses sourcils étaient noirs et épais, et on avait la certitude qu'il ne les fronçait jamais sous le coup de la colère.

— Messieurs, le dîner est prêt, annonça Henry.

James Drake écrasa sa cigarette et dit :

— Merci, Henry. Par une journée aussi froide, je serai bien content d'avaler quelque chose de chaud.

— Oui, Monsieur, dit Henry en souriant gentiment. Aujourd'hui, il y a du homard Thermidor, des pommes au four, des aubergines farcies…

— Et ça, qu'est-ce que c'est, Henry ? demanda Rubin en fronçant les sourcils.

— Du bortsch, monsieur Rubin.

On aurait dit que Rubin se livrait à une furieuse introspection. Finalement, il déclara à contrecœur :

— Très bien.

Drake déplia sa serviette et déclara :

— J'aimerais bien qu'il y ait un petit rappel à l'ordre, Roger.

— Que se passe-t-il ?

— Je suis assis à côté de Manny, et s'il continue à faire cette tête, il va faire tourner ma soupe et je vais avoir une indigestion. Vous êtes l'hôte, et par conséquent, vous avez un pouvoir absolu. Je vous suggère donc de l'amener à nous raconter l'histoire peu réaliste qu'il a écrite, de façon à ce qu'il puisse se l'ôter de l'esprit.

— Pourquoi ? dit Trumbull. Pourquoi ne pas le laisser bouder en silence, ce qui aurait l'attrait de la nouveauté ?

— Je suis curieux, moi aussi, dit Gonzalo, dans la mesure où il n'a jamais rien écrit de réaliste…

— Comment pouvez-vous en juger puisque vous ne savez pas lire ? s'écria soudain Rubin.

— C'est ce qu'on raconte partout, dit Gonzalo. Tout le monde le sait.

— Seigneur ! Je ferais mieux de vous raconter l'affaire pour mettre fin à ces pseudo-traits d'esprit puants. Ecoutez, j'ai écrit une longue nouvelle, d'environ quinze mille mots, sur une organisation internationale de serruriers…

— De serruriers ? fit Avalon en fronçant les sourcils, comme s'il doutait d'avoir bien entendu.

— De serruriers, dit Rubin. Ces types sont des experts… ils peuvent ouvrir n'importe quoi, des coffres-forts, des chambres fortes, des portes de prison. Aucun secret ne leur résiste et on ne peut rien cacher qu'ils ne puissent trouver. Mon organisation regroupe la crème de la profession et personne ne peut y entrer sans avoir volé un document ou un objet important à une industrie, un parti politique ou un organisme gouvernemental.

» Naturellement, ils tiennent le monde entier à leur merci. Ils peuvent contrôler la Bourse, orienter la diplomatie, faire et défaire les gouvernements, et, au moment où commence mon histoire, ils sont dirigés par un dangereux mégalomane…

Drake l'interrompit tout en faisant une grimace dans son effort pour briser une pince de homard.

— Qui cherche à dominer le monde, bien entendu.

— Bien entendu, dit Rubin, et notre héros doit l'en empêcher. Il est lui-même un serrurier confirmé…

Trumbull lui coupa la parole.

— Tout d'abord, Manny, dites-moi un peu ce que vous pouvez bien connaître à la serrurerie, aux serruriers ou à ce que vous voudrez ?

— J'en sais plus que vous ne pensez, rétorqua Rubin.

— J'en doute fort, dit Trumbull, et votre rédacteur en chef a raison. Cette histoire n'est absolument pas plausible. Je connais quelques serruriers et ce sont des artisans doux et inoffensifs, avec un Q.I…

— Et je suppose que quand vous étiez dans l'armée, vous connaissiez quelques caporaux, dit Rubin, et en vous fondant là-dessus, vous allez bientôt me dire que Napoléon et Hitler n'étaient pas plausibles.

L'invité de la soirée, qui avait écouté cet échange de reparties avec une mine sombre, prit la parole.

— Excusez-moi, messieurs, je sais que je dois être cuisiné à la fin du dîner. Est-ce que ça signifie que, jusque-là, je ne peux pas prendre part à la conversation ?

— Seigneur, pas du tout ! dit Halsted. Parlez autant que vous voudrez… si vous arrivez à placer un mot.

— Dans ce cas, permettez-moi de prendre vigoureusement le parti de M. Rubin. Une conspiration de serruriers peut ne pas nous sembler plausible, à nous, qui nous trouvons réunis ici, mais ce qui compte, ce n'est pas ce que pensent quelques personnes rationnelles, mais ce que pense la grande majorité des gens. Comment votre rédacteur en chef peut-il refuser une nouvelle sous prétexte qu'elle ne serait pas plausible quand tout…

Il s'interrompit brusquement, prit une profonde inspiration et changea de ton pour ajouter :

— Bon, je n'ai pas l'intention de vous apprendre votre métier. Je ne suis pas écrivain. Après tout, je ne m'attends pas à ce que vous m'expliquiez comment jouer du hautbois.

Mais en disant ces mots, il eut un bien faible sourire.

— Manny vous expliquera certainement comment jouer du hautbois si vous lui en donnez l'occasion, dit Gonzalo.

— Pourtant, poursuivit Thatcher sans paraître avoir entendu la remarque de Gonzalo, je vis dans notre monde, et je l'observe. De nos jours, on arrive à croire n'importe quoi. Il n'y a rien qui soit « réaliste ». Vous pourrez débiter n'importe quelle sottise, il suffira que vous le fassiez sur un ton solennel et que vous juriez que c'est vrai pour que des millions de gens se rallient à vous.

Avalon hocha la tête d'un air docte et dit :

— Vous avez parfaitement raison, monsieur Thatcher. Je ne pense pas que ce soit là une caractéristique de notre époque, mais le fait que nous ayons de meilleurs moyens de communication permet d'atteindre plus facilement et rapidement beaucoup de gens, ce qui rend possible un phénomène comme celui d'Hitler, un sire de triste mémoire. Pour ceux qui arrivent à croire aux anciens astronautes de M. von Daniken et au triangle des Bermudes de M. Berlitz, une chose aussi anodine qu'une conspiration de serruriers pourrait passer comme une lettre à la poste.

Thatcher agita la main.

— Les anciens astronautes et le triangle des Bermudes ne sont rien. Supposez que vous affirmiez que vous vous rendez souvent sur Mars en faisant une projection astrale, et que Mars est en fait un parfait refuge pour les âmes nobles de cette terre. Il y aurait des gens pour vous croire.

— Je l'imagine, commença Avalon.

— Vous n'avez pas besoin de l'imaginer, dit Thatcher. C'est bien comme ça que ça se passe. Je suppose que vous n'avez jamais entendu parler de Tri-Lucifer. Ça s'écrit t, r, i.

— Tri-Lucifer ? dit Halsted d'un air stupéfait. Vous voulez dire trois Lucifer ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Thatcher parcourut l'assistance du regard mais tous les Veufs Noirs gardèrent le silence.

Puis Henry, qui était en train de débarrasser les déchets de homard, prit la parole :

— Si je puis me permettre, Messieurs, j'en ai bien entendu parler. Il y a un groupe de ces gens-là qui est venu dans ce restaurant la semaine dernière pour solliciter des contributions.

— Ils ressemblent aux adeptes de Moon ? demanda Drake en avançant son assiette vers Henry et en se préparant à allumer une cigarette.

— Il y a bien une ressemblance, dit Henry avec une expression quelque peu pensive. Mais les Tri-Lucifériens, si c'est bien le terme qui convient, ont un aspect plus détaché de ce monde.

— C'est exact, dit Thatcher. Ils doivent s'en détacher pour réussir à opérer une projection astrale sur Mars et faciliter le départ de leurs âmes vers cette planète après leur mort.

— Mais pourquoi… commença Gonzalo.

Trumbull explosa alors de colère :

— Allons, Roger, faites-les donc patienter jusqu'au moment de cuisiner notre invité. Changez de sujet.

Gonzalo dit :

— Je voulais simplement savoir pourquoi ils s'appellent…

Halsted soupira et dit :

— Attendons un instant, Mario.

Henry évoluait autour de la table avec la bouteille de brandy quand Halsted frappa contre son verre à eau et dit :

— Je crois que nous pouvons maintenant commencer à cuisiner notre invité. Manny, puisque c'est votre remarque sur le réalisme qui a éveillé l'intérêt de Jonathan pendant le repas, pourquoi ne pas vous en charger ?

— Bien sûr.

L'air solennel, Rubin regarda Thatcher, qui était assis en face de lui, et dit :

— Monsieur Thatcher, normalement, je devrais maintenant vous demander comment vous justifiez votre existence, et nous aborderions alors une discussion sur le hautbois considéré comme un instrument de torture pour les hautboïstes. Mais avec votre permission, je me risquerai à dire qu'en ce moment vous considéreriez que votre existence est justifiée si vous pouviez liquider quelques Tri-Lucifériens. Je ne me

trompe pas ?

— Effectivement, effectivement, répondit énergiquement Thatcher. Toute cette histoire a envahi ma vie et mes pensées depuis plus d'un mois. Elle est en train de gâcher…

Gonzalo s'interposa :

— Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi ils s'appellent Tri-Lucifériens. Est-ce que ce sont des adorateurs du diable ou quelque chose comme ça ?

— Vous venez d'interrompre notre ami… commença Rubin.

— Ça ne fait rien, dit Thatcher. Je vais lui répondre. Je regrette simplement d'en savoir assez long sur cette organisation pour être en mesure de le faire. Apparemment, Lucifer signifie l'étoile du matin, bien que je ne sache pas vraiment pourquoi…

— Lucifer vient d'une expression latine signifiant « qui apporte la lumière », dit Avalon en passant le doigt sur le bord de son verre. Le lever de l'étoile du matin, à l'aube, annonce le lever imminent du soleil. À une époque où les réveils n'existaient pas, c'était une précision importante pour quiconque était éveillé à ce moment-là.

— Alors pourquoi est-ce que Lucifer est le nom du diable ? demanda Gonzalo.

— Parce que le roi de Babylone était apparemment appelé l'Astre du Matin par les courtisans qui voulaient le flatter et que le prophète Isaïe avait prédit sa chute. Pouvez-vous citer le passage en question, Manny ?

— Nous pouvons le lire dans la Bible, si vous voulez, dit Rubin. Il s'agit du quatorzième chapitre d'Isaïe. La phrase clé est la suivante : « Comment es-tu tombé des cieux, Lucifer, fils de l'Aurore ? » C'était simplement une hyperbole poétique, très efficace d'ailleurs, mais plus tard, on l'a interprétée littéralement et cette phrase a donné naissance à tout ce mythe de la rébellion de hordes d'anges contre Dieu, guidées par Lucifer, qui en est arrivé à être considéré comme le nom de Satan lorsque celui-ci se trouvait toujours au ciel. Bien sûr, les rebelles ont été vaincus et chassés du paradis par les anges loyalistes guidés par l'archange Michel.

— Comme dans le *Paradis perdu* de Milton ? demanda Gonzalo.

— Exactement comme dans le *Paradis perdu*.

— Le diable n'a cependant rien à voir là-dedans, dit Thatcher. Pour les Tri-Lucifériens, Lucifer veut simplement dire l'astre du matin. Il y en a deux sur Terre, Vénus et Mercure.

Drake plissa les yeux derrière la spirale de fumée de sa cigarette et

dit :

— Ce sont aussi des étoiles du soir, selon de quel côté du Soleil elles se trouvent. Si elles sont à l'est du Soleil, elles se lèvent peu de temps après le coucher du Soleil, si elles sont à l'ouest, elles se lèvent juste avant lui.

Thatcher dit avec un espoir manifeste :

— Est-ce qu'elles doivent obligatoirement se trouver ensemble, du même côté ?

— Non, dit Drake, elles se déplacent de façon autonome. Elles peuvent être toutes deux des étoiles du soir, ou toutes deux des étoiles du matin, ou encore l'une peut être étoile du soir et l'autre du matin. Ou l'une ou l'autre, ou les deux, peuvent être presque dans l'alignement du Soleil et être par conséquent complètement invisibles, que ce soit le matin ou le soir.

— Dommage, dit Thatcher en secouant la tête. C'est aussi ce que ces gens-là disent. Bref, l'essentiel c'est que, de Mars, on voit trois étoiles du matin dans le ciel, ou on peut les voir si elles sont en bonne position. Il n'y a pas seulement Mercure et Vénus, mais également la Terre.

— C'est exact, dit Rubin.

— Et il est exact, je suppose, qu'elles peuvent être dans n'importe quelle position, dit Thatcher. Elles peuvent être toutes des étoiles du matin, ou toutes des étoiles du soir, ou deux peuvent être une chose et la troisième le contraire ?

— Oui, dit Drake. Ou l'une ou plusieurs d'entre elles peuvent être trop près du Soleil pour être visibles.

Thatcher soupira.

— C'est pour ça qu'ils appellent Mars de ce nom mystique : Tri-Lucifer, la planète aux trois étoiles du matin.

— Je suppose, dit Gonzalo, que Jupiter aurait quatre étoiles du matin, Mercure, Vénus, la Terre et Mars, et que ce serait la même chose jusqu'à Pluton, qui en aurait huit.

— Le problème, dit Halsted, c'est que plus on s'éloigne et plus les planètes de notre système sont difficiles à distinguer. Vue de l'un des satellites de Jupiter, par exemple, je doute que Mercure ait une intensité lumineuse très forte, et elle doit se trouver trop près du Soleil pour qu'on puisse bien l'observer.

— Et de Mars, est-ce qu'on pourrait voir Mercure ? demanda Thatcher.

— Oh, oui, j'en suis sûr, répondit Halsted. Je pourrais calculer sa magnitude en quelques minutes à peine.

— Ah bon ? fit Thatcher.

— Bien sûr, si je n'ai pas oublié ma calculatrice de poche, dit Halsted. Oui, je l'ai sur moi. Henry, voulez-vous m'apporter la *Columbia Encyclopedia ?*

— Pendant que Roger emploie ses capacités mathématiques limitées à résoudre ce problème, si vous nous disiez, monsieur Thatcher, quel est votre intérêt dans tout ceci ? dit Rubin. Vous semblez avoir envie de prouver que ces gens-là sont des charlatans. Pourquoi ? Est-ce que vous avez été membre de cette organisation ? Est-ce qu'ils vous ont déçu ?

— Non, je n'ai jamais été membre. Je… dit Thatcher en se frottant la tempe d'un air hésitant. C'est ma femme. Je n'ai pas tellement envie d'en parler, vous comprenez.

Avalon déclara solennellement :

— Croyez bien, monsieur Thatcher, que tout ce qui se dit ici ne sort jamais de ces quatre murs. Et ceci vaut également pour Henry, notre estimé serveur. Vous pouvez parler librement.

— Eh bien, il n'y a rien de criminel ou de déshonorant là-dedans. Mais simplement, je n'aime pas beaucoup avoir l'air aussi désemparé à cause d'une histoire d'une telle stupidité… qui est pourtant en train de briser mon couple, messieurs.

Autour de la table, les convives observèrent un silence discret, uniquement rompu par le léger bruit que faisait Halsted en feuilletant l'encyclopédie.

Thatcher poursuivit :

— Roger connaît ma femme. Il peut vous dire que c'est quelqu'un de raisonnable…

Halsted leva brièvement les yeux et acquiesça.

— Ça, je vous le garantis, mais je ne savais pas que vous aviez ces…

— Ces derniers temps, Carol n'a pas eu envie de voir grand monde, vous comprenez, et pour ma part, je ne suis certainement pas allé parler de tout ça. Vous savez, c'est à grand-peine que je me suis décidé à venir ici ce soir. Je redoute de la laisser seule. Voyez-vous, même les gens raisonnables ont leurs faiblesses. La mort inquiète Carol.

— Elle nous inquiète tous, dit Drake.

— Oui, moi aussi, mais d'une façon normale, j'espère, dit Thatcher. Nous savons tous que nous allons mourir un jour et nous n'attendons pas précisément ce moment avec impatience. Nous nous nous inquiétons peut-être de l'enfer ou du néant, ou bien nous espérons aller au paradis, mais nous n'y pensons pas tout le temps. Carol, en revanche, est fascinée

par la possibilité de démontrer que l'au-delà existe bien. Pour elle, tout cela a peut-être commencé avec l'affaire Bridey Murphy, quand elle était adolescente… je ne sais pas si quelqu'un, parmi vous, s'en souvient…

— Oui, moi, dit Rubin. C'était une femme qui, sous hypnose, semblait possédée par une Irlandaise morte depuis très longtemps.

— Oui, dit Thatcher. Carol a fini par comprendre ce qui s'était vraiment passé. Ensuite, elle s'est intéressée au spiritisme, et puis elle a abandonné. Je l'ai toujours estimée capable de reconnaître ce qui était déraisonnable après réflexion… et voilà qu'elle est tombée sur ces Tri-Lucifériens. Je ne l'avais encore jamais vue comme ça. Elle veut faire partie de leur organisation. Elle a de l'argent qui lui appartient personnellement et elle veut le leur donner. L'argent, ça m'est égal… en fait, pas complètement, mais ce n'est pas le plus important. Ce qui m'inquiète, c'est elle. Vous savez, elle a l'intention de les rejoindre dans une de leurs retraites, quelque part, pour devenir une fille de Tri-Lucifer, ou quelque chose comme ça, et pour attendre son départ pour la Demeure des Bienheureux. Un de ces jours, elle va s'en aller et je ne la verrai plus. Elle m'a promis qu'elle ne le ferait pas ce soir, mais je n'en suis pas vraiment sûr.

— Je suppose que vous vous dites que cette organisation ne vise que son argent, dit Rubin.

— C'est ce que vise son chef, tout au moins, dit Thatcher d'un air sombre. Ça, j'en suis sûr. Que pourrait-il viser d'autre ?

— Vous le connaissez ? Vous l'avez déjà rencontré ? demanda Rubin.

— Non. Il reste à l'écart, mais j'ai entendu dire qu'il avait récemment acheté une belle propriété en Floride, et je doute que ce soit pour la mettre à la disposition des membres de l'organisation.

— Voilà quelque chose de marrant, dit Drake. Un chef de culte a beau vivre d'une manière dispendieuse et jeter l'argent par les fenêtres, les adeptes qui le soutiennent et voient leur argent dépensé à cette fin ne semblent jamais y trouver à redire.

— Ils s'identifient à lui, dit Rubin. Plus il dépense d'argent, et plus ils considèrent que leur cause avance. C'est ce qui conduit également le gouvernement à faire toutes ces dépenses de prestige inutiles.

— Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que Carol ira jusqu'à s'engager totalement, dit Thatcher. Les actes du chef de l'organisation ne la gênent peut-être pas, mais si je réussis à lui prouver qu'il se trompe, elle laissera tomber tout ça.

— Qu'il se trompe à quel sujet ? demanda Rubin.

— Au sujet de Mars. Il prétend qu'il s'y est souvent rendu… que son corps astral s'y est rendu, bien sûr. Il décrit Mars en détail, mais peut-il en faire une description exacte ?

Soleil	- 26
Phobos	- 9,6
Deimos	- 5,1
Terre	- 4,5
Jupiter	- 3,1
Vénus	- 2,6
Sirius	- 1,4
Saturne	- 0,8
Canopus	- 0,7
Alpha du Centaure	- 0,3
Arcturus	- 0,1
Mercure	0,0

— Pourquoi pas ? dit Rubin. S'il lit tout ce qu'on connaît de cette planète, il peut la décrire aussi bien que le ferait un astronome. Les photos prises par les sondes Viking montrent même une partie de sa surface avec tous les détails. Ce n'est pas difficile d'être précis.

— Oui, mais il se peut qu'il fasse une erreur quelque part et que je puisse le démontrer à Carol.

Halsted leva les yeux et dit :

— Voilà, j'ai fait la liste des douze corps les plus étincelants du ciel martien et j'ai indiqué leur magnitude. J'ai pu me tromper ici ou là, mais pas de beaucoup.

Il fit passer un bout de papier. Mario le souleva quand il lui arriva entre les mains.

— Vous voulez le voir, Henry ?

— Merci, Monsieur, murmura Henry et tandis qu'il y jetait un rapide coup d'œil, il haussa légèrement, brièvement, un sourcil.

Le bout de papier revint finalement devant Thatcher qui l'examina avec un grand sérieux. Il vit ceci :

Thatcher dit :

— Phobos et Deimos sont les deux satellites de Mars. Est-ce que ces chiffres signifient qu'ils ont une grande intensité lumineuse ?

— Plus le nombre négatif est élevé et plus l'objet est lumineux, dit Halsted. Un corps de magnitude – 2 est deux fois et demie plus brillant qu'un corps de magnitude – 1, et un corps de magnitude – 3 est encore deux fois et demie plus brillant, et ainsi de suite. Après le Soleil, c'est Phobos qui est le corps le plus lumineux du ciel martien, suivi par Deimos.

— Alors, c'est la Terre qui est le corps le plus brillant du ciel martien après le Soleil et les deux satellites.

— Oui, mais seulement lorsqu'elle atteint son intensité la plus forte, ou qu'elle s'en approche, dit Halsted. Elle peut être beaucoup moins lumineuse selon la position qu'elle occupe sur son orbite, et selon celle qu'occupe Mars sur la sienne. La plupart du temps, elle est probablement moins lumineuse que Jupiter, qui, lui, ne change pas beaucoup de luminosité en se déplaçant sur son orbite.

Thatcher secoua la tête et eut l'air déçu.

— Mais elle peut donc être très lumineuse. C'est bien dommage. Il y a une prière spéciale, ou un psaume, si vous voulez, qui apparaît dans presque tous les écrits des Tri-Lucifériens. Je l'ai souvent vue dans les trucs que Carol rapporte à la maison. Je peux vous la citer avec exactitude : « Quand la Terre brille haut dans le ciel, comme un glorieux joyau, et quand les autres Lucifer ont fui derrière l'horizon, de sorte que la Terre luit seule dans sa splendeur, unique dans sa beauté, inégalée dans sa luminosité, c'est alors que les âmes de ceux qui sont prêts à recevoir l'appel doivent se préparer à s'élever de la Terre et à franchir le gouffre. » Et d'après ce que vous venez de dire, Roger, la Terre peut effectivement être le corps le plus lumineux du ciel martien.

Halsted fit un signe de tête affirmatif.

— La nuit, si Phobos et Deimos se trouvent au-dessous de l'horizon et si la Terre atteint son intensité lumineuse la plus forte, elle est certainement le corps le plus étincelant du ciel. Elle serait alors trois fois et demie plus brillante que Jupiter, si on pouvait le voir, et six fois plus brillante que Vénus au maximum de son intensité lumineuse.

— Et elle pourrait être le seul astre du matin dans le ciel.

— Ou le seul astre du soir. Bien sûr. Les deux autres, Vénus et

Mercure, pourraient se trouver de l'autre côté du Soleil par rapport à la Terre.

Thatcher continuait à regarder fixement la liste.

— Mais est-ce que Mercure serait visible ? Il figure en dernière position.

— S'il est au bas de la liste, ça veut simplement dire qu'il arrive en douzième position quant à son intensité lumineuse, mais il y a des milliers d'étoiles qui sont moins brillantes et néanmoins visibles, dit Halsted. À partir de Mars, il ne devrait y avoir que quatre étoiles plus brillantes que Mercure : Sirius, Canopus, Alpha du Centaure et Arcturus.

— S'ils pouvaient s'être trompés ! dit Thatcher.

Avalon dit d'une voix de baryton grave et quelque peu hésitante :

— Monsieur Thatcher, je crois que vous feriez mieux de regarder les choses en face. D'après mon expérience, je peux vous dire que même si vous arriviez à trouver une faille dans la thèse des Tri-Lucifériens, vous n'en seriez pas plus avancé. Ceux qui s'adonnent à des cultes pour des raisons émotionnelles ne se laissent pas décourager si on leur démontre qu'ils agissent avec illogisme.

— Je suis bien d'accord avec vous et je ne songerais pas le moins du monde à discuter avec un adepte ordinaire. Mais je connais Carol. Je l'ai vue se détourner de croyances qu'elle aurait beaucoup aimé respecter, simplement parce qu'elle en percevait le caractère illogique. Si je pouvais lui prouver qu'il y a là quelque chose d'illogique, je suis sûr qu'elle reviendrait sur ses positions.

— Il y a bien parmi nous quelqu'un qui va trouver quelque chose, dit Gonzalo. Après tout, ce type n'est jamais réellement allé sur Mars. Il faut bien qu'il ait fait une erreur quelque part.

— Pas du tout, dit Avalon. Il en sait probablement autant que nous sur Mars. Par conséquent, s'il a fait une erreur, c'est peut-être parce qu'il ne comprend pas quelque chose qui nous échappera également, et nous ne pourrons pas le coincer.

Thatcher hocha la tête.

— Je suppose que vous avez raison.

— Je ne sais pas, dit Gonzalo. Et les canaux ? Les Tri-Lucifériens doivent immanquablement parler des canaux. Tout le monde y croyait et ce n'est que récemment qu'on a découvert qu'il n'y en avait pas. C'est bien ça ? Donc, si leur chef en parle, il est cuit.

— Tout le monde n'y croyait pas, Mario, dit Drake. Tout au moins, très peu d'astronomes y croyaient.

— Mais le grand public si, dit Gonzalo.

— Plus ces derniers temps, dit Rubin. C'est en 1964 que Mariner 4 a pris les premières photos de Mars et on s'est alors plus ou moins douté qu'en fait les fameux canaux n'existaient pas. Lorsqu'en 1969, Mariner 9 a effectué un relevé de toute la planète, il n'y a plus eu de discussion à ce sujet. Quand les Tri-Lucifériens ont-ils vu le jour, monsieur Thatcher ?

— D'après mes souvenirs, vers 1970, peut-être en 1971, répondit Thatcher.

— Et voilà ! dit Rubin. Une fois que Mars ne posait plus de problèmes, le chef de ce truc a décidé de lancer une nouvelle religion fondée sur cette planète. Ecoutez, si vous voulez vous enrichir rapidement sans qu'on vous pose de questions, lancez une nouvelle religion. Entre le premier amendement de la Constitution[10] et les déductions fiscales dont vous pouvez profiter, ça revient à vous donner carte blanche pour rafler tout ce qui est à votre portée. Je parie que ce type-là parle de volcans.

Thatcher fit un signe de tête affirmatif.

— Le quartier général martien des projections astrales se trouve sur le mont Olympe. C'est là que se rassemblent les âmes des justes. Le mont Olympe, c'est le grand volcan, n'est-ce pas ?

— Le plus grand du système solaire, dit Rubin. Du moins, d'après ce qu'on sait. On le connaît depuis 1969.

— Les Tri-Lucifériens prétendent que G. V. Schiaparelli, celui qui a baptisé différents endroits de Mars, a eu une inspiration astrale pour nommer le mont Olympe, parce qu'il serait la demeure des saints, dit Thatcher. Voyez-vous, dans la Grèce antique, le mont Olympe était…

— Oui, dit Avalon en hochant la tête d'un air grave. Nous savons.

— Est-ce que Schiaparelli n'est pas le premier qui a parlé des canaux ? demanda Gonzalo.

— Oui, dit Halsted. Mais en fait, quand il a parlé de *canali,* il voulait dire des voies d'eau naturelles.

— D'accord, mais pourquoi est-ce qu'une inspiration astrale ne lui a pas dit qu'il n'y avait pas de canaux ? demanda Gonzalo.

Drake acquiesça et dit :

— Voilà quelque chose que vous pouvez faire remarquer à votre femme.

— Non, dit Thatcher. Je crois que les Tri-Lucifériens ont déjà prévu ça. Ils prétendent que les canaux faisaient partie de cette inspiration parce qu'ils ont accru l'intérêt qu'on a porté à Mars et que c'était

nécessaire pour rendre le procédé de projection astrale plus efficace.

Trumbull, qui avait observé un silence morose pendant cette discussion, comme s'il attendait l'occasion de la faire revenir sur les hautbois, dit soudain :

— C'est un raisonnement qui se tient, mais qui est malsain.

— Tout se tient trop, dit Thatcher. C'est là le problème. Il y a des fois où je voudrais bien trouver une faille, pas tant pour sauver Carol que pour me sauver moi-même. Je vous assure que quand je l'écoute parler, il y a parfois plus de risque pour qu'elle me rende fou que pour que je la persuade d'être rationnelle.

Trumbull agita la main d'un geste apaisant.

— Ne vous en faites donc pas tant. Quant à nous, essayons de réfléchir. Est-ce que ces gens-là parlent des satellites de Mars ?

— Oui, ils en parlent. De Phobos et de Deimos. Certainement.

— Est-ce qu'ils disent quoi que ce soit sur la manière dont ils se déplacent dans le ciel ?

Le sourire de Trumbull était presque condescendant.

— Oui, dit Thatcher. J'ai vérifié parce que je ne les croyais pas et que je pensais tenir là quelque chose. En décrivant le paysage martien, ils disent que Phobos se lève à l'ouest et se couche à l'est. Et il se trouve que c'est vrai. Et ils disent que chaque fois que Phobos ou Deimos traversent le ciel pendant la nuit, ils sont un bon moment occultés par l'ombre de Mars. Et ça aussi, c'est vrai.

Halsted haussa les épaules.

— Ces satellites ont été découverts il y a un siècle, en 1877, par Asaph Hall. Dès que leur distance par rapport à Mars et la périodicité de leurs révolutions ont été calculées, ce qui a été fait presque tout de suite, on a su comment ils se comportaient dans le ciel martien.

— Moi, je n'en savais rien, dit Thatcher.

— Non, dit Halsted. Mais le type qui a lancé cette religion a apparemment cherché à se documenter. Ce n'était pas bien difficile.

— Attendez, dit Trumbull sur un ton féroce. Certaines choses ne sont pas aussi évidentes que ça et on n'en parle pas dans les livres d'initiation à l'astronomie. Par exemple, j'ai lu quelque part que Phobos ne pouvait pas être vu à partir des régions polaires martiennes. Il est si proche que la masse sphérique de Mars le cache si on se trouve à l'extrême nord ou à l'extrême sud. Est-ce que les Tri-Lucifériens mentionnent le fait que Phobos est invisible si on se trouve à certains endroits de Mars, Thatcher ?

— Pas que je me souvienne, dit Thatcher. Mais ils ne disent pas non plus qu'il est toujours visible. S'ils n'en parlent pas, qu'est-ce que ça prouve ?

— D'ailleurs, dit Halsted, le mont Olympe est à moins de vingt degrés au nord de l'équateur martien, et Phobos est certainement visible de cet endroit chaque fois qu'il se trouve au-dessus de l'horizon et qu'il n'y a pas d'éclipse. Et si Mars est le quartier général des âmes de la Terre, la description est faite à partir de là.

— Dans quel camp êtes-vous donc ? grommela Trumbull.

— Dans celui de la vérité, répondit Halsted. Mais il est vrai que les livres d'astronomie décrivent rarement un autre ciel que celui de la Terre. C'est pourquoi j'ai dû calculer l'intensité lumineuse des corps célestes vus du ciel martien au lieu de vérifier simplement dans un ouvrage. Le seul problème, c'est que le chef de ce culte semble savoir très bien calculer lui aussi.

— J'ai une idée, dit Avalon. Je ne vaux pas grand-chose comme astronome, mais j'ai vu les photos prises par les sondes Viking et j'ai lu les articles qu'on a écrits à ce sujet. D'abord, le ciel martien est rose dans la journée, à cause de fines particules de poussière rougeâtres en suspension dans l'air. Dans ce cas, n'est-il pas possible que cette poussière obscurcisse le ciel pendant la nuit de sorte qu'on ne verrait rien du tout ? Seigneur, ça arrive suffisamment souvent à New York !

— En fait, dit Halsted, le problème de New York n'est pas tant la poussière que la diffraction de lumière qui vient des immeubles et des autoroutes. Et même à New York, on peut distinguer les étoiles brillantes quand il n'y a pas trop de brouillard.

» Sur Mars, les choses devraient marcher dans les deux sens. S'il y a assez de poussière pour rendre le ciel invisible du sol, le sol devrait être invisible du ciel. Par exemple, quand Mariner 9 s'est posé sur Mars en 1969, il y avait une tempête de poussière sur toute la planète et toute sa surface était masquée. À ce moment-là, le ciel devait être occulté lui aussi. Mais la plupart du temps, on peut distinctement voir le sol à partir des sondes, par conséquent, le ciel doit être nettement visible lui aussi.

» En fait, si on tient compte du fait que l'atmosphère de Mars est beaucoup moins dense que celle de la Terre, plus de cent fois moins dense, on se dit qu'elle doit moins réfléchir et absorber la lumière que celle de la Terre, et que les différentes étoiles et planètes doivent sembler moins brillantes qu'elles ne le seraient vues d'ici. Je n'ai pas pris ce fait en considération dans mes calculs.

Trumbull dit :

— Geoff a parlé des photos prises par les sondes Viking. Elles montrent des cailloux partout. Est-ce que les Tri-Lucifériens y font allusion ?

— Non, répondit Thatcher, pas à ma connaissance. Mais encore une fois, ils ne disent pas qu'il n'y en a pas. Ils parlent d'énormes canons, de rivières à sec et de bancs de glace en terrasses.

Rubin eut un reniflement de mépris.

— On sait tout ça depuis 1969. Il suffisait de se documenter.

— Et qu'en est-il de la vie sur Mars ? dit Avalon. Nous ne savons toujours pas s'il y en a une. Les résultats des sondes Viking sont ambigus. Est-ce que les Tri-Lucifériens se sont prononcés là-dessus ?

Thatcher réfléchit puis dit :

— Je voudrais bien pouvoir vous dire que j'ai lu attentivement tout ce qu'ils ont écrit, mais ce n'est pas le cas. Pourtant, Carol m'a obligé à en lire pas mal en disant que je ne devrais pas critiquer quoi que ce soit sans savoir d'abord de quoi il s'agit.

— C'est assez sensé, dit Avalon, bien que la vie soit courte et qu'il y ait des choses qui paraissent à première vue si improbables qu'on hésite à consacrer beaucoup de temps à les étudier. Mais d'après vos lectures, que pouvez-vous en conclure sur leur attitude vis-à-vis d'une vie sur Mars ?

— Ils parlent de la surface désolée de Mars, de son aridité désertique et de son vide, répondit Thatcher. Ils opposent tout cela à l'intérêt et à la richesse de la sphère astrale.

— Oui, dit Avalon. Et bien entendu, la surface est effectivement aride, vide et désolée. Ça, nous le savons. Mais qu'en est-il de la vie microscopique ? C'est dans cette direction que s'orientent actuellement les recherches.

Thatcher secoua la tête.

— Autant que je sache, ils n'y font pas allusion.

— Bon, dans ce cas, je ne vois rien d'autre, dit Avalon. Je suis tout à fait certain que toute cette histoire est ridicule. Parmi nous, tout le monde en est persuadé mais personne ne peut le démontrer. Si votre femme a besoin d'une preuve, nous n'allons peut-être pas être capables de la lui fournir.

— Je comprends, dit Thatcher. Je ne vous en remercie pas moins, bien entendu, et je suppose que Carol finira par se montrer raisonnable au bout d'un moment, mais j'avoue que je ne l'avais encore jamais vue comme ça. Je me rallierais bien à ce culte pour pouvoir ne pas la perdre

de vue, mais franchement, j'ai peur de finir par y croire, moi aussi.

Dans le silence qui suivit, Henry dit doucement :

— Monsieur Thatcher, vous n'aurez peut-être pas besoin d'en arriver à cette extrémité.

Thatcher se retourna brusquement.

— Excusez-moi. Vous avez dit quelque chose, garçon ?

Halsted intervint :

— Henry est membre de notre club, Jonathan. À ma connaissance, il n'est pas précisément astronome, mais il est le plus brillant d'entre nous. Est-ce que quelque chose nous aurait échappé, Henry ?

— Je le crois, monsieur, répondit Henry. Vous avez dit, monsieur Halsted, que généralement les livres d'astronomie ne décrivaient pas un autre ciel que le nôtre, et je suppose que c'est pour ça que le chef de ce culte a oublié quelque chose dans sa description de Mars. Sans cette chose qui manque, toute cette histoire n'est pas plus réaliste que la conspiration de serruriers de M. Rubin… si vous voulez bien me pardonner, monsieur Rubin.

— Pas si vous ne nous dites pas quelle est la chose qui manque, Henry.

Henry répondit :

— Sur Terre, Mercure et Vénus sont les étoiles du matin et du soir, donc, puisqu'elles se déplacent, nous pensons toujours à elles comme à des planètes. Par conséquent, si on se trouve sur Mars, on doit voir trois étoiles du matin et du soir : Mercure, Vénus, et en plus, la Terre. C'est indiqué dans le nom du culte et rien qu'avec ça, je me suis aperçu que toute cette histoire ne tenait pas.

— Je ne suis pas sûr de voir où vous voulez en venir, Henry, dit Halsted.

— Mais, monsieur Halsted, où est la Lune, dans tout ça ? dit Henry. Notre Lune est un corps très grand, qui a presque la taille de Mercure et qui se trouve encore plus près de Mars que de la Terre. Si Mercure peut être vu de Mars, la Lune doit sûrement pouvoir l'être elle aussi. Pourtant, j'ai remarqué qu'elle ne figurait pas sur votre liste des corps lumineux du ciel martien.

Halsted rougit.

— Oui, bien sûr. Le fait d'énumérer les planètes m'a induit en erreur, moi aussi. On oublie facilement la Lune dans la liste, dit-il en saisissant le bout de papier. La Lune est plus petite que la Terre et moins réfléchissante, de sorte qu'elle ne possède qu'un soixante-dizième de la luminosité de la Terre, à distance et phase égales, ce qui veut dire… une

magnitude de 0,0. Elle devrait donc avoir la même luminosité que Mercure, et en fait, on devrait la voir plus facilement du fait qu'elle se trouve plus haut dans le ciel. Au crépuscule, Mercure, en tant qu'étoile du soir, ne devrait jamais se trouver à plus de 16 degrés au-dessus de l'horizon, tandis que la Terre pourrait être à plus de 44… ce qui est déjà très haut dans le ciel.

— Donc, Mars devrait avoir quatre étoiles du matin, et le nom même des Tri-Lucifériens est absurde, dit Henry.

— Mais si la Lune se trouve toujours à proximité de la Terre, est-ce que sa lumière n'est pas occultée par celle de la Terre ? demanda Avalon.

— Non, dit Halsted. Voyons… je n'ai jamais de calculatrice de poche sans fonctions trigonométriques… La Lune doit parfois se trouver à 23 minutes d'arc de la Terre vue de Mars. Ce qui représente les trois quarts du diamètre de la Lune vue de la Terre.

— Encore autre chose, dit Henry. Voudriez-vous répéter ce texte sur la Terre qui se trouve haut dans le ciel, monsieur Thatcher ? demanda Henry.

— Certainement, dit Thatcher. « Quand la Terre brille haut dans le ciel, comme un glorieux joyau, et quand les autres Lucifer ont fui derrière l'horizon, de sorte que la Terre luit seule dans sa splendeur, unique dans sa beauté, inégalée dans sa luminosité, c'est alors que les âmes de ceux qui sont prêts à recevoir l'appel doivent se préparer à s'élever de la Terre et à franchir le gouffre. »

— La Terre peut parfaitement arriver à se trouver haut dans le ciel, et Mercure et Vénus peuvent se trouver de l'autre côté du Soleil, et par conséquent au-dessous de l'horizon… mais la Terre ne peut pas être « seule dans sa splendeur », dit Henry. La Lune doit être avec elle. Bien sûr, il doit y avoir des fois où la Lune se trouve presque devant ou derrière la Terre, si on l'observe de Mars, de sorte que les deux points lumineux se fondent en un seul et que la Terre peut sembler plus brillante que jamais, mais même à ce moment-là, la Lune ne se trouve pas au-dessous de l'horizon. Il me semble, M. Thatcher, que le chef de ce culte n'est jamais allé sur Mars parce que, autrement, il n'aurait sûrement pas manqué de voir un corps céleste assez énorme qui se trouve à 3 450 kilomètres. Vous pouvez certainement expliquer cela à votre femme.

— Oui, dit Thatcher tandis qu'un sourire éclairait son visage. Elle sera obligée de reconnaître que toute cette histoire n'est que du charlatanisme.

— Si, comme vous le dites, elle est bien quelqu'un de rationnel, dit tranquillement Henry.

REMARQUE

Certaines nouvelles rassemblées dans les deux premiers recueils des Veufs Noirs n'ont pas été publiées dans EQMM, mais dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction (F & SF).* C'était assez difficile car je ne pouvais pas faire d'un récit des Veufs Noirs une véritable histoire de fantastique ou de science-fiction.

Mais une fois de temps en temps, puisque je suis ainsi fait, je bâtis un récit de telle sorte qu'il puisse, au moins de façon détournée, aborder le fantastique ou la science-fiction, *et F & SF* en hérite.

Ou en héritait. En 1977, un nouveau magazine, frère d'EQMM, a fait son apparition dans les kiosques. Il s'agit *d'Isaac Asimov's Science Fiction Magazine (IASFM).* Ensuite, bien sûr, ce n'était plus du jeu de proposer une nouvelle à un magazine de science-fiction sans l'avoir d'abord proposée à *IASFM*.

En fait, j'ai délibérément essayé de construire une nouvelle policière aussi nettement orientée vers la science-fiction que possible pour la faire publier dans mon propre magazine, et « Ce qui manquait » (« The Missing Item ») en est le résultat. Elle a été publiée dans le numéro d'hiver 1977 d'*IASFM*. (Ce magazine était trimestriel pendant la première année.)

LE LENDEMAIN

Quand Emmanuel Rubin s'excitait, ses lunettes donnaient toujours l'impression de grossir encore davantage ses yeux.

— Vous avez amené un *directeur de publication* comme invité ? murmura-t-il d'une voix appuyée.

Le train qu'il prenait pour venir du New Jersey ayant eu du retard, James Drake avait failli faire une entorse aux règles de la bienséance en arrivant après tout le monde, alors même qu'il faisait ce jour-là office d'hôte pour le banquet mensuel des Veufs Noirs. Il était par conséquent d'une humeur inhabituellement irritable et il répondit :

— Pourquoi pas ?

Il secoua la cendre de sa cigarette et ajouta :

— Si nous pouvons avoir des écrivains comme invités, et même comme membres – Zeus nous vienne en aide – pourquoi ne devrions-nous pas avoir des directeurs de publication ?

Rubin, qui était, bien sûr, écrivain, répondit avec hauteur :

— Je ne m'attendais d'ailleurs pas à ce qu'un chimiste puisse comprendre.

Il jeta un bref coup d'œil en direction de l'invité, qui était grand et sec et avait des cheveux blond roux un peu longs et une moustache et une barbe tronquées qui le faisaient ressembler à Robin des bois.

— Je ne suis peut-être qu'un chimiste pour vous, Manny, et pour tout le monde, du reste, mais pour lui, je suis un écrivain, dit Drake en essayant de prendre l'air modeste et en échouant remarquablement. J'écris un livre.

— Vous ? dit Rubin.

— Pourquoi pas moi ? Je connais l'orthographe et, à en juger par votre carrière, c'est la seule condition requise.

— Si votre invité le pense aussi, c'est qu'il a le genre de cervelle qui convient à un éditeur. Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Stephen Bentham.

— Et il travaille pour quelle maison d'édition ?

Drake écrasa sa cigarette.

— Southby Publications.

— C'est une boîte *shlock,*[11] dit Rubin d'un ton méprisant. Bs ne cherchent que le sexe et le sensationnel. Qu'est-ce qu'ils vous veulent ?

— J'écris un livre sur la recombinaison de l'ADN, dit Drake. C'est devenu un sujet à sensation, ces temps derniers… ce qui ne vous empêche pas de ne rien y connaître.

Mario Gonzalo venait d'entrer en tapotant le revers de sa veste de velours marron pour enlever quelques particules de cendres de l'air pollué de la ville.

— Allons, Jim, tous les journaux ne parlent que de ça, dit-il. C'est avec ça qu'on va fabriquer de nouveaux germes pour dépeupler le monde.

— Si Mario en a entendu parler, Jim, vous allez être obligé d'admettre que, moi aussi, il a bien fallu que j'en entende parler… comme tout le monde, dit Rubin.

— Bon. Eh bien, dans ce cas, tout le monde a besoin de mon livre, dit Drake.

— Le monde en a autant besoin que de pollution atmosphérique, dit Gonzalo. J'ai déjà vu la publicité de deux livres qui traitent ce sujet.

— Oui, mais ils parlent de controverse, de politique, dit Drake. Moi, je vais parler de chimie.

— Alors ça ne se vendra jamais, dit Rubin.

C'est à ce moment-là qu'Henry, ce modèle de serveur sans lequel les banquets des Veufs Noirs n'auraient pu se perpétuer, annonça doucement à Drake que ces Messieurs pouvaient passer à table.

Venant d'avoir le plaisir de converser posément avec un invité à sa hauteur, ce qui n'était pas souvent le cas étant donné qu'il mesurait un mètre quatre-vingt-huit, Geoffrey Avalon s'avança tranquillement vers Henry.

— Je décèle une délicate odeur de poisson, Henry, dit-il. Qu'est-ce qui est prévu pour ce soir ?

— Une bouillabaisse, monsieur, répondit Henry. Je crois qu'elle sera excellente.

Avalon hocha gravement la tête.

Roger Halsted dit en souriant :

— Même une bouillabaisse ordinaire est excellente, alors si Henry en fait l'éloge, je dois me préparer à savourer un vrai délice.

— J'espère, monsieur Bentham, que vous n'avez rien contre la bouillabaisse ? demanda Avalon.

— Je ne peux pas dire que j’en aie déjà mangé, dit Bentham avec un accent britannique net mais non exagéré. En tout cas, je suis tout prêt à goûter. C’est un plat français, je crois.

— Son origine est marseillaise mais il exerce une attraction universelle, dit Halsted avec un air si convaincu qu’on avait l’impression qu’il allait se lécher les babines. À propos, où est Tom ?

— Ici même, fit une voix exaspérée dans l’escalier. Fichu chauffeur de taxi ! Merci, Henry.

Son front bronzé creusé et plissé par cinquante rides de colère, Thomas Trumbull saisit avec gratitude son scotch à l’eau de Seltz.

— Vous n’avez pas encore commencé à manger, n’est-ce pas ? demanda-t-il.

— On allait le faire, dit Gonzalo. Et si vous n’étiez pas arrivé, Roger aurait eu votre part de bouillabaisse, comme ça, elle n’aurait pas été perdue pour tout le monde. Que s’est-il passé avec votre chauffeur de taxi ?

Trumbull s’assit, avala une autre gorgée ravigotante de son apéritif, beurra un petit pain et dit :

— J’avais demandé à cet idiot de me conduire au Milano et, tout d’un coup, je me suis retrouvé devant un infâme cinéma de la Quatre-vingt-sixième rue Ouest dénommé le Milano. Il nous a fallu parcourir six kilomètres supplémentaires à travers les rues de Manhattan pour arriver jusqu’ici. Le chauffeur a soutenu qu’il n’avait jamais entendu parler du restaurant le Milano, mais qu’il connaissait ce cinéma miteux. La course m’a coûté trois dollars supplémentaires.

— Vous deviez être complètement dans les vapes pour ne pas vous apercevoir qu’il vous emmenait au nord-ouest alors que vous vouliez aller au sud-est, dit Rubin.

— Vous ne pensez tout de même pas que je contrôlais le chemin qu’il prenait, grommela Trumbull. J’étais plongé dans mes pensées.

Avalon déclara sur un ton austère :

— On ne peut pas se fier aux compétences d’un chauffeur de taxi new-yorkais pour arriver à bon port. Vous auriez dû être plus explicite et lui dire : au coin de la Cinquième Avenue et de la Treizième rue.

— Merci infiniment, dit Trumbull. Je vais m’empresser de remonter le temps pour aller le lui dire.

— Je présume qu’il y aura une prochaine fois, Tom, et que vous êtes capable de tirer une leçon de cette expérience, dit Avalon qui, pour sa peine, s’attira un regard renfrogné.

Une fois la bouillabaisse sur la table, la conversation languit un instant tandis que les convives se concentraient sur la décortication des moules et du homard. C'est Drake qui rompit le silence en disant :

— Puisque nous abordons le sujet de la recombinaison de l'ADN…

— Nous ne l'abordons pas, dit Rubin en transperçant délicatement une noix de coquille Saint-Jacques avec sa fourchette.

— … en fin de compte, ce débat porte sur des avantages que personne ne peut démontrer et sur des risques que personne ne peut réellement énoncer. Les partisans de chaque camp n'avancent que des probabilités dénuées de toute valeur scientifique et ils compensent leur manque de connaissances objectives en haussant le ton. Moi, ce que je compte faire, c'est aborder l'aspect chimique et génétique pour ensuite tenter de dégager les risques et la signification véritables d'une modification génétique particulière. Faute de quoi, les deux camps continueront à remuer de l'air sans aucun résultat.

Avalon demanda :

— Et vous faites tout ça en visant le grand public ?

— Certainement.

— Est-ce que ce n'est pas un peu rasoir pour le grand public ?

— Je ne vise pas les lecteurs de bandes dessinées, mais je pense que je peux réussir à me glisser dans le créneau qui va du *Scientific American* au *Naturel History*. Donnez-leur votre avis, Bentham, vous avez lu les premiers chapitres, dit Drake avec un soupçon de suffisance dans la voix.

Bentham, qui s'était attaqué à la bouillabaisse avec une certaine prudence mais avait l'air de plus en plus enthousiaste, répondit :

— Bien entendu, je ne peux pas parler pour les autres, mais je suppose que puisque j'arrive à suivre le raisonnement, tous ceux qui ont un niveau d'études supérieures devraient également y arriver.

— N'empêche que votre public sera toujours limité, dit Gonzalo.

— On ne peut pas l'affirmer, dit Bentham. C'est un sujet d'une actualité brûlante, et à condition d'avoir une bonne publicité…

— Ça, c'est la spécialité de Southby, marmonna Rubin.

— Ça pourrait bien marcher, poursuivit Bentham. Les gens qui sont incapables de comprendre pourraient quand même acheter le livre pour être à la page. Et qui sait, ils pourraient le lire et réussir à en tirer quelque profit.

Frappant son verre à eau tandis qu'Henry servait le brandy, Drake déclara :

— Si tout le monde s'est suffisamment « dépoissonnisé » et si Henry

veut bien enlever les serviettes et les rince-doigts, je pense que nous allons pouvoir commencer à cuisiner notre invité, M. Stephen Bentham. Tom, voulez-vous vous en charger ?

— Avec grand plaisir, dit Trumbull. M. Bentham, nous avons coutume de demander à nos invités comment ils justifient leur existence. Je suppose que nous pouvons retenir en votre faveur le fait que vous participez à la publication d'un livre de notre estimé collègue, le docteur Drake. Nous passerons donc à des questions plus mondaines. Vous avez l'air jeune. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-huit ans.

— J'ai l'impression que vous n'êtes pas aux États-Unis depuis longtemps. Je me trompe ?

— Ça fait maintenant environ cinq mois que je vis et que je travaille ici, mais j'étais déjà venu y passer de brefs séjours. À trois reprises.

— Je vois. Et quelles sont les compétences que vous avez pour remplir vos fonctions ? Vos fonctions de directeur de publication, je veux dire.

— Elles ne sont pas extraordinaires, dit Bentham avant de sourire brusquement, un sourire étrange, charmant et triste à la fois. J'ai un peu travaillé pour Fearn et Russell, à Londres. Je ne me sentais pas mal du tout avec eux… j'avais des soucis limités, vous comprenez, mais de toute façon, l'édition britannique est généralement assez relax.

— Pourquoi y avoir renoncé pour entrer dans une entreprise américaine où on peut s'attendre à être davantage sous pression ? Je suppose que c'est ce qui vous arrive.

— Tout à fait, répondit Bentham avec un autre sourire triste, mais il n'y a aucun mystère à ma venue aux Etats-Unis. L'explication est si simple que ça me gêne de vous la donner. En un mot, c'est… l'argent. On m'a offert un salaire trois fois plus important que celui que je touchais en Grande-Bretagne et tous mes frais de déménagement étaient payés.

Halsted intervint soudain.

— Etes-vous marié, monsieur Bentham ?

— Non, monsieur Halsted. Je suis on ne peut plus célibataire, bien que je ne mène pas nécessairement une vie monacale. Mais les célibataires eux aussi peuvent avoir besoin d'argent.

— Si ça ne vous ennuie pas, Tom, je voudrais poser la question inverse de la vôtre, dit Rubin. Je peux comprendre pourquoi vous êtes entré chez Southby Publications, monsieur Bentham. L'argent est un argument de poids. Mais pourquoi diable est-ce que cette boîte *shlock* vous a engagé ? Vous êtes jeune, vous n'avez pas beaucoup d'expérience et ce n'est pas le

genre de maison d'édition à engager des jeunes gens pleins de promesses par philanthropie. Pourtant, ils ont triplé votre salaire et ils ont pris en charge tous vos frais de déménagement. Vous avez un quelconque moyen de pression sur eux ?

— J'ai rencontré M. Southby au cours d'un de mes voyages aux Etats-Unis et je crois que je lui ai plu, répondit Bentham, son teint clair virant distinctement au rose. Je suppose que c'était à cause de mon accent et de ma présentation. Il a peut-être pensé que je pourrais donner une petite touche d'érudition à son entreprise.

— Que vous apporteriez un peu de classe, murmura Avalon et Bentham rougit encore davantage.

Trumbull reprit son interrogatoire.

— Manny dit que Southby Publications est une boîte *shlock*. Est-ce que vous êtes d'accord ?

Bentham hésita.

— Je ne sais pas. Que veut dire ce mot ?

— Qu'ils vendent des livres bon marché et sans aucune valeur en faisant une publicité forcenée aux relents de sexe et de sensationnel.

Bentham garda le silence.

— Allez-y, Bentham, dit Drake. Ce que vous direz ici ne passera jamais ces quatre murs. Le club respecte parfaitement ce qui est confidentiel.

— Ce n'est pas ça, Jim, dit Bentham. Mais si j'étais d'accord avec cette appréciation, vous pourriez en être blessé. Vous êtes un de nos auteurs.

Drake alluma une nouvelle cigarette.

— Ça ne me gênerait nullement. Vous avez été engagé pour donner un peu de classe à cette maison d'édition, et vous allez publier mon livre parce que lui aussi, il apportera un peu de classe.

— Je vous accorde que je n'ai pas une haute opinion de certains livres qui figurent sur la liste des publications, mais M. Drake a raison, dit Bentham. M. Southby n'a rien contre les bons livres s'il estime qu'ils peuvent bien se vendre. Il est personnellement satisfait de ce qu'il a vu du livre du docteur Drake, je dirai même qu'il est enthousiaste. L'image de la maison pourra peut-être s'améliorer.

Avalon déclara :

— J'aimerais bien mettre mon grain de sel là-dedans, Tom, si ça ne vous ennuie pas. Monsieur Bentham, je ne suis pas psychologue de profession, et je ne cherche pas à deviner les pensées des gens en étudiant leurs expressions. Je ne suis qu'un humble avocat spécialisé dans les brevets d'invention. Pourtant, il me semble que vous avez eu l'air

nettement mal à l'aise chaque fois que vous avez mentionné votre employeur. Etes-vous sûr que vous ne cachez pas au docteur Drake quelque chose qu'il devrait savoir ? J'exige une réponse dénuée d'ambiguïté.

— Non, s'empressa de répondre Bentham. Il n'y a rien qui cloche avec le livre du docteur Drake. Sous réserve qu'il le termine et que l'ensemble soit de la même qualité que les parties que nous avons vues, nous le publierons et nous en ferons une bonne promotion. Cette déclaration ne comporte aucune restriction déguisée.

— Alors, qu'est-ce qui vous gêne ? demanda Gonzalo. À moins que Geoff ne se trompe complètement sur vos sentiments ?

Il jeta un regard satisfait sur la caricature de Bentham qu'il avait réalisée pour l'ajouter à la galerie de portraits qui tapissaient les murs de la salle. La ressemblance de l'invité avec Robin des bois ne lui avait pas échappé et il avait même esquissé un de ces fameux chapeaux à plume vert que tous les joyeux lurons de sa bande étaient censés porter.

Bentham dit dans un brusque mouvement de colère :

— Ça, on peut dire que je suis gêné, dans la mesure où je vais bientôt être mis à la porte comme un malpropre.

— On vous vire ? demanda Gonzalo avec une inflexion ascendante.

— Voilà une manière plus brève et plus brutale d'exprimer ce que je viens de dire.

— Et pourquoi donc ? demanda Drake avec une soudaine inquiétude.

— J'ai perdu un manuscrit, répondit Bentham. Pas le vôtre, docteur Drake.

— C'est la poste qui l'a perdu ? dit Gonzalo.

— Non. Selon Southby, je l'aurais perdu par pure malveillance. En réalité, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le récupérer. Je ne sais pas ce qui est passé par la tête de ce type.

— Vous voulez parler de Southby ?

— Non, de l'auteur. Il s'appelle Joshua Fairfield.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui, dit Rubin.

— Et si vous nous racontiez ce qui s'est passé, monsieur Bentham ? dit Trumbull.

— C'est une stupide et sombre histoire, répondit Bentham. Je ne voudrais pas gâcher cette soirée très agréable.

— Je regrette, monsieur Bentham, dit Trumbull, mais je pense que Jim vous a prévenu : en échange de votre repas, vous devez répondre à nos questions. Je vous en prie, dites-nous exactement ce qui est arrivé.

Bentham dit alors :

— Je suppose que la chose la plus excitante qui puisse vous arriver, dans une maison d'édition, c'est de tomber sur un bon livre. Un livre qui ne soit pas passé entre les mains d'un agent littéraire connu et qui n'ait pas été écrit par un auteur renommé. Un livre posté par un écrivain dont personne n'aurait encore entendu parler.

» En plus du réel plaisir que procure une rentrée d'argent inattendue, vous pouvez vous dire que vous avez trouvé un nouvel auteur à exploiter pendant plusieurs années, à condition, bien sûr, qu'il soit capable d'écrire autre chose, car on a déjà vu des gens ne produire qu'un seul livre.

— Margaret Mitchell… commença Rubin avant de s'interrompre car Trumbull, qui était assis à côté de lui, venait de lui donner un coup de coude impérieux.

— En tout cas, Southby pensait qu'il venait de trouver un véritable écrivain, reprit Bentham qui ne s'était laissé que momentanément décontenancer par cette intervention. L'un des lecteurs lui avait apporté le livre avec enthousiasme, ce qui n'est pas étonnant dans la mesure où les lecteurs ne tombent pas souvent sur quelque chose qui tranche sur toutes les productions de tâcherons qu'ils examinent.

» Il aurait dû aller trouver un directeur de publication – pas nécessairement moi, d'ailleurs – avec le manuscrit en question, mais il a préféré s'adresser directement à Southby. Je suppose qu'il espérait se voir attribuer le mérite de cette découverte et qu'il tenait à ce que Southby sache bien que c'était lui qui l'avait faite. Je ne peux pas le lui reprocher.

» Quoi qu'il en soit, Southby s'est entiché de ce manuscrit, il a convoqué une réunion des responsables de publication, il a dit qu'il acceptait de publier le livre et qu'il en avait informé l'auteur. Il a expliqué, avec beaucoup d'enthousiasme, qu'il fallait mettre le paquet sur la promotion…

Rubin dit avec indignation :

— Jusques et y compris magouiller pour en faire un best-seller. Tom, si vous me donnez un autre coup de coude, je vous casse le bras.

— Vous avez sans doute raison, monsieur Rubin, dit Bentham, mais ce livre méritait le maximum… potentiellement. Southby a dit qu'à son avis il fallait le remanier et il m'a confié ce travail. Cette marque de confiance m'a frappé et je me suis lancé à fond là-dedans. Je voyais une rapide promotion se profiler pour moi à l'horizon si je réussissais à mener à bien cette entreprise. Les autres directeurs de publication n'avaient cependant pas l'air de m'en vouloir. L'un d'eux m'a prévenu : « Gare à tes fesses si ça

ne marche pas, parce que Southby ne se trompe jamais. »

— Parfois, quand le patron fait une erreur, c'est le sous-fifre qu'on appelle pour la réparer et s'il n'y parvient pas, il est fichu à la porte, dit gravement Avalon.

Bentham acquiesça.

— Finalement, cette idée m'est aussi venue à l'esprit, mais elle n'a fait que me stimuler encore davantage. Quand vous traquez une bête sauvage, savoir qu'il y a du danger vous donne encore plus envie d'attraper votre proie, vous savez.

» Vous le comprendrez donc sans peine, j'ai examiné le manuscrit avec application. Je l'ai d'abord lu à une vitesse raisonnable pour m'en faire une idée globale, et je n'ai pas été déçu. Dans l'ensemble, la description de Southby n'était pas fausse. Le livre avait un bon rythme et regorgeait de détails. C'était la saga d'une famille… un père brutal et dominateur, une mère douce qui s'insinue dans une bataille assez subtile pour rallier ses fils, et puis leurs femmes et leurs enfants. L'intrigue était bien menée, le lecteur était tenu en haleine, et il y avait assez de sexe pour le goût de Southby mais, en même temps, ça n'avait pas l'air plaqué, c'était bien intégré à l'histoire.

» J'ai à mon tour soumis un compte rendu favorable sur ce livre, en indiquant ses principaux défauts et la manière dont je comptais y remédier. Mon rapport m'est revenu avec un « très bien » écrit en gros dessus et je me suis donc mis au travail. Il fallait condenser un peu. La dernière chose qu'apprend un débutant, quel que soit son talent, c'est de resserrer. Quelques scènes n'étaient pas à leur place ou n'étaient pas mises en valeur, et il fallait également y apporter des corrections.

» Je ne suis pas moi-même un grand écrivain et je ne le serai jamais, mais j'ai suffisamment étudié les grands textes pour pouvoir corriger et améliorer ce qui est déjà bien écrit, même si, en partant de rien, je serais bien incapable de produire quelque chose d'aussi bon. Il m'a fallu six semaines de travail assidu pour venir à bout de ma tâche. Je savais que je risquais ma place et je n'allais pas perdre la bataille à cause d'un infime détail.

» C'est seulement après avoir fignolé mon travail que j'ai demandé à l'auteur, Joshua Fairfield, de venir. Je pensais que ça valait mieux. Si je l'avais appelé en cours de route, pour ainsi dire, il n'aurait pas manqué d'y avoir des discussions acides sur les modifications que je proposais, et beaucoup de temps aurait été perdu à considérer des points de détail. Je me disais qu'il serait satisfait en voyant l'ensemble des modifications.

Tout désaccord mineur pourrait facilement se régler.

» Tout au moins, c'était là le raisonnement que je me tenais, et j'avais peut-être bien besoin d'un peu d'expérience moi-même. L'auteur est arrivé et nous avons fait connaissance. Je ne peux pas dire que j'ai particulièrement aimé son aspect physique. Il était à peu près de mon âge, mais il n'avait pas une physionomie très gaie. Il avait des yeux sombres, petits et perçants, et des dents en mauvais état.

» J'ai commencé par les politesses d'usage. Nous nous sommes serré la main, je lui ai dit que nous étions tous très satisfaits de son livre, qu'il allait très bien se vendre, que nous lui ferions une bonne publicité, etc.

» Et puis j'ai ajouté, sur un ton anodin, pour mettre l'accent sur l'aspect mineur des modifications – par rapport à ce qui demeurait inchangé, vous comprenez – que j'avais pris la liberté d'introduire quelques corrections ici et là. Là-dessus, il s'est redressé sur son siège et ses petits yeux lui sont presque sortis de la tête. Il a attrapé le manuscrit, qui était posé sur la table, entre nous deux, il a extrait une partie d'un classeur, il a feuilleté quelques pages sur lesquelles j'avais indiqué les modifications nécessaires avec un crayon à pointe fine, sans appuyer, pour permettre des modifications ultérieures, et il a hurlé.

» Il a vraiment hurlé. Il s'est exclamé que j'avais gribouillé sur toutes les pages, qu'il devrait faire retaper tout le manuscrit et qu'il m'enverrait la facture. Ensuite il a saisi les classeurs et il est parti. Je n'ai pas pu l'arrêter. Je vous le jure, j'étais incapable de bouger tant j'étais stupéfait.

» Mais je n'ai pas cédé à la panique. Le manuscrit était photocopié et j'avais noté les modifications que j'avais faites dans leurs moindres détails. Dans la mesure où Fairfield était sous contrat – du moins, je le supposais – nous pourrions publier le livre en dépit de ses objections. Il nous attaquerait peut-être, mais à mon avis, il ne gagnerait pas, et je ne pouvais m'empêcher de penser que cette publicité nous ferait vendre encore davantage de livres.

» Le problème, c'est que quand je suis allé trouver Southby pour lui raconter ce qui s'était passé, il s'est avéré qu'il n'y avait pas de contrat. Tout s'est alors effondré. Apparemment, Southby et Fairfield n'étaient pas d'accord sur le montant de l'avance. Je suppose que j'aurais pu me montrer plus diplomate avec Southby. Ce n'était sûrement pas une bonne idée de lui demander si, compte tenu du budget de publicité prévu pour le lancement de ce livre, il lui paraissait judicieux d'ergoter sur les quelque deux mille dollars que représentait l'avance.

— Bon, eh bien, maintenant, vous avez au moins appris quelque chose

sur Southby, grommela Rubin.

— Je savais qu'il n'avait pas envie qu'on puisse le rendre responsable de cet échec. Il a exigé que je récupère le manuscrit et il m'a clairement laissé entendre que c'était fichu pour moi si je n'y arrivais pas.

» Cette entreprise s'est révélée difficile dès le départ. J'ai essayé de contacter Fairfield chez lui. Je lui ai téléphoné et il m'a fallu trois jours pour qu'il finisse par répondre à l'un de mes appels. J'ai réussi à le retenir au téléphone. Je lui ai dit qu'il pourrait avoir l'avance qu'il voudrait. Je lui ai dit que toutes les modifications pouvaient se discuter et que nous reverrions le livre ligne par ligne – ce que j'avais désespérément essayé d'éviter au début – et je l'ai prévenu qu'aucun éditeur n'accepterait de publier son manuscrit tel quel.

» Il m'a répondu avec un ricanement qui était assez déplaisant et sonnait faux que ce n'était absolument pas le cas et qu'un autre éditeur était prêt à le publier exactement tel qu'il était. Il ne l'avait pas encore fait parvenir à cet éditeur, mais il a laissé entendre qu'il pourrait le faire.

» J'ai pris ça pour du bluff et je ne me suis pas laissé démonter. Je lui ai simplement répondu, calmement, qu'aucune maison d'édition ne pouvait, mieux que Southby, lui garantir de faire un best-seller de son livre, je lui ai rappelé certaines autres de nos publications…

— Et comment ! fit Rubin. Des saloperies comme *Dish for the Gods*.

— Laissez-le parler, Manny, dit Avalon.

— En tout cas, dit Bentham, nous sommes restés plus d'une heure au téléphone et finalement, il m'a carrément posé la question : est-ce que j'acceptais de le publier sans modifications ? Je lui ai dit tout aussi carrément que nous pouvions discuter chaque modification, mais qu'il faudrait bien en faire quelques-unes, et cela dans son propre intérêt.

» Il est resté cassant et désagréable, mais il a cédé, tout d'un coup. Il a dit qu'il remettrait le manuscrit le lendemain et je lui ai répondu avec enthousiasme, tout en essayant de dissimuler mon soulagement, que c'était formidable, et que puisqu'il s'était enfin décidé, le plus tôt serait le mieux. J'ai ajouté que j'enverrais un coursier s'il le souhaitait. Il m'a dit que non, qu'il n'avait pas besoin d'un fichu coursier, et il a raccroché.

— Voilà donc un heureux dénouement, dit Halsted.

— Non, parce qu'il ne nous a jamais fait parvenir son manuscrit. Nous avons attendu une semaine, et finalement, Southby a eu Fairfield au téléphone. Il n'a pas pu lui arracher autre chose que des grognements hargneux. Son rigolo de scribe, Bentham, ferait mieux de garder ses fichus sarcasmes pour lui et de se les mettre où il pensait. Nous n'aurions

son manuscrit sous aucun prétexte. Voilà à peu près le sens de ses paroles.

» Nous en sommes donc là. Inutile de vous dire que je n'ai pas été sarcastique. Je suis resté parfaitement raisonnable et diplomate pendant tout le temps. J'étais ferme sur le principe d'une révision, mais je ne me suis pas montré vexant. En fait, il avait accepté de remettre son manuscrit le lendemain. Mais pour Southby, c'est moi qui ai perdu le manuscrit en me moquant de l'auteur et il est fou de rage.

— Mais il ne vous l'a pas encore renvoyé, Bentham, dit Drake. Et s'il ne l'a pas encore fait, il ne le fera peut-être pas.

— C'est parce qu'il espère toujours. Je lui ai dit que Fairfield bluffait probablement, qu'il était sans doute psychotique, mais ces derniers temps, il ne m'écoute plus.

» En fait, je pourrais bien me retrouver à la rue après avoir reçu un bon coup de pied au derrière. C'est d'autant plus certain que Southby doit se rendre compte que rien de tout ça ne serait arrivé s'il n'avait pas bêtement chipoté pour une somme dérisoire. Sinon, il aurait sûrement pu faire signer un contrat à Fairfield. En me fichant à la porte, il prouvera au monde entier, et surtout à lui-même, que c'est moi qui suis à blâmer, et non lui.

— Mais de toute façon, ce serait difficile pour vous de continuer à travailler pour Southby après ça, vous ne trouvez pas ? dit Halsted. Vous auriez avantage à chercher un autre emploi.

— Sans nul doute, répondit Bentham. Mais je voudrais le faire au moment que j'aurais choisi et après avoir donné moi-même ma démission. Après tout, l'édition n'est pas précisément un domaine où il est facile d'entrer en ce moment et j'aurai peut-être des difficultés à trouver une nouvelle place. Et avec le peu d'économies que j'ai, cette perspective ne m'enchante pas. Southby pourrait d'ailleurs faire en sorte que mes chances soient encore diminuées.

— Vous voulez dire qu'il essaierait de vous mettre à l'index ? demanda Rubin. Je l'en crois bien capable, en effet.

La mine lugubre de Bentham prouvait qu'il était pleinement d'accord avec lui.

— Mais, le pire, c'est qu'avec mes corrections nous aurions eu un bon livre, dit-il. Nous aurions pu en être fiers. Southby et Fairfield auraient pu gagner une fortune et, moi, j'aurais pu me faire une réputation qui m'aurait aidé à obtenir une bonne situation ailleurs. Et tout le monde aurait pu apprécier un sacré bon premier roman, qui contenait la

promesse de livres encore meilleurs à venir.

» Ce fichu Fairfield a l'étoffe d'un grand romancier, moi, j'ai ma fierté professionnelle, et j'aurais voulu participer à cette grande entreprise. De plus, je n'ai pas été sarcastique, et lui, il a bel et bien cédé. Il a dit qu'il remettrait son manuscrit le lendemain. Nom de Dieu, pourquoi est-ce qu'il ne l'a pas fait ? Voilà ce qui m'embête. Pourquoi est-ce qu'il ne l'a pas fait ?

Il y eut un silence pesant. Avalon dit finalement :

— Il y a peut-être une explication à cela. Il y a déjà eu des hommes de génie qui, dans leur vie privée, étaient des monstres de méchanceté. Richard Wagner en était un, Jean-Jacques Rousseau un autre. Si ce Fairfield bluffe bien, ce que je crois, c'est peut-être parce qu'il a reconnu en Southby une âme sœur et qu'il sent qu'il va vous mettre à la porte. C'est ce qu'il ferait à sa place. Et puis, une fois que vous serez parti, il arrivera avec son manuscrit.

— Mais pourquoi ? dit Bentham.

— Je ne crois pas que ce soit une bien grande énigme, dit Avalon. Tout d'abord, vous avez osé toucher à son manuscrit et il pense que vous devez être puni. Ensuite, une fois que vous serez parti, il peut être plus ou moins sûr qu'après toute cette histoire Southby publiera son manuscrit sans modifications.

— Alors pourquoi ne l'a-t-il pas remis le lendemain ?

Avalon rapprocha un instant ses formidables sourcils et dit :

— Il a eu l'impression que vous iriez aussitôt voir Southby pour lui dire avec enthousiasme que l'affaire était dans le sac, comme vous l'avez fait, et qu'ensuite la colère de Southby, aiguisée par ces faux espoirs, exploserait, ce qui assurerait votre renvoi immédiat.

— Et toute cette histoire au sujet de mes sarcasmes aurait été montée uniquement pour attiser la colère de Southby ?

— Oui, c'est ce que je pense.

Bentham réfléchit.

— C'est là un tableau assez sombre que vous avez brossé. Entre Fairfield et Southby, il n'y a pas d'échappatoire.

Avalon eut l'air gêné.

— Je suis désolé, monsieur Bentham, mais c'est la façon dont je vois les choses.

— Mais je n'arrive pas à y croire, dit Bentham. J'ai parlé à ce type pendant une heure ou davantage au téléphone. Il n'avait pas l'air de m'en vouloir personnellement. Il était têtu et désagréable, ça oui, mais on

n’aurait pas dit qu’il avait envie de se venger.

Avalon répondit :

— Ce n’est pas que ça me fasse plaisir de défendre à tout prix une solution qui personnellement me répugne, mais comme vous ne vous attendiez pas à de la rancune, vous ne pouviez pas la déceler si elle n’était pas clairement affichée.

— Mais il y a encore autre chose, dit Bentham sur un ton désespéré. Moi, j’ai lu son livre, et vous ne l’avez pas lu. Je crois que personne, quelle que soit son habileté, ne pourrait écrire un ouvrage parfaitement étranger à sa propre philosophie et…

— C’est absurde, dit Rubin. Je pourrais écrire une nouvelle ou un roman qui défende n’importe quelle philosophie. Je pourrais écrire quelque chose en adoptant un point de vue nazi si j’en avais envie, ce qui n’est pas le cas.

— Vous ne le pourriez pas, dit Bentham. Je vous en prie, n’interprétez pas cela comme un défi, mais vous ne le pourriez pas. Dans le livre de Fairfield, il y avait une grande diversité de motivations, mais aucune ne ressemblait au genre de malveillance que certaines personnes attribuent à Iago. Il n’y avait aucune colère irraisonnée à propos de choses insignifiantes.

— Mais c’est là tout le problème, dit Avalon. Ça vous semble quelque chose d’insignifiant, à vous, mais vous ne voyez pas avec le regard de cet homme. Apporter à son livre des modifications, même mineures, lui semble impardonnable et il va s’acharner sur vous.

Trumbull dit sur un ton préoccupé :

— Ce n’est pas de gaieté de cœur que je rejoins cette vision peu réjouissante, monsieur Bentham, mais j’ai l’impression que Geoff a raison.

— Ah, non, ce n’est pas mon avis, dit soudain Rubin.

Bentham se tourna avec empressement dans sa direction.

— Vous voulez dire que Fairfield ne va pas s’acharner sur moi ?

— Non, répondit Rubin. Il est certainement furieux contre vous, mais pas au point de vouloir se saborder. Ce que nous devons faire, c’est étudier cette affaire en tenant compte de la psychologie de l’écrivain. Non, monsieur Bentham, je ne veux pas dire que nous devrions essayer d’entrevoir la personnalité d’un écrivain au travers de son œuvre, car j’affirme à nouveau que c’est impossible lorsqu’il s’agit d’un auteur de réelle envergure. Je veux parler de quelque chose qui est valable pour n’importe quel écrivain débutant.

» Je vous l'accorde, un débutant peut se montrer suffisamment psychotique pour devenir enragé en voyant les modifications qu'on fait subir à sa merveilleuse prose, mais même ce sentiment s'efface complètement devant le besoin de se faire publier.

» Rappelez-vous, ce type marchandait avec Southby au sujet d'une avance de quelques milliers de dollars. Pourtant, qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Nous nous moquons de Southby qui ne voulait pas lâcher une somme insignifiante en regard des millions qui pouvaient se profiler à l'horizon. Et pourtant, n'est-il pas encore plus étrange qu'un auteur risque non seulement des millions, mais tout simplement la chance de se faire publier ? Est-il concevable qu'un débutant qui a dû travailler à son livre pendant plusieurs années songe un seul instant à risquer de s'en voir refuser la publication parce qu'il chipote sur l'avance ?

— Pourquoi pas, s'il a bien la personnalité quelque peu psychotique que nous a décrite M. Bentham ? dit Avalon.

— Ne serait-il pas plus vraisemblable qu'il ait déjà eu l'accord d'un autre éditeur, et qu'il ait contacté Southby uniquement parce qu'il a la réputation de publier des best-sellers ? dit Rubin. En discutant le montant de l'avance, il tentait de faire monter les enchères entre les deux maisons d'édition sans qu'elles s'en doutent. Et puis, quand Bentham a essayé de faire des modifications, il est revenu à son autre éditeur, qui lui, acceptait peut-être d'en faire moins, voire aucune.

Bentham demanda :

— Vous voulez dire, monsieur Rubin, que Fairfield serait d'abord allé voir un autre éditeur… que nous appellerons X… ? X… aurait lu le manuscrit, aurait suggéré de le revoir, et Fairfield aurait repris son manuscrit, soi-disant pour le réviser, mais en fait, pour nous l'apporter. Quand nous lui avons proposé une avance moins conséquente et suggéré des corrections plus importantes, il l'aurait alors rapporté à X… ?

— Oui, mais vous aviez écrit sur son exemplaire, dit Rubin. Je crois que c'est ça qui l'a surtout ennuyé, plus que les corrections elles-mêmes. Ça voulait dire qu'il lui fallait faire entièrement retaper son manuscrit avant de le rapporter. Se contenter de gommer les annotations aurait laissé des traces et il était peut-être gêné qu'X… remarque son petit jeu.

» Après tout, vous ne l'avez eu au téléphone que trois jours après son éclat, et il avait déjà réussi à accrocher un autre éditeur. Au bout de trois jours à peine ?

— C'est bien pourquoi je suppose qu'il bluffait, dit Bentham.

— En risquant de ne pas se faire publier ? Non. L'éditeur X… existe bel

et bien.

Trumbull déclara :

— Je suis certainement en train de devenir fou, mais j'ai changé d'avis. Vous m'avez convaincu, Manny.

— En admettant que vous ayez raison, monsieur Rubin, je me trouve toujours dans une situation désespérée, dit Bentham.

— Pas si vous pouvez prouver que ce Fairfield jouait bien un petit jeu. Une fois que Southby s'en rendra compte, il sera furieux contre l'auteur, pas contre vous. Vous pourrez alors choisir votre heure pour donner votre démission.

— Mais pour ça, il faudrait que je sache qui est l'éditeur X…, et je l'ignore, dit Bentham. Autrement, Southby ne croira tout simplement pas à cette histoire. Et pourquoi devrait-il y croire ?

— Etes-vous sûr que Fairfield n'a pas mentionné le nom de cette maison d'édition ? demanda Rubin.

— J'en suis sûr.

Halsted dit en bégayant légèrement :

— Comment pouvez-vous l'être ? Vous êtes arrivé dans ce pays il y a quelques mois seulement. Vous ne connaissez peut-être pas tous les éditeurs.

— Il y en a des centaines à New York et dans les environs et je ne les connais certainement pas tous, dit Bentham. Mais je connais les plus importants. X… est sûrement parmi les plus gros.

— C'est aussi mon avis, dit Rubin. Vous n'avez pas la moindre piste ?

— S'il a dit quelque chose, ça m'a échappé.

— Réfléchissez, dit Rubin. Repensez à votre conversation.

Bentham ferma les yeux et resta immobile sur sa chaise. Personne ne fit le moindre bruit, sauf Drake, qui, en se penchant pour éteindre sa cigarette, fit tinter son verre à eau avec les boules de sa bolotie[12]. Bentham ouvrit les yeux et dit :

— C'est inutile. Je ne vois pas.

Drake lança un coup d'œil vers la gauche, en direction du buffet devant lequel se tenait Henry.

— Voilà une situation grave, Henry. Avez-vous une suggestion à nous faire ?

— Seulement le nom de l'éditeur, Monsieur.

Bentham regarda autour de lui, stupéfait.

— Quoi ?

Trumbull s'empressa de dire :

— Henry est l'un des nôtres, monsieur Bentham. Que nous dites-vous là, Henry ? Comment pouvez-vous le savoir ?

— Je crois que M. Fairfield, l'auteur, l'a mentionné dans la conversation téléphonique qu'il a eue avec M. Bentham.

— Absolument pas, dit Bentham qui était sur le point de se mettre en colère.

Le visage dénué de rides d'Henry ne trahit pas la moindre émotion.

— Je vous demande pardon, Monsieur, je ne voudrais pas vous offenser, mais, par inadvertance, vous avez omis une partie importante du récit. Un peu comme M. Trumbull, qui a eu une mésaventure en taxi pour n'avoir pas donné une indication importante. Ou comme ceux qui discutent de recombinaison de l'ADN sans connaître les bases de la question, ainsi que nous l'a dit le docteur Drake.

— Vous voulez dire que nous n'avons pas vu quelque chose qui était pourtant là ? demanda Gonzalo.

— Oui, Monsieur. Si M. Bentham avait raconté son histoire d'une manière différente, nous n'aurions pas manqué de voir ce quelque chose.

— Comment aurais-je pu raconter mon histoire d'une manière différente ? voulut savoir Bentham.

— Vous avez fait votre récit en employant le style indirect, monsieur, de sorte que nous n'avons pas su quels mots précis avaient été employés par chacun des locuteurs.

— Je l'ai fait pour une très bonne raison, dit Bentham. C'est que je ne me souviens pas des mots exacts. Je ne suis pas un magnétophone.

— Pourtant, dans le discours indirect, on fait parfois dire à quelqu'un quelque chose qu'il n'aurait pas pu dire en style direct.

— Je vous assure que mon récit était fidèle, dit Bentham d'un ton glacial.

— J'en suis sûr, Monsieur, dans certaines limites. Mais s'il y avait bien un éditeur X…, pourquoi M. Fairfield aurait-il promis de remettre le manuscrit le lendemain ?

— Oh, Seigneur, je l'avais oublié ! dit Bentham. Est-ce que nous devons en revenir à une malveillance de sa part, dénuée de toute motivation ?

— Non, Monsieur. Je suggérerai qu'il n'a pas dit ça.

— Mais si, Henry, dit Bentham. Je suis catégorique.

— Si vous vouliez bien transposer sa remarque en style direct, affirmeriez-vous toujours qu'il a dit : « Je vais remettre le manuscrit le

lendemain » ?

— Oh, je vois ce que vous voulez dire, dit Bentham. Bien sûr, « le lendemain » est une transposition. Il a dit : « Je vais remettre le manuscrit demain ». Et alors, qu'est-ce que ça change ?

— A ce moment-là, vous avez accepté avec enthousiasme, vous l'avez engagé à le faire immédiatement et vous lui avez proposé de lui envoyer un coursier. Vous ne croyez pas que ça pouvait paraître sarcastique, Monsieur ?

— Non. Il m'a dit : « Je vais remettre le manuscrit demain[13] » et j'étais enthousiaste. Où est le sarcasme là-dedans ?

— *To Morrow,* dit Henry en détachant soigneusement les deux mots.

— Seigneur ! fit Bentham d'une voix blanche.

Rubin abattit son poing sur la table.

— Mince ! William Morrow & Company, l'une des plus grandes maisons d'édition de New York, dit-il.

— Oui, Monsieur, dit Henry. J'ai vérifié dans l'annuaire pour m'en assurer, juste après le récit que M. Bentham nous a fait de cette conversation téléphonique. Elle se trouve 105 Madison Avenue, à environ un kilomètre et demi d'ici.

— Et voilà, monsieur Bentham, dit Gonzalo. Vous n'avez qu'à dire à votre patron que le manuscrit est chez William Morrow et que l'auteur le leur avait proposé en premier.

— Et il pourra alors me mettre à la porte pour avoir été aussi stupide. Je le mérite.

— Sûrement pas, dit Gonzalo. Ne lui dites pas la stricte vérité. Dites-lui qu'après une fine enquête de détective, vous avez découvert les faits, grâce à une source confidentielle que vous ne pouvez révéler.

Henry dit :

— Après tout, Monsieur, les Veufs Noirs ont toujours tenu au caractère confidentiel de leurs réunions.

REMARQUE

J'ai eu une petite thrombose coronaire le 18 mai 1977 et à en juger par l'attitude de Janet, on aurait pu penser que c'était la fin du monde. Ainsi par exemple, en juillet de cette même année, j'ai écrit « Le lendemain » (« The Next Day »), et juste parce qu'il y avait une vague de chaleur avec des températures qui frisaient presque les quarante degrés, Janet ne voulait pas me laisser sortir de notre appartement climatisé pour aller au

bureau d'*EQMM*. J'ai dû poster mon manuscrit.

C'était un coup terrible parce que, chaque fois que je soumets une nouvelle à *EQMM,* je passe toujours un moment à taquiner la belle Eleanor Sullivan, la responsable du magazine. (Par taquiner, bien sûr, j'entends la poursuivre tout autour de son bureau… et Janet pensait que ça ne serait pas bon non plus pour mon cœur.)

Heureusement, Eleanor s'est remise de l'horrible épreuve consistant à être privée de ma compagnie, et en tout cas, elle a envoyé ma nouvelle à Fred. Il l'a acceptée et elle a été publiée dans le numéro de mai 1978 *d'EQMM*.

Je me demande parfois quelle est la limite au-delà de laquelle une intrigue des Veufs Noirs devient vraiment trop mince. Ce récit remporterait peut-être la palme.

AUCUN RAPPORT !

— Je crois que je connais le secret d'Henry. Je sais comment il arrive à trouver la bonne réponse alors que nous n'y arrivons pas, dit Mario Gonzalo.

Il fit un signe de tête en direction du serveur qui apportait tranquillement les apéritifs, prélude au banquet mensuel des Veufs Noirs.

James Drake écrasa sa cigarette et dit :

— Moi, je l'ai toujours su. Il est plus malin que nous.

Gonzalo tapota la manche de sa veste en velours pour faire tomber quelques cendres de cigarette, puis il étala du brie sur un cracker.

— Bien sûr, dit-il. Mais être plus malin ne suffit pas.

— Etre plus bête non plus, intervint Emmanuel Rubin en lançant des éclairs à travers ses verres de lunettes épais. Alors à quoi ça vous servira, de connaître son secret, Mario ?

— Etre réellement bête, c'est ne pas vouloir écouter par peur d'apprendre quelque chose, répondit Gonzalo d'un ton glacial. Je suppose donc que vous n'êtes pas intéressé par ce que je vais dire, Manny.

— Comment ? Moi, manquer une occasion de rire un bon coup ? dit Rubin. Allez-y, Mario.

Ayant pris le verre qu'Henry lui tendait, Geoffrey Avalon s'approcha et dit :

— De rire un bon coup à quel propos ?

— Mario sait comment Henry réussit à trouver la solution des problèmes, dit Rubin. Henry, vous pouvez également écouter. Mario connaît votre secret.

Henry eut un sourire discret.

— Je n'en ai jamais fait un secret. Ces Messieurs du club des Veufs Noirs analysent soigneusement les problèmes, ils les dépouillent de toute fioriture superflue et ils me laissent un tableau clair que je peux alors décrire.

— Pas du tout, pas du tout, fit Gonzalo. Vous dites ça pour nous dérouter. Votre secret, c'est… ce qui n'a aucun rapport !

Il y eut un bref silence. Puis, tandis que sa maigre barbe se hérissait,

Rubin s'exclama d'une voix aiguë qui trahissait son incrédulité :

— Et c'est *ça* que je suis censé écouter pour apprendre quelque chose ?

— Bien sûr, dit Gonzalo. Nous sommes tous des gens qui raisonnent – même vous, parfois, Manny – et nous essayons de résoudre les petites énigmes qui se présentent à nous en les examinant sous tous les angles qui nous semblent logiques. Mais si c'étaient les aspects pertinents qui comptaient, il n'y aurait pas d'énigme. N'importe qui pourrait trouver la réponse. C'est parce qu'Henry voit ce qui n'a aucun rapport qu'il arrive à trouver la bonne réponse.

— Il y a là une contradiction, Mario. Quelque chose qui n'a aucun rapport ne peut pas donner la solution…

Gonzalo intervint avec beaucoup de patience :

— C'est seulement quelque chose qui *semble* ne pas avoir de rapport, mais qui en a bien un. Ça nous semble, à nous, ne pas avoir de rapport. Henry, lui, voit bien qu'il y en a un. Ce n'est pas ça, Henry ?

La physionomie d'Henry ne trahissait aucune expression particulière, à l'exception d'une bienveillance envers tout le monde.

— C'est certainement là une suggestion intéressante, dit-il.

Avalon rapprocha ses formidables sourcils.

— Il n'y a sûrement pas que ça, Mario. Henry voit ce qui nous échappe parce qu'il regarde les choses de la vie avec lucidité. Nous autres, nous n'avons pas son honnêteté simple et directe et nous ne sommes pas capables d'en faire autant. Même si vous pouviez voir ce que voit Henry, vous n'arriveriez pas à trouver la bonne réponse.

— Je vous parie que si, dit Gonzalo. Je vous parie cinq dollars que, s'il y a une énigme aujourd'hui, j'utiliserai la technique d'Henry et je trouverai la réponse avant lui.

— Pari tenu, s'empressa de dire Rubin.

— Bon, dit Mario. Geoff, prenez les enjeux. Mais rappelez-vous, le pari ne vaut que s'il y a un problème à résoudre.

— Oh, il y en aura un, dit Drake. Personnellement, je crois que nous choisissons tous délibérément nos invités en fonction de leur potentiel de problèmes.

— Mais ce ne sera peut-être pas le cas aujourd'hui, dit Avalon, puisque l'invité n'est pas arrivé… pas plus, d'ailleurs, que l'hôte de ce soir, à moins que les pas que j'entends dans l'escalier… Non, c'est Tom.

Les cheveux blancs et frisottés de Thomas Trumbull firent leur apparition, suivis par le reste de sa personne, au fur et à mesure qu'il montait les marches.

— Si vous vous inquiétez de savoir où se trouve notre hôte, Geoff, je peux vous dire que Roger Halsted vient tout juste d'arriver en bas, avec un étranger qui, je présume, sera notre invité ce soir, dit-il. Je me suis dépêché de les précéder parce que je suis un mourant qui a bien besoin de boi… Ah, merci, Henry.

Gonzalo s'était assis à côté d'Halsted et dépliant sa serviette avec une vivacité experte, il déclara :

— Nous pensions presque qu'il nous faudrait commencer sans hôte et sans invité, Roger. Que s'est-il donc passé ? Vous vous êtes dit que vous ne pouviez pas faire face aux dépenses du repas ?

Halsted rougit et son léger bégaiement sembla un peu plus prononcé.

— Ce n'est vraiment pas de ma faute. Burry a été retardé. Dan Burry, mon invité. Son téléphone a sonné juste au moment où je passais le chercher, et ce coup de fil l'a bouleversé. Je pouvais difficilement le harceler pour lui demander de raccrocher. En fait, pendant un instant, j'ai bien cru que nous devrions nous passer de lui.

— C'était à quel sujet, vous le savez ? Je veux parler du coup de téléphone.

Halsted regarda dans la direction de son invité.

— Je l'ignore. Quelque chose qui concernait l'un de ses élèves. Il est directeur d'un lycée, vous savez.

— De votre lycée ?

— Non, mais pourquoi ne pas garder vos questions jusqu'à ce que ce soit le moment de le cuisiner ?

— Vous voulez bien que ce soit moi qui commence à l'interroger ?

— Bien sûr, dit Halsted avant de reporter son attention sur la soupe au crabe.

Dan Burry était un homme d'assez forte carrure, avec des cheveux bruns aussi frisottés que ceux de Trumbull et une forme de moustache tombée en désuétude pour au moins toute une génération à cause d'Adolf Hitler. La préoccupation se lisait sur son visage mafflu et il s'attaqua donc à son canard rôti avec un enthousiasme quelque peu tempéré.

Il ne participa pas à la conversation générale et il semblait accorder une attention peu soutenue à la discussion de Rubin et de Drake portant sur les mérites respectifs de la fusion nucléaire et du Soleil comme source d'énergie future.

Il paraissait donc peu préparé à la soudaineté avec laquelle l'attention se reporta sur lui. En effet, pendant qu'Henry resservait du café et sortait la bouteille de brandy, Gonzalo lui demanda :

— Monsieur Burry, comment justifiez-vous votre existence ?

L'espace d'un instant, Burry dévisagea Gonzalo en semblant éprouver une bouffée d'indignation, puis il marmonna sur un ton assez déprimé :

— Ah, oui, Roger m'avait prévenu qu'il y aurait un moment de questions-réponses.

— Oui, dit Gonzalo, et en échange de votre repas, vous devez nous donner des réponses franches et complètes, qui, bien sûr, resteront confidentielles. Donc, comment justifiez-vous votre existence ?

— J'essaie de maintenir une bonne atmosphère et une certaine organisation dans un lycée de la ville pour que quelques élèves au moins puissent acquérir des connaissances et éprouver du respect pour l'éducation. C'est, je crois, une justification suffisante, chaque fois que je réussis à le faire.

— Vous réussissez souvent ?

— Non, pas souvent.

Avalon s'éclaircit la gorge.

— L'éducation des jeunes de n'importe quelle espèce, animale ou humaine, commence par la discipline.

— Ceux qui le pensent, dit Burry, croient trop fréquemment qu'elle se termine également par la discipline, et ils confondent le but d'une école avec celui d'une prison.

Gonzalo dit :

— Je crois comprendre qu'au moment où vous vous apprêtiez à venir dîner ce soir, vous avez reçu un coup de téléphone qui vous a perturbé. Est-ce qu'il concernait une affaire scolaire ?

Burry jeta un coup d'œil sévère à Halsted qui rougit et dit :

— J'ai expliqué pourquoi nous étions en retard, Dan.

— A quel sujet était cet appel ? demanda Gonzalo.

Burry secoua la tête.

— Ce n'est pas quelque chose dont je puisse parler. C'est une triste affaire et c'est un problème de mineur.

— Quel est ce problème mineur ?

— Un problème de mineur, monsieur Gonzalo. J'ai employé un substantif et non un adjectif. Un jeune homme qui n'a que dix-sept ans est impliqué dans cette affaire.

— Nous comprenons votre réticence à en discuter mais je vous assure que le fait qu'un mineur soit impliqué n'a aucun rapport.

Gonzalo marqua une pause et sembla savourer un instant ces mots. Puis il ajouta :

— Cette invitation à dîner implique que vous devez répondre à nos questions. Roger aurait dû vous l'expliquer.

— Puis-je à nouveau souligner le caractère confidentiel de nos discussions ? intervint Avalon.

— Vous pouvez également faire confiance au serveur. C'est un membre estimé de notre club, dit Trumbull en fronçant les sourcils.

Burry jeta un bref coup d'œil à Henry, qui avait maintenant pris son poste, près du buffet, avec son expression coutumière de paisible attention.

— Je ne nierai pas, messieurs, que je serais ravi de pouvoir discuter de cette affaire, car elle m'a vraiment désappointé. Mais je ne peux pas utiliser le nom du jeune homme. Est-ce que les règles de votre organisation n'en souffriront pas si je le désigne uniquement par John ?

— D'après notre expérience, monsieur Burry, nous pouvons vous dire que ce genre de subterfuge ne réussit jamais, dit Rubin. Vous allez vous tromper et utiliser son vrai nom.

— Il s'appelle réellement John, monsieur Rubin, et ce prénom est presque aussi anonyme que n'importe quel pseudonyme. J'éviterai simplement de mentionner son nom de famille.

— Je pense que nous pouvons vous y autoriser, dit Halsted.

— Laissez-moi tout d'abord vous parler de John, dit Burry. C'est un beau jeune homme, un peu trop petit, mais ouvert, vif et intelligent. Son intelligence a immédiatement attiré l'attention de ses professeurs et, pour ma part, je suis toujours à l'affût de ce genre de chose. Théoriquement, tous les élèves ont la même importance et méritent la meilleure éducation que nous pouvons leur donner, mais les jeunes qui sont inhabituellement brillants font, bien entendu, notre profond ravissement, et, trop souvent, notre profond chagrin.

— Pourquoi votre chagrin ? s'empressa de demander Gonzalo.

— Parce que, très souvent, un enfant brillant est tout autant la victime de ses entraves sociales que ceux qui n'ont rien dans la tête. C'est une erreur de croire que l'intelligence est à elle seule capable de vous sortir du ruisseau, et il est inutile de vous citer des exemples qui prouvent le contraire. Dans des circonstances particulières, ça peut arriver, mais, la plupart du temps, ce n'est pas le cas.

— Je suppose que John est un enfant du ghetto… comme l'était mon père, à l'époque, dit Rubin sur un ton sarcastique.

Burry répondit d'une voix réfléchie et égale :

— John est en effet un enfant du ghetto, mais pas comme votre père,

monsieur Rubin. Votre père et vous, à condition d'agir avec circonspection, vous pouvez dissimuler votre origine. Vous pouvez changer de nom, vous pouvez surveiller votre accent et les expressions que vous utilisez, et vous arriverez à vous fondre dans la masse. Il faudrait une loi spéciale pour qu'on vous accroche un signe d'identification. Mais John, et d'autres avec lui, sont nés avec un signe distinctif et bien avant de les connaître en tant qu'individus, vous les identifiez comme Noirs.

Rubin eut l'air gêné.

— Je ne voulais pas vous offenser, dit-il.

— Je ne l'ai pas pris comme ça. Certains Noirs ont en fait besoin d'être identifiés, devrais-je dire. De par nos conventions sociales, il suffit d'un seul ancêtre noir pour être noir. Un homme pourrait donc être blanc en ce qui concerne les apparences, mais noir en ce qui concerne la société. Comme moi. Je suis noir.

— Ça ne fait aucune différence pour nous, monsieur, dit Avalon d'un ton austère.

— Pourquoi est-ce que ça devrait en faire ? dit Burry. Pour certains élèves, ça n'en fait apparemment pas. L'un des graffiti non obscènes qui est bien en vue dans les toilettes du troisième étage dit : « Burry est cinq quarts blanc ». Quoi qu'il en soit, cet unique ancêtre change mon attitude envers John.

» Je suis on ne peut plus désireux de donner à ce gamin le genre de chance dont il aurait pu bénéficier s'il avait eu mon aspect physique. Dans la crise que nous traversons actuellement, l'espèce humaine ne peut se permettre de perdre de cerveaux, et celui de John pourrait bien être perdu. »

— Il se drogue ? demanda Trumbull.

Burry haussa les épaules.

— Il fume de la marijuana, bien sûr. C'est un rite qui marque le passage de l'adolescence à l'âge adulte de nos jours… comme le fait de fumer la pipe l'était pour Tom Sawyer, ou pour Mark Twain, d'ailleurs. Pourtant, malgré tout ce qu'on raconte sur les méfaits de la marijuana, ils sont moins évidents que ceux qu'occasionne le tabac. Et fumer du tabac est non seulement légal et accepté par la société, mais en plus, les cultivateurs sont subventionnés par le gouvernement.

— On commence par la marijuana et on passe à l'héroïne, dit sèchement Avalon. C'est un autre rite de transition.

— Parfois… surtout si les deux choses sont interdites de la même

façon, de sorte que le fumeur de joint ne voit pas une grande différence. Mais seulement parfois. On peut commencer par boire un verre entre amis et finir alcoolique, ce qui est aussi dangereux que s'adonner à l'héroïne et bien plus répandu, et néanmoins, la société ne condamne pas ou ne bannit pas pour autant le fait de boire entre amis.

» De toute façon, poursuivit Burry, John ne s'intéresse pas énormément à la marijuana et il n'a pas le profil d'un toxicomane. Non, j'ai bien peur que les tentations de John ne se situent ailleurs… j'ai bien peur qu'il ne devienne un malfaiteur. »

— Quel genre de malfaiteur, monsieur Burry ? demanda Avalon.

— Rien d'exagérément tragique. Je le soupçonne d'arracher les sacs, de chiper à l'étalage, bref d'être un petit voleur. Jusqu'à ce soir, ce n'était qu'un soupçon. Maintenant, j'ai bien peur que ce soit une certitude.

— Est-ce que le coup de téléphone était à ce sujet ? demanda Gonzalo.

— Il était au sujet de John, répondit Burry d'un air abattu. En fait, c'est lui qui m'appelait. Il avait des ennuis et il s'est tourné vers moi. C'est déjà en soi une petite satisfaction. J'ai réussi à lui obtenir un avocat et j'ai promis de fournir une caution raisonnable si besoin était. C'est ça qui nous a empêchés d'arriver à l'heure. Et pourtant, je n'arrive à tirer qu'une satisfaction très limitée du fait d'être capable de l'aider maintenant. Parce que je suppose qu'au début je l'ai plutôt desservi.

— De quelle manière ? demanda Gonzalo.

— Si je m'étais montré plus ingénieux, j'aurais pu le persuader de coopérer avec la police.

— Il n'y avait pas beaucoup de chance d'y arriver, Dan, dit Halsted. Tous les profs savent bien que le mot « moucharder » ne fait pas partie du flamboyant vocabulaire de la jeunesse. Ceux qui la bouclent vont en prison, mais ils sont considérés comme des héros et ils ont droit à des attentions de la part de leurs copains. Ceux qui acceptent de dénoncer quelqu'un évitent peut-être de se faire coffrer mais ils sont frappés d'ostracisme, et très probablement tabassés.

— Je le sais, Roger, dit Burry. Je n'ai pas besoin qu'on fasse mon éducation sur les mœurs de la rue, mais j'aurais pu y arriver si j'avais été plus malin. Je vais voir John ce soir après ce dîner, si ça ne vous ennuie pas que je parte à dix heures et demie au plus tard, et s'il se montre coopératif, je lui ferai quitter la ville. Certains organismes, dont j'ai déjà utilisé les services, nous y aideront. Les gens que nous voulons arrêter ne vont pas faire rechercher John dans toutes les villes. Nous ne sommes tout de même pas en train de parler de la Maffia.

Avalon fit tourner son verre de brandy vide entre ses doigts et dit :

— De quoi sommes-nous donc en train de parler, monsieur Burry ?

— D'une bande de voleurs, dirigée par des malfaiteurs de moyenne envergure, qui emploient des lycéens pour agir sur le terrain. Les gamins remettent leur butin et reçoivent un pourcentage. Ça leur évite de se donner le mal de fourguer eux-mêmes les objets volés… mais s'ils conservent quelque chose pour eux et sont pris sur le fait, ils reçoivent une belle raclée.

— Ça ressemble vraiment beaucoup à la manière d'opérer de Fagin[14], dit Trumbull.

— C'est exactement la manière d'opérer de Fagin, dit Burry. Vous ne croyez tout de même pas que cette pratique se soit éteinte avec Oliver Twist ?

— Et je suppose que vous recherchez Fagin lui-même, dit Trumbull.

— Ça ne sert certainement pas à grand-chose d'arrêter les gamins, dit Burry. Ils sont finalement relâchés et le petit jeu continue. Même si on ne les relâche pas, ils sont facilement remplacés et le jeu continue aussi. Il faut attraper les responsables. En fait, ce sont les ambiguïtés inhérentes à notre société qui rendent de telles choses possibles, ajouta-t-il tristement.

— Si vous pouviez remédier à ces ambiguïtés, ce serait une première dans nos dix mille ans de prétendue civilisation, dit Avalon.

— Du moins faudrait-il attraper ceux qui corrompent ces jeunes, dit Burry. Si j'étais un peu plus malin et que je puisse trouver un moyen pour convaincre John de partir avec moi…

Gonzalo l'interrompit.

— C'est la deuxième fois que vous dites que vous devriez être plus malin. Pourquoi plus malin ? Plus persuasif, éloquent, dénué de scrupules, menaçant, je veux bien. Mais pourquoi plus malin ?

Burry hésita et se frotta le menton, semblant se demander ce qu'il pouvait répondre. Il finit apparemment par se décider et dit :

— Les policiers recherchaient cette bande de voleurs et ils m'ont consulté. Ils avaient des raisons de penser que certains élèves de mon établissement étaient impliqués là-dedans et ils voulaient que je collabore avec eux pour les trouver. À vrai dire, je n'étais pas très enthousiaste.

— Vous ne vouliez pas moucharder ? demanda Drake, le visage impassible.

Burry se raidit un instant, visiblement indigné. Puis il se détendit.

— Vous avez raison. Je ne voulais pas moucharder, mais c'était là

simplement une réaction épidermique. Il y a autre chose de plus important. Comme je vous l'ai dit, en arrêtant les jeunes, on ne résout pas le problème mais on fabrique des criminels endurcis. Si je connaissais un gamin impliqué là-dedans, j'essaierais de faire en sorte qu'il me donne les renseignements nécessaires et je les transmettrais ensuite à la police sans avoir besoin de dénoncer le gamin.

— Je ne crois pas que vous pourriez obtenir ces renseignements par la seule persuasion, monsieur Burry, dit Avalon. La police a sûrement de meilleurs arguments que vous.

Trumbull abattit la paume de sa main sur la table.

— Geoff, c'est stupide ! Ces gamins sont des héros aux yeux de leurs pairs s'ils résistent à la police. D'ailleurs, si un policier essayait de leur soutirer des informations par la violence, non seulement ces informations ne pourraient pas faire foi, mais le policier aurait de sérieux ennuis.

— Moi, j'appelle ça entraver la tâche de la police au détriment des citoyens honnêtes, dit Avalon.

— Et moi, j'appelle ça forcer les policiers à adopter la même attitude envers tout le monde, de façon à ce que les gens pauvres, dépourvus d'instruction ou rejetés par la société soient traités avec autant de circonspection que ceux qui ont de l'argent et des avocats, dit Trumbull.

— Alors pourquoi ne pas appliquer cette théorie en les obligeant à traiter les criminels aisés aussi durement que les pauvres ? voulut savoir Avalon.

— Parce qu'ils ne sont que des criminels présumés, dit Trumbull. Les inculpés ne sont déclarés criminels qu'après leur procès et leur jugement, et jusque-là, toute personne placée en détention préventive a tous les droits et privilèges d'un citoyen américain libre, y compris celui d'être traité correctement par les gardiens de la loi qui lui garantit ces droits, monsieur Burry, je pense que votre attitude est saine.

— Merci, mais saine ou pas, ça n'a pas marché, dit Burry. Ce qu'il faut à la police, ce sont des preuves. Ils soupçonnent l'identité des chefs de bande – de ces Fagin – mais tant qu'ils ne pourront pas les prendre sur le fait avec leur butin, ils ne seront pas en mesure de prouver quoi que ce soit. L'une des difficultés semble tenir au fait que les malfaiteurs changent fréquemment de base opérationnelle et qu'ils ne restent jamais suffisamment longtemps au même endroit pour laisser une piste bien nette. Bien sûr, si nous savions à l'avance où ils vont se trouver, nous aurions une chance de réussir. Et c'est là une information que les jeunes possèdent sans doute puisqu'ils sont bien obligés de savoir où apporter

les marchandises volées.

» Sans cela… vous savez, les secteurs les plus pauvres de New York sont d'incroyables terriers et ils sont capables d'engloutir une armée d'enquêteurs. Les policiers se heurteraient à des visages fermés et à des gens qui nieraient savoir quoi que ce soit. D'après la façon dont les vols ont été commis, la police suppose que le théâtre des opérations doit se situer dans l'ouest de Manhattan, quelque part entre la Quatre-vingtième et la Cent vingt-cinquième rue, ce qui n'est pas très précis. En tout cas, j'ai bien observé John. »

— Pourquoi lui ? demanda Drake.

— L'argent, lâcha Burry. C'est à ça que tout se résume. Nous vivons dans une société qui mesure tout par rapport à l'argent et qui exerce d'infinies pressions en faisant de la publicité dans tous les médias pour engager les gens à posséder des objets qu'on ne peut se procurer que grâce à l'argent. On définit ce qui est sexy en prenant modèle sur les gens qui sont beaux et qu'on ne peut imiter qu'avec de l'argent. Donc, si vous n'en avez pas, qu'est-ce que vous pouvez faire ? Passer toute votre vie à essayer d'acquérir les aptitudes qui vont finir par vous procurer de l'argent. Et que se passe-t-il si vous êtes fermement convaincu que les handicaps avec lesquels vous êtes né vont vous empêcher de gagner de l'argent même si vous acquérez ces aptitudes ? Vous allez peut-être renoncer et prendre le plus court chemin pour vous procurer de l'argent… et voilà un autre jeune perdu à la fois pour lui-même et pour la société.

— Oui, mais ceci est vrai pour beaucoup de lycéens, j'en suis sûr, dit Drake. Pourquoi John ?

— Bien entendu, c'est vrai pour beaucoup d'entre eux. C'est pourquoi ils se laissent aussi facilement recruter. Mais je m'intéressais à John, donc j'avais l'œil sur lui, et depuis quelques mois, il affichait son argent.

— De quelle manière ? demanda Rubin qui griffonnait distraitement des symboles de dollar sur sa serviette.

— D'abord, il était mieux habillé. Ensuite, il avait l'air plus sûr de lui. Il y avait presque de l'arrogance dans son attitude envers les filles. Ça ne sert à rien d'avoir de l'argent si vous ne le montrez pas, et ces signes ne me trompent pas. Bien sûr, je n'avais aucune preuve, je n'avais rien de concret, et je ne voulais pas parler de mes soupçons à John au cas où je me serais trompé.

» Et puis lundi dernier, je suis passé à côté de lui dans le couloir, tout à fait par hasard, et il avait un bout de papier à la main. Il me semblait qu'on venait de le lui faire passer. Je n'étais pas en train de regarder dans

sa direction, c'était simplement une impression, quelque chose que j'avais aperçu du coin de l'œil. Je n'ai absolument pas vu qui lui avait remis ce papier car ça se passait entre deux cours et il y avait foule dans les couloirs. Soit dit en passant, ça ne fait pas de mal de se trouver dans les couloirs, à des intervalles imprévisibles, pendant ces moments-là. La présence possible d'un responsable de l'établissement impose un certain sens de la discipline, aussi minime soit-il. »

Burry soupira et eut un bien faible sourire.

— Et ce bout de papier ? demanda Gonzalo.

— Je n'avais aucune raison de penser qu'il avait un rapport quelconque avec les vols, mais ça me semblait inhabituel, et j'ai appris à réagir immédiatement quand je suis confronté à quelque chose d'inhabituel.

« Qu'est-ce que c'est que ce bout de papier que tu as à la main, John ? « lui ai-je demandé sur un ton qui, je l'espère, était amical.

« Le bout de papier, monsieur ? « a-t-il fait.

» Mes soupçons se sont tout de suite éveillés.

Faire répéter une question est presque toujours un moyen de gagner du temps. Je lui ai donc demandé de me le montrer. J'ai tendu la main. Le flot des élèves s'était maintenant écoulé mais quelques-uns se sont retournés pour jeter un rapide coup d'œil. »

— Est-ce que vous pouviez le forcer à vous remettre ce papier ? demanda Trumbull. Il a bien le droit de posséder ce qui lui fait plaisir, vous ne trouvez pas ?

— Naturellement, je n'aurais jamais recouru à la force, répondit Burry, mais à l'intérieur de l'établissement, mes pouvoirs sont, en théorie, considérables pour me permettre de faire régner la discipline. J'aurais pu l'exclure des cours pour désobéissance, ce qui aurait été une triste situation pour John. Il aime les études. De toute façon, il m'a obéi.

» Il a hésité et il a dit :

« C'est juste une feuille que j'ai ramassée, monsieur. »

» Il y a jeté un regard dénué d'intérêt et il me l'a remise en disant d'un air faussement vertueux :

« J'allais la jeter dans une poubelle, monsieur. Vous ne voudriez sûrement pas voir traîner des papiers partout dans les couloirs. »

» Je me suis retenu de lui répondre qu'un papier de plus ou de moins n'aurait pas changé grand-chose et je lui ai dit :

« Je suis ravi de voir que tu es aussi attentionné. Je vais jeter cette feuille à la poubelle. »

» Et j'ai mis le bout de papier dans ma poche sans le regarder. Puis j'ai demandé à John comment marchaient ses études et il m'a répondu d'une manière assez détendue. Savoir que j'avais le papier en ma possession n'avait pas l'air de le perturber.

» J'ai attendu d'être de retour dans mon bureau pour l'examiner et je dois dire que j'ai été déçu. C'était une feuille dactylographiée et photocopiée, qui n'était pas présentée de manière très professionnelle. Elle encourageait les élèves à réclamer des établissements scolaires décents, une exigence avec laquelle j'étais parfaitement d'accord.

» Mais il n'y avait nulle conspiration là-dedans… du moins, je ne voyais rien de tel. Je ne faisais pas tellement confiance en mon propre jugement dans cette affaire et j'ai donc appelé le lieutenant qui m'avait contacté au sujet de la bande de voleurs. Il est venu me voir le soir, en civil, bien entendu, et je lui ai montré le tract sans lui dire le nom du jeune homme qui me l'avait remis. »

— Il vous a sûrement demandé comment il s'appelait ? dit Trumbull.

— Je lui ai raconté l'histoire de manière à n'impliquer aucun élève, répondit Burry.

Trumbull, dont la profession était de déchiffrer des codes secrets, se sentit peut-être plus particulièrement concerné et il dit :

— En dissimulant ce renseignement, vous avez pu priver le lieutenant de très importants indices qui lui auraient permis de comprendre le message.

— Ce n'était pas son avis, dit Burry. Il s'est mis à rire et il m'a dit que ça n'avait aucun sens. Je pense qu'il aurait déchiré le tract si je ne l'avais pas récupéré. Il l'aurait peut-être fait par déception, car quand je l'avais appelé, je lui avais sans doute donné l'impression d'avoir quelque chose d'intéressant à lui communiquer. Ces derniers jours, j'ai continué à examiner ce tract. Seigneur, j'ai même essayé de le tenir au-dessus d'une plaque électrique chaude pour voir si une encre invisible n'allait pas apparaître.

» Maintenant, il est trop tard. Le jeune John a été arrêté sur les lieux où les objets volés devaient être apportés. Il a été pris en fragrant délit de recel. John m'a appelé du poste de police. C'était ça, le coup de fil que j'ai reçu. J'ai alors parlé à mon ami détective.

Et si j'avais été assez intelligent pour comprendre le message dactylographié, j'aurais pu empêcher John d'en arriver là. »

— Si ce message avait bien une signification, dit Avalon. Tous les textes qui paraissent innocents ne renferment pas de coupable secret.

— Mais pour celui-ci, c'était bien le cas, dit Rubin, les yeux lançant des éclairs et la voix stridente. Monsieur Burry, permettez-moi de vous poser quelques questions. Vous dites que John s'est fait prendre. Vous n'avez mentionné personne d'autre, même indirectement. Est-ce qu'il était seul ?

— D'après ce que j'ai compris, oui.

— Et est-ce que John avait le papier à la main depuis un bon moment lorsque vous vous en êtes aperçu ou venait-il de le recevoir ?

— Je ne peux répondre catégoriquement à cette question, monsieur Rubin, dit Burry, mais il me semble qu'on venait de le lui faire passer pendant que je le regardais. Je voudrais bien avoir repéré celui qui le lui a remis, mais je ne l'ai pas fait.

Rubin dit sur un ton triomphant :

— Alors celui qui le lui a remis était là, il vous a vu demander à John de vous le donner et il l'a vu le faire. Il a transmis ce renseignement aux responsables de la bande, qui se sont dit que John pouvait parler. Si le tract donnait une indication quelconque sur l'endroit où John devait apporter les objets volés, ce lieu a rapidement été changé. N'étant plus digne de confiance, John n'a pas été prévenu, il est allé seul à l'endroit qui n'était plus désormais le lieu de rendez-vous, et il a été arrêté.

— Attendez, dit Trumbull. Attendez. Comment est-ce que la police avait eu connaissance de ce lieu de rendez-vous, ancien ou nouveau ?

Burry examina ses ongles et dit :

— Selon mon ami détective, à qui j'ai parlé avant de venir ici, John aurait été sous une surveillance discrète depuis quelque temps. Pas à cause de ce que j'avais raconté, s'empressa-t-il d'ajouter. Il avait été repéré sur les lieux d'un vol, sans que sa culpabilité ait pu être établie, vous comprenez, mais la police le gardait à l'œil. Je l'ignorais.

Trumbull dit :

— Donc, si vous n'aviez pas intercepté ce tract et fait naître les soupçons – à supposer que la théorie de Manny soit exacte – John aurait mené les policiers à l'endroit où avait bien lieu la remise des marchandises volées et ils seraient tombés sur les responsables de la bande.

Burry acquiesça.

— Cette idée m'est aussi venue à l'esprit.

— Nom de Dieu, comment voulez-vous que M. Burry ait pu le savoir, Tom ? dit Gonzalo avec chaleur.

— Je reviens à un point que nous avons abordé tout à l'heure, dit

Trumbull. Notre invité a montré le tract au détective et celui-ci n'en a pas tenu compte. Mais il ne lui a pas donné le nom du jeune homme impliqué là-dedans. Je vous ai dit que ça pouvait être d'une importance capitale. J'avais raison. Si le détective avait su que ce tract avait été remis par un jeune qui faisait l'objet d'une surveillance, il aurait pris cette affaire beaucoup plus au sérieux.

— Vous avez raison, dit Burry. Il faudra que je lui en parle maintenant.

— Attendez, dit Gonzalo. J'ai une meilleure idée. Pourquoi ne pas révéler aux policiers la signification de ce message ? Si vous êtes en mesure de les aider, ils seront peut-être d'accord pour ne pas y aller trop fort avec John lorsque vous le leur demanderez.

— John se dit peut-être déjà qu'il a été roulé, grommela Avalon. Il croit peut-être que la bande l'a délibérément attiré dans un piège pour lui faire payer le fait d'avoir remis le tract. Il est peut-être prêt à se montrer coopératif, maintenant.

— Le hic, c'est que je ne sais pas ce que veut dire le message, dit Burry. Je ne peux donc pas m'en servir pour m'attirer la considération de la police ou pour essayer d'obtenir la coopération de John.

Gonzalo dit avec empressement :

— Est-ce que vous vous rappelez ce que dit le tract, monsieur Burry ? Vous pourriez nous le répéter ?

— Je n'en ai même pas besoin, dit Burry. Je l'ai sur moi. Il est dans ma poche depuis que John me l'a remis. Je le sors de temps en temps pour l'examiner… bien que je n'aie pas réussi à y découvrir quoi que ce soit.

Il le sortit. Il était fripé et corné. Il le déplia, le lissa et le passa à Gonzalo. Le tract fit le tour de la table et une fois parvenu à Drake, celui-ci le tendit à Henry alors que Burry avançait déjà la main pour le récupérer. Henry y jeta un bref coup d'œil et le rendit à Burry.

Ni la dactylographie ni la photocopie n'avait un aspect professionnel. Le titre était en capitales :

REFUSEZ LA DISCRIMINATION NATIONALE
CONTRE NEW YORK.

Au-dessous, on pouvait lire :

« Venez nous rejoindre pour une marche sur l'hôtel de ville le 20 octobre. Exigez que le Congrès reconnaisse les droits des pauvres à une éducation de qualité. Il n'y a pas de honte à être new-yorkais. Nous

sommes américains, tout autant que les gens de Tar Heel, en Caroline du Nord, et nous réclamons ce à quoi tout Américain a droit. Pas plus, mais certainement pas moins. »

— C'est tout ? dit Avalon, surpris.

— C'est tout, dit Burry.

— C'est un message d'une stupidité remarquable, dit Avalon. Pourquoi veulent-ils marcher sur l'hôtel de ville ? La mairie ne peut rien faire. De plus, personne ne va s'attirer la sympathie des petits villages d'Amérique en se moquant d'eux. Vous vous rendez compte, Tar Heel, en Caroline du Nord ! Je reconnais que « Tarheels[15] » est le surnom des habitants de cet État parce qu'on y produisait autrefois de la colophane et du goudron avec les pins. Tant que ce sont les gens de Caroline du Nord eux-mêmes qui l'emploient, ce sobriquet n'est pas méchant, mais imaginer une ville de Caroline du Nord qui s'appellerait Tar Heel est une insulte délibérée. Ce serait un peu comme si un habitant du Sud parlait de Damyankee[16], dans le Massachusetts. Qu'espèrent-ils gagner de cette manière ?

— Rien, dit Rubin en souriant. Parce que ce n'est pas une incitation à l'action. Je parie qu'il n'y a pas de marche prévue le 20 octobre, je me trompe, monsieur Burry ?

— Je n'en sais rien, dit Burry. En tout cas, je n'en ai pas entendu parler.

— Alors il s'agit bien d'un message secret, dit Rubin.

— Où se cache-t-il ? demanda Burry. J'ai essayé d'examiner les premières, puis les dernières lettres, j'ai essayé de ne prendre en considération qu'un mot sur deux, et ensuite un mot sur trois. Je n'ai rien trouvé.

Mario Gonzalo secoua lentement la tête et dit avec un air de supériorité passablement insupportable :

— Ça ne peut absolument pas être quelque chose de ce genre, monsieur Burry. J'aurais pu vous le dire avant même de voir le tract.

Il y eut un moment de silence absolu et presque tous les Veufs Noirs se retournèrent pour dévisager Gonzalo.

— Bon Dieu ! fit Drake en clignant des yeux à travers la fumée de sa cigarette. On croirait entendre Sherlock Holmes.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, il y va de cinq dollars, alors écoutez bien, dit Gonzalo en repoussant la caricature de Burry qu'il avait esquissée à main levée pendant cette discussion. John a reçu le message

en présence de M. Burry et il le lui a presque tout de suite donné. Mais il l'a d'abord examiné, n'est-ce pas, monsieur Burry ? Il y a jeté un petit coup d'œil, c'est ça ?

Burry hésita et dit :

— Oui, juste un petit coup d'œil.

— Exactement ! S'il y avait bien un message, il lui fallait en connaître la signification avant de remettre le tract. Etant donné qu'il a simplement jeté un rapide coup d'œil, il n'a pas pu avoir le temps d'assembler les premières ou les dernières lettres, ni de supprimer des mots. Et si nous nous contentons de jeter un petit coup d'œil sur ce tract, nous verrons à notre tour ce qu'il a vu.

Rubin demanda avec une politesse extrême :

— Et vous voulez bien avoir l'amabilité de nous dire ce que vous, vous y voyez ?

Gonzalo répondit :

— Au début de la soirée, je vous ai dit ce qu'il fallait rechercher. Ce qui n'a aucun rapport. Tar Heel, en Caroline du Nord, n'a aucun rapport avec le reste. Ils auraient pu inventer n'importe quel nom :

Jet Air, dans l'Utah, ou Lollipop[17], dans le Dakota du Sud. Pourquoi insister sur Tar Heel ? Parce que ça constitue la clé du message. Il a suffi à John de jeter un seul coup d'œil sur le tract pour voir le nom de la ville. C'était tout ce qu'il avait besoin de savoir, il pouvait alors se débarrasser du papier.

Avalon dit d'un air pensif :

— Eh bien, vous savez, ça se tient.

— Mais ça ne va pas bien loin, dit Rubin. À moins que Mario ne puisse nous dire ce que signifie Tar Heel.

— Ça pourrait être une anagramme.

— Par exemple ?

— J'en ai trouvé une : « Al, the not real corn hair ».[18]

Il y eut un silence lourd, puis Trumbull abattit son poing sur la table.

— Nom de Dieu, Mario, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en sais rien. On pourrait trouver d'autres anagrammes. Ou ce pourrait être un cryptogramme. Ou il y a peut-être quelque part un livre qui donne une liste d'équivalences. Peut-être que ça veut dire : « Vingt-deux, v'là les flics. » Je ne sais pas. Mais en tout cas, ça veut bien dire quelque chose.

— Ça nous avance vraiment beaucoup que vous nous l'annonciez, dit Rubin.

Gonzalo répondit sur un ton blessé :

— Alors, réfléchissons un peu. Nous pouvons toujours consacrer quelques minutes à chercher des anagrammes ou quelque chose comme ça. Nous n'avons rien à perdre et nous arriverons peut-être à trouver la solution.

Les minutes s'écoulèrent dans un silence de mort et finalement, Burry regarda sa montre et soupira.

— Il faut absolument que je passe au poste de police, dit-il. Je suppose que ce tract est vraiment sans importance.

— Vous savez, Dan, on ne peut pas l'affirmer sans avoir d'abord demandé à Henry, dit Halsted en repoussant en arrière les cheveux qui avaient glissé sur son front dégarni.

— Le serveur ?

— Mais oui. Il a vraiment le chic pour voir ce qui est évident. Sauf que je ne le vois pas pour l'instant, lui. Henry !

La tête d'Henry apparut tandis qu'il grimpait l'escalier avec une rapidité bien différente de sa démarche souple habituelle.

— Je vous demande pardon, monsieur Halsted, dit-il. Je n'avais pas l'intention de m'absenter longtemps. Puis-je poser une question à M. Buriy ?

Burry s'était levé et il se dirigeait visiblement vers le vestiaire. Il répondit :

— Bien sûr, mais j'espère que ce n'est rien de trop compliqué.

— A moins que vous n'en ayez parlé pendant ma courte absence, monsieur, je crois que vous n'avez pas donné l'adresse exacte de l'endroit où votre élève a été appréhendé.

— Non, je ne l'ai pas fait.

— Connaissez-vous cet endroit ?

Burry se mordit la lèvre inférieure d'un air pensif.

— On me l'a dit, effectivement. Mais je ne m'en souviens plus.

— Est-ce que ce ne serait pas au 283 de la Quatre-vingt-douzième rue Ouest, par hasard ? demanda Henry.

Burry dévisagea un instant Henry, puis il se rassit.

— Oui, c'est bien ça, maintenant que vous le dites. C'est bien l'adresse exacte. Comment avez-vous fait pour le savoir ?

— C'était dans le tract, monsieur.

— Où ça ? demanda Avalon. Montrez-le-nous.

Henry répondit :

— Le raisonnement de M. Gonzalo m'a paru parfaitement juste, et dans ses moindres détails, quand il a signalé qu'il fallait considérer ce qui n'avait aucun rapport, et que par conséquent, la ville de Tar Heel, en Caroline du Nord, était importante. L'impression générale était, semble-t-il, que ce nom était inventé, mais il m'est venu à l'esprit qu'il pouvait bien exister. Il y a aux Etats-Unis des petites villes qui portent des noms étranges et certains sont bien plus loufoques et moins orthodoxes que Tar Heel. Si ce nom existait, il aurait une importance capitale. Je suis donc allé le vérifier.

— Vous voulez dire qu'il y a réellement une ville qui s'appelle Tar Heel en Caroline du Nord ? demanda Avalon.

— C'est exact, monsieur Avalon.

— Et elle est mentionnée dans le dictionnaire géographique ?

— C'est possible, mais j'ai vérifié dans un autre document. La liste de toutes les localités des Etats-Unis assez importantes pour avoir un bureau distributeur se trouve dans l'annuaire des postes, et nous en avons un en bas. Tar Heel, en Caroline du Nord, y est bien mentionné, ainsi que, bien entendu, son code postal. Ce recueil nous fournit la liste d'équivalences à laquelle M. Gonzalo faisait allusion.

— Je pensais à des expressions, dit Gonzalo.

— Il s'agit de nombres, mais ce n'est qu'un petit détail. Bien entendu, l'équivalent chiffré est unique. Tar Heel a 28392 comme seul et unique code postal et si le lieu où les objets volés devaient être apportés se trouve bien au nord-ouest de Manhattan, le n°283 de la Quatre-vingt-douzième rue Ouest est une interprétation probable. Il est possible, bien entendu, que ce code désigne l'est ou l'ouest, ou encore que tous les chiffres ne soient pas pertinents, si par exemple on voulait indiquer le n°2 de la Quatre-vingt-douzième rue Ouest, ou encore une rue qui porte un nom, par exemple Amsterdam Avenue. Mais le fait qu'il existe à Manhattan une majorité de rues et d'avenues qui ont des numéros rend l'utilisation d'un code postal particulièrement judicieuse, si je puis m'exprimer ainsi.

— Comment ai-je pu ne pas le remarquer ? dit Burry d'une voix atone.

— C'est toujours ce que nous nous demandons une fois qu'Henry a vu ce qu'il fallait voir, grommela Drake.

— Si j'en parle aux policiers, ils verront bien que la correspondance entre le code postal et l'adresse ne peut absolument pas être une coïncidence, dit Burry. Et s'ils savent déjà ça, ils pourront peut-être en apprendre davantage.

— En examinant le tract, ils pourront en tirer des conclusions sur les machines à écrire et à photocopier qui ont été utilisées, dit Rubin. Et si vous allez voir John en lui disant ce que vous savez déjà et en lui précisant que la bande d'escrocs supposera de toute façon que c'est lui qui a donné ces renseignements, il sera peut-être disposé à vous en apprendre davantage. Il ne pourra pas se trouver en plus mauvaise posture vis-à-vis des voleurs et il est possible que la police lui en sache gré.

Burry avait déjà mis son manteau et son chapeau.

— Merci à vous tous, dit-il. Merci, Henry.

Il se dépêcha de sortir.

— Tout se termine bien, en fin de compte, dit Avalon.

— Pas pour tout le monde, dit Henry.

— Que voulez-vous dire ?

— M. Gonzalo avait bien trouvé la solution, à un petit détail près, répondit Henry. À mon avis, M. Rubin lui doit cinq dollars.

REMARQUE

Fin janvier 1978, j'ai assisté au congrès des amateurs de littérature policière, qui se tenait à Mohonk Mountain House (près de New Paltz, dans l'État de New York). C'était la seconde réunion de ce type, et il était prévu d'en faire une tous les ans. Elle était tout aussi amusante que l'avait été la première.

À la fin, il y a eu une vente aux enchères pour constituer le fonds de gestion de Mohonk et l'une des choses mises aux enchères a été le privilège d'avoir son nom utilisé dans un récit des Veufs Noirs.

Celui qui a offert la plus forte somme a été Dan Burry, et trois mois plus tard, quand j'ai écrit « Aucun rapport ! » *(« Irrelevance ! »)*, j'ai appelé l'invité du banquet Dan Burry. Bien entendu, j'ai uniquement utilisé le nom, et non l'aspect physique, la profession ou quoi que ce soit d'autre du dernier enchérisseur.

Cette nouvelle a été publiée dans le numéro de mars 1979 *d'EQMM* sous le titre « *A Matter of Irrelevance* » (« Lorsqu'il n'y a aucun rapport »), mais, comme d'habitude, je préfère les titres courts et je suis revenu au mien.

Cette histoire est parue juste à temps pour la troisième réunion annuelle des amateurs de littérature policière, à Mohonk, et Dan Burry rayonnait. Il m'a dit que par une curieuse coïncidence, les opinions du Dan Burry fictif ressemblaient beaucoup aux siennes.

IL N'EST DE PIRE AVEUGLE…

Normalement, Roger Halsted parlait d'une voix douce, mais il haussait parfois le ton lorsque la discussion portait sur un sujet qui lui tenait particulièrement à cœur.

— Vous vous trompez complètement, Manny, dit-il. Non seulement le limerick[19] est une forme de versification authentique et respectable, mais en outre, il représente pour la langue anglaise ce que le *haïkaï* représente pour le japonais, à savoir un trait authentique et singulier.

Le haut front d'Halsted était rose et son léger bégaiement s'intensifiait au fur et à mesure qu'il devenait lui-même plus passionné. Les autres personnes présentes à la phase « apéritive » du banquet mensuel des Veufs Noirs se turent momentanément, stupéfaites de voir Halsted braver seul Emmanuel Rubin.

Rubin, qui s'enflammait même à l'écoute du bulletin météorologique, semblait bouillonner de contestation.

— Est-ce que vous essayez de me faire croire qu'on ne peut écrire de limericks dans une autre langue, Roger ?

— Bien sur que non, dit Halsted. J'en connais un bon nombre en français et en allemand. C'est seulement que ça ne vient pas aussi naturellement dans ces langues, ou dans n'importe quelle langue autre que l'anglais. Elles ne sont pas conçues pour ça. Seigneur, si vous y tenez, vous pouvez toujours composer des haïkaïs en anglais, il suffit à cet effet de compter les syllabes, mais ça n'aura pas le même résultat qu'en japonais.

— Voilà une idiotie toute subjective, dit Rubin tandis que sa maigre barbe grise se hérissait belliqueusement. Ce qui compte, c'est ce qui vous est familier. Enseignez le haïkaï aux élèves d'école primaire et ils l'apprécieront tout autant que les enfants japonais, à qui on apprend à le faire.

— Vous sous-estimez la différence suivante : en japonais, les syllabes ont un son plus régulier qu'en anglais. Quant aux limericks, ce qui compte surtout, c'est l'anarchie de la langue anglaise.

— Vous appelez ça anarchie parce que vous ignorez la grammaire, Roger.

— C'est là justement où je voulais en venir, dit Halsted. La grammaire anglaise est incroyablement peu rigoureuse. Elle se compose presque entièrement d'une liste d'exceptions. Et le vocabulaire anglais, en vertu d'une succession de hasards historiques, est plus vaste que celui de n'importe quelle autre langue. Chaque mot anglais a une vingtaine de synonymes, et là-dedans, il n'y en a pas deux qui aient exactement la même signification.

— Je vous accorde que l'anglais a une grande souplesse, dit Rubin.

— Alors, vous serez d'accord avec mon raisonnement. Un limerick est constitué de treize pieds, avec cinq vers de trois, trois, deux, deux et trois pieds chacun. Il y a deux syllabes inaccentuées entre chaque syllabe accentuée des cinq vers, une ou deux syllabes inaccentuées au début de chaque vers, et zéro, une ou deux syllabes inaccentuées à la fin de chaque vers. Si…

À ce moment précis, Mario Gonzalo, l'artiste maison des Veufs Noirs, qui avait suivi la discussion tout en buvant un Martini-gin et se léchait les babines aussi bien à cause de ce qu'il buvait qu'à cause de ce qu'il entendait, dit :

— Allons, allons, Roger, nous savons tous ce qu'est un limerick.

Halsted reprit :

— Ce que j'essaie de démontrer, c'est que les règles de composition d'un limerick sont rigides et qu'il est presque impossible de s'en écarter. Nous pouvons nous en tirer en anglais parce que nous pouvons trouver des synonymes, changer l'ordre des mots, utiliser un substantif pour un adjectif, et ainsi de suite. Dans d'autres langues, vous n'avez pas la même liberté… il y a trop peu de synonymes, l'ordre des mots est trop contraignant, il y a un système trop inflexible pour définir la propriété des mots.

À ce moment-là, celui qui n'était pas membre du club et qui avait été invité par l'hôte de la soirée, intervint avec empressement. Il avait surveillé le déroulement de la discussion en attendant une chance de pouvoir s'interposer, et il déclara alors :

— Mon limerick préféré est le suivant : « From a crypt in the church of St. Giles…»[20]

— Bien ! dit Halsted. Prenons donc celui-là. J'ai souvent entendu dire que le second vers était : « Came a scream that rang out for a mile. » Mais

ce n'est pas correct ! Entre les deux syllabes accentuées « scream » [21] et « rang », il n'y a qu'une seule syllabe inaccentuée.

— Ce n'est pas vrai, dit James Drake en touchant sa petite moustache grise en donnant l'impression de vouloir s'assurer de sa présence microscopique. Vous pouvez très bien dire : « Came a *scream* that rang *out* for a *mile* », en accentuant scream, out et mile.

Halsted eut l'air ennuyé.

— Voilà qui va à l'encontre du rythme habituel de la langue anglaise, dit-il. Si vous lisiez ces mots comme s'il s'agissait de prose, vous auriez l'air illettré si vous placiez l'accent tonique sur « out ». Vous pouvez dire « Came a *screaming* that rang *out* for a *mile* », mais vous auriez alors trois syllabes inaccentuées entre « rang » et « mile », ce qui n'est pas autorisé non plus. Donc, vous modifiez le vers en « Came a *screaming* that rang *out* for *miles* », ce qui sonne mieux et qui, incidemment, préserve le rythme, avec lequel les amateurs non expérimentés de limericks sont très cavaliers. Pourtant, l'expression « came a screaming », bien que possible en anglais – presque tout l'est – ne fait pas très naturel. Vous la modifiez donc en « came a *scream* that *resounded* for *miles* » et vous obtenez un vers de limerick parfait.

Le riche baryton de Geoffrey Avalon résonna, s'élevant sans effort au-dessus des autres voix.

— Et comme Henry essaie de vous le dire, Roger, nous avons un dîner parfait qui nous attend si vous voulez bien vous taire et laisser tout le monde s'asseoir.

Henry, qui, en tant que serveur, était l'homme indispensable au bon déroulement des banquets mensuels, dit tranquillement :

— Je ne peux pas vous garantir la perfection, Messieurs, mais il va y avoir de l'oie rôtie que vous allez, je pense, trouver très acceptable.

Halsted s'assit immédiatement. Tout le monde savait que le seul moyen de l'arrêter de composer des limericks était de placer de la nourriture devant lui, et il avait lui-même reconnu plus d'une fois qu'il pouvait bien y avoir quelque vérité dans cette affirmation. Il avait un bon coup de fourchette, disait-il.

L'invité recommença à tester les connaissances d'Halsted une fois les champignons farcis consommés et les assiettes hérissées d'os de volaille.

— Je suppose donc que vous connaissez le limerick de St. Giles ? demanda-t-il.

Son front bronzé plissé sous sa toison de cheveux blancs, Thomas

Trumbull dit :

— Il connaît tous les limericks qu'on a pu inventer, et grâce à sa manie insupportable et à notre tolérance incompréhensible, nous aussi, par la même occasion.

— Etant donné que vous êtes arrivé en retard, comme d'habitude, Tom, je n'ai pas eu l'occasion de vous présenter mon invité, dit Avalon. Voici donc Ananias St. John, un cousin de ma femme, mais un garçon épatant tout de même.

— Ananias ? dit Trumbull avec une expression pensive dans le regard.

— Ananias, dit St. John d'un air jovial. Mes parents avaient un curieux sens de l'humour. Il est vrai qu'on lit si rarement la Bible de nos jours que l'allusion est perdue, ou presque. Elle ne l'a pas été la semaine dernière, il me semble. Généralement, le problème que j'ai, c'est une prononciation déformée de mon nom. D'ailleurs, Geoff, je vous serais reconnaissant de surmonter votre amour anglo-saxon de l'élision et de ne pas prononcer mon nom Sinjon. Accentuez donc la dernière syllabe et faites-en Sin*john,* ou mieux encore, donnez leur pleine valeur aux deux syllabes et dites Saint-John.

— Les élisions peuvent être utiles, dit Halsted. « There was a young fellow named Sinjon, Who said to his wife, « Honest Injun »...[22]

Trumbull s'écria :

— Mince alors, Roger, je vous dirais bien de ne pas nous torturer avec un autre limerick si je n'étais absolument persuadé que vous n'arriverez pas à trouver une autre rime à St. John, aussi exécrable soit-elle.

Halsted poursuivit tranquillement :

— « I was having no fling, with that pretty young thing. Just a small bit of fatherly pinchin. »[23]

— Exécrable est bien le mot, Tom, dit Avalon.

— Pouvez-vous faire mieux ? voulut savoir Halsted.

— Qui peut en avoir envie ? dit Trumbull. Vouloir composer un meilleur limerick prouve qu'on n'a qu'une microambition.

Avalon fit tinter sa cuiller contre son verre à eau au moment où Henry servait le brandy aussi discrètement que de coutume.

— Roger, vous vous êtes inhabituellement mis en avant, au début de la soirée, dit-il. Et si nous profitions de votre impétuosité en vous demandant de vous charger maintenant de cuisiner l'invité ?

Trumbull laissa échapper un rugissement de désapprobation.

— Allons, Geoff ! Roger va transformer ça en une bataille de limericks et je vous jure que moi, je ne vais pas rester pour voir ça.

Avalon prit un air sévère.

— En qualité d'hôte, c'est moi qui prends les décisions, et elles sont sans appel. Roger, c'est vous qui allez vous charger de cuisiner l'invité mais il n'est pas question d'aborder le sujet des limericks.

— Loin de moi cette pensée, dit Halsted en haussant les sourcils. J'ai déjà donné mon point de vue là-dessus. Monsieur St. John (il prononça soigneusement le nom en accentuant également les deux syllabes), c'est notre tradition, mais aucunement une obligation, de demander à chacun de nos invités de justifier son existence. Pourtant, dans votre cas, j'ai décidé de ne pas le faire. Si je le faisais, nous pourrions partir dans une direction différente de celle à laquelle je veux tout de suite en venir et qui n'a absolument rien à voir avec les limericks…

— On vous a demandé de le cuisiner, pas de faire un discours ! marmonna Trumbull.

— Doucement, Tom ! dit Avalon avec un geste guindé.

Halsted reprit :

— Tout à l'heure, pendant le dîner, vous avez dit que peu de gens voyaient l'allusion contenue dans votre prénom. Vous voulez dire, bien entendu, qu'on utilise ce terme, métaphoriquement, pour désigner un menteur.

— C'est exact, dit gaiement St. John. Ananie et Saphire, sa femme, ont essayé de détourner des fonds publics en mentant sur le montant d'une somme. En conséquence, Pierre les a confondus et ils sont tombés foudroyés. Vous trouverez cet épisode au début du cinquième chapitre des Actes des Apôtres.

— Avez-vous déjà pensé à changer de prénom ? demanda Rubin.

— Pourquoi devrais-je le faire ? dit St. John. Je l'aime bien. Il me donne un peu d'originalité. Je suis le seul Ananias que je connaisse et ça me convient tout à fait.

— Mais revenons-en à notre sujet, dit Halsted. Vous avez également dit qu'on y aurait fait allusion la semaine dernière. Autrement dit, quelqu'un a pensé que vous étiez un menteur. Pourquoi donc ?

St. John fronça les sourcils et son visage rond prit une expression soucieuse.

— Est-ce que j'ai vraiment parlé de la semaine dernière ?

— Absolument, dit Drake en opinant. Moi aussi, je l'ai entendu.

— Je n'aurais pas dû, dit St. John. On m'a demandé de ne pas le faire.

Trumbull se pencha vivement en avant et dit :

— Attendez ! Est-ce que vous êtes le St. John qui a été mêlé à l'incident de l'immeuble Winston Arms ?

St. John dit avec précaution, comme s'il s'attendait à un piège :

— J'habite le Winston Arms.

— D'accord. Je ne connaissais que l'initiale de votre prénom. Si je l'avais su en entier, j'aurais fait le rapprochement dès l'instant où on nous a présentés. Ecoutez, monsieur St. John, l'incident ne relève pas à proprement parler de mon domaine de compétences et je n'en ai que vaguement entendu parler, mais il n'y a aucun inconvénient à en discuter ici. Tout ce que nous dirons restera entre ces quatre murs et vous pouvez également faire confiance à Henry, notre estimé serveur.

La prudence de St. John ne l'abandonna pas.

— Comment puis-je savoir si vous avez l'autorité nécessaire pour…

— Soyez sans crainte, Ananias, dit Avalon. Si Tom vous dit que vous pouvez parler, vous pouvez y aller. La seule chose qui m'embête, c'est que j'essaie toujours de choisir soigneusement mes invités, de façon à éviter ces fichues énigmes. Ananias St. John est ingénieur en électricité, il mène une vie tranquille et irréprochable, et maintenant, regardez où nous en sommes !

— Ça s'est seulement passé la semaine dernière, Geoff, dit faiblement St. John. Je suis désolé.

— Vous voulez bien nous en parler ? demanda Halsted.

St. John eut une dernière hésitation, puis il dit :

— En deux mots, j'ai trouvé un cadavre et je ne suis pas sûr que le FBI ne me considère pas comme un assassin présumé.

L'assemblée des Veufs Noirs émit un soupir collectif.

— Un meurtre ! murmura Gonzalo. C'est rare qu'on tombe sur quelque chose de ce genre.

— Laissez parler notre pauvre invité ! dit Halsted. Monsieur St. John, si vous commenciez par le commencement ?

— Il n'y a pas grand-chose à raconter, dit St. John. Vendredi dernier, je sortais de mon appartement pour aller faire quelques courses. J'avais pris un jour de congé et de peur, je suppose, que cette oisiveté inhabituelle ne me pervertisse, ma femme s'est dit que je devrais m'occuper des courses. J'étais en train de fermer la porte à clé – avec ses trois serrures, bien sûr, comme il se doit à New York – quand derrière moi, j'ai entendu la porte de l'ascenseur s'ouvrir. Ça voulait dire que quelqu'un en sortait ou y entrait, et j'ai donc crié : « Attendez-moi, s'il

vous plaît ! » parce qu'il faut parfois patienter cinq ou dix minutes lorsqu'on vient de le rater. Mais quand je suis arrivé, les portes des trois ascenseurs étaient fermées. Personne n'était en vue et dans les dix secondes qu'il m'avait fallu pour arriver jusqu'à elles, personne n'aurait eu le temps de s'engouffrer dans un appartement. Ça voulait donc dire que quelqu'un était entré dans l'ascenseur.

Rubin, qui habitait lui-même un grand ensemble, dit :

— Les ascenseurs ne fonctionnent pas toujours de manière irréprochable. Il a pu s'arrêter à votre étage à cause d'une erreur de manipulation et personne n'est monté ni descendu.

St. John répondit :

— Il s'est pourtant avéré qu'il y avait bien toutes les raisons de supposer que quelqu'un était monté… un assassin, en fait, et pour parler égoïstement, il valait mieux que j'aie été retardé par mes trois serrures. Si je l'avais vu et si j'avais essayé de monter dans le même ascenseur que lui, il aurait pu tenter de me tuer moi aussi.

— Quelle heure était-il ? demanda Halsted.

— Quatre heures de l'après midi.

— A mon avis, il a pris des risques. On aurait pu le voir.

— Pas nécessairement, dit St. John. Le judas de l'appartement qu'il venait de quitter permettait de voir toute la longueur du couloir. J'imagine qu'il s'est assuré que le couloir était vide avant de sortir appeler l'ascenseur. De toute façon, à ce moment-là, je ne savais rien de tout cela. Tout ce que je savais, c'est que quelqu'un n'avait pas maintenu la porte ouverte pour m'attendre. Je me suis un peu énervé et j'ai fait les cent pas pour passer le temps. On a toujours l'impression d'attendre encore plus longtemps quand on se contente de rester là à contempler une porte fermée.

» Au bout du couloir, en face de chez moi, il y avait une porte légèrement entrebâillée et de cet appartement me parvenait distinctement un gémissement. J'ai ouvert un peu plus la porte et j'ai crié :

» – Bonjour ! Il y a quelque chose qui ne va pas ?

» Le gémissement s'est fait légèrement plus fort et j'ai cru entendre appeler à l'aide. Je suis entré, avec beaucoup de réticence. Oh, allez, il est facile de se moquer des autres, mais intervenir peut parfois vous attirer des ennuis, et en fait, c'est bien ce qui s'est passé.

» Il y avait un homme qui agonisait dans le salon. Il avait été poignardé, le couteau dépassait de sa poitrine. Vous m'excuserez de ne

pas vous donner tous les détails, mais je ne me délecte pas de ces choses-là. C'était quelqu'un que j'avais déjà vu dans l'ascenseur, à une ou deux reprises nous l'avions d'ailleurs attendu ensemble, mais nous ne nous étions jamais adressé la parole. Vous savez, à New York, c'est la tradition d'ignorer ses voisins.

» J'étais plutôt paralysé. Je ne suis pas médecin. Je ne savais pas quoi faire. J'aurais pu me précipiter dehors pour appeler au secours, ou j'aurais pu retourner dans mon appartement pour prévenir le gardien par l'interphone. Mais je suis resté planté là, pétrifié, et l'homme m'a regardé et m'a dit très distinctement : « l'homme aveugle »[24], et puis les tendons de son cou se sont relâchés. Je n'avais jamais vu mourir quelqu'un mais dans mon esprit, il n'y avait aucun doute, je venais d'en voir un. »

À ce moment-là, St. John s'interrompit et demanda :

— Garçon, puis-je avoir encore un peu de brandy ?

Comme toujours, Henry semblait avoir devancé cette requête.

Les Veufs Noirs restèrent silencieux et finalement, St. John s'éclaircit la gorge et dit :

— Je ne savais d'ailleurs pas quoi faire. Comment pouvais-je être sûr qu'il était bien mort ? Est-ce que j'étais censé lui prodiguer les premiers secours pour lui sauver la vie… alors même que j'ignorais tout du secourisme ? D'ailleurs, je me suis également dit que, s'il était mort, je ne devais en aucun cas bouger le corps ou toucher à quoi que ce soit. J'avais même peur de toucher le téléphone mais j'ai pris le combiné avec un mouchoir et j'ai appelé la police.

» Ensuite, je suis repassé chez moi pour raconter à ma femme ce qui s'était passé. Il m'a fallu la calmer, vous n'aurez aucune peine à l'imaginer. Après ça, je suis retourné auprès du mort pour attendre la police. »

— Comment est-ce que je me suis débrouillé pour ne pas voir cette histoire dans le journal ? dit Gonzalo. En général, un meurtre dans un immeuble chic occupe le coin gauche de la première page du *Times* et fait les gros titres du *News* et du *Post*.

St. John haussa les épaules.

— Je suppose qu'on a essayé d'ébruiter cette affaire le moins possible. Mais elle a circulé dans l'immeuble, parce que ma femme a téléphoné au gérant. Les locataires se sont déjà réunis pour discuter du problème de la sécurité, mais ceci n'a pas vraiment de rapport avec notre histoire.

» En tout cas, quand les policiers sont arrivés, ils étaient accompagnés par des agents des services secrets et c'est l'un d'eux qui m'a interrogé. Quand je lui ai donné mon nom, il m'a regardé d'un air sévère et il m'a demandé si j'avais mon permis de conduire sur moi. À mon avis, il pensait que je lui donnais un faux nom. J'ai sorti mon permis, ainsi que quelques cartes de crédit, et il y avait bien écrit Ananias, sans confusion possible.

» – Vous connaissiez bien cet homme ? m'a-t-il demandé.

» – Pas du tout, lui ai-je répondu. Je l'ai déjà vu dans le couloir ou dans l'ascenseur, mais je ne lui ai jamais adressé la parole.

» – Vous êtes pourtant voisins. Vous habitez sur le même palier.

» J'ai essayé de lui expliquer comment les choses se passaient à New York. Il m'a écouté en gardant un visage inexpressif. Et puis il m'a dit :

» – Vous avez fait un peu de rangement là-dedans ?

» – Absolument pas, lui ai-je répondu. Je n'ai touché à rien d'autre qu'au téléphone, sauf que j'ai poussé la porte, que j'ai avancé dans la pièce et que j'ai très bien pu poser la main sur un meuble quelconque.

» Je n'essayais pas de faire de l'esprit. Je voulais simplement être parfaitement honnête.

» – C'est vous qui avez fait ça ? m'a-t-il demandé.

» Il m'a montré le store, qui pendait de travers et semblait cassé, puis quelques livres en désordre sur une petite table. Je n'avais même pas remarqué ces détails et je le lui ai dit. Il m'a demandé si j'avais touché l'un des cendriers et je lui ai répondu que non.

» Il m'a prié de lui raconter ce qui s'était passé, et c'est ce que j'ai fait… exactement comme je vous l'ai raconté tout à l'heure. Il m'a dit :

» – Selon vous, un aveugle serait donc venu ici le tuer ?

» Je lui ai dit que non. Le mourant avait dit « l'homme aveugle » et c'était tout. Il n'avait pas dit qu'un aveugle l'avait poignardé ou était entré ou je ne sais quoi. Il n'avait prononcé que ces trois mots et il était mort.

» L'agent m'a demandé :

» – Que croyez-vous qu'il voulait dire par là ?

» Je lui ai répondu que je l'ignorais. Je commençais alors à enrager parce qu'il me semblait comprendre la manière dont les choses évoluaient. On ne voyait pas vraiment de signe de lutte. Apparemment, on n'avait pas fouillé l'appartement et rien n'avait peut-être été volé. On aurait dit qu'il y avait eu une soudaine querelle entre amis. Et voilà que j'habitais sur le même palier. J'aurais pu tuer cet homme et ensuite essayer de détourner les soupçons en appelant la police et en racontant

que l'assassin était descendu par l'ascenseur et que le mourant avait murmuré quelques mots dénués de sens.

» Ils m'ont finalement laissé partir, juste au moment où je commençais à être persuadé qu'ils allaient m'arrêter. D'ailleurs, je suis convaincu que si je ne m'étais pas appelé Ananias, cet agent des services secrets n'aurait pas été à moitié aussi sûr que je mentais, et il ne m'aurait pas fait passer un aussi mauvais quart d'heure. Bref, ils m'ont recommandé de ne pas parler de cette affaire, et voilà, c'est là toute l'histoire. »

Trumbull intervint :

— Je suis sûr que votre prénom n'avait rien à voir avec tout ceci, monsieur St. John. En fait, cette histoire est plus compliquée que vous ne le pensez et c'est bien pourquoi elle ne devait pas trop s'ébruiter. Ce que je vais faire, si toutefois j'arrive à me remettre de cette surprenante coïncidence qui me vaut de vous voir ici une semaine après ce qui est arrivé, c'est vous apprendre là-dessus le minimum indispensable.

» En fait, l'homme qui est mort, et que nous appellerons Jones, était un agent secret. Les personnes et les choses qu'il espionnait sont sans intérêt ici, mais son travail était si délicat qu'il ne nous contactait que très rarement, et encore, par des moyens subtils dont j'ignore les détails. Comme je vous l'ai dit, je n'étais pas directement concerné. Il habitait le Winston Arms depuis deux ans, il avait judicieusement réussi à se créer une couverture et il exerçait tranquillement son dangereux métier.

— Ce genre d'activité digne d'un roman d'espionnage ne m'a jamais semblé crédible, marmonna Rubin. Qui aurait envie de mener une vie pareille ?

— Très peu de gens, dit Trumbull. Mais il en faut, c'est une profession très bien payée et qui comporte divers avantages intéressants : retraite anticipée, assurance médicale, pension conséquente. Mais permettez-moi de poursuivre…

» D'une manière ou d'une autre, ses activités ont été découvertes, nous pouvons maintenant l'affirmer.

Il se trouve qu'il a été assassiné. Il se peut que ce meurtre n'ait rien à voir avec son travail d'espion, mais nous ne croyons pas beaucoup aux coïncidences dans ce genre d'affaire.

— Le côté dramatique n'est pas toujours à retenir, dit Avalon. Pourquoi est-ce que quelqu'un ne serait pas entré dans le but de cambrioler son appartement ? Il aurait trouvé Jones, l'aurait poignardé et se serait enfui, pris de panique, sans rien voler ?

Trumbull prit un air méprisant.

— Il n'y avait aucun indice permettant de penser que quelqu'un serait entré par effraction. Quant à Jones, il ne se serait certainement pas laissé poignarder par un voleur minable à quatre heures de l'après-midi. Non, il a dû s'agir d'un plan mûrement réfléchi pour prendre Jones au dépourvu et il n'a pu être exécuté que par un réseau bien organisé.

— Pourquoi l'avoir tué chez lui ? demanda Halsted. Pourquoi ne pas avoir camouflé le meurtre en accident de voiture ? Pourquoi ne pas l'avoir attaqué à Central Park ?

— Ça aurait effectivement pu se passer ainsi, répondit Trumbull. On a déjà vu se produire des choses de ce genre. Mais ce cas était très particulier et, d'une certaine manière, il s'agissait d'une guerre psychologique. Du moins, c'est ce que nous croyons. Considérez l'affaire sous cet angle : les gens qui mènent une vie dangereuse se doivent d'être conscients des risques qu'ils courent à tout moment, dans la rue, dans les bâtiments publics, dans les lieux déserts. Mais une fois chez eux, ils ont l'impression de se trouver dans un havre. S'ils ne pouvaient se sentir en sécurité nulle part, la vie deviendrait vite insupportable. Donc, le fait de traquer quelqu'un et d'aller le tuer dans son propre appartement ne représente pas seulement l'élimination d'un agent important, mais peut également saper le moral de l'ensemble des services secrets.

» La question n'est donc pas : pourquoi a-t-il été tué chez lui, mais comment ? Jones avait un pistolet et il ne s'en est pas servi. Il était expert en diverses techniques d'autodéfense, mais il n'y avait aucun indice de lutte. Ajoutez à cela le fait que le meurtrier est, selon toute vraisemblance, entré dans l'appartement en y étant invité.

» A qui Jones aurait-il bien pu dire : « Entrez donc ! » Il ne pouvait pas laisser entrer quelqu'un sans raison bien définie. Je ne crois pas que, moi, j'aurais réussi à pénétrer dans son appartement, même en lui montrant ma carte professionnelle. Il ne me connaissait pas personnellement et il aurait envisagé la possibilité d'une fausse carte.

St. John s'empressa de dire :

— Dans ce cas, l'agent qui m'a interrogé avait peut-être raison. Un aveugle, lui, pouvait y arriver.

— Pourquoi aurait-il laissé entrer un aveugle, Ananias ? demanda Avalon.

— Pourquoi pas ? Un aveugle n'est pas dangereux. Je sais qu'on raconte des histoires au sujet d'aveugles qui peuvent se déplacer dans le noir alors que des voyants en sont incapables. Mais ceci se passait en

plein après-midi, par une journée ensoleillée. Il n'y avait aucun avantage à être aveugle.

— Mais si un aveugle n'est pas dangereux, comment a-t-il réussi à tuer Jones ? demanda Avalon.

— Tout s'enchaîne parfaitement, répondit St. John. Jones ne s'est pas méfié justement parce qu'il s'agissait d'un aveugle. L'aveugle a tendu sa main gauche, et Jones l'a serrée machinalement. L'aveugle pouvait bien avoir une poigne de fer, comme Pew, dans *l'Ile au trésor*, et il a déséquilibré Jones qui n'a pas pu reprendre ses esprits et s'est retrouvé mort avec un couteau planté entre les côtes. Ou plus précisément, presque mort.

— Pourquoi un aveugle aurait-il voulu entrer dans l'appartement de Jones ? demanda Avalon. Quel prétexte aurait-il avancé ? Imaginons qu'un aveugle se trouve devant la porte. Que pourrait-il dire pour qu'on le laisse entrer ?

— Il pourrait dire qu'il fait la quête pour une œuvre charitable, dit St. John. C'est difficile d'éconduire un aveugle. Si Jones a ouvert la porte, ça suffisait peut-être à l'assassin. Il lui a immobilisé la main, il lui a tordu le bras, il a pénétré dans l'appartement, il a joué du couteau et il est ressorti. Tout cela n'a peut-être pris qu'une quinzaine de secondes.

— Et comment savait-il qu'il n'y avait personne dans le couloir au moment où il essayait d'entrer et de ressortir ? demanda Avalon.

— Un aveugle a appris à se fier à son oreille, dit St. John. Dans les couloirs, les gens parlent, fredonnent, tambourinent contre une porte ou un mur, dansent d'un pied sur l'autre.

Les verres épais de ses lunettes grossissant ses yeux jusqu'à en faire d'énormes globes foudroyants, Rubin ne se contint plus.

— En voilà, une ânerie ! dit-il. Jones n'aurait ouvert la porte sous aucun prétexte, même à un aveugle. Tom, puisqu'il ne vous aurait pas laissé entrer en se disant que votre carte risquait d'être fausse, pourquoi aurait-il laissé entrer quelqu'un qui pouvait faire semblant d'être aveugle ? De quoi avez-vous besoin pour feindre la cécité ? De lunettes noires, d'une canne blanche, point final. Jones ne se serait pas laissé avoir.

— D'ailleurs, dit Trumbull, il n'y a pas d'aveugle dans l'immeuble et on n'a vu aucun aveugle entrer ou sortir au moment du meurtre. L'immeuble a bien entendu un système de sécurité, avec des gardiens à leur poste, et personne n'a le droit de monter sans se faire annoncer.

— Alors, là, dit Rubin en changeant immédiatement de camp, je peux

vous dire que j'habite un immeuble où il y a un gardien, et que ça ne veut rien dire du tout. Un gardien a mille choses à faire. Il doit répondre au téléphone, se précipiter pour ouvrir la porte d'un taxi ou aider un locataire âgé à porter ses paquets, et un homme peut parfaitement réussir à se glisser dans l'immeuble. Et même si l'entrée est bien surveillée, quelqu'un peut très bien attendre qu'un locataire entre dans le hall, et à ce moment-là, entrer avec lui et lui dire d'un ton jovial : « Tout va bien ? » Le locataire, surpris mais il, lui répondra : « Très bien, très bien » et le gardien, se disant que l'intrus est un ami du locataire, va le laisser passer sans faire la moindre réflexion.

— Un aveugle ne pourrait pas jouer à ce petit jeu, vous ne croyez pas ? dit Trumbull.

Rubin haussa les épaules.

— Je vous ai dit que pour moi, il n'y avait pas le moindre aveugle dans cette histoire.

St. John dit d'une voix suraiguë :

— L'homme a bel et bien parlé d'un aveugle.

— Bien sûr, dit Gonzalo. De quelqu'un qui avait l'air aveugle. L'assassin s'est faufilé dans l'immeuble comme Manny nous l'a dit. Une fois arrivé devant le bon appartement, il a mis des lunettes noires et il a sorti une canne…

— D'où est-ce qu'il l'a sortie, sa canne ? demanda Rubin. Elles font un mètre à un mètre vingt de long. Est-ce qu'elle était télescopique ? Autrement, où l'a-t-il cachée pendant qu'il se faufilait dans l'immeuble ?

— Bon, mettons qu'il avait seulement des lunettes noires, dit Gonzalo. Il a fait semblant d'être aveugle pour se faire ouvrir la porte et alors…

Rubin dit d'un ton sans réplique :

— Jones n'aurait pas ouvert la porte à un étranger uniquement à cause de ses lunettes noires, ou même de sa canne. N'est-ce pas, Tom ?

— Effectivement, dit Trumbull. Toute la question, c'est de savoir à qui il pouvait fichtrement bien dire « Entrez ». Il fallait que ce soit quelqu'un qu'il connaissait. Peut-être un voisin, avec lequel il avait sympathisé.

— Il n'avait pas sympathisé avec moi, dit St. John. Est-ce que ça veut dire que tous ceux qui habitent le Winston Arms vont devoir faire l'objet d'une enquête parce qu'on les soupçonnera d'avoir entretenu une amitié dans l'intention de donner la mort ?

— Ce n'est pas une situation très drôle, monsieur St. John, dit Trumbull. Mais pour répondre à votre question, si j'étais chargé de l'enquête, eh bien, oui, c'est ce que je ferais.

— Mais Jones a parlé d'un aveugle, dit Gonzalo. Qu'est-ce que vous faites de ça ? Devons-nous supposer que St. John ment ?

— J'ai beau m'appeler Ananias… commença St. John avec chaleur.

Avalon l'arrêta d'un geste de la main et dit :

— Quelqu'un qui est en train de mourir ne va pas se mettre à parler distinctement ni savoir exactement ce qu'il dit. Il a pu dire n'importe quoi et ça pouvait vouloir dire n'importe quoi.

— En tout cas, je l'ai entendu, Geoff, dit St. John. Il ne savait peut-être pas ce qu'il disait, mais il a dit « l'homme aveugle ».

Drake alluma une cigarette, plissa les yeux à cause de la fumée et dit :

— Pourriez-vous jurer qu'il n'a pas dit « l'homme blond » [25] ?

St. John eut l'air déconcerté.

— « L'homme blond » ?

— Bien sûr. « Blond man » n'est pas très différent de « blind man ».

— N… non, dit St. John. C'est bien « blind man » qu'il a dit.

— Est-ce que vous seriez prêt à le jurer sous serment devant un tribunal ? demanda Drake.

St. John hésita.

— Je n'en suis pas sûr.

Rubin, qui depuis quelques instants paraissait perdu dans ses pensées, dit soudain :

— Non, c'était bien « blind man ».

— Nom de Dieu, restez dans un camp ou dans l'autre ! s'exclama Trumbull.

— Ecoutez, dit Rubin avec un grand sérieux, le problème, c'est qu'il a dit « Entrez » à quelqu'un. Ça ne pouvait pas être à un voisin. Son appartement devait rester un sanctuaire. Aucun ami n'aurait pu y pénétrer. Il fallait quelque chose de plus. Réfléchissez. Quelles sont les seules personnes qu'il aurait laissées entrer ?

Gonzalo répondit avec un large sourire :

— Des femmes !

Rubin eut l'air écœuré.

— Oh, Seigneur !

Soudain ramené à un grand sérieux, Gonzalo dit sur un ton véhément :

— Et pourquoi pas ? N'essayez pas de me faire croire que Jones était un eunuque. Ils s'en sont donc pris à sa petite amie. Vous pensez bien qu'il l'a laissée entrer. Ils se sont embrassés et pendant ce temps, elle lui a

planté une belle petite lame entre les côtes. Vous croyez que ces choses-là n'arrivent jamais ?

St. John dit d'un air outré :

— Je n'ai jamais vu une femme étrangère à l'immeuble sur notre palier.

— Avec un peu de chance, vous n'auriez pas vu le meurtre non plus, dit Gonzalo. Je parie que c'était une blonde. Jim Drake a raison. Il a bien dit « blonde ».

— Il a dit « blind man », dit St. John. Même si vous transformez « blind » en « blond », ce que je ne suis pas prêt à accepter, je m'en tiens à « man ». Il s'agit donc bien d'un homme.

— D'ailleurs, dit Avalon qui avait eu une expression de forte réprobation dès le moment où une femme était entrée dans le jeu, il connaissait sûrement le nom de son amie. Il ne l'aurait pas appelée « la blonde ». Il aurait dit « Fifi » ou « Cocotte » ou même « ma petite amie ».

— Si vous me permettez de placer un mot, rugit Trumbull, je serais ravi de vous expliquer qu'il existe des règles très strictes au sujet des relations sexuelles quand on fait le genre de travail que faisait Jones. Ces agents doivent suivre certaines consignes bien précises. Inutile que je vous en donne les détails, mais vous pouvez être certains qu'aucun batifolage n'avait lieu dans l'appartement de Jones.

— Les gens ne suivent pas toujours les règles, dit Gonzalo avec entêtement.

Rubin reprit :

— Revenons-en donc à ce que je disais avant que Mario ne m'interrompe avec ses inepties. Quelles sont les seules personnes que Jones aurait laissées entrer dans son appartement ? Qui donc pouvait s'approcher assez de lui pour lui planter un couteau dans le corps ? Eh bien, un autre agent secret.

— Quoi ! s'exclama Trumbull avec colère.

— Pourquoi pas ? demanda Rubin. Si on a déjà vu des maîtresses meurtrières, on a également déjà vu des agents doubles trahir leur camp d'origine. D'ailleurs, Jones l'a laissé entendre.

— Quand ? Comment ? dit Trumbull, dont la colère ne s'était pas apaisée.

— Réfléchissez un peu. S'il s'agissait bien d'un traître, quelle aurait été la dernière réaction de Jones ? Peut-être pas le regret de mourir. Il avait dû se faire à cette idée des années plus tôt. Ce qu'il ne digérait pas, c'est d'avoir été trahi. Par un collègue en qui il avait toute confiance, quelqu'un

de la maison, qui pouvait manœuvrer sans attirer les soupçons. Il s'est donc demandé comment personne n'avait réussi à comprendre son jeu. Agonisant, il perçoit quelqu'un qui se penche au-dessus de lui et ses dernières paroles sont amères. Il s'exclame : « Ils sont aveugles ! »[26]

Et l'air triomphant, Rubin s'appuya au dossier de sa chaise. Il y eut un silence, puis St. John dit :

— Ce n'est pas ce qu'il a dit, ni surtout le ton qu'il a employé. Ce n'était pas une phrase exclamative mais quelques mots dits sans passion et destinés à communiquer un renseignement, un point c'est tout.

— Je ne crois pas qu'un traître ait été impliqué là-dedans, dit Trumbull.

— Evidemment, dit Rubin. C'est ce qui fiche par terre la moitié des organisations comme la vôtre. Quand vous vous rendez compte que certains braves garçons de votre réseau ne sont en fait que des vilains garnements qui jouent un double jeu, c'est que vous vous êtes déjà fait avoir.

» D'ailleurs, poursuivit-il, tout s'enchaîne. Le type est déjà venu dans l'appartement, mais il s'est toujours arrangé pour ne pas se faire repérer par le gardien. Il ne tient pas non plus à ce qu'on le voie sur le palier. Il sait que l'ascenseur peut mettre plusieurs minutes à arriver, puisqu'il est déjà venu. Donc, il vérifie qu'il n'y a personne dans le couloir en regardant par le judas, et puis il laisse la porte légèrement entrebâillée derrière lui.

» S'il entend le moindre bruit indiquant que quelqu'un s'apprête à venir le rejoindre sur le palier, il se réfugiera dans l'appartement jusqu'à ce que la voie soit libre. Avant que l'ascenseur n'arrive à l'étage, il aura le temps de retourner fermer la porte de l'appartement. »

— Et si quelqu'un sort de l'ascenseur au moment où il y entre ? demanda Gonzalo.

— Deux personnes qui se croisent pendant deux secondes, ce n'est pas la même chose que devoir attendre l'ascenseur avec quelqu'un qui descend avec vous. Le problème, c'est que par une malheureuse coïncidence pour l'assassin, St. John est sorti de chez lui au moment précis où l'ascenseur est arrivé.

» Si le meurtrier était retourné dans l'appartement, il aurait encore pu être en sécurité, mais la porte de l'ascenseur était ouverte et la tentation était grande de s'y engouffrer et de descendre tant qu'il en avait la possibilité. Et c'est ce qu'il a fait. Cette décision prise au dernier moment

n'était pas la bonne, puisque ça l'a obligé à laisser la porte de l'appartement entrebâillée. »

— C'est vraiment pas malin ! dit Gonzalo. S'il ne voulait pas qu'on sache qu'il était sur ce palier, pourquoi n'est-il pas descendu par l'escalier pour attendre l'ascenseur à un autre étage ?

— Le problème avec vous, Mario, c'est que vous habitez un immeuble ancien, dit Rubin d'un air sarcastique. Tous ceux qui habitent une tour, eux, n'empruntent jamais l'escalier. On oublie même qu'il existe.

— Tout cela est très joli, mais comment pouvez-vous prouver ce que vous avancez ? dit Trumbull.

— Je n'ai pas à le faire, dit Rubin. Je vous ai donné des éléments qui répondent à toutes les objections que vous pouvez élever, et c'est à vous d'apporter les preuves. Inutile que vos services perdent leur temps à vérifier l'emploi du temps de tous les locataires de l'immeuble. Qu'ils vérifient celui de leurs propres hommes. Ils trouveront le coupable… et j'espère que ce n'est pas vous, Tom.

— Si vous croyez que nos agents ne sont pas sous constante surveillance, vous êtes encore plus fou que vous ne vous efforcez de le paraître, Manny, grommela Trumbull. Nous passons trop de temps à essayer de corrompre le camp adverse pour aller imaginer que nos ennemis n'essaient pas de nous corrompre. Et puisque nous y réussissons parfois, nous en déduisons qu'eux aussi ils y réussissent parfois. Je n'irai pas jusqu'à affirmer qu'un de nos agents n'a absolument pas pu faire ça, mais nom de Dieu, c'est une quasi-certitude. Je ne croirais à une trahison qu'à condition de ne trouver aucune autre explication.

— Parce que vous en avez trouvé une autre ? demanda Rubin. Vous avez trouvé une raison pour expliquer que Jones ait pu dire « Entrez » à quelqu'un et ensuite marmonner quelque chose qui ressemble à « l'homme aveugle » ?

Trumbull s'écria alors avec une soudaine énergie :

— Où est passé Henry ? Henry !

— Oui, Monsieur, répondit Henry de sa voix tranquille. Vous désirez quelque chose ?

— Absolument. Est-ce que vous avez suivi la conversation ?

— Oui, Monsieur.

— Alors, dites à Manny qu'il se trompe.

Une ombre de sourire flotta sur le visage d'Henry, sans rides malgré ses soixante ans.

— M. Rubin est, comme toujours, extrêmement ingénieux et

persuasif. Je suppose que tout ce qu'il a dit est juste, à l'exception de l'identité du meurtrier.

— Allons bon ! dit Rubin. Henry, est-ce que vous voulez nous faire croire que vous connaissez le coupable ?

— Je crois que l'assassin s'appelle Peter Wanko. Du moins, c'est le nom qu'il a adopté. Il aurait été peu sage pour lui de disparaître juste après l'assassinat, mais d'après ce que j'ai compris, il a donné sa démission et…

— Henry ! rugit Trumbull. Qu'est-ce que vous nous chantez là ?

— Je suis désolé, Monsieur, répondit Henry, mais dans votre empressement à vouloir convaincre l'assemblée que M. Jones menait une vie très recluse, vous avez oublié que tout locataire, aussi porté à la réclusion et aux soupçons soit-il, laissera entrer chez lui, presque à tout moment, un certain nombre de gens.

— Et qui sont ces gens ?

— Eh bien, monsieur, le personnel d'entretien. Des réparations doivent bien être effectuées de temps à autre, et il est probable que M. Jones ne s'y opposait pas lorsqu'elles étaient nécessaires. Si le camp adverse désirait tuer M. Jones et s'il avait réussi à placer un agent dans l'équipe d'entretien de l'immeuble, le reste n'était qu'une question de temps.

Gonzalo acquiesça vigoureusement.

— Bien sûr. Dès que Jones avait besoin qu'on vienne lui réparer quelque chose…

— Peut-être pas aussi vite, monsieur Gonzalo, dit Henry. La procédure habituelle était sans doute la suivante : Jones appelait le gérant de l'immeuble pour qu'il lui envoie quelqu'un. On savait alors à quel moment le réparateur se trouvait chez lui. Il aurait donc immédiatement été soupçonné. Dans ce cas, même un assassin patenté préférerait s'enfuir s'il en avait la possibilité.

— Et alors ? demanda Trumbull.

— J'imagine, Monsieur, que ce Peter Wanko a cultivé des liens amicaux avec M. Jones. Il le saluait respectueusement, lui demandait si tout allait bien. Wanko est entré dans l'équipe d'entretien il y a un an et il a eu tout le temps nécessaire. Quant à M. Jones, il était poli avec lui, j'en suis sûr, bien qu'il n'ait jamais connu son nom. Je suppose que quand Wanko effectuait quelque tâche chez lui, il faisait du bon travail, il recevait un bon pourboire, et il s'en montrait reconnaissant, comme il se doit. Il semble donc tout naturel qu'il ait proposé à M. Jones de l'appeler

directement, sans passer par le gérant, quand il voulait faire exécuter quelques petits travaux. Il a pu lui dire : « Je m'en occuperai, monsieur, ça ira plus vite. »

» Et finalement, M. Jones s'est mis à s'adresser directement à Wanko. Il l'a peut-être croisé dans le hall et il lui a dit qu'il avait besoin de faire réparer quelque chose, et qu'il serait chez lui à quatre heures de l'après-midi ce jour-là. Wanko est donc monté chez lui sans que personne ne sache où il se trouvait et il a pris soin de ne pas se faire remarquer. Puisqu'il venait à la suite de son appel, M. Jones n'a pas hésité à le laisser entrer. Et c'est alors que Wanko l'a tué.

Le silence fut lourd jusqu'à ce que St. John finisse par dire :

— Mais cette théorie semble encore plus tirée par les cheveux que celle de M. Rubin. Je connais Peter Wanko et c'est quelqu'un qui n'est absolument pas dangereux. Comment pouvez-vous prouver ce que vous venez de dire ?

— Il y a les dernières paroles de M. Jones, que vous nous avez vous-même rapportées, dit Henry. Vous vous rappelez qu'avant le dîner, lorsqu'il était question de limericks, M. Halsted a évoqué la souplesse de la langue anglaise et a insisté sur le fait que certains mots pouvaient avoir des fonctions différentes dans la phrase. Il m'est donc venu à l'esprit que dans « the blind man », « blind », qui est normalement utilisé comme adjectif et signifie non-voyant, peut également s'employer comme substantif. Vous avez mentionné un store[27] qui pendait et qui avait l'air cassé. Un « blind man » peut être un réparateur de stores.

» Par conséquent, vers la fin de la discussion de ce soir, j'ai appelé le Winston Arms, j'ai eu le gardien de nuit, je lui ai dit que j'avais quelque chose de délicat à faire réparer et qu'on m'avait recommandé la personne qui s'occupait des stores du Winston Arms.

» – Oh, vous voulez parler de Peter Wanko, m'a dit le gardien. En fait, il n'a théoriquement pas le droit de travailler en dehors de l'immeuble, mais comme il a donné sa démission, vous pourrez peut-être l'employer.

» Et il m'a donné le numéro de téléphone et l'adresse de Wanko. »

— Bon Dieu ! dit Trumbull.

Il se précipita dans l'escalier et revint moins de cinq minutes plus tard. Il arborait un large sourire.

— Tout va bien, Henry. Ils avaient trouvé le type. Ils l'ont arrêté il y a trois heures, pendant que nous étions en train de prendre l'apéritif.

— Comment ont-ils fait pour le soupçonner ? demanda St. John.

— Apparemment, ils ont suivi le même raisonnement qu'Henry… sauf qu'il leur a fallu une semaine pour arriver à ce résultat, dit Trumbull avec satisfaction.

— Ils ne pouvaient pas compter sur l'aide des Veufs Noirs, Monsieur, dit Henry.

REMARQUE

Comme beaucoup de gens le savent déjà, je ne prends jamais l'avion et je n'aime pas voyager, quel que soit le moyen de transport. Je suis casanier.

Donc, quand je prends des vacances et que j'en profite pour écrire une nouvelle sur les Veufs Noirs, je me trouve généralement quelque part au nord de l'État de New York ou dans quelque localité pas très éloignée de mon domicile.

Mais de temps en temps, je fais une croisière. Prendre le bateau ne me dérange pas. En fait, j'aime bien ça tant que j'arrive à ne pas penser qu'il n'y a que trois centimètres d'acier entre des centaines de mètres d'eau et moi. …

Il se trouve que « Il n'est de pire aveugle…» (« None So Blind ») a été écrit aux Bermudes. En fait, au moment où la climatisation du Statendam, qui était notre bateau pour l'occasion, a été brièvement interrompue pour être réparée, Janet et moi sommes allés dans un hôtel somptueux, nous avons trouvé une salle de conférences climatisée qui était libre, et nous y sommes restés deux ou trois heures dans un parfait confort. C'est là que j'ai terminé mon histoire.

Cette nouvelle a été publiée dans le numéro de juin 1979 d'*EQMM*.

Juste pour vous prouver que je ne rejette pas toujours les modifications de Fred, je vous dirai que mon titre original était « Entrez » (« Corne in »). Dès que j'ai découvert celui que Fred avait trouvé, j'ai été consterné par mon manque d'imagination et j'ai regretté de ne pas y avoir pensé moi-même.

A REBOURS

Si Emmanuel Rubin savait comment faire pour ne pas être didactique, il ne mettait jamais cette connaissance en pratique.

— Quand vous écrivez une nouvelle, il vaut mieux que vous sachiez comment elle se termine, dit-il. C'est seulement pour le lecteur que c'est la fin. Pour l'écrivain, c'est le commencement. Si vous ne savez pas exactement où vous allez à chaque instant de votre travail d'écriture, vous n'arriverez nulle part.

Le jeune homme que Thomas Trumbull avait invité au banquet mensuel des Veufs Noirs semblait ouvrir grand ses yeux, fixant la barbe grise hirsute et tremblante de Rubin et ses verres épais et miroitants. Il semblait également ouvrir grandes ses oreilles pour écouter la voix ferme et riche en décibels de Rubin.

L'invité était visiblement âgé d'un peu plus de vingt ans, il était très mince, il avait un front quelque peu proéminent et un menton assez fuyant. Ses vêtements resplendissants laissaient à penser qu'il s'était fendu d'un costume neuf pour cette grande occasion. Il s'appelait Milton Peterborough.

— Est-ce que cela veut dire qu'il faut rédiger un plan, monsieur Rubin ? demanda-t-il avec un léger tremblement dans la voix.

— Non, répondit catégoriquement Rubin. Vous pouvez, si vous en avez envie, mais moi, je ne le fais jamais. Vous n'avez pas besoin de connaître la route exacte que vous allez emprunter. Il faut que vous connaissiez votre destination, voilà tout. Ensuite, n'importe quelle route vous y conduira. Lorsque vous commencez à écrire, vous êtes déjà arrivé à destination et vous regardez constamment derrière vous. C'est ce regard à rebours qui va vous guider.

Mario Gonzalo esquissait rapidement et soigneusement une caricature de l'invité. Il lui avait agrandi les yeux d'une manière incroyable et il les avait emplis d'une innocence enfantine.

— Allons, Manny, dit-il, ne s'intéresser qu'aux rebondissements de l'intrigue peut convenir aux petites histoires policières que vous écrivez, mais un véritable écrivain, lui, s'intéresse aux personnages. Il crée des

personnes, qui agissent en accord avec leur caractère, et c'est ça qui fait évoluer le récit, probablement à la grande surprise de l'auteur.

Rubin se retourna lentement et dit :

— Si vous parlez de longs romans invertébrés, Mario, à supposer que vous parliez bien de quelque chose, il est en effet possible qu'un écrivain expérimenté ou doué aille à l'aventure et réussisse à produire quelque chose d'acceptable. Mais on arrive toujours à reconnaître les livres écrits sur le principe du « je ne sais pas où je vais mais j'y vais ». Même si vous leur pardonnez leur manque de construction en raison des qualités qu'ils possèdent par ailleurs, vous avez bien à le leur *pardonner,* ce qui réclame un effort et représente un inconvénient. En revanche, un récit qui offre une intrigue bien construite, où tout s'enchaîne bien, voilà ce qu'il y a de plus noble en littérature. Il peut être mauvais, mais il ne demande jamais à ce qu'on lui pardonne quoi que ce soit. Avec une vision à rebours…

À l'autre bout de la pièce, Geoffrey Avalon jeta un regard résigné à Rubin et dit :

— A mon avis, Tom, c'était une erreur d'annoncer dès le début à Manny que ce jeune homme avait l'ambition de devenir écrivain. Ça a fait ressortir ce qu'il y a de pire en lui, ou, en tout cas, de plus verbeux.

De son index, Avalon remua alors les glaçons qui étaient dans son verre et il rapprocha ses sourcils noirs de façon menaçante.

— En fait, dit Thomas Trumbull avec une expression d'une placidité inhabituelle sur son visage ridé, le gamin voulait faire la connaissance de Manny. Il admire ses nouvelles, Dieu seul sait pourquoi ! À vrai dire, c'est le fils d'un de mes amis, c'est un gentil jeunot et je me suis dit qu'en l'amenant ici, je pourrais lui montrer l'envers du décor.

— Et nous, ça ne nous fait pas de mal de voir de la jeunesse de temps en temps, dit Avalon. Mais ce qui me plaît moins, c'est de devoir subir les théories littéraires de Rubin. Henry !

Avec l'efficacité et la quiétude qui le caractérisaient, le serveur qui s'occupait de tous les banquets des Veufs Noirs se retrouva immédiatement à côté d'Avalon sans avoir pour autant donné l'impression de bouger pour y arriver.

— Oui, Monsieur ?

— Henry, que sont ces étranges choses que j'aperçois ? lui demanda Avalon.

— Ce soir, nous avons un buffet, dit Henry. Le chef a préparé divers plats indiens et pakistanais.

— Avec du curry ?

— Avec beaucoup de curry, Monsieur, à la demande de M. Trumbull.
Trumbull eut l'air furieux en voyant le regard accusateur d'Avalon.
— J'avais envie de curry, et c'est moi qui suis l'hôte.
— Et Manny n'en mangera pas et il sera insupportable.
Trumbull haussa les épaules.
Rubin ne fut pas vraiment insupportable, mais il força considérablement le ton. Seul Roger Halsted avait l'air de ne pas être gêné par cette diatribe rubinienne contre tout ce qui était indien.
— Un buffet est une très bonne idée, dit Halsted avant de se tapoter les lèvres de sa serviette et de se resservir une troisième fois de tout, un sourire béat flottant sur son visage.
— Roger, si vous ne vous arrêtez pas de manger, nous allons commencer à cuisiner l'invité pendant que vous mastiquerez, dit Trumbull.
— Allez-y, répondit gaiement Halsted. Ça m'est égal.
— Ça ne vous sera plus égal cette nuit, quand votre paroi stomacale sera en feu, dit Rubin.
— Et c'est vous qui devez commencer à le cuisiner, dit Trumbull.
— Si toutefois vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je parle la bouche pleine, dit Halsted.
— Alors, commencez donc.
Halsted dit d'une voix pâteuse :
— Comment justifiez-vous votre existence, Milton ?
— J'en suis incapable, dit Peterborough, un peu haletant. Peut-être plus tard, quand j'aurai eu mes examens.
— A quelle université et en quoi êtes-vous inscrit ?
— A Columbia, en chimie.
— En chimie ? dit Halsted. Je pensais que vous étiez étudiant en lettres. J'ai cru comprendre, à l'apéritif, que vous vouliez être écrivain, je me suis trompé ?
— Tout le monde a le droit de vouloir être écrivain, dit Peterborough.
— De vouloir, dit Rubin d'un air sombre.
— Et qu'est-ce que vous voulez écrire ? demanda Halsted.
Peterborough hésita et dit, un peu sur la défensive :
— Eh bien, j'ai toujours été amateur de science-fiction. En tout cas, depuis l'âge de neuf ans.
— Seigneur ! marmonna Rubin, les yeux levés au ciel en une supplication muette.
Gonzalo dit immédiatement :

— De la science-fiction ? C'est ce qu'écrit votre ami Isaac Asimov, n'est-ce pas, Manny ?

— Il n'est pas mon ami, dit Rubin. C'est par admiration désespérée qu'il s'accroche à moi.

Trumbull éleva la voix.

— Est-ce que vous voulez bien cesser vos apartés, tous les deux ? Continuez, Roger.

— Avez-vous déjà écrit de la science-fiction ?

— J'ai essayé, bien que je n'aie encore jamais rien envoyé à un éditeur. Mais je vais le faire. Il le faut.

— Pourquoi le faudrait-il ?

— Parce que j'ai fait un pari.

— Quel genre de pari ?

— C'est-à-dire que… dit Peterborough d'un air désemparé. C'est assez compliqué… et embarrassant.

— Les complications ne nous font pas peur, et nous essaierons de ne pas nous sentir embarrassés, dit Halsted.

— Eh bien… dit Peterborough tandis qu'apparaissait sur son visage quelque chose qu'on n'avait pas vu depuis des années au cours d'un banquet des Veufs Noirs, à savoir un rouge bien soutenu. C'est cette fille. Je suis fou d'… je l'aime bien. Elle, je ne crois pas qu'elle m'apprécie beaucoup, mais je l'aime quand même. Le problème, c'est qu'elle a un faible pour un basketteur, un parfait idiot… un mètre quatre-vingt-douze jusqu'aux sourcils, et au-dessus, le néant.

Peterborough hocha la tête et poursuivit :

— Je n'ai pas grand-chose qui plaide en ma faveur. Je ne peux pas l'impressionner avec de la chimie, mais comme elle est étudiante en lettres, je lui ai montré certaines de mes nouvelles. Elle m'a demandé si j'avais déjà publié quelque chose et je lui ai dit que non. Mais j'ai ajouté que j'avais l'intention d'écrire une histoire que j'enverrais à un éditeur et elle s'est mise à rire. Ça m'a embêté et j'ai pensé à quelque chose. Il paraît que Lester del Rey…

Rubin l'interrompit.

— Qui ça ?

— Lester del Rey. C'est un auteur de science-fiction.

— Un de plus ? dit Rubin. Je n'ai jamais entendu parler de lui.

— D'accord, ce n'est pas Isaac Asimov, reconnut Peterborough, mais il n'est pas mal. En tout cas, voilà comment il a commencé : il venait de lire une nouvelle de science-fiction qu'il avait trouvée vraiment mauvaise et il

a dit à sa petite amie : « Merde, je peux faire mieux ». Elle lui a répondu : « Chiche », il l'a fait et il a réussi à se faire publier.

» Alors quand cette fille s'est mise à rire, je lui ai dit : « Je te parie que je vais en écrire une qui sera publiée. « Elle m'a dit : « Je te parie que non », et je lui ai dit : « Je te parie un rendez-vous contre quinze dollars. Si je place ma nouvelle, tu viens dîner et danser avec moi un soir que j'aurais choisi. « Et elle a été d'accord.

» Alors maintenant, il faut absolument que j'écrive cette nouvelle, parce qu'elle m'a dit qu'elle sortirait avec moi si je l'écrivais et si elle l'aimait, même si elle n'était pas publiée… ce qui veut peut-être dire qu'elle m'aime plus que je ne le crois. »

James Drake, qui avait écouté d'un air pensif, en lissant d'un doigt son petit bout de moustache grise, dit :

— Ou qu'elle est parfaitement convaincue que vous n'écrirez même pas cette nouvelle.

— Mais je vais le faire, dit Peterborough.

— Alors, allez-y, dit Rubin.

— Il y a un hic. Je sais que je suis capable de l'écrire. J'ai trouvé quelque chose de bon. Je sais même comment ça va se terminer, de sorte que je peux avoir ce regard à rebours dont vous avez parlé, monsieur Rubin. Ce qui me manque, c'est un mobile.

— Un mobile ? fit Rubin. Je croyais que vous écriviez une histoire de science-fiction.

— Oui, monsieur Rubin, mais une histoire *policière* de science-fiction, et il me faut un mobile. J'ai déjà trouvé la façon d'opérer, mais je ne sais pas pour quelle raison le meurtre sera commis. C'est pourquoi je me disais qu'en venant ici, je pourrais en discuter avec vous.

— Vous pourriez faire quoi ?

— Pas mal avec vous, monsieur Rubin. J'ai lu vos histoires policières… je ne lis pas seulement de la science-fiction, et je les trouve formidables. Vous savez toujours tellement bien vous y prendre pour inventer des mobiles. Je pensais que vous pourriez m'aider à m'en sortir.

Rubin haletait et il donnait vraiment l'impression d'exhaler du feu. Il avait pas mal mangé du riz et de la salade, et, uniquement parce qu'il était affamé, il avait pris deux fois du dessert, qui était une coupe aux marrons. Il était pas d'humeur à céder à la douce logique dont il faisait parfois montre.

— Dites-moi si je me trompe, monsieur l'étudiant, dit-il. Vous avez fait un pari. Vous allez pouvoir tenter votre chance avec une fille, si tant est

que vous sachiez en profiter, en écrivant une nouvelle qui lui plaira et qui sera peut-être publiée… et maintenant vous voulez gagner votre pari et rouler la fille en me demandant d'écrire cette nouvelle à votre place. C'est bien ça ?

— Non, monsieur, ce n'est pas ça, dit Peterborough sur un ton insistant. C'est moi qui vais l'écrire. Je voudrais seulement que vous m'aidiez à trouver un mobile.

— Et à part ça, c'est vous qui allez l'écrire ! dit Rubin. Et si je vous la dictais ? Vous pourriez toujours l'écrire. Vous pourriez la recopier de votre propre main.

— Ce n'est pas du tout la même chose.

— Si, mon jeune ami, et autant qu'on s'en tienne là : ou vous écrivez vous-même cette histoire, ou vous dites à cette fille que vous n'en êtes pas capable.

Milton Peterborough regarda autour de lui d'un air désespéré.

— Bon sang, Manny, pourquoi monter sur vos grands chevaux comme ça ? dit Trumbull. Je vous ai entendu dire un million de fois que, les idées, ce n'était pas ce qui manquait, mais que c'était l'écriture qui était le plus difficile. Alors donnez-lui une idée. Il lui restera toujours le plus difficile à faire.

— Non, dit Rubin en se reculant de la table et en croisant les bras. Si tous autant que vous êtes, vous avez un sens moral atrophié, allez-y, donnez-lui des idées… à condition que vous en soyez capables.

— Très bien, dit Trumbull. En ma qualité d'hôte, je pourrais régler la question arbitrairement, mais je vais la soumettre à un vote. Combien parmi vous ont envie d'aider le gamin, dans la mesure de leurs moyens ?

Il leva la main, et Gonzalo et Drake en firent autant.

Avalon s'éclaircit la gorge d'un air hésitant.

— J'ai bien peur de devoir me ranger aux côtés de Manny. Ce serait tromper la jeune fille, dit-il.

— En tant que professeur, je me dois de réprouver toute aide extérieure lors d'une épreuve, dit Halsted.

— Nous sommes à égalité, dit Rubin. Qu'est-ce que vous allez faire, Tom ?

— Nous n'avons pas tous voté, dit Trumbull. Henry est un Veuf Noir et son vote va nous départager. Henry ?

Henry hésita un bref instant.

— Le fait que je sois simplement membre honoraire, Monsieur, ne me donne pas vraiment le droit de…

— Vous n'êtes pas un Veuf Noir honoraire, Henry. Vous êtes un Veuf Noir. À vous de trancher !

— Rappelez-vous, Henry, que vous êtes l'honnêteté personnifiée, dit Rubin. Quelle est votre réaction quand quelqu'un essaie de rouler une jeune fille ?

— N'essayez pas de rallier des suffrages, dit Trumbull. Allez-y, Henry.

Henry plissa le front, ce qu'il faisait rarement.

— Je n'ai jamais prétendu être d'une honnêteté extraordinaire, mais si je l'étais, je pourrais considérer que nous avons aujourd'hui un cas particulier. Juliette a dit à Roméo : « Les parjures des amoureux, font, dit-on, rire Jupiter. » Pourrions-nous faire une exception ?

— Vous me surprenez, Henry, dit Rubin.

Henry répondit :

— Ce qui me fait peut-être hésiter, c'est qu'à mon avis il ne s'agit pas d'un affrontement entre le jeune homme et la jeune fille, mais plutôt entre un littéraire et un athlète. Nous sommes tous des gens qui aiment les livres et compte tenu de l'époque à laquelle nous vivons, nous avons peut-être tous perdu l'amour d'une jeune femme au profit d'un sportif. Je suis gêné de vous avouer que c'est mon cas. Donc, il est plus ou moins certain que…

— Eh bien, pas moi, dit Rubin. Je n'ai jamais perdu l'amour d'une fille…

Il marqua une pause, soudain perdu dans ses pensées, puis il ajouta d'un ton tout différent :

— Bon, ça n'a rien à voir avec la question. Très bien, si je suis en minorité, je suis en minorité. Alors, c'est quoi, votre histoire, Peterborough ?

Le visage de Peterborough était empourpré et sur sa tempe courait un filet de sueur.

— Je ne vous raconterai pas toute l'histoire que j'ai imaginée, mais je vous résumerai simplement le point sur lequel j'ai besoin d'aide, dit-il. Je ne voudrais vous demander que le strict minimum. Je ne le ferais d'ailleurs même pas si ça n'était pas… si important pour moi.

Il cala. Rubin dit avec un calme surprenant :

— Continuez. Ne vous inquiétez pas pour ça. Nous comprenons.

— Merci, je vous en suis reconnaissant, dit Peterborough. J'ai donc deux personnages, que j'appellerai l'Assassin et la Victime. J'ai trouvé comment l'Assassin va s'y prendre pour tuer et comment il va se faire attraper, et je n'en parlerai donc pas. L'Assassin et la Victime sont tous

deux des fanatiques d'éclipses.

Avalon l'interrompit.

— Et vous-même, monsieur Peterborough, êtes-vous un fanatique d'éclipses ?

— Oui, monsieur. J'ai des amis qui se déplacent dans le monde entier pour voir toutes les éclipses qui se produisent, même si elles ne sont qu'à cinq pour cent, mais moi, je ne peux pas me le permettre financièrement, et je n'en ai pas le temps non plus. Je vais seulement en voir quand ça m'est possible. J'ai un télescope et un matériel photographique.

— Bien ! dit Avalon. Quand on veut parler d'éclipses, ça aide d'y connaître quelque chose. Essayer d'écrire sur un sujet dont on ignore tout est le plus sûr moyen d'échouer.

— Est-ce que la jeune fille qui vous intéresse se passionne aussi pour les éclipses ? demanda Gonzalo.

— Non, répondit Peterborough. J'aimerais bien que ce soit le cas.

— Vous savez, si elle ne partage pas vos centres d'intérêt, vous pourriez essayer de trouver quelqu'un d'autre, suggéra Gonzalo.

Peterborough secoua la tête.

— Je ne crois pas que les choses soient aussi simples, monsieur Gonzalo.

— Sûrement pas, dit Trumbull. Taisez-vous donc, Mario, laissez-le parler.

Peterborough reprit :

— L'Assassin et la Victime prennent tous les deux des photos d'une éclipse et, contre toute attente, c'est la Victime, le sous-fifre, le perdant-né, qui prend le meilleur cliché, et l'Assassin, incapable de le supporter, décide de tuer la Victime. Ensuite, je n'ai plus de problème.

— Eh bien, vous tenez votre mobile, dit Rubin. Où est la difficulté ?

— La difficulté, c'est de savoir comment on peut prendre un meilleur cliché. Une photo d'éclipse est une photo d'éclipse. Certaines sont meilleures que d'autres, mais à supposer que les deux photographes soient compétents, il ne peut pas y avoir une grande différence. En tout cas, rien qui justifie un meurtre.

Rubin haussa les épaules.

— Vous pouvez construire votre histoire de manière à ce que même une petite différence justifie un meurtre… mais j'admets qu'il faudrait pour cela une certaine expérience. Laissez tomber l'éclipse. Essayez autre chose.

— Je ne peux pas. Tout ce qui concerne le meurtre, l'arme du crime et

la découverte de l'assassin dépend des photos et des éclipses. Il faut donc que je garde ça.

— Qu'est-ce qui en fait une nouvelle de science-fiction, jeune homme ? demanda Drake d'une voix douce.

— Je ne vous l'ai pas expliqué, n'est-ce pas ? J'essaie d'en dire le moins possible. Pour ce que je veux faire, j'ai besoin d'ordinateurs perfectionnés et d'un matériel de photo futuriste. L'un des deux personnages, je n'ai pas encore décidé lequel, prendra une photo de l'éclipse à partir d'un avion stratosphérique.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas mettre le paquet ? dit Gonzalo. Tant qu'à faire de la science-fiction… Ecoutez, laissez-moi vous dire comment je vois ça. L'Assassin et la Victime sont des fanatiques d'éclipses et l'Assassin est le plus doué… donc, faites-lui utiliser l'avion et prendre la meilleure photo d'éclipse qu'on ait jamais vue, à cause d'un nouveau dispositif photographique de son invention. Et puis vous annoncerez, contre toute attente, que la Victime a fait mieux, en allant prendre la photo de l'éclipse sur la Lune. L'Assassin sera furieux de ne pas être le meilleur et il se laissera aller à une rage aveugle. Et voilà.

Rubin dit avec énergie :

— Une photo d'éclipse prise sur la Lune ?

— Pourquoi pas ? dit Gonzalo d'un air vexé. Nous pouvons déjà aller sur la Lune, par conséquent, nous pouvons d'autant plus le faire dans une nouvelle de science-fiction. Et il n'y a pas de pesanteur sur la Lune, je ne me trompe pas ? Il n'y a pas d'air. Inutile d'être un savant pour le savoir. On fait de meilleures photos sans air. Des photos plus nettes. Ce n'est pas vrai, Milton ?

Peterborough répondit :

— Oui, mais…

Rubin lui coupa la parole.

— Mario, écoutez-moi bien, dit-il. Une éclipse de Soleil se produit quand la Lune se trouve exactement entre le Soleil et la Terre. Pour les observateurs situés sur la Terre, le Soleil est alors occulté parce que le corps opaque de la Lune est carrément devant lui. Nous sommes, sur Terre, dans l'ombre de la Lune. Maintenant si vous êtes sur la Lune, ajouta-t-il d'une voix plus coupante, comment pouvez-vous vous débrouiller pour être dans l'ombre de la Lune ?

— Pas si vite, Manny, dit Avalon. Il y a éclipse et éclipse. On peut aussi parler d'éclipse quand la Terre se trouve entre le Soleil et la Lune. Dans ce cas, c'est la Lune qui est dans l'ombre de la Terre et toute la Lune est

privée de lumière.

» Donc, voilà comment je vois les choses : l'Assassin prend, sur Terre, une belle photo d'éclipse, avec la Lune qui passe devant le Soleil. Il dispose d'un matériel perfectionné qu'il a lui-même inventé, de sorte que personne ne pourrait prendre une meilleure photo de la Lune occultant le Soleil. Mais la Victime le bat d'une longueur en prenant une photo d'éclipse encore plus impressionnante à partir de la Lune où, comme le dit Mario, il n'y a pas d'atmosphère, et qui montre la Terre passant devant le Soleil.

— Ce n'est pas la même chose, marmonna Peterborough.

— Ça, sûrement, dit Halsted qui avait repoussé sa tasse de café et se livrait à de rapides calculs. Vus de la Terre, la Lune et le Soleil ont apparemment la même taille, presque exactement la même. C'est là, bien entendu, pure coïncidence ; il ne s'agit absolument pas d'une nécessité astronomique. En fait, il y a une éternité, la Lune était plus proche, et paraissait donc plus grosse, et dans une éternité, la Lune sera… bon, passons. En réalité, la Terre est plus grosse que la Lune et une fois sur la Lune, vous voyez la Terre à la même distance que vous voyez la Lune lorsque vous vous trouvez sur la Terre. Par conséquent, la Terre vue dans le ciel lunaire paraît beaucoup plus grosse que la Lune, parce qu'en réalité elle l'est bien. Vous pigez ?

— Non, dit carrément Gonzalo.

Halsted eut l'air ennuyé.

— Eh bien, ne pigez pas, mais croyez-moi sur parole. Dans le ciel lunaire, la Terre paraît 3 fois 2/3 plus grosse que la Lune dans le ciel terrien. Ce qui veut dire que dans le ciel lunaire, la Terre est également plus grosse que le Soleil, parce que le Soleil a la même taille vu de la Terre et vu de la Lune.

— Et alors, qu'est-ce que ça change ? demanda Gonzalo. Si la Terre est plus grosse, elle cachera d'autant mieux le Soleil.

— Non, dit Halsted. Ce qui fait justement une éclipse, c'est que la Lune vient se superposer exactement sur le Soleil. Elle cache le disque brillant du Soleil et permet à sa couronne solaire, c'est-à-dire à l'atmosphère qui l'entoure, de luire autour du Soleil masqué. La couronne envoie ses rayons dans toutes les directions à cause de la lumière de la pleine Lune, et il le fait en dessinant des courbes et des flèches délicates.

» En revanche, si vous avez un corps aussi important que la Terre placé devant le Soleil, il couvrira non seulement la sphère lumineuse, mais également sa couronne. Vous ne verrez donc rien.

— C’est là supposer que la Terre se trouve exactement devant le Soleil, dit Avalon. Si vous observez l’éclipse au moment où la Terre n’est pas encore ou n’est plus exactement devant le Soleil, vous verrez au moins une partie de la couronne solaire derrière la sphère terrestre.

— Une éclipse partielle, ce n’est pas la même chose, dit Peterborough.

Il y eut un bref silence, puis Drake dit :

— J’espère que vous ne verrez aucun inconvénient à ce qu’un chimiste tente sa chance, jeune homme. J’essaie de me représenter la Terre en train de passer devant le Soleil. Et à ce moment-là, il y a quelque chose à prendre en considération : la Terre a une atmosphère et la Lune n’en a pas.

» Quand la Lune passe devant le Soleil, ceci étant vu de la Terre, la surface de la Lune se détache bien sur le Soleil. Quand la Terre passe devant le Soleil, vue de la Lune, la frontière de la Terre n’est pas nette et le Soleil brille à travers l’atmosphère de la Terre. Est-ce que vous pouvez utiliser cette différence dans votre histoire ?

— A vrai dire, j’avais pensé à ça, dit Peterborough. Même quand le Soleil est complètement masqué par la Terre, sa lumière est réfléchie par l’atmosphère terrestre qui prend une couleur rouge orangé visible de la Lune. C’est comme si, sur la Lune, on voyait un coucher de soleil tout autour de la Terre. Et ce n’est pas pure théorie. Quand il y a une éclipse totale de Lune, elle a généralement l’aspect d’un cercle faiblement lumineux rouge brique qui luit dans l’atmosphère terrestre illuminée par le soleil couchant.

» Lorsque l’éclipse vue de la Lune progresse, la partie de l’atmosphère qui vient de passer devant le Soleil est plus brillante, mais sa luminosité décroît graduellement tandis que le reste devient plus brillant. Au plus fort de l’éclipse, si vous observez le phénomène d’un lieu de la Lune où vous pouvez voir la Terre et le Soleil superposés, le cercle rouge orangé a la même luminosité partout… à condition qu’il n’y ait pas trop de nuages dans l’atmosphère de la Terre à ce moment-là. »

— Alors, nom de Dieu, n’est-ce pas là quelque chose de suffisamment spectaculaire pour que la Victime le photographie ? dit Drake. La Terre serait un trou noir dans le ciel, avec un mince cercle orange tout autour. Ce serait…

— Non, monsieur, dit Peterborough. Ce n’est pas la même chose. Ce serait monotone. Il n’y aurait qu’un cercle rouge orangé. Une fois la première photo prise, il n’y aurait plus rien à faire. Ça n’a rien à voir avec la couronne solaire qui peut varier à l’infini.

— Laissez-moi essayer à mon tour ! dit Trumbull. Vous voulez que la couronne soit visible tout autour, c'est ça, Milton ?

— Oui, monsieur.

— Arrêtez-moi si je me trompe, mais d'après mes lectures, j'ai cru comprendre que le ciel était bleu à cause de la diffraction de la lumière par l'atmosphère. Sur la Lune, qui n'a pas d'atmosphère, le ciel est noir. Les étoiles, qui sur Terre sont écrasées par la lumière diffuse de notre ciel bleu, ne le seraient pas dans le ciel sans atmosphère de la Lune. Elles seraient visibles.

— Oui, bien qu'à mon avis, les rayons aveuglants du Soleil les rendraient difficiles à voir.

— Ce n'est pas là l'important, dit Trumbull. Tout ce que vous auriez à faire, c'est de découper un cercle de métal opaque et de le tenir en l'air à une distance convenable de votre matériel de photo pour masquer le disque aveuglant du Soleil. On ne peut pas le faire sur Terre parce même si vous masquez le Soleil, la lumière diffuse du ciel va obscurcir la couronne. Sur la Lune, il n'y a pas de lumière diffuse dans le ciel et la couronne se détacherait bien.

— Théoriquement, c'est possible, dit Peterborough. En fait, on peut même le faire sur Terre en montant sur un sommet et en utilisant un coronographe. Ce ne serait toutefois pas vraiment ça, car ce n'est pas uniquement une question de lumière diffractée par l'atmosphère. Il y a de la lumière diffractée et réfléchie par le sol.

» La surface lunaire serait très violemment éclairée et la lumière arriverait de partout. Les photos que vous prendriez ne seraient pas bonnes. Vous comprenez, la raison pour laquelle la Lune se voit si bien sur la Terre est que son ombre n'arrive pas sur le télescope et sur l'appareil photo. Elle arrive sur tout le paysage environnant. Le faisceau d'ombre de la Lune peut, dans des conditions idéales, mesurer 256 kilomètres de large et couvrir 33 600 kilomètres carrés de la surface terrestre. Habituellement, il est considérablement plus réduit mais il suffit généralement à couvrir les environs immédiats… dans le cas d'une éclipse totale. »

— Donc, un objet opaque plus gros… commença Trumbull.

— Il faudrait qu'il soit bien gros et très éloigné pour provoquer cet effet, dit Peterborough. Ce serait trop encombrant.

— Attendez, je crois que j'ai trouvé quelque chose, dit Halsted. Vous auriez donc besoin d'un objet de grande taille. Supposez qu'il y ait des stations spatiales habitables sphériques dans l'orbite de la Lune. Si la

Victime se trouve dans un vaisseau spatial et arrive à mettre une station orbitale entre lui et le Soleil, elle peut lui fournir exactement ce qu'il lui faut. Il pourrait s'arranger pour s'en approcher suffisamment pour que l'ombre – qui, bien sûr, est conique et se rétrécit jusqu'à ne former qu'un point si on se trouve assez loin d'elle – soit juste assez importante pour englober tout son vaisseau. Il n'y aurait plus de surface pour réfléchir la lumière. Et voilà !

— Je n'avais pas pensé à ça, dit Peterborough d'un air gêné. C'est possible.

Halsted sourit et, de plaisir, son visage s'empourpra jusqu'à son front maintenant dégarni.

— Et bien, voilà une affaire réglée, dit-il.

— Je ne voudrais pas faire le difficile, dit Peterborough, mais… mais si nous introduisons le thème de l'espace, ça va créer des problèmes dans le reste de la nouvelle. C'est assez important que tout se passe sur Terre, ou à proximité, et qu'il y ait cependant quelque chose de si remarquable et de si inattendu que…

Il s'interrompit et Rubin termina la phrase à sa place.

— De si remarquable et de si inattendu que l'Assassin en devienne furieux et qu'il ait envie de se venger.

— Oui.

— Bon, dit Rubin, puisque c'est moi le maître des histoires policières ici, je crois que je vais pouvoir vous trouver quelque chose, sans trop nous éloigner de la Terre, dès que j'aurais éclairci quelques points. Vous dites que l'Assassin prend ses photos d'un avion. Pourquoi ?

— Oh ! C'est parce que quand elle tombe sur la Terre, l'ombre de la Lune se déplace rapidement, jusqu'à 2 300 kilomètres à l'heure, ce qui fait environ 640 mètres à la seconde. Si vous vous trouvez sur Terre et que vous restez au même endroit, une éclipse totale ne pourra pas durer plus de 7 minutes, après quoi l'ombre se déplacera. Et encore, il faut que la Terre soit plongée au maximum dans l'ombre de la Lune. Quand ce n'est pas le cas et que la Terre n'est pas au centre du cône d'ombre, l'éclipse totale peut durer à peine une ou deux minutes, ou même quelques secondes. En fait, plus de la moitié du temps, l'ombre que projette la Lune pendant une éclipse n'atteint pas du tout la surface terrestre et quand la Lune se trouve exactement devant le Soleil, le bord du Soleil est visible tout autour. C'est ce qu'on appelle une « éclipse annulaire ». Il y a alors suffisamment de lumière solaire qui passe malgré la Lune pour venir tout gâcher. Une éclipse annulaire ne vaut rien du

tout.

— Et en avion ? suggéra Rubin.

— En avion, vous pouvez faire la course avec l'ombre et prolonger ainsi une éclipse totale. Elle durera alors une heure ou plus, même si elle n'aurait duré qu'un temps très court si vous étiez resté au même endroit de la Terre. Vous avez beaucoup plus de temps pour prendre des photos et noter des observations scientifiques. Ce n'est pas de la science-fiction, ça se pratique déjà aujourd'hui.

— Peut-on prendre de bonnes photos quand on est dans un avion ? demanda Rubin. Est-ce que c'est assez stable ?

— Dans ma nouvelle, j'utilise un ordinateur pour guider l'avion, ce qui tient compte des changements de vents et procure une parfaite stabilité, répondit Peterborough. C'est là qu'intervient la science-fiction.

— Mais il n'en demeure pas moins que l'ombre de la Lune finit par quitter complètement la Terre, n'est-ce pas ?

— Oui, la trajectoire de l'éclipse ne couvre qu'une portion déterminée de la surface terrestre, et elle a un point de départ et un point d'arrivée.

— Exactement, dit Rubin. Bon, l'Assassin est persuadé que les photos qu'il a prises dans la stratosphère donneront les meilleurs clichés d'éclipse jamais obtenus, mais il ne prévoit pas que la Victime, elle, aura un vaisseau spatial. Ne vous inquiétez pas, il n'est pas nécessaire de s'éloigner beaucoup de la Terre. Le vaisseau spatial lui permettra simplement de suivre l'ombre de la Lune une fois qu'elle aura quitté la Terre. La Victime dispose donc d'encore plus de temps pour prendre ses photos et d'une plus grande stabilité, sans interférences atmosphériques d'aucune sorte. L'Assassin est pris à son propre piège car il s'aperçoit que la Victime, cette pauvre andouille, fait exactement la même chose que lui, mais le bat d'une longueur. Il perd la boule et se transforme en meurtrier.

Tout excité, Gonzalo leva les deux bras en l'air.

— Attendez ! Attendez ! Nous pouvons faire encore mieux que ça. Ecoutez, et cette éclipse annulaire dont vous avez parlé il y a un instant ? Vous avez dit que son ombre n'atteignait même pas la Terre.

— Oui, c'est exact.

— A quelle hauteur de la surface terrestre se trouve-t-elle ?

— Ça dépend. Lorsque certaines conditions sont réunies, le cône d'ombre peut manquer la Terre de plusieurs centaines de kilomètres.

— Oui, dit Gonzalo, mais est-ce qu'il pourrait la manquer de, disons, quinze kilomètres ?

— Oh, bien sûr.

— Est-ce qu'il s'agirait toujours d'une éclipse annulaire, et donc de quelque chose qui ne vaut rien ?

— Exactement, dit Peterborough. La Lune ne recouvrira pas complètement le Soleil et elle sera entourée d'un fin anneau solaire qui donnera assez de luminosité pour venir tout gâcher. Si vous prenez des photos, vous manquerez les nuages de gaz, les jaillissements de lumière et la couronne.

— Et si vous montiez de quinze kilomètres dans l'atmosphère ? dit Gonzalo. Vous verriez une éclipse totale, c'est ça ?

— Oui, si vous vous trouviez au bon endroit.

— Eh bien, voilà. Une éclipse annulaire est annoncée et l'Assassin pense qu'il va réussir un bon coup. Il monte dans l'avion qui lui permet de gagner la stratosphère, à quinze kilomètres au-dessus de la surface terrestre, de façon à atteindre l'ombre lunaire qu'il va suivre. Il va transformer cette éclipse annulaire en une éclipse totale… et la Victime, qui est généralement celui qui n'arrive jamais à rien, fait la même chose, sauf qu'il utilise un vaisseau spatial et qu'il suit l'ombre dans l'espace. Il prend donc de meilleures photos. Qu'est-ce qui pourrait plus faire enrager cet Assassin que de voir la Victime gagner la partie en jouant l'atout qu'il s'était réservé ?

Avalon hocha la tête.

— Bien, Mario. C'est une réelle amélioration.

À en juger d'après son expression, on aurait dit que Rubin avait, par mégarde, mordu dans un citron.

— Ce n'est pas que ça me fasse plaisir de le reconnaître, Mario…

— Vous n'avez pas besoin de le reconnaître, Manny, dit Gonzalo. Vous êtes transparent. Et voilà, mon garçon ! Il ne vous reste plus qu'à écrire cette histoire.

Peterborough dit en soupirant :

— Oui, je suppose qu'on ne peut pas faire mieux.

— Vous n'avez pas l'air ravi, dit Gonzalo.

— J'espérais quelque chose de plus… euh… énorme, mais je ne pense pas que ça puisse exister. Si personne parmi vous ne peut imaginer…

— Puis-je vous interrompre, Monsieur ? dit Henry.

— Hein ? Oh… non, je ne veux plus de café, garçon, dit Peterborough d'un air distrait.

— Non, Monsieur, c'est au sujet de l'éclipse.

— Henry est membre du club, Milton, dit Trumbull. C'est lui qui a tranché pour savoir si nous allions discuter de votre problème ou non,

vous vous rappelez ?

Peterborough porta la main à son front.

— Mais oui, bien sûr. Posez votre question… euh… Henry.

— En fait, Monsieur, je voudrais savoir si des photos prises dans le vide seraient tellement supérieures à des photos prises dans l'air peu dense de la stratosphère. Est-ce que la différence de qualité serait suffisante pour entraîner un meurtre, à la condition que l'Assassin n'ait pas déjà une tendance criminelle pathologique ?

— C'est là le problème, dit Peterborough en hochant la tête C'est ça qui m'embête. C'est bien pourquoi je ne cesse de dire qu'il me faut un mobile. La différence de qualité qu'il y aurait dans les photos n'est pas assez importante.

— Prenons donc en considération le précepte de M. Rubin, à savoir qu'il faut regarder les choses à rebours quand on veut raconter une histoire, dit Henry.

— Je sais comment ça va se terminer, dit Peterborough. Je peux donc appliquer ce précepte.

— C'est dans un sens un peu différent que je l'entendais… à savoir regarder délibérément dans l'autre direction, dans celle qui n'est pas habituelle. Quand il se produit une éclipse, on regarde toujours la Lune, la Lune seule dans une éclipse de Lune, et la Lune recouvrant le Soleil dans une éclipse de Soleil, et c'est de ça que nous prenons des photos. Et si nous nous retournions vers la Terre ?

— Qu'est-ce qu'il y a à voir sur la Terre, Henry ? demanda Gonzalo.

— Quand la Lune se trouve dans l'ombre de la Terre, elle est toujours pleine et elle est généralement complètement obscurcie. Mais qu'arrive-t-il à la Terre lorsqu'elle se trouve dans l'ombre de la Lune ? Elle n'est certainement pas complètement sombre.

— Non, déclara énergiquement Peterborough. L'ombre de la Lune est plus mince et plus courte que celle de la Terre et la Terre elle-même est plus grosse que la Lune. Même lorsque la Terre passe le plus possible dans l'ombre de la Lune, seule une toute petite portion de la surface terrestre est obscurcie, et ce petit point ne représente qu'un six-centième, tout au plus, du cercle de lumière de la Terre.

— Est-ce qu'on pourrait le voir de la Lune ? demanda Henry.

— Oui, à condition de savoir dans quelle direction regarder et d'avoir une bonne paire de jumelles. Vous pourriez d'abord voir un tout petit point d'ombre qui se déplacerait vers l'ouest de la surface terrestre, grossirait, puis se réduirait et disparaîtrait. Ce serait intéressant, mais

certainement pas spectaculaire.

— Certainement pas de la Lune, monsieur, dit Henry. Maintenant, supposons que vous inversiez les rôles des personnages. C’est la Victime qui a l’avion et qui peut prendre une photo à partir de la stratosphère, et c’est l’Assassin qui a l’intention de battre son concurrent à plate couture en prenant une meilleure photo que lui à partir de l’espace, une photo qui ne pourra être que légèrement supérieure. Mais supposez que la Victime, contre toute attente, arrive, de son avion, à battre l’Assassin, qui lui, a utilisé un vaisseau spatial.

— Comment peut-il y arriver, Henry ? dit Avalon.

— La Victime, dans son avion, se rend brusquement compte qu’elle n’a pas besoin de regarder la Lune. Elle se tourne vers le sol et voit l’ombre de la Lune se profiler dans sa direction à toute vitesse. L’ombre n’est qu’un petit point sombre lorsqu’on la voit de la Lune. Vue de la surface terrestre, il s’agit simplement d’une nuit temporaire… mais vue d’un avion qui navigue dans la stratosphère, c’est un cercle d’obscurité qui se déplace à 2 300 kilomètres à l’heure, tout en engloutissant la terre et la mer, et les nuages, par la même occasion. L’avion peut la devancer et il n’est plus approprié de prendre de simples photos. Une caméra peut tourner un film très spectaculaire. C’est ainsi que l’Assassin, qui s’attendait à surpasser la Victime, s’aperçoit que c’est son concurrent qui a attiré l’attention du monde entier tout en ne disposant pas d’un vaisseau spatial, mais d’un simple avion.

Gonzalo se mit à applaudir bruyamment et Trumbull s’exclama :

— Sensationnel !

Même Rubin sourit et acquiesça. Quant à Peterborough, il s’enflamma immédiatement et s’écria :

— Bien sûr ! Et l’ombre qui s’approcherait aurait un mince cercle rouge, car au moment où vous pénétrez dans son cône, les nuages de gaz projettent leur lumière sans être voilés par la lumière blanche du soleil. Bravo, Henry ! Il fallait penser à regarder à rebours ! Si j’arrive à écrire convenablement cette nouvelle, tant pis si elle n’est pas publiée. Ça me sera même égal si… (sa voix trembla) si… euh… cette fille ne l’aime pas et ne veut pas sortir avec moi. La nouvelle est plus importante !

Henry sourit gentiment et dit :

— Je suis heureux de vous l’entendre dire, Monsieur. Un écrivain doit toujours savoir où sont les vraies priorités.

REMARQUE

George Scithers, le rédacteur en chef intelligent et efficace d'*IASFM* (qui a remporté l'Hugo du meilleur rédacteur en chef au congrès international de science-fiction de 1978 après avoir publié seulement sept numéros du magazine… distinction rapide et méritée), avait décidé que « Ce qui manquait » avait été bien accueilli par ses lecteurs. Il m'a donc demandé une autre nouvelle des Veufs Noirs ayant trait à la science-fiction.

Je me suis exécuté en écrivant « A rebours » (« The Backward Look »), qui a été publié dans le numéro de septembre 1979 d'*IASFM*. Au cours de la deuxième année de son existence, *IASFM* était devenu bimensuel, et la troisième année, mensuel.)

À propos, dans cette nouvelle, je fais dire à quelqu'un qu'Isaac Asimov est un auteur de science-fiction renommé, et Manny Rubin, comme toujours, réagit avec une certaine impatience quand on parle de lui comme de l'un de ses amis. C'est une plaisanterie à laquelle je me livre à l'occasion, et qui est propre au cercle des Araignées de la Trappe.

C'est là, bien entendu, faire preuve d'une certaine complaisance envers moi-même, mais le lien qui existe entre mes chers lecteurs et moi est si fort et si amical que j'aime à penser qu'ils ne m'en voudront pas si je le fais de temps à autre. Cette fois, j'ai poussé la plaisanterie encore un peu plus loin en mentionnant Lester del Rey et en disant de lui que « ce n'est pas Isaac Asimov, mais il n'est pas mal ».

Naturellement, j'attends (avec quelque appréhension) une riposte appropriée de la part de Lester. Le fait est que Lester et moi sommes de très bons amis, et cela depuis près de quarante ans. Mais ça fait aussi près de quarante ans que nous nous envoyons des piques.

QUELLE HEURE EST-IL ?

Le banquet mensuel des Veufs Noirs avait suivi son cours bruyant habituel et c'est seulement au moment où on servit le café qu'un calme insolite s'installa.

Geoffrey Avalon sirotait son café d'un air pensif.

— Ce sont les petits détails… les tout petits détails, dit-il. Je connais un couple qui aurait pu vivre heureux et rester éternellement marié. Lui, il était prédicateur laïque dans une église épiscopale, et elle, elle était une incorrigible athée, mais ils ne se faisaient jamais le moindre reproche à ce sujet. Le problème, c'est qu'il aimait dîner à six heures et qu'elle aimait dîner à sept heures, et c'est la raison pour laquelle ils se sont séparés.

Au bout de la table, Emmanuel Rubin leva un regard de hibou, ses yeux ne cillant pas derrière ses verres épais, et il dit :

— Qu'est-ce qui est important et qu'est-ce qui n'est qu'un petit détail, Geoff ? Toutes les divergences ne sont des petits détails que tant que vous n'êtes pas concerné. Ne pas avoir le même rythme peut, plus que toute autre chose, vous rendre fou de rage.

Mario Gonzalo contempla d'un air satisfait le lustre de ses chaussures et dit :

— Ogden Nash a écrit que certaines personnes aimaient dormir avec la fenêtre fermée et d'autres avec la fenêtre ouverte, et qu'elles se mariaient justement les unes avec les autres.

Dans la mesure où il était assez inhabituel qu'au cours d'un banquet des Veufs Noirs trois commentaires soient prononcés successivement sans aucune contestation virulente, personne ne fut réellement surpris lorsque Thomas Trumbull fronça les sourcils et dit :

— En voilà, des foutaises ! Quand un mariage est un échec, la raison anecdotique n'est jamais la vraie raison.

Avalon dit avec modération :

— Je connais bien ce couple, Tom. Il s'agit de mon frère et de ma belle-sœur… ou plutôt de mon ex-belle-sœur.

— Je ne discute pas le fait qu'ils affirment s'être séparés pour un petit détail, ni même qu'ils en soient persuadés, dit Trumbull. Je dis

simplement qu'il y a quelque chose de plus profond. Si deux personnes s'entendent bien sexuellement, si elles n'ont pas de problèmes d'argent, si elles n'ont pas de différence fondamentale de croyances ou de comportement, alors elles restent ensemble. Quand l'une de ces conditions n'est pas remplie, le mariage tourne au vinaigre et le couple commence à se disputer pour des petits détails. On fait alors porter le chapeau à ces petits détails... mais la réalité est ailleurs.

Roger Halsted venait de faire la chasse aux dernières miettes de tarte aux pommes restées dans son assiette. Il avala une gorgée de café pour se rincer la bouche, qu'il avait légèrement collante, et il dit :

— Comment avez-vous l'intention de prouver ce que vous avancez, Tom ?

— Ça n'a pas besoin d'être prouvé, dit Trumbull en fronçant les sourcils. C'est la raison qui parle.

— C'est vous qui le dites, répliqua Halsted d'un ton véhément tandis que son haut front rosissait, comme toujours lorsqu'il était ému. J'ai un jour rompu avec une jeune femme dont j'étais fou simplement parce qu'elle n'arrêtait pas de dire à tout bout de champ : « Tu ne trouves pas que c'est impayable ? » Je vous jure qu'elle n'avait aucun autre défaut.

— Alors, c'est qu'inconsciemment vous vous parjurez, dit Trumbull. Ecoutez, Jim, demandez un vote.

James Drake, qui faisait office d'hôte pour la soirée, écrasa sa cigarette et eut l'air amusé. De ses petits yeux entourés de pattes d'oie, il parcourut rapidement l'assistance et dit :

— Vous allez perdre, Tom.

— Je me fiche de gagner ou de perdre, dit Trumbull. Je veux simplement savoir combien d'imbéciles il y a autour de cette table.

— Le même nombre que d'habitude, je suppose, dit Drake. Que tous ceux qui sont d'accord avec Tom lèvent la main.

Trumbull s'empressa de lever la sienne et il fut le seul à le faire.

— Ça ne me surprend pas, dit-il après avoir jeté un bref regard à droite et à gauche. Et vous, Henry ? Est-ce que vous votez ?

Henry, le serveur inégalé qui s'occupait de tous les banquets des Veufs Noirs, sourit d'un air paternel.

— En fait, je n'avais pas participé au vote, monsieur Trumbull, mais si j'avais voté, j'aurais pris la liberté de ne pas être d'accord avec vous, dit-il en passant autour de la table pour servir le brandy.

— Toi aussi, Brutus ? dit Trumbull.

Rubin termina son café et reposa bruyamment sa tasse.

— Mince alors, toutes les différences que l’on peut observer ne sont que des petits détails. Des formes de vie qui sont superficiellement incroyablement différentes sont presque identiques sur le plan chimique. On a l’impression qu’il y a un monde entre le ver et la terre dans laquelle il s’enfonce, mais si on considère les atomes qui les composent tous deux…

— Ne commencez pas à devenir poétique, Manny, dit Trumbull. Ou si vous ne pouvez vous en empêcher, déclamez dans votre sous-sol, pas ici. Je suppose que l’idiotie est universelle, mais juste pour m’en assurer, je vais demander à notre invité s’il a pris part au vote.

— Dans ce cas, faites-le dans le cadre de son interrogatoire, dit Drake. C’est d’ailleurs le moment de le cuisiner. Vous pouvez vous en charger, Tom.

L’invité était Barry Levine, un homme petit, aux cheveux et aux yeux foncés, mince et bien habillé. Il n’était pas précisément beau, mais il avait un air jovial qui compensait avantageusement. Gonzalo avait déjà esquissé sa caricature en exagérant jusqu’à la niaiserie ce côté jovial, et Henry avait placé son portrait à côté des autres, sur le mur.

— Monsieur Levine, dit Trumbull, nous avons l’habitude, dans nos réunions, de commencer par demander à nos invités de justifier leur existence. Je m’en dispenserai dans la mesure où je suppose que pour le moment, votre raison d’exister est de soutenir, si vous le pouvez, mon affirmation, évidente selon moi, à savon que les petits détails ne sont justement que des petits détails et n’ont aucune importance.

Levine sourit et dit d’une voix légèrement nasale :

— Les petits détails qui concernent les êtres humains ? À moins que nous ne parlions des vers de terre ?

— Nous parlons des êtres humains, si nous faisons abstraction de Manny.

— Dans ce cas, je rejoindrai le camp des imbéciles puisque, dans ma profession, je m’occupe presque exclusivement de petits détails.

— Et quelle est votre profession, je vous prie ?

— Je suis le genre de juriste, monsieur Trumbull, qui gagne sa vie en argumentant avec des témoins et avec d’autres juristes devant un juge et des jurés. Ce qui m’oblige à me plonger dans les petits détails sans importance.

— Vous considérez que la justice n’a aucune importance, c’est ça ? gronda Trumbull.

— Certainement pas, répondit Levine sur un ton égal, mais ce n’est

pas ce qui nous occupe principalement au tribunal. Au tribunal, nous jouons à un petit jeu. Nous essayons de rendre acceptables les témoignages favorables et inacceptables les témoignages défavorables. Nous jouons avec la règle de l'interrogatoire et du contre-interrogatoire. Nous essayons d'influer sur le choix des jurés pour que les personnes retenues nous soient favorables, et ensuite, nous manipulons leurs réflexions et leurs émotions. Nous essayons de tirer parti des préjugés et des opinions du juge, soit que nous les connaissions d'avance, soit que nous les découvrions pendant le déroulement du procès. Nous essayons de neutraliser l'avocat de la partie adverse, ou, si ce n'est pas possible, de l'amener à surestimer les cartes qu'il a en main. Nous faisons tout ceci en nous conformant aux petits détails sans importance qui gouvernent la logique d'un exposé.

Le ton de Trumbull ne s'adoucit pas.

— Et où est la justice, dans ce divertissement juridique qui n'en finit pas ?

Levine répondit :

— Des siècles de pratique de notre système de jurisprudence anglo-américain nous ont convaincus qu'au bout du compte, et la plupart du temps, justice est faite. Cependant, à court terme, et dans un cas particulier donné, elle peut très bien ne pas l'être. On n'y peut rien. Changer les règles du jeu pour empêcher l'injustice dans un cas particulier peut globalement entraîner une plus grande injustice, et c'est probablement ce qui se produira si on tente de le faire… bien que, de temps à autre, un changement radical positif puisse être introduit.

— Autrement dit, l'interrompit Rubin, vous désespérez de la justice universelle, même considérée comme un but à atteindre par les juristes ?

— Comme un but qui peut être atteint, oui, j'en doute, dit Levine. Au ciel, il y a peut-être une justice parfaite – sur la terre, ce n'est jamais le cas.

Trumbull reprit :

— Je suppose donc que si vous vous occupez d'une affaire, vous ne vous intéressez pas le moins du monde à ce que justice soit faite ?

Levine haussa brusquement les sourcils.

— Quand ai-je dit cela ? Bien sûr que je m'intéresse à la justice. Le premier service que je puisse rendre à la justice, c'est d'assurer la défense de mon client du mieux possible et avec le maximum d'efficacité, pas uniquement parce qu'il le mérite, mais aussi parce que la jurisprudence américaine l'exige et parce que, s'il en était privé, ce serait à nos risques et

périls, car nous pourrions bien nous retrouver un jour à sa place.

» Qu'il soit innocent ou coupable n'importe pas non plus. Il est en effet toujours présumé innocent jusqu'à que sa culpabilité soit prouvée conformément à la loi interprétée au sens strict. La question de savoir si l'accusé est innocent quant à la morale ou à l'éthique est plus délicate et elle ne me concerne pas au premier chef. Elle ne me laisse bien entendu pas indifférent, et malgré mes efforts, il y a des fois où je ne peux pas remplir mes obligations d'avocat à cause du sentiment de répulsion que j'éprouve envers mon client. Je me dois alors de lui conseiller de prendre un autre avocat.

» Pourtant, réussir à obtenir l'acquittement d'un homme que j'estimerais être une fripouille me ferait moins souffrir que ne pas arriver à obtenir celui de quelqu'un qui, à mon avis, aurait été accusé à tort. Dans la mesure où je peux rarement être certain qu'un homme n'est pas accusé à tort ou qu'une fripouille est incapable de se racheter, il vaut mieux, à la fois pour la justice et pour ma conscience, que je défende tout le monde de mon mieux, dans les limites de l'éthique juridique. »

— Avez-vous déjà réussi à obtenir l'acquittement de quelqu'un que vous considériez comme une fripouille ? demanda Gonzalo.

— Parfois, assez rarement. C'était presque toujours à cause des erreurs faites par l'accusation… preuves obtenues d'une manière illégale, ou instruction de l'affaire bâclée. Mais je ne vais pas m'apitoyer sur le sort du ministère public. Il a toute la machine juridique de son côté et il dispose de fonds d'Etat illimités. Si nous le laissons condamner une fripouille avec des preuves qui ne sont pas absolument irréfutables et une argumentation qui n'emporte pas pleinement la conviction simplement parce que nous voulons absolument qu'une fripouille soit punie, comment pourrons-nous, vous et moi, nous sentir en sécurité ? Nous pouvons nous aussi passer pour des fripouilles à cause des circonstances ou des préjugés de certaines personnes.

— Et vous est-il déjà arrivé de ne pas pouvoir obtenir l'acquittement de quelqu'un qui était selon vous accusé à tort ? dit Gonzalo.

Le visage de Levine sembla alors se ratatiner. La joie sauvage avec laquelle il défendait sa profession avait disparu et sa lèvre inférieure parut trembler un instant.

— En fait, dit-il doucement, je suis actuellement chargé d'une affaire dans laquelle mon client peut très bien être condamné même si, pour ma part, je considère qu'il est accusé à tort.

Drake gloussa et dit :

— Je vous avais prévenu qu'ils finiraient par vous le faire sortir, Barry !

Puis il éleva la voix pour s'adresser au reste de l'assistance :

— Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter du secret professionnel et je l'ai prévenu qu'ici tout était confidentiel. Et je lui ai également dit que nous pourrions peut-être l'aider.

Avalon se raidit et il demanda de sa voix de baryton la plus solennelle :

— Connaissez-vous certains détails de l'affaire en question, Jim ?

— Non, pas du tout.

— Alors comment pouvez-vous savoir que nous pourrons l'aider ?

— J'ai dit « peut-être ».

Avalon secoua la tête.

— Je me serais attendu à ça de la part de Mario, avec la fougue qui le caractérise, mais pas de votre part, Jim.

Drake leva la main.

— Pas de sermon, Geoff. Ça ne vous va pas.

Levine intervint :

— Ne vous disputez pas, messieurs. C'est avec plaisir que j'accepte l'aide que vous m'offrez, et si vous ne pouvez rien faire pour moi, je n'en serai pas plus mal loti. Bien entendu, je tiens à vous rappeler que même si le secret est ici la règle, il est particulièrement important de le respecter dans cette affaire. Je compte sur vous.

— Vous pouvez, dit Avalon avec raideur.

— Bon, allez, dit Trumbull. Arrêtons de tourner autour du pot. Voulez-vous nous exposer l'affaire en question, monsieur Levine ?

— Je vais vous raconter les faits essentiels. Mon client s'appelle Johnson, un nom que j'aurais très probablement pu choisir si j'avais décidé d'en inventer un, mais il se trouve que c'est le sien. Il se peut que vous ayez entendu parler de cette affaire, mais je ne le crois pas, dans la mesure où elle ne s'est pas passée par ici. D'ailleurs, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je ne mentionnerai pas le nom de la ville en question, car il ne vous apportera rien.

» Johnson, mon client, avait demandé un prêt à un usurier qu'il connaissait… c'est-à-dire avec lequel il entretenait des relations suffisamment personnelles pour pouvoir aller lui demander un délai de remboursement supplémentaire.

» Il est monté dans la chambre d'hôtel que l'usurier utilisait comme bureau, une chambre miteuse dans un hôtel miteux qui convenait

parfaitement à son activité miteuse. L'usurier connaissait suffisamment Johnson pour accepter de le voir et même pour afficher une fausse bonhomie, mais il ne lui a pas accordé ce délai. Ce qui voulait dire que lorsque Johnson ne pourrait remplir ses obligations, il recevrait, pour le moins, une bonne correction, que son commerce serait saccagé et que des représailles seraient peut-être exercées contre sa famille.

» Il était désespéré – bien entendu, je vous raconte l'histoire telle que Johnson me l'a racontée – mais l'usurier lui a froidement expliqué que s'il lui accordait ce répit, d'autres débiteurs demanderaient à être traités avec la même indulgence. En revanche, s'il en faisait un exemple, ça inciterait les autres à le rembourser rapidement et ça découragerait peut-être certains de contracter des dettes dont ils ne pourraient ensuite s'acquitter. Apparemment, Johnson était particulièrement vexé de voir l'usurier insister d'un air vertueux sur la nécessité de protéger les débiteurs potentiels contre leur propre comportement. »

Rubin dit sèchement :

— Je vous assure, monsieur Levine, que si un usurier s'exprimait aussi bien que vous, il pourrait défendre sa profession avec autant de succès que vous pouvez le faire pour la vôtre.

Levine dit après une légère pause :

— Je n'en serais pas surpris. En fait, avant que vous ne preniez la peine de le faire remarquer, autant que je vous dise tout de suite que, compte tenu de la réputation dont jouissent généralement les avocats, les gens qui entendraient vanter les mérites des deux professions pourraient bien décider que celle d'usurier est la plus admirable. Mais je persiste tout de même à croire que si, vous avez des ennuis, il vaut mieux que vous vous adressiez à un avocat avant d'aller voir un usurier.

» Je poursuivrai donc mon récit en vous disant que Johnson n'était pas du tout impressionné par le raisonnement de l'usurier qui voulait saigner une pierre à blanc pour la briser ensuite parce qu'elle n'avait pas de sang. Il s'est mis dans une rage folle, il a hurlé des menaces qu'il ne pouvait mettre à exécution. Bref, il a menacé de tuer l'usurier. »

— Puisque vous nous racontez la version de Johnson, je suppose qu'il a avoué avoir proféré une telle menace, dit Trumbull.

— Oui, effectivement, dit Levine. Je l'ai prévenu dès le départ, comme tous mes clients, que je ne pourrais pas l'aider avec efficacité s'il ne me disait pas toute la vérité, dût-elle receler un crime. Même après un aveu de ce type, je serais toujours obligé de le défendre et de me battre pour qu'il bénéficie, au pire, de la peine la plus douce qu'on pourrait lui

appliquer, et au mieux, de l'acquittement, en faisant valoir une raison plausible.

» Je pense qu'il m'a cru et il n'a pas hésité à me parler de cette menace. Il n'a pas essayé non plus d'en atténuer la force. Ça m'a favorablement impressionné et je pense sincèrement qu'il disait la vérité. Je suis suffisamment ancien dans le métier et j'ai subi les protestations de suffisamment de menteurs pour savoir reconnaître la vérité. Et il se trouve qu'il y a des témoignages qui viennent corroborer cette partie du récit, bien que Johnson l'ait ignoré à l'époque et qu'il n'ait donc pas simplement dit la vérité parce qu'il savait qu'il serait inutile de mentir. »

— Quels étaient ces témoignages ? demanda Trumbull.

— Les chambres d'hôtel ne sont pas insonorisées et Johnson hurlait à pleins poumons, répondit Levine. Une femme de chambre a entendu presque mot pour mot ce qu'il a dit, de même qu'un type qui essayait de faire un somme dans une chambre contiguë et qui a téléphoné à la réception pour se plaindre.

— Ça signifie seulement qu'il y avait une dispute. Quelle preuve permet donc d'affirmer que c'était bien Johnson qui hurlait ?

— Oh, il n'y a pas de doute possible, dit Levine. L'employé de la réception connaît lui aussi Johnson. Johnson s'était arrêté pour lui demander si l'usurier était là. L'employé a appelé sa chambre et a fait monter Johnson. Il l'a vu redescendre un peu plus tard et il a été prévenu de la menace de mort entre-temps.

» Cette menace était néanmoins sans aucune signification. En fait, elle a simplement eu pour effet de faire éclater la rage de Johnson et de le soulager. Il est parti presque tout de suite après. Je suis tout à fait certain qu'il était incapable de tuer qui que ce soit. »

Rubin s'agita avec nervosité.

— C'est stupide, dit-il. N'importe qui est capable de tuer dans un moment de fureur ou de terreur, s'il a une arme à portée de la main. Je suppose qu'une fois Johnson parti, on a retrouvé l'usurier mort, le crâne défoncé. Sur le lit, il y avait une batte de baseball maculée de sang dans lequel étaient pris quelques cheveux. Et vous allez nous dire que vous êtes persuadé que Johnson n'est pas coupable.

Levine leva son verre en faisant signe d'y verser un autre doigt de brandy, il sourit pour remercier Henry et il dit :

— J'ai lu certaines de vos histoires policières, monsieur Rubin, et elles m'ont plu. Je suis sûr que, dans vos nouvelles, une telle situation pourrait se produire et que vous trouveriez le moyen de démontrer que le suspect

était innocent. Mais il ne s'agit pas là d'une énigme à la Rubin. L'usurier était bien vivant quand Johnson est parti.

— D'après Johnson, bien entendu, dit Rubin.

— Et d'après des témoignages irrécusables. L'homme qui a téléphoné a dit qu'on était en train d'assassiner quelqu'un dans la chambre voisine et l'employé de la réception a immédiatement envoyé le gardien car il craignait que ce soit son ami qui se fasse assassiner. Le gardien était armé, et bien qu'il ne s'agisse pas d'un intellectuel, il est parfaitement qualifié pour servir de témoin. Il a frappé à la porte et il a décliné son identité. Là-dessus, la porte s'est ouverte et l'usurier, que le gardien connaissait, est apparu, bien vivant… et seul. Johnson était déjà parti, sa colère était retombée et il était vidé de toute son énergie.

» Le type de la réception – il s'appelle Brancusi – l'a vu sortir. Quelques secondes plus tard, le gardien prenait l'ascenseur pour monter. Apparemment, ils avaient dû se croiser, l'un montant, l'autre descendant, dans deux ascenseurs différents. Brancusi a appelé Johnson mais celui-ci a simplement agité la main et s'est dépêché de sortir. Brancusi dit qu'il avait l'air pâle et malade. Selon Brancusi, et selon Johnson aussi, d'ailleurs, il était alors trois heures et quart.

» Quant à l'usurier, il est descendu peu après quatre heures et il s'est installé au bar pendant au moins une heure. Le barman, qui le connaissait, l'a affirmé, et il peut énumérer de façon satisfaisante les consommations qu'il a prises. Vers cinq heures et quart, l'usurier a quitté le bar et, selon toute vraisemblance, il est monté dans sa chambre. »

— Avait-il bu suffisamment pour être ivre ? demanda Avalon.

— Le barman ne le croit pas. Il n'avait pas dépassé ses limites habituelles et rien ne laissait penser qu'il était ivre.

— A-t-il parlé à quelqu'un ?

— Seulement au barman, qui prétend qu'il a quitté le bar seul.

— Ça ne veut rien dire, fit Gonzalo. Il a très bien pu rencontrer quelqu'un dans le hall. Est-ce que quelqu'un l'a vu prendre l'ascenseur tout seul ?

— Pas que nous sachions, dit Levine. Brancusi n'a pas fait attention et personne n'a reconnu l'avoir vu, ou en tout cas, est venu nous le dire spontanément. Il peut donc avoir rencontré quelqu'un dans l'ascenseur ou devant la porte de sa chambre. En l'absence de preuves, nous ne pouvons pas affirmer qu'il n'était pas seul lorsqu'il est monté dans sa chambre peu après cinq heures et quart.

» En tout cas, cet intervalle de deux heures, entre trois heures et quart

et cinq heures et quart, a une importance capitale. Le gardien qui est monté voir l'usurier immédiatement après le départ de Johnson, à trois heures et quart, l'a trouvé calme et plutôt amusé par cet esclandre. Il a dit qu'il s'agissait simplement d'une petite dispute sans importance. Le barman, lui aussi, maintient que la conversation et le comportement de l'usurier étaient parfaitement habituels pendant qu'il est resté au bar. Il n'a pas fait la moindre allusion à une menace ou à une dispute. »

— Parce que vous vous attendiez à ce qu'il le fasse ? dit Halsted.

— Pas forcément, mais c'est tout de même significatif, dit Levine. Après tout, il connaissait Johnson. Il savait que c'était physiquement et émotionnellement un faible. Il n'avait pas peur de se faire agresser, et au cas où ça se produirait, il savait très bien qu'il pourrait le maîtriser.

» D'ailleurs, il avait accepté de recevoir Johnson sans prendre la précaution de faire venir un garde du corps, alors même qu'il savait que Johnson serait désespéré. Il n'a pas un seul instant été troublé par l'éclat de Johnson et il a minimisé cet incident devant le gardien. Pendant ces deux heures, son comportement laissait à penser qu'il considérait mon client comme quelqu'un d'inoffensif et je ne vais pas manquer d'insister sur ce point devant les jurés. »

Avalon secoua la tête.

— Peut-être, mais si votre histoire veut bien dire quelque chose, vous allez maintenant nous dire que l'usurier a été tué. Dans ce cas, l'homme qui l'avait menacé sera soupçonné du meurtre. L'usurier avait beau être certain que Johnson était inoffensif, ça ne prouve rien. Il a pu tout simplement se tromper lourdement.

Levine soupira.

— L'usurier est bien mort. Il est retourné dans sa chambre à cinq heures et quart, ou une ou deux minutes plus tard, et je suppose qu'il a trouvé un cambrioleur à l'œuvre. L'usurier gardait une belle réserve d'argent dans sa chambre, ce qui était nécessaire compte tenu de ses activités, et l'hôtel n'offrait aucune protection contre les cambrioleurs. L'usurier s'est attaqué au cambrioleur et il a été tué avant cinq heures et demie.

— Vous en avez la preuve ? demanda Trumbull.

— L'homme de la chambre contiguë, celui qui voulait faire un petit somme deux heures plus tôt, était tellement en colère qu'il n'avait pas pu s'endormir avant cinq heures environ. Quand il a finalement réussi à s'assoupir, il a été réveillé par du tapage. Furieux, il a appelé la réception et il a dit à Brancusi que, cette fois, il avait lui-même prévenu la police.

— Est-ce qu'il a entendu la même voix qu'un peu plus tôt ? demanda Gonzalo.

— Je doute que la Cour admette son témoignage s'il prétendait avoir reconnu une voix, dit Levine. De toute façon, il n'a pas dit qu'il avait entendu des voix mais seulement des bruits de meubles renversés, de verre brisé et ainsi de suite.

» Brancusi a envoyé le gardien qui cette fois, n'obtenant pas de réponse après avoir frappé à la porte et appelé, a utilisé son passe. Il était environ cinq heures et demie et il a trouvé l'usurier étranglé, la pièce dans un grand désordre et la fenêtre ouverte. La fenêtre donnait sur un toit qui arrivait deux étages plus bas. Un cambrioleur expérimenté aurait très bien pu sauter sans problème et s'échapper sans se faire remarquer. La police est arrivée peu après, à six heures moins vingt. »

— La police, je suppose, ne croit pas qu'un cambrioleur ait pu commettre le meurtre, dit Trumbull.

— Effectivement. Les policiers n'ont pas trouvé la moindre trace du passage récent d'un cambrioleur sur le mur extérieur ou sur le toit, devant la fenêtre. En revanche, ils ont interrogé l'homme qui les avait prévenus et ils sont donc au courant de l'incident qui s'est produit. Ils ne croient pas beaucoup à une coïncidence et d'après eux, Johnson serait revenu dans la chambre et il aurait attaqué et étranglé l'usurier tout en renversant les meubles. Il aurait ensuite ouvert la fenêtre pour faire croire à un meurtre commis au cours d'un cambriolage et il se serait dépêché de sortir par la porte, manquant à nouveau de peu le gardien, l'un descendant et l'autre montant dans deux ascenseurs différents.

— Vous ne pensez pas que c'est possible ? demanda Trumbull.

— Oh, tout est possible, dit calmement Levine. Mais l'accusation ne doit pas se contenter de montrer que c'est possible, elle doit prouver qu'on ne peut raisonnablement douter que les choses se soient bien passées ainsi. Le fait que les policiers n'aient rien remarqué sur les murs et sur le toit n'est pas significatif. Ils n'ont peut-être pas regardé d'assez près. Une preuve par absence d'indices n'influence jamais un juge ou des jurés… elle ne devrait jamais le faire. Et des menaces proférées à trois heures et quart n'ont rien à voir avec un meurtre commis vers cinq heures vingt, à moins qu'on ne puisse établir que l'auteur de ces menaces se trouvait bien sur les lieux deux heures plus tard.

Gonzalo se balançait sur sa chaise en se retenant au bord de la table.

— Alors, où est le problème ?

— Le problème, monsieur Gonzalo, c'est que Johnson se trouvait bien

sur les lieux au moment du crime, répondit Levine.

Gonzalo redressa sa chaise avec un bruit sonore.

— Et il y a des preuves ?

— La meilleure de toutes, dit Levine. Il le reconnaît lui-même. Voilà ce qui s'est passé : pendant les deux heures qui se sont écoulées après son départ, Johnson s'est dépêché de faire tous ses fonds de tiroirs, il a emprunté des petites sommes à divers amis, il s'est rendu chez un prêteur sur gages et il a réussi à rassembler environ le tiers du montant de sa dette. Il est ensuite revenu à l'hôtel en espérant qu'en versant une partie de la somme, il pourrait demander un délai le plus long possible. Il n'avait pas grand espoir de réussir mais il devait quand même tenter le coup.

» Il est arrivé à l'hôtel vers six heures moins le quart, une fois que le meurtre avait été commis, et il a remarqué une voiture de police garée devant l'entrée. Il l'a remarquée, mais il n'y a pas attaché grande importance. Il ne pensait qu'à une chose.

» Il s'est directement dirigé vers l'ascenseur, qui était arrêté au rez-de-chaussée, portes ouvertes. En arrivant à l'étage de l'usurier, il a vu un policier sortir de la chambre dans laquelle il se rendait. Presque instinctivement, il est retourné dans l'ascenseur et il a appuyé sur le rez-de-chaussée. Il était seul et personne n'avait appelé l'ascenseur dans les étages. Il est descendu sans faire d'arrêts. Quand il est arrivé en bas, il s'est dépêché de sortir de l'hôtel, il est rentré chez lui et il y est resté jusqu'à ce que la police vienne le chercher. »

Une spirale de fumée était en suspension au-dessus de la tête de Drake.

— Je suppose qu'ils avaient entendu parler de ses menaces et qu'ils l'ont emmené pour l'interroger, dit-il.

— Exact, dit Levine.

— Mais ils ne peuvent pas demander à Johnson de témoigner contre lui-même, alors comment arrivent-ils à prouver qu'il était sur les lieux au moment du crime ?

— Tout d'abord, Brancusi l'a aperçu au moment où il se dirigeait vers l'ascenseur. Il l'a appelé pour le prévenir et l'empêcher de tomber sur les policiers. Johnson ne l'a pas entendu et les portes de l'ascenseur se sont refermées avant que Brancusi n'ait pu faire quoi que ce soit. Brancusi maintient cependant que Johnson est redescendu environ deux minutes plus tard et qu'il s'est dépêché de sortir. Et il est prêt à jurer que Johnson est parti à six heures moins dix exactement.

— Est-ce que Brancusi en est réellement sûr ? demanda Drake.

— Absolument. Il devait se faire relayer à six heures et il était furieux parce qu'il aurait préféré que le meurtre ait été commis une heure plus tard, une fois son service terminé. Il était certain qu'on allait l'interroger et qu'on le retiendrait peut-être pendant des heures. C'est pourquoi il savait exactement l'heure qu'il était. Il y avait une horloge électrique accrochée au mur, à côté de son bureau, une belle grosse horloge toute neuve avec des chiffres bien nets qu'on venait récemment d'installer. Elle était précise à la seconde près et Brancusi est absolument certain qu'il était six heures moins dix.

Avalon s'éclaircit la gorge.

— Dans ce cas, monsieur Levine, Brancusi confirme les dires de Johnson, par conséquent votre client ne se trouvait pas sur les lieux au moment du meurtre, mais après.

— C'est là que les petits détails entrent en ligne de compte, dit Levine. Brancusi n'est pas le témoin idéal. Il bégaie légèrement, ce qui le fait paraître peu sûr de lui. Il a une paupière tombante, ce qui lui donne l'air faux et suspect. Et il a visiblement du mal à vous regarder en face. Les jurés seront tout prêts à le prendre pour un menteur.

» De plus, Brancusi est un ami de Johnson. Il le connaît depuis l'enfance et il est toujours un de ses copains de beuverie. Voilà qui lui donne une raison de mentir et l'accusation ne va pas manquer d'insister là-dessus.

» Enfin, Brancusi ne voudra peut-être même pas venir témoigner. Il a passé six mois en prison pour un délit mineur il y a de nombreuses années. Depuis, il a mené une vie exemplaire et naturellement, il ne tient pas à ce que cet incident soit rendu public. Ça pourrait très bien lui coûter son boulot. »

Rubin demanda :

— Est-ce que l'accusation a le droit d'évoquer cette affaire ? Elle n'a aucun rapport, n'est-ce pas ?

— Absolument, mais si l'accusation est d'avis que ça peut lui servir à jeter un doute sur le témoignage de Brancusi, elle réussira peut-être à l'évoquer sans que le juge n'intervienne.

— Dans ce cas, dit Rubin, si vous n'appelez ni Johnson ni Brancusi à la barre, l'accusation devra se débrouiller elle-même pour prouver que Johnson se trouvait bien sur les lieux au moment du crime. Elle ne pourra pas prendre l'initiative d'appeler Johnson et elle n'appellera pas Brancusi à témoigner parce qu'elle serait alors dans l'impossibilité de se

livrer à un contre-interrogatoire et d'évoquer cette peine de prison.

Levine soupira.

— Il y a un autre témoin. C'est un comptable nommé William Sandow. Il s'était arrêté dans le hall de l'hôtel pour acheter une petite boîte de pastilles de menthe et pendant qu'il se trouvait devant le kiosque à-journaux, il a vu Johnson passer devant lui et se dépêcher de sortir de l'hôtel. Le soir, il a lu un article sur le meurtre et il a appelé la police pour lui donner ce renseignement. La description qu'il a faite de l'homme qu'il avait vu était bonne, et ensuite, il a positivement identifié Johnson quand les policiers ont fait défiler devant lui plusieurs personnes.

» Sandow dit que ce qui a attiré son attention, c'est l'expression d'horreur et d'angoisse peinte sur le visage de l'homme qui passait devant lui. Bien entendu, il ne peut pas utiliser de tels termes à la barre des témoins, mais l'accusation peut l'amener à énoncer des faits tendant à prouver que Johnson suait et tremblait, ce qui le fera passer pour un assassin en fuite. »

— Non, pas du tout, dit Rubin. Beaucoup de choses peuvent faire suer et trembler quelqu'un et Johnson avait de bonnes raisons de le faire sans aller jusqu'au meurtre. D'ailleurs, Sandow ne fait que confirmer la version de Brancusi et de Johnson.

Levine secoua la tête.

— Non. Sandow dit qu'il se trouve qu'il a regardé l'heure au moment où Johnson est passé devant lui, et il jure qu'il était exactement cinq heures et demie, c'est-à-dire que c'était juste après l'assassinat, mais avant l'arrivée de la police. Si c'est bien vrai, la version de Johnson s'en trouve invalidée et on peut alors être très tenté de supposer qu'il a commis ce meurtre.

— Brancusi confirme ce que dit Johnson, dit Rubin. C'est la parole d'un homme contre celle d'un autre. On ne peut pas condamner quelqu'un en se basant là-dessus.

— Si, dit Levine. Il suffit que les jurés croient l'un et pas l'autre. Alors que Brancusi ne peut que faire une mauvaise impression, Sandow, lui, en fera sûrement une bonne. Il a un visage ouvert, il est soigné, il a une voix agréable et il respire l'efficacité et l'honnêteté. Le simple fait d'être comptable garantit son exactitude. Et tandis que Brancusi est un ami de Johnson, et par conséquent, suspect, Sandow est un parfait étranger et n'a aucune raison de mentir.

— Est-ce que vous en êtes bien sûr ? demanda Rubin. Il n'a pas hésité à donner spontanément un renseignement à la police et à se mêler de

cette histoire. N'aurait-il pas quelque rancune secrète contre Johnson ? Ou quelque lien avec l'usurier ?

Levine haussa les épaules.

— Les gens qui ont le sens civique, ça existe, même de nos jours. Le fait qu'il se soit présenté de lui-même jouera en sa faveur pour les jurés. Naturellement, mes collaborateurs ont examiné le passé de Sandow. Nous n'avons rien trouvé contre lui… du moins pour l'instant.

Il y eut un bref silence autour de la table, puis Rubin finit par dire :

— Les gens honnêtes peuvent eux aussi faire des erreurs. Sandow dit qu'il se trouve qu'il a regardé l'heure. Comment cela se trouve-t-il, justement ? Il aurait tout simplement jeté un coup d'œil à sa montre ? Et pourquoi donc ? Brancusi, lui, avait une bonne raison de surveiller l'horloge. Et Sandow, quelle raison avait-il ?

— Il ne prétend pas avoir regardé sa montre. Il a aperçu la même horloge que Brancusi. Apparemment, Brancusi et Sandow regardaient la même horloge au même moment. Mais cette horloge ne pouvait pas indiquer cinq heures et demie à une personne et six heures moins dix à une autre. Manifestement, l'une d'elles ment ou se trompe, et les jurés croiront plutôt Sandow.

— Brancusi surveillait l'horloge, dit Rubin. Sandow, lui, n'a fait que jeter un œil et il n'a peut-être pas jeté le bon.

— J'avais envisagé de défendre ce point de vue, mais je ne suis pas sûr de devoir le faire, dit Levine. Quand il affirme qu'il se trouve simplement qu'il a jeté un coup d'œil, Sandow paraît sincère. Le simple fait qu'il ne prétende pas avoir vu plus qu'il n'a vu, qu'il ne s'efforce pas indûment de donner plus de poids à son affirmation, sonne vrai. Et il est comptable. Il dit qu'il est habitué aux chiffres et qu'il ne peut s'empêcher de les remarquer et de les retenir. L'accusation lui fera sûrement dire ça à la barre et les jurés l'admettront certainement.

» En revanche, monsieur Rubin, si j'essaie de contrebalancer la tranquille certitude de Sandow en amenant Brancusi à défendre son point de vue, il se montrera très catégorique et très passionné et il n'emportera pas du tout la conviction car les jurés le prendront pour quelqu'un qui essaie désespérément d'appuyer un mensonge. Et s'il semble faire bonne impression, l'accusation essaiera à tout prix d'exhumer sa condamnation passée. »

Halsted intervint avec une soudaine animation :

— Dites donc, est-ce que Sandow pouvait voir l'horloge de l'endroit où il se trouvait, devant le kiosque à journaux ?

— C’est une bonne remarque, dit Levine. Nous avons tout de suite vérifié et la réponse est : oui, il pouvait. Très facilement.

Il y eut un autre silence, assez long, autour de la table. Finalement, Trumbull dit :

— Résumons-nous. Vous êtes convaincu que Johnson est innocent et que Brancusi dit la vérité. Vous êtes également convaincu que Sandow ment ou se trompe, mais vous ne voyez pas pourquoi il le ferait ni comment vous pourriez le démontrer. Et les jurés vont croire Sandow et condamner Johnson.

— C’est bien ça, dit Levine.

— Bien entendu, on ne peut pas prévoir la réaction des jurés, dit Rubin.

— Oui, c’est vrai, dit Levine. Mais si c’est là le seul espoir qui me reste, ce n’est pas grand-chose. Je préférerais quelque chose de plus solide.

Les doigts d’Avalon pianotaient silencieusement sur la nappe.

— Je suis quant à moi spécialisé dans les brevets d’invention et je n’ai presque aucune expérience des tribunaux, dit-il. Mais je sais qu’il suffit de semer un doute raisonnable. Ne pouvez-vous faire remarquer que la liberté d’un homme repose sur un simple coup d’œil jeté à une horloge ?

— Je peux le faire et j’essaierai de toutes mes forces, sans toutefois pousser l’accusation à tenter de dévoiler que Brancusi a fait de la prison. Mais encore une fois, je préférerais quelque chose de plus solide.

La voix d’Henry se fit soudain entendre près du buffet.

— Si vous voulez bien m’excuser, monsieur Levine… je suppose que l’horloge en question, celle à laquelle M. Brancusi et M. Sandow font allusion, est une horloge à affichage numérique.

Levine fronça les sourcils.

— Oui, en effet. Je ne l’avais pas précisé, n’est-ce pas ? Comment avez-vous fait pour le savoir ?

Après un moment de perplexité, il sourit et reprit :

— Mais bien sûr, il n’y a pas de mystère. J’ai dit qu’il s’agissait d’une nouvelle horloge et ces temps-ci, les modèles à affichage numérique sont tellement à la mode qu’il est logique de penser que toute les nouvelles horloges sont comme ça.

— J’en suis persuadé, dit Henry, mais là n’est pas la raison qui m’a fait arriver à cette conclusion. Vous avez dit tout à l’heure que M. Sandow était comptable et que les comptables ne pouvaient s’empêcher de remarquer et de retenir les chiffres. Bien sûr, on ne peut pas remarquer et retenir des chiffres en regardant une horloge ordinaire… on se souvient

de la position des aiguilles. Sur un cadran traditionnel, il est tout aussi facile de lire l'heure lorsque les chiffres des heures sont remplacés par des points, ou n'apparaissent même pas.

— Et alors ? dit Levine.

— Dans ce cas, presque tous les adultes doués d'une intelligence normale sont capables de lire l'heure d'un seul coup d'œil. Les comptables ne sont pas particulièrement avantagés. Avec une horloge à affichage numérique, c'est différent.

— Dans la mesure où il s'agissait bien d'une horloge à affichage numérique, un comptable était bel et bien avantagé, dit Levine. Vous ne m'aidez pas beaucoup, Henry.

— Je crois que si, dit Henry. Monsieur Levine, vous nous avez inconsciemment induits en erreur en nous donnant l'heure d'une manière appropriée aux horloges traditionnelles. Vous avez dit trois heures et quart, six heures moins le quart, et ainsi de suite. Les horloges à affichage numérique indiqueront dans ce cas trois heures quinze et cinq heures quarante-cinq. Au fur et à mesure que ce type d'horloge se répandra partout, c'est uniquement ainsi qu'on annoncera l'heure, je suppose.

Levine parut s'impatienter quelque peu.

— Et qu'est-ce que ça change, Henry ?

Henry répondit :

— D'après ce que vous nous avez dit, Brancusi était certain qu'au moment crucial, il était six heures moins dix, et Sandow, lui, était certain qu'il était cinq heures et demie. Si c'est bien exact et si l'horloge avait eu un cadran traditionnel, la position des aiguilles aurait été très différente dans les deux cas et aucun des deux hommes n'aurait pu se tromper. Il faudrait alors que l'un ou l'autre ait menti délibérément. En revanche, s'il s'agit bien d'un affichage numérique, Brancusi affirme avoir lu dix-sept cinquante et Sandow dix-sept trente, vous comprenez.

— Ah, et vous croyez que Sandow a pris le cinq pour un trois, dit Levine. Non, ça ne marche pas. On pourrait tout aussi bien soutenir que Brancusi a pris le trois pour un cinq parce qu'il était ennuyé que tout cela arrive au moment où on devait le relayer.

— Il n'est pas question d'une erreur que n'importe qui pourrait faire, mais d'une erreur qu'un comptable pourrait faire plus que tout autre, dit Henry. Cinquante cents représentent un demi-dollar, mais trente minutes font une demi-heure, et un comptable peut être particulièrement enclin à penser aux chiffres en termes d'argent. Pour un comptable, cinq cinquante veut très probablement dire cinq dollars et demi. Un bref coup

d'œil jeté à une horloge à affichage numérique indiquant cinq cinquante peut déclencher l'automatisme cinq et demi dans l'esprit d'un comptable et ensuite, il pourra jurer avoir lu cinq heures et demie.

Avalon eut l'air étonné.

— Vous pensez réellement que M. Sandow ait pu faire cette erreur, Henry ?

Mais ce fut Levine qui répondit en jubilant :

— Bien sûr ! C'est le seul moyen d'expliquer comment deux personnes ont pu regarder la même horloge au même moment et donner des heures différentes tout en étant sincères. D'ailleurs, le voilà, notre doute raisonnable ! Supposez que j'installe un écran sur lequel je pourrai projeter des chiffres sous prétexte de tester la vue et la mémoire des chiffres de Sandow et que je lui demande de repérer et d'identifier des nombres qui ne seraient apparus que très brièvement. Si je lui montre cinq cinquante avec un symbole de dollar à côté, il ne manquera pas de dire « cinq dollars et demi ».

— Il peut très bien dire cinq cinquante ou quelque chose comme ça, dit Gonzalo.

— S'il le fait, je lui demanderai s'il veut dire cinq cent cinquante dollars ou cinq dollars et demi – après tout, qui sait s'il peut correctement lire les nombres décimaux ? – et il dira alors sans aucun doute cinq dollars et demi. Il répétera ensuite la même chose quand le nombre sera écrit différemment et que le symbole du dollar aura disparu. Finalement, quand je montrerai l'image d'une horloge à affichage numérique indiquant cinq cinquante et que je lui demanderai si c'est cinq heures et demie ou six heures moins dix, il n'aura même pas besoin de répondre. Les jurés comprendront où je veux en venir.

Levine se leva pour aller serrer la main à Henry.

— Merci, Henry. J'ai dit que certaines affaires dépendaient de petits détails, mais je n'aurais jamais imaginé que celle-ci puisse reposer sur quelque chose d'aussi insignifiant que la différence entre une horloge à cadran traditionnel et une horloge à affichage numérique.

— Mais c'est de ce petit détail que dépend la liberté d'un homme qu'on a apparemment accusé de meurtre à tort, dit Henry. Et ce n'est pas là un petit détail sans importance.

REMARQUE

J'étais presque déçu en m'apercevant que j'avais rédigé dix nouvelles sur les douze dont j'avais besoin pour mon troisième recueil en

réussissant à ne m'en voir refuser qu'une. Ça voulait dire que je devrais me retenir d'envoyer les deux dernières à un magazine et qu'il me faudrait les écrire uniquement pour le livre.

Puisque je devais le faire, je l'ai fait… et celle-ci a été rédigée au troisième congrès des amateurs de littérature policière de Mohonk, auquel j'ai fait allusion après « Aucun rapport ! »

Vous remarquerez que « Quelle heure est-il ? » *(« What Time Is It ? »)* fait intervenir un meurtre, ce qui est rarement le cas dans mes récits des Veufs Noirs. Mais il ne s'agit pas d'un *whodunit,* ou d'un *howdunit,* ou d'un *whydunit*[28]. Il s'agit simplement d'expliquer une différence entre deux versions des faits… et c'est là l'essentiel dans les nouvelles des Veufs Noirs.

Mais au moins, les Veufs Noirs ont réussi à tirer d'affaire un innocent.

DEUXIÈME PRENOM

Roger Halsted dit d'un air un peu attristé :

— J'ai bien failli ne pas pouvoir venir ce soir.

Se tenant bien droit, Geoffrey Avalon le regarda du haut de ses cent quatre-vingt-huit centimètres et demanda :

— A cause d'un accident de voiture ?

— Non, rien d'aussi tragique, répondit Halsted. Cet après-midi, Alice se sentait d'humeur féministe, comme ça lui arrive parfois, et elle a protesté avec pas mal d'énergie contre le fait que les Veufs Noirs aient formé une association exclusivement masculine.

— Mais elle le sait depuis le début, non ? demanda Avalon.

— Bien sûr, et ça l'embête depuis le début, dit Halsted. Seulement, quelquefois, c'est encore pire, voilà tout. Aujourd'hui, elle a peut-être vu quelque chose à la télé, lu quelque chose dans les journaux, discuté avec une amie, que sais-je ? Bref, elle était dans tous ses états et le problème, c'est que je comprends assez bien son point de vue.

Emmanuel Rubin arriva de l'autre bout de la pièce où il était en train d'échanger des insultes avec Mario Gonzalo qui, ce mois-ci, faisait office d'hôte pour le banquet des Veufs Noirs.

— Est-ce que vous parlez de votre femme, Roger ? demanda-t-il.

— Oui, en effet.

— Je m'en doutais à voir votre expression soucieuse. Ça ne se fait pas. Les Veufs Noirs n'ont pas de femmes.

— Ah bon ? dit sèchement Halsted. Vous avez dit ça à Jane ?

— Je veux dire pendant les banquets, vous le savez fort bien.

— Je vous ai déjà entendu parler de Jane pendant nos réunions. D'ailleurs, ce que je disais concerne précisément les banquets. Je n'aimerais pas du tout y renoncer.

— Qui peut vous y obliger ? demanda Rubin d'un air méprisant, tandis que sa maigre barbe se hérissait.

— Ma conscience, pour commencer, répondit Halsted. Et puis ça ne vaut pas la peine de briser un ménage.

— Pourquoi est-ce que ça briserait un ménage ? dit Rubin. Je ne vois

pas pourquoi le fait d'accorder l'égalité aux femmes, sur le plan politique, économique et social, devrait m'empêcher de passer une soirée par mois avec des amis que j'ai choisis et qui se trouvent être des hommes ?

— Ne faites pas l'innocent, Manny, dit Avalon. Ce n'est pas qu'ils se trouvent simplement être des hommes. Le règlement du club stipule qu'ils doivent être des hommes.

— Et qu'ils doivent être intelligents et nous convenir, dit Rubin. Si l'un de nous n'apprécie pas quelqu'un qui souhaite devenir membre, même pour une raison ridicule ou pour aucune raison particulière, ce membre potentiel peut être viré. Un seul avis défavorable suffit, quoi que les autres pensent, et il n'est pas besoin de s'en expliquer.

— Manny, d'habitude, vous n'avez pas l'esprit aussi obtus, dit Avalon. Une femme ne peut pas être virée puisque son adhésion ne peut même pas être proposée. Ne voyez-vous donc pas la différence ? Celui qui est l'hôte de la soirée peut amener l'invité de son choix, même quelqu'un qui serait autrement immédiatement viré s'il souhaitait devenir membre. Mais l'invité doit être un homme. Aucune femme ne peut venir. Ne voyez-vous donc pas la différence ?

— Exactement, dit Halsted. Si c'était un Noir que nous voulions virer, ou un Juif, ou un Irlandais, ce serait avoir des préjugés et aucun de nous ne le supporterait. Mais puisqu'il ne s'agit que de femmes, apparemment, ça ne nous pose pas de problème. Votre sens moral a de belles œillères !

— Dans ce cas, est-ce que vous êtes en train de nous dire que nous devrions permettre aux femmes de se joindre à nous ? dit Rubin.

— Non ! firent en chœur Avalon et Halsted, avec force et vivacité.

— Alors pourquoi discutons-nous ?

— Je faisais seulement remarquer que nous devrions reconnaître que c'est immoral, dit Halsted.

— Vous voulez dire que dès lors que nous savons que quelque chose est immoral, nous sommes libres d'être immoraux.

— Bien sûr que non, voyons ! dit Halsted. Je pense simplement que l'hypocrisie aggrave tous les péchés. Rien n'est plus antiféministe que de dire, comme j'ai entendu Manny le faire : « Je ne suis pas antiféministe, mais... »

Mario Gonzalo les rejoignit et dit avec une autosatisfaction manifeste :

— Moi, je ne dis pas : « Je ne suis pas antiféministe, mais... » Je suis pour la répartition des rôles. J'attends d'une femme qu'elle s'occupe de moi.

— C'est là simplement avouer que vous n'êtes pas capable de le faire

tout seul, ce que j'ai toujours soupçonné, Mario, dit Rubin.

Gonzalo s'empressa de regarder par-dessus son épaule, en direction de son invité, puis il dit à voix basse :

— Ecoutez, continuez à parler du féminisme de temps en temps pendant le repas. C'est vraiment un coup de chance que vous ayez abordé le sujet de vous-mêmes.

— Pourquoi ? dit Avalon d'une voix qui n'avait jamais su baisser le ton depuis qu'elle avait été créée. Quelle horrible machination avez-vous…

— Chut ! fit Gonzalo. Je voudrais amener mon invité à se dévoiler. Il y a quelque chose qui le ronge et dont il ne veut pas parler. C'est pour ça que je l'ai fait venir. Ce sera peut-être intéressant.

— Savez-vous de quoi il s'agit ? demanda Halsted.

— Seulement très vaguement… dit Gonzalo.

Henry, dont le service raffiné apportait une touche de noblesse aux banquets, interrompit la conversation avec sa douceur habituelle.

— Excusez-moi, monsieur Gonzalo, mais le dîner est servi.

Gonzalo plaça tout de suite son invité à sa droite et demanda :

— Est-ce que tout le monde a pu faire la connaissance de M. Washburn ?

Tout le monde murmura un oui. Lionel Washburn était d'une élégance assez classique avec ses épais cheveux bruns soigneusement coupés, ses lunettes à monture noire, sa chemise blanche, son costume bleu foncé et ses chaussures noires bien cirées. Il avait l'air sur son trente-et-un sans pour autant être mal à l'aise. Il ne semblait pas encore avoir célébré son trentième anniversaire.

D'un air sombre, il demanda à Gonzalo :

— Est-ce que vous discutez pour savoir si votre association doit être exclusivement masculine, Mario ? J'ai entendu…

— Il n'y a pas de discussion, s'empressa de dire Gonzalo. Elle *est* exclusivement masculine. Je ne vous ai pas proposé d'amener une petite amie.

— Je n'en ai pas, dit Washburn en détachant chaque syllabe d'un ton caustique avant d'ajouter d'une manière plus sereine : Depuis combien de temps vous réunissez-vous entre hommes ?

— Depuis le début, mais c'est à Jim de vous raconter cette histoire. Jim, mon invité voudrait savoir comment notre club a vu le jour… si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

James Drake sourit et écarta sa cigarette pour voir l'invité sans être gêné par la fumée.

— Personnellement, je n'y vois aucun inconvénient, mais je suis sûr que les autres sont fatigués d'entendre cette histoire. Mais allons-y… à moins que quelqu'un ait une objection ?

Thomas Trumbull, qui attaquait son carré d'agneau, dit :

— Des tas d'objections, mais allez-y, pendant ce temps, je m'occuperai de mon estomac. Henry, si vous arrivez à dénicher encore un peu de sauce à la menthe, je vous en serai infiniment reconnaissant. Quant à vous, Jim, je vous suggère de faire publier votre Genèse et de la remettre à chaque invité au début des banquets. Nous pourrons ainsi être épargnés. Merci, Henry.

— Maintenant que nous nous sommes débarrassés de Tom, je vais pouvoir continuer, dit Drake. Il y a une trentaine d'années, j'étais marié… mais tout le monde peut faire une erreur, n'est-ce pas ? Je crois que j'étais fasciné par ma femme, à l'époque, bien que je ne sache plus pour quelle raison. En revanche, mes amis, eux, n'étaient pas fascinés du tout.

Avalon émit un long reniflement sonore.

— Et nous, nous savons pour quelle raison.

— J'en suis persuadé, acquiesça Drake avec bonne humeur. Résultat, je me suis retrouvé rejeté. Mes amis m'ont laissé tomber et moi, je ne pouvais pas supporter ses amis, ni elle, d'ailleurs, au bout d'un certain temps. C'est alors que Ralph Ottur, qui malheureusement vit maintenant en Californie, a eu l'idée de fonder un club dans le seul but de me voir sans ma femme. Naturellement, ça ne pouvait marcher que si le club était exclusivement masculin. Et voilà ! Nous l'avons appelé les Veufs Noirs parce que les araignées qu'on appelle les Veuves Noires s'y entendent pour dévorer leurs mâles et que nous étions déterminés à survivre.

— Est-ce que votre femme connaît l'origine de ce club ? demanda Washburn.

— Elle n'est pas ma femme. Ou plutôt, elle ne l'est plus, dit Drake. J'ai divorcé au bout de sept ans.

— Et vous êtes tous membres depuis le début ?

Drake secoua la tête.

— Geoff, Tom et moi, nous sommes des membres fondateurs. Les autres nous ont rejoints plus tard. Certains sont morts ou habitent maintenant trop loin pour assister à nos réunions.

— Mais la raison qui vous a poussés à fonder un club exclusivement masculin n'existe plus. Pourquoi continuez-vous…

— Parce que nous le voulons, s'empressa de dire Gonzalo. Parce que j'aime bien que les femmes restent à leur place, que je sais pertinemment

où est leur place, et que ce n'est pas ici.

— Voilà des propos révoltants, dit Halsted avec le léger bégaiement qui faisait son apparition quand il se passionnait.

Gonzalo répondit d'un ton glacial :

— Vous vous sentez obligé de dire ça parce que vous êtes marié. Vous vous dites que si vous ne vous exercez pas régulièrement, vous pouvez laisser échapper quelque chose d'antiféministe, comme on dit, devant votre femme, et à ce moment-là, vous risquez d'avoir des ennuis. Moi, je ne suis pas marié, donc je suis libre. Mes petites amies connaissent mon point de vue, alors si ça ne leur plaît pas, elles peuvent partir.

— C'est là une affirmation qui fait preuve d'un donjuanisme embarrassant, dit Avalon. Ça vous est égal qu'elles s'en aillent ?

— Pas toujours, reconnut Gonzalo. Mais j'aimerais encore moins qu'elles restent pour se disputer avec moi. Et les femmes ne manquent pas.

— C'est révoltant ! répéta Halsted.

— La vérité est généralement révoltante, dit Gonzalo. Pourquoi est-ce que vous autres, féministes hautement moraux, vous ne me dites pas pourquoi vous ne voulez pas qu'il y ait de femmes à nos réunions ? Nous verrons bien si vous arriverez à trouver une raison qui ne soit pas antiféministe.

Il y eut un silence gêné autour de la table et Gonzalo reprit :

— Henry, vous êtes vous aussi un Veuf Noir, et je ne vais pas vous laisser vous en tirer comme ça. Est-ce que vous voudriez voir des femmes participer à nos réunions ?

Le visage d'Henry se creusa en un sourire aimable.

— Non, monsieur. Gonzalo, je ne le souhaite pas.

— Ha ! fit Gonzalo. Vous au moins, vous êtes sincère, Henry, contrairement à ces « Hypocritiques » Noirs que vous servez. Dites-moi pourquoi vous ne le souhaitez pas.

— Comme vous, monsieur Gonzalo, je ne suis pas marié, mais j'ai bien peur de ne pas avoir une expérience aussi grande et diversifiée que la vôtre avec les jeunes femmes, répondit Henry.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec le sujet ?

— Je voulais simplement expliquer la situation au cas où ma théorie sur la question paraîtrait d'une bêtise puérile à des hommes plus expérimentés, dit Henry. Il me semble que pour la plupart des hommes, c'est surtout la mère qui représente l'autorité pendant l'enfance. Même quand le père est présenté comme un personnage mystérieux qui tient de

l'ogre et qui dispense les punitions, ce sont en fait les cris, les houspillades et les gifles de la mère qui nous empêchent constamment de faire ce que nous voulons. Et nous ne nous en remettons jamais.

Rubin déclara d'une voix empreinte d'un profond dédain masculin :

— Allons, Henry, est-ce que vous essayez de nous dire que les hommes ont peur des femmes ?

— Je crois que beaucoup en ont peur, dit Henry. À n'en pas douter, certains hommes ont une impression de soulagement et de liberté quand ils se retrouvent entre eux et ils se sentent particulièrement libres lorsque les femmes ne sont pas admises. Ce club a été formé pour être à l'abri de toutes les femmes sous prétexte de se garder d'une femme particulière. Cette femme est partie mais le refuge est toujours nécessaire et il demeure donc.

— Eh bien, au moins, nous n'avons pas là un exemple de parfait antiféminisme, dit Avalon.

— Mais c'est absolument faux ! dit Rubin, ses yeux lançant des éclairs derrière ses verres épais. Combien parmi vous ont peur des femmes ?

C'est alors que Washburn intervint. Son beau visage contracté en un masque de fureur, il abattit son poing sur la table avec une telle force que la vaisselle en trembla et interrompit Henry qui était en train de servir le café.

— Vous n'espérez tout de même pas que quelqu'un l'avoue ? dit Washburn. Votre serveur a raison, mais il ne va pas assez loin. Bien sûr que nous avons peur des femmes. Pourquoi n'en aurions-nous pas peur ? Ce sont des mangeuses d'hommes, des cannibales, des harpies. Rien ne les retient, elles ne connaissent ni règlement ni comportement fairplay. Elles entraînent la perte des hommes et de tout ce qui est décent et humain. Je me fiche bien de ne plus jamais en avoir une seule dans ma vie.

Il s'interrompit, inspira profondément, puis se passa une main sur son front humide de sueur et dit :

— Excusez-moi, messieurs, je n'avais pas l'intention de me mettre en colère.

— Mais pourquoi… commença Trumbull avant de s'arrêter en voyant Gonzalo lever la main.

Gonzalo souriait de triomphe.

— Pas maintenant, Tom. Il est presque l'heure de cuisiner notre invité et je vais vous désigner comme inquisiteur pour que vous puissiez poser votre question.

Et effectivement, il ne fallut pas attendre bien-longtemps pour que Gonzalo se mette rituellement à frapper son verre à eau tandis qu'on servait le brandy.

— Quand vous voudrez, Tom, dit-il.

Trumbull plissa furieusement le front sous ses cheveux blancs frisottés et il déclara :

— Je suppose, monsieur Washburn, que Mario vous a expliqué qu'en contrepartie d'un dîner qui, vous en conviendrez, je l'espère, était très bon, et d'une conversation qui, en partie tout au moins, était édifiante, vous devez être cuisiné. Il vous faudra répondre à nos questions complètement et sincèrement, même au cas où vous seriez embarrassé. Je dois vous assurer que rien de ce qui se dit ici ne sort de ces quatre murs.

» Après ce préambule, permettez-moi de vous dire ceci : je ne suis pas qualifié pour juger de la beauté masculine, monsieur Washburn, mais il me semble que les femmes doivent vous trouver plutôt bel homme. »

Washburn rougit et dit :

— Je n'essaierai pas d'expliquer les goûts des femmes. Mais c'est vrai, je me suis parfois aperçu que je pouvais attirer les femmes.

— Voilà une manière bien modeste d'exprimer les choses, dit Trumbull. Est-ce que la réciproque est également vraie ? Est-ce que les femmes vous attirent ?

Pendant un moment, Washburn eut l'air perplexe. Puis il fronça les sourcils et dit :

— Est-ce que vous me demandez si je suis homosexuel ?

Trumbull haussa les épaules et dit d'un ton égal :

— De nos jours, c'est une question qu'on peut poser, et on peut même se permettre de répondre par une franche affirmation si tel est le cas. Je ne vous demande pas cela par intérêt personnel, je vous assure, mais simplement par curiosité après vous avoir entendu vous emporter contre les femmes dans leur ensemble.

Washburn se détendit.

— Je vois ce que vous voulez dire. Non, les femmes m'attirent. Elles m'attirent trop. Et ce n'était pas contre l'ensemble des femmes que je fulminais en réalité, mais contre une seule. Contre une seule femme ! Et contre moi !

Trumbull hésita.

— Logiquement, monsieur Washburn, je devrais vous interroger sur cette femme qui vous désespère tant, dit-il. Pourtant, j'hésite à le faire.

D'un côté, c'est une affaire particulièrement privée, dans laquelle je ne veux pas m'immiscer, et de l'autre, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous dire ça, les détails sont probablement particulièrement inintéressants. Je suppose que chacun de nous, dans sa jeunesse…

Avalon l'interrompit.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas non plus, Tom, si je vous dis que vous faites preuve d'un mélange peu commun de délicatesse et d'insensibilité. Avec votre permission, je suis prêt à prendre le relais et à continuer l'interrogatoire.

— Si vous pensez pouvoir le faire en restant dans les limites du bon goût, Geoff… fit Trumbull d'un air pincé.

Avalon haussa au maximum ses sourcils épais et dit :

— J'ai une haute opinion de vous, Tom, mais je ne vous ai jamais considéré comme une référence en matière de bon goût, monsieur Washburn, je ne désire nullement fouiller des points sensibles sans aucune nécessité, mais permettez-moi de deviner. Votre éclat est intervenu pendant une discussion sur le féminisme. Pouvons-nous en déduire que votre expérience malheureuse, quelle qu'elle soit, concerne le féminisme ?

Washburn fit un signe de tête affirmatif et dit :

— Et comment, nom de Dieu !

— Bien ! Maintenant, je vais vous poser une question que vous trouverez peut-être superflue. Est-ce que ce qui vous est arrivé n'est pas également arrivé à d'autres ? En faisant abstraction de l'immense peine que vous avez pu ressentir et du malheur unique que vous estimez avoir connu, pensez-vous, à tête reposée, que ce pourrait être le lot commun de la gent masculine ?

Washburn semblait perdu dans ses pensées et Avalon poursuivit aussi gentiment qu'il le put :

— Après tout, des millions d'hommes ont été plaqués, des millions ont été vendus, des millions ont été trahis par leurs femmes, maîtresses ou amies.

— D'une certaine manière, ce qui m'est arrivé est également arrivé à beaucoup d'autres, comme vous le suggérez, dit Washburn entre ses dents, qui étaient remarquablement blanches et régulières. Je l'admets parfaitement. Perdre la femme qu'on aime n'est pas si rare que ça. Etre l'objet de railleries et d'humiliations, dit-il en avalant sa salive, est sans doute le lot de beaucoup de gens. Mais à un égard du moins, j'ai été maltraité d'une manière particulière. À un égard.

Avalon hocha la tête.

— Très bien. Je ne vais pas vous poser de questions. C'est à vous de nous expliquer à quel égard.

Washburn baissa les yeux sur son petit verre de brandy et se dépêcha de dire :

— Je suis tombé amoureux. Ce n'était pas la première fois. Elle était… elle n'était pas la plus belle femme que j'aie jamais connue… ni la plus agréable. En fait, nous ne nous entendions pas bien. Quand j'étais avec elle, j'avais l'impression de me faire secouer de façon horripilante dans une carriole sans suspension sur une route pleine d'ornières. Mais, Seigneur, je ne pouvais rien y faire. Apparemment, je n'y peux toujours rien. Ne me demandez pas d'analyser la chose. Tout ce que je sais, c'est que j'étais pris, piégé, pieds et poings liés, et que je la voulais. Et je ne pouvais pas l'avoir.

» Elle donnait l'impression de me haïr. D'après son comportement, on aurait dit qu'elle voulait que je m'intéresse à elle uniquement pour prouver au monde entier que je ne pouvais pas l'avoir.

» C'était une féministe. Elle était ultra-susceptible sur ce sujet. Elle avait réussi dans la vie. Elle était dessinatrice pour un magazine, elle était arrivée au sommet de sa profession et elle prenait très cher. Mais ce n'était sans doute pas suffisant. Pour lui faire plaisir, il fallait que moi, j'échoue.

» Je ne pouvais jamais discuter valablement avec elle. Elle triomphait toujours. Bien sûr, c'était une intellectuelle et moi, je n'en suis pas un… même si j'aime à penser que je suis intelligent…»

— L'intelligence est le diamant dont l'intellectualité ne représente que les facettes, dit Rubin. J'ai déjà vu plus d'un strass avec de jolies facettes bien taillées. Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis agent de change, répondit Washburn.

— Et vous gagnez bien votre vie ? Je veux dire, aussi bien que votre féministe ?

Washburn rougit.

— Oui. Et j'ai hérité d'un portefeuille assez considérable. Elle semble me le reprocher.

— Laissez-moi essayer de deviner, dit Rubin avec une pointe d'ironie. Vous gagnez plus d'argent qu'elle alors que vous êtes moins brillant parce que vous êtes un homme. Vous arrivez plus haut avec moins de mérite parce que vous êtes un homme. Vous avez probablement hérité de ce portefeuille parce que vous êtes un homme. Votre sœur n'en aurait pas eu

autant.

— C’est à peu près ça, dit Washburn. Elle disait que ma manière de m’habiller, ma manière de me présenter, tout en moi était calculé pour montrer ma fortune et ma puissance masculines. Elle disait que je pourrais tout aussi bien porter une enseigne au néon proclamant : « Je peux acheter des femmes. »

— Est-ce que vous avez déjà essayé de vous défendre ? demanda Trumbull.

— Bien sûr, répondit Washburn. Et alors, on se disputait. Je lui demandais pourquoi elle insistait tant sur le fait qu’elle était une femme si elle voulait être considérée comme un être humain et une intellectuelle et ne pas être pénalisée par son sexe. Pourquoi ne renonçait-elle pas à son maquillage et n’affrontait-elle pas le monde avec un visage nu, comme les hommes ? Pourquoi ne portait-elle pas des vêtements moins suggestifs qui auraient moins accentué ses seins et ses hanches ? Je lui disais qu’elle pouvait tout aussi bien porter une enseigne au néon proclamant : « Je coûte cher. »

— Elle a dû beaucoup apprécier ça, marmonna Rubin.

— Vous pouvez être sûr qu’elle n’a pas apprécié du tout, dit Washburn d’un air sombre. Elle m’a rétorqué que notre société masculine la forçait à le faire pour se protéger et qu’elle n’allait pas renoncer à la seule arme qu’on lui avait octroyée. Je lui ai dit qu’elle n’avait pas besoin d’armes avec moi. Je lui ai dit que j’étais prêt à l’épouser même si elle n’usait pas d’artifices pour séduire, même si elle sortait de la douche avec les cheveux mouillés et qu’elle avait un bouton sur l’épaule. Et elle m’a dit :

« — Pour quoi faire ? Pour te faire la cuisine et le ménage ? »

« — J’ai une femme de ménage qui s’en occupe, lui ai-je répondu. »

« — Bien sûr, a-t-elle dit, une autre femme. »

Halsted intervint.

— Vous n’auriez rien gagné en l’épousant. Vous vous seriez disputés tous les jours. Ça aurait été un vrai purgatoire. Pourquoi ne pas l’oublier ?

— Pourquoi pas, en effet ? dit Washburn. Pourquoi ne pas laisser tomber l’héroïne ? Pourquoi ne pas s’arrêter de respirer si l’air est pollué ? Comment voulez-vous que je sache pourquoi ? Ce n’est pas le genre de choses où la raison peut intervenir. J’aurais peut-être pu, je dis bien peut-être, la gagner à ma cause.

— Non, dit catégoriquement Rubin. C’est une enquiquineuse et elle le restera toujours.

— Voilà un jugement stupide, Manny, dit Halsted. Il fait partie de la

panoplie habituelle d'arguments déployés par les antiféministes. Un homme est ambitieux, une femme, elle, est sans scrupules. Un homme est ferme, une femme est entêtée. Un homme est spirituel, une femme est mauvaise langue. Un homme est combatif, une femme est agressive. Un homme est un chef énergique, une femme est une enquiquineuse.

— Appelez ça comme vous voudrez, dit Rubin. Dites que cette femme est une petite fleur des champs si ça doit vous faire plaisir. Quant à moi, il me semble que sa seule ambition, sa seule préoccupation ont été de faire regretter à notre ami ici présent le jour où il est venu au monde. Et elle aurait pu réussir.

Rubin se tourna vers Washburn et dit :

— A en juger d'après votre éclat de tout à l'heure, je suppose que vous avez échoué sur toute la ligne avec elle. Si c'est bien le cas, je vous félicite, et si je connaissais un moyen pour vous aider à la conquérir, je refuserais de vous l'indiquer.

Washburn secoua la tête.

— N'ayez aucune crainte. Elle a épousé quelqu'un d'autre... un salaud complètement idiot, et d'après ce que j'ai entendu dire, elle fait la cuisine et le ménage.

— Est-ce qu'elle a renoncé à sa carrière ? demanda Avalon, l'air étonné.

— Non, mais elle ne s'occupe pas moins de la maison, répondit Washburn. Ce que je n'arriverai jamais à comprendre, c'est pourquoi elle l'a choisi.

— On ne peut pas expliquer la nature de l'attirance, dit Trumbull. Cet autre type la fait peut-être rire. Il la domine peut-être sans se donner la peine de discuter. Elle aime peut-être son odeur. Comment pouvez-vous le savoir ? Comment pouvez-vous justifier le fait qu'elle vous attire ? Rien de ce que vous avez dit d'elle ne la rend attirante pour moi.

— Si c'est lui qu'elle préfère, dit Washburn en fulminant, pourquoi ne pas le dire carrément, quelle qu'en soit la raison... ou sans raison du tout ? Pourquoi faire croire à un test fair-play ? Pourquoi m'humilier ?

— Un test ? dit Rubin. Quel test ?

— C'est à ça que je faisais allusion tout à l'heure en disant que j'avais été maltraité d'une manière particulière. Elle m'a dit qu'elle allait bien voir si j'étais le genre d'homme avec lequel elle pourrait vivre. Elle m'a mis au défi de lui donner le deuxième prénom de quelqu'un, un monosyllabe qui représentait ce que tous les écoliers connaissaient... sans pourtant le connaître. Elle a laissé entendre qu'elle ferait également subir

ce test à l'autre type. Je savais de quoi il était capable et je ne me suis donc pas inquiété. Mon Dieu, c'était un stupide rédacteur d'annonces publicitaires qui se baladait toujours en pull à col roulé et qui buvait de la bière.

— Vous ne pouviez sûrement pas croire qu'une femme allait choisir entre deux hommes en leur demandant de résoudre une énigme, dit Avalon. Ça arrive peut-être dans les contes de fées, mais pas dans la vie.

— C'est maintenant que je m'en rends compte, dit Washburn. Mais elle l'a bien épousé. Elle m'a dit qu'il avait trouvé la bonne réponse. Elle m'a dit que cet idiot avait réussi le test, et que moi, j'avais échoué. C'était déjà assez dur comme ça de devoir renoncer à elle, mais en plus, elle s'est arrangée pour me faire perdre en me demandant de jouer au plus fin avec quelqu'un que je méprisais… du moins, elle a prétendu que j'avais perdu. Ce n'était pas un test, c'était une absurdité. Supposez que vous choisissiez un prénom monosyllabique… John, Charles, Ray, George… n'importe lequel. Qui peut dire quelle est la bonne réponse excepté elle ?

» Si elle avait l'intention de l'épouser de toute façon, elle aurait pu se dispenser de me faire paraître idiot à mes propres yeux.

— Et si la question était bien fondée ? dit Halsted. S'il avait bien trouvé la bonne réponse et pas vous, est-ce que vous vous sentiriez mieux ?

— Je suppose que oui, dit Washburn, mais plus j'y pense et plus je me dis que ce n'était qu'un prétexte.

— Laissez-moi réfléchir, dit Halsted d'un air pensif. Il nous faut le deuxième prénom de quelqu'un, un monosyllabe que tous les écoliers connaissent sans le connaître.

— Elèves, grommela Washburn. Ecolier est antiféministe.

— Allez-y, Roger, dit Gonzalo. Vous êtes professeur. Qu'est-ce que connaissent tous les élèves sans le connaître ?

— Dans ma classe de collège, dit Halsted d'un air sombre, tous les élèves savent qu'ils devraient connaître l'algèbre et ils ne la connaissent pas. Si l'algèbre était un prénom monosyllabique, ce serait la réponse.

— Procédons systématiquement, dit Drake. Seuls des personnes ont des deuxièmes prénoms, au sens où nous l'entendons habituellement. Nous pouvons donc commencer par là. Si nous trouvons une personne que tous les élèves connaissent sans la connaître, cette personne aura un deuxième prénom et ce deuxième prénom sera la bonne réponse.

— Et ça vous avancera à quoi ? demanda Washburn. D'abord comment est-il possible de connaître quelque chose ou quelqu'un sans le

connaître ? Et même si c'était possible, ça ne pourrait pas s'appliquer à une seule personne. Comment saurez-vous de qui il s'agit ? Non, cette ensorceleuse ne parlait pas sérieusement.

— En fait, dit Avalon. Les deuxièmes prénoms ne sont somme toute pas si fréquents que ça. De nos jours, tout le monde en a un mais il me semble qu'autrefois ce n'était pas la règle. Pensez à certains personnages célèbres… George Washington, Abraham Lincoln, Napoléon Bonaparte, William Shakespeare – pas un seul dans le lot qui ait un deuxième prénom. Les Grecs n'avaient qu'un nom : Socrate, Platon, Démosthène, Créon. Ça limite un peu les choses.

— Il y a Robert Louis Stevenson, Franklin Delano Roosevelt, Gustavus Adolphus Vasa, fit remarquer Halsted.

— Qui est Gustavus Adolphus Vasa ? demanda Gonzalo.

— Un roi de Suède[29], au début du dix-septième siècle, répondit Halsted.

— Je suppose que tous les élèves suédois le connaissent, mais nous devrions nous en tenir à ce que savent les élèves américains, dit Gonzalo.

— C'est aussi mon avis, dit Avalon.

Rubin dit d'un air pensif :

— Les Romains avaient normalement trois noms. Jules César s'appelait en fait Caius Julius Caesar. Son assassin, Cassius, s'appelait Caius Cassius Longinus. Tous les élèves américains devraient connaître les noms de Jules César et de Cassius à cause du *Jules César* de Shakespeare qu'on leur fait systématiquement étudier. Mais ils ne connaissent sans doute pas Caius Julius Caesar et Caius Cassius Longinus. Ils penseraient sans doute que Jules était un prénom et Cassius un nom de famille, alors qu'il s'agit dans un cas comme dans l'autre d'un second prénom. Voilà le genre de chose que nous devrions rechercher.

— Dans de nombreuses civilisations, on utilise les noms patronymiques comme deuxièmes prénoms, dit Avalon. Tous les Russes en ont un. Pierre Ier, dit Pierre le Grand, s'appelait en réalité Peter Alexeïevitch Romanov. Tous les élèves connaissent Pierre le Grand, mais ils ne connaissent pas son deuxième nom, et ils ne savent même pas qu'il en a un.

— Il y a d'autres possibilités, dit Rubin. Certains deuxièmes prénoms sont devenus des prénoms usuels même pour les Américains. Le président Grover Cleveland s'appelait en réalité Stephen Grover Cleveland. Il a laissé tomber son premier prénom et il s'est servi du

deuxième, de sorte que tous les élèves connaissent Grover Cleveland mais pas Stephen Grover Cleveland. La même chose vaut pour Thomas Woodrow Wilson et pour John Calvin Coolidge.

» Et puis certains écrivains ont renoncé à un deuxième prénom en prenant un pseudonyme. Mark Twain s'appelait en fait Samuel Langhorne Clemens et Lewis Carroll, lui, Charles Lutwidge Dodgson. Tous les élèves connaissent Mark Twain et Lewis Carroll, mais probablement pas Langhorne et Lutwidge. »

Washburn dit avec impatience :

— Excusez-moi, messieurs, mais à quoi nous sert tout ceci ? En quoi est-ce que ça peut nous aider à résoudre le problème ? Vous pourrez bien aligner un million de deuxièmes prénoms que vous n'en saurez pas pour autant celui que voulait cette femme.

— Nous sommes simplement en train de circonscrire le problème, monsieur Washburn, dit Avalon.

— Et de le faire tout de travers, dit Gonzalo. Ecoutez, tous les deuxièmes prénoms que vous avez énumérés, de Julius à Lutwidge avaient plus d'une syllabe. Pourquoi ne pas commencer par penser à un prénom monosyllabique ? Si nous voulons nous attaquer aux présidents américains, nous pouvons démarrer avec la lettre « s ». On ne peut pas faire plus monosyllabique qu'une seule lettre. Eh bien, il y a eu Harry S. Truman. Et le S était simplement S, et pas une initiale. Tous les élèves ont entendu parler d'Harry S. Truman, mais combien parmi eux savent que S ne remplace aucun prénom ?

— Si on va par là, dit Drake, tous les élèves connaissent Jimmy Carter, mais il s'appelle en réalité James Earl Carter Junior. Les élèves ne connaissent pas Earl, et c'est un monosyllabe.

— Vous pouvez toujours trouver un million de réponses, pas une réponse unique.

Trumbull rugit soudain d'une voix furieuse :

— Bon sang, messieurs, vous oubliez la troisième indication, qui est la plus importante. Je reste là à attendre que l'un d'entre vous s'en rende compte, mais vous vous contentez de tourner en rond avec vos petites réflexions pédantes et solennelles.

— Quelle troisième indication, Tom ? demanda tranquillement Avalon.

— Et d'une, il vous faut un deuxième prénom monosyllabique. Et de deux, il vous faut cette histoire d'élèves qui le connaissent sans le connaître. Et puis vous avez le fait que cette femme a dit que l'énigme

devait lui montrer si Washburn était un homme avec lequel elle pouvait vivre. Et de trois ! Ça veut dire que l'énigme doit avoir un rapport quelconque avec l'antiféminisme puisque cette femme est une féministe acharnée. Ce qui sous-entend qu'un antiféministe, et elle est fermement persuadée que Washburn en est un, ne pourra pas trouver la réponse.

— Seigneur, Tom, vous avez raison, dit Rubin. Et ensuite ? Ne me dites pas que vous avez également trouvé la réponse ?

Trumbull secoua la tête.

— Pas exactement, mais je suggère que nous nous en tenions exclusivement à des noms de femmes. Une féministe soutiendrait que beaucoup de femmes ont joué un rôle important dans l'histoire, mais que l'antiféminisme qui prévaut a eu tendance à les écarter. Par conséquent, tous les élèves devraient les connaître, mais ne les connaissent pas.

— Non, Tom, ce n'est pas ça, dit Halsted. Ce n'est pas quelque chose que tous les élèves devraient connaître mais ne connaissent pas. C'est quelque chose que tous les élèves connaissent sans connaître. C'est différent.

— D'ailleurs, dit Rubin, même si nous nous en tenons aux femmes, nous ne savons toujours pas où est la réponse. En ne nous occupant que des figures du féminisme, par exemple, nous avons Susan Brownell Anthony, Carrie Chapman Catt, Helen Gurley Brown, Gloria Steinem, Betty Friedan… qui a un deuxième prénom monosyllabique dans tout ça ?

— Ce n'est pas nécessairement une féministe, dit Drake d'un air pensif tandis que ses petits yeux semblaient scruter quelque chose devant lui. C'est peut-être simplement une femme qui a joué un rôle dans l'histoire… comme celle qui a écrit *la Case de l'oncle Tom* et qui a, selon Lincoln, contribué à provoquer la guerre civile.

— Harriet Beecher Stowe, fit Rubin avec impatience. Il y a deux syllabes dans Beecher.

— Je ne faisais que citer un exemple, dit Drake. Et celle qui a écrit *l'Hymne de la République,* Julia Ward Howe ? Combien de syllabes y a-t-il dans Ward ?

— Pourquoi serait-ce quelque chose que tous les élèves connaissent sans le connaître ? demanda Avalon.

Drake répondit :

— Tous les élèves connaissent le vers « Mes yeux ont vu la gloire de l'avènement du Seigneur « et ils n'en connaissent pas l'auteur parce que c'est une femme. C'est du moins ce qu'une féministe pourrait prétendre.

Il y eut un chœur de protestations et Avalon les domina en élevant

soudain sa voix grave et en hurlant :

— Et *les Quatre Filles du Dr March,* qui a été écrit par Louisa May Alcott ? Alors quelle peut être la réponse, Ward ou May ?

Washburn intervint brusquement d'une voix coupante :

— Ni l'un ni l'autre.

— Pourquoi pas ? dit Drake. Comment le savez-vous ?

— Parce qu'elle m'a donné la réponse quand elle m'a écrit pour me dire qu'elle s'était mariée, dit Washburn. Et ce n'est ni Ward ni May.

Rubin s'exclama avec indignation :

— Vous nous avez délibérément caché quelque chose.

— Non, dit Washburn. Je ne le savais pas quand j'ai essayé de trouver la réponse, mais maintenant que je le sais, je ne comprends toujours pas. Je crois qu'elle a simplement choisi un prénom au hasard, puisqu'elle voulait absolument me faire passer pour un idiot.

» Mais je ne vais pas vous donner la solution maintenant, parce que vous pourrez imaginer une raison *a posteriori,* et ce n'est pas valable. L'important, c'est de trouver une solution par le raisonnement sans connaître la réponse au préalable. Mais elle m'a bien donné un prénom féminin, je l'accorde volontiers à M. Trumbull. »

— Si en raisonnant, nous arrivons à trouver le nom qu'elle vous a donné et à justifier ce choix, est-ce que vous vous sentirez mieux ?

Washburn répondit d'un air sombre :

— Oui, je crois. Du moins, je pourrai me dire que c'était un test fair-play, que j'aurais pu l'épouser si j'avais été plus brillant et qu'elle ne se moquait pas de moi. Mais quelqu'un peut-il me dire quel était ce prénom ?

Il regarda l'assistance et croisa six regards pensifs.

— Avez-vous une idée sur la question, Henry ? dit Gonzalo.

Le serveur, qui était en train de débarrasser les verres à brandy, répondit tranquillement :

— A moins que le prénom ne soit Ann, monsieur Gonzalo, je crains de ne pas pouvoir vous aider.

Washburn émit un cri sauvage, repoussa sa chaise en arrière en la raclant bruyamment sur le sol et se leva brusquement.

— Mais c'est bien Ann, s'écria-t-il. Comment avez-vous fait pour y arriver ? Vous l'avez deviné ou vous avez une raison particulière ?

Il s'était avancé vers Henry, et on aurait dit qu'il allait le saisir par les épaules et le secouer pour le faire parler. Avec une difficulté manifeste, il parvint cependant à se maîtriser.

Henry déclara :

— Ces Messieurs les Veufs Noirs ont fourni toutes les pièces du puzzle, monsieur. Je n'ai eu qu'à les assembler. M. Rubin a dit que le deuxième prénom que nous cherchions pouvait être dissimulé derrière un pseudonyme, comme dans le cas de Mark Twain. M. Trumbull a fait remarquer qu'il devait être question de féminisme. Je me suis alors dit qu'il était très possible qu'à une certaine époque, une femme se soit cachée derrière un pseudonyme masculin et je me suis demandé s'il n'y avait pas un cas lié à ce que tous les élèves connaissaient.

» L'un des livres que l'on demande immanquablement aux élèves de lire depuis des générations est certainement *Silas Marner*. Tous les élèves le connaissent et de plus, il a été écrit par George Eliot. Je me suis dit que c'était un pseudonyme. J'ai vérifié dans l'encyclopédie que nous avons dans notre bibliothèque et pendant que la discussion faisait rage, j'ai trouvé que le vrai nom de George Eliot était Mary Ann Evans.

Washburn dit en écarquillant les yeux de surprise :

— Alors, ce n'était pas une question-piège. J'en suis heureux. Mais vous voulez dire que l'idiot qu'elle a épousé avait trouvé la réponse ?

— Il a très bien pu la trouver, dit Henry. Et je pense que vous auriez avantage à croire qu'il l'a bien trouvée.

REMARQUE

Cette nouvelle a été écrite au cours d'un voyage en train à Richmond, en Virginie, où j'avais été dépêché pour donner le coup d'envoi à une conférence, et pendant mon séjour dans cette ville.

Les Araignées de la Trappe et par conséquent, les Veufs Noirs, sont en fait des associations exclusivement masculines. Seuls les hommes peuvent en être membres, seuls les hommes peuvent y être invités. Qui plus est, les Araignées de la Trappe ont débuté de la manière attribuée aux Veufs Noirs dans cette nouvelle.

Les associations exclusivement masculines sont, bien sûr, démodées de nos jours. Je ne peux pas parler au nom des autres membres des Araignées de la Trappe, mais pour ma part, j'ai mauvaise conscience. Heureusement pour moi, Janet est une femme très tolérante et elle est assez folle pour s'être entichée de moi, ce qui fait qu'elle me permet d'appartenir non à une, mais à quatre associations exclusivement masculines, puisqu'elle pense que ça me fait plaisir.

Ça me fait effectivement plaisir et j'apaise ma conscience en faisant de l'agitation à l'intérieur afin qu'elles ouvrent leurs portes aux femmes aussi

bien qu’aux hommes… mais jusqu’ici, je l’ai fait en vain pour chacune d’entre elles.

LE LEGS

Emmanuel Rubin s'exclama dans un murmure scandalisé :

— Il a proposé de payer son repas !

Il jeta un féroce regard de hibou en direction de celui qui était invité au banquet des Veufs Noirs du mois.

— Oui, c'est vrai, dit négligemment Mario Gonzalo.

— Et je suppose que vous avez accepté, dit Rubin.

— Non, bien que je ne voie pas pourquoi il ne devrait pas le faire si ça lui fait plaisir. Si quelqu'un tient absolument à payer pour avoir le privilège de dîner avec nous, pourquoi l'en empêcher ?

— Parce que nous vendrions notre liberté de choix, espèce d'idiot, et que c'est quelque chose qui n'a pas de prix pour tous les Veufs Noirs, vous excepté. Est-ce que vous croyez que je suis prêt à manger avec quiconque va régler l'addition ? Moi, je choisis mes compagnons. Bon sang, Mario, s'il a proposé de nous acheter, ça devrait immédiatement nous empêcher de le recevoir.

— Mais ce ne sera pas le cas, alors pourquoi ne pas vous calmer, Manny, et m'écouter ? J'ai déjà prévenu les autres et je voulais vous prévenir en dernier parce que je savais que vous feriez un esclandre. Il m'a contacté…

— Est-ce que vous le connaissiez ?

— Non, mais il s'est présenté. Il s'appelle Matthew Parris, et il est avocat. Il connaissait l'existence des Veufs Noirs. Il savait que je devais être l'hôte du prochain banquet et il voulait tous nous voir pour une affaire juridique. Il m'a demandé d'assister à notre réunion et il a proposé de payer si ça pouvait faciliter les choses. Il m'a semblé être un type intéressant, alors pourquoi aurais-je refusé ?

Rubin dit d'un ton mécontent :

— Pourquoi est-ce que les affaires juridiques devraient s'immiscer dans nos banquets ? Qu'est-ce qu'il a l'intention de faire, de nous assigner à comparaître ?

— Non, répondit Gonzalo en levant les yeux au ciel pour bien marquer son impatience. Il représente Ralph Ottur. Nous envoyons toujours des

invitations à Ralph, et c'est comme ça que ce Parris savait que je devais être responsable du prochain banquet. Il m'a contacté parce que Ralph le lui a demandé. Je suppose que vous vous souvenez de Ralph.

Les yeux de Rubin lancèrent des éclairs derrière ses verres de lunettes épais.

— Bien sûr que je me souviens de lui. Mais je suis surpris que vous vous en souveniez aussi. J'ignorais que vous étiez devenu membre du club avant son départ.

— La mémoire ne s'arrange pas avec l'âge, dites-moi !

Rubin ignora cette remarque.

— Il est parti il y a une douzaine ou une quinzaine d'années, au moment où les Veufs Noirs démarraient à peine. C'était avant que nous ne commencions à nous réunir au Milano… il n'y avait pas Henry, à l'époque.

Il regarda dans la direction d'Henry avec un sourire et ajouta :

— Réunir les Veufs Noirs sans la présence d'Henry semble aujourd'hui impossible. Mais en ce temps-là, il nous aurait semblé impossible de le faire sans que Ralph soit là. C'est en 65 qu'il est parti en Californie, c'est bien ça ? Nous n'étions alors que des gamins.

Geoffrey Avalon s'approcha d'eux, une expression solennelle sur son visage à la barbe bien entretenue.

— Je crois que vous et moi, Manny, nous avions la quarantaine, à l'époque, dit-il. On ne peut pas vraiment parler de gamins.

— Bon, bon ! dit Rubin. Et que nous veut Ralph, Mario ?

— Je n'en sais rien, dit Gonzalo. Parris n'a pas voulu le dire. Est-ce que vous avez eu de ses nouvelles, récemment ?

— Pas un mot depuis déjà quelques années. Il n'envoie même pas une carte pour refuser les invitations. Et vous, Geoff, vous avez eu de ses nouvelles ?

— Non, dit Avalon. Tom Trumbull dit que Ralph enseigne la navigation au CIT[30], mais il n'a pas non plus été contacté personnellement.

— Alors, Geoff, que faisons-nous avec cet avocat que Mario nous a amené ?

— Traitons-le comme n'importe quel autre invité. Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse d'autre ?

Henry s'approcha, son visage lisse et dépourvu de rides respirant l'efficacité, caractéristique de ce serveur inégalé.

— Monsieur Gonzalo, dit-il, nous sommes prêts à servir le dîner si vous voulez bien avoir l'amabilité de dire à tout le monde de passer à table.

Le dîner fut plus calme que d'ordinaire car Matthew Parris absorbait en quelque sorte l'attention des autres convives. Il semblait cependant ne pas s'en rendre compte. Il avait un visage rasé de près et luisant d'un reflet rose, des cheveux grisonnants bien lissés et coiffés en arrière, un grand sourire très naturel, une manière de s'exprimer précise et un net accent du Middle West.

Il ne fit à aucun moment allusion à ce qui l'avait amené, mais il se contenta de parler de la situation au Moyen-Orient. D'après lui, le problème, c'était que les deux camps essayaient de gagner du temps. Les Arabes se disaient qu'avec les réserves de pétrole qui diminuaient, la soif d'énergie du monde amènerait la victoire. Israël se disait qu'avec la diminution des réserves de pétrole, l'influence des Arabes allait elle aussi diminuer.

À ceci James Drake rétorqua d'un air sombre que la diminution des réserves de pétrole pourrait entraîner la fin de notre civilisation. La question de savoir qui allait remporter la « victoire » (victoire entre guillemets) au Moyen-Orient, ou ailleurs, n'aurait alors plus aucune importance.

— Ah, mais pour les idéologues acharnés, des choses aussi peu importantes que le fait de survivre ne comptent pas, dit Parris. Ils préféreraient remporter une victoire en enfer qu'être battus au ciel.

Mario Gonzalo, qui avait retiré sa veste d'une aveuglante couleur vert clair et dégustait son escalope cordon-bleu en bras de chemise rayée, se pencha vers Thomas Trumbull et murmura :

— Toute cette histoire n'est peut-être qu'une plaisanterie, Tom. Je n'ai rencontré Ralph que deux ou trois fois avant son départ. D'après mes souvenirs, c'était un type assez bizarre.

Le front bronzé de Trumbull se plissa sous sa toison de cheveux blancs.

— J'espère bien que nous sommes tous des types bizarres. C'est Ralph Ottur qui a fondé ce club. Nous avions l'habitude de nous réunir chez lui pendant les deux ou trois premières années. Il était veuf, fin cuisinier, astronome, et il adorait les jeux de mots.

— Ça, je m'en souviens, qu'il aimait les jeux de mots.

— Oui, dit Trumbull. Il a écrit des livres sur les acrostiches et sur toutes sortes de vers sortant de l'ordinaire. Les devinettes faisant

intervenir calembours et plaisanteries étaient une de ses spécialités. C'est lui qui a éveillé l'intérêt d'Halsted pour les limericks.

Gonzalo se mit à rire.

— Comment arriviez-vous à supporter ça, Tom ?

Trumbull haussa les épaules.

— Nous avions également d'autres sujets de conversation, et puis j'étais plus jeune à l'époque. Mais Ralph s'est remarié, vous vous en souvenez sûrement, il est parti pour la côte Ouest et nous n'avons plus jamais entendu parler de lui. Drake et moi, nous avons alors trouvé *le Milano* et depuis, les réunions des Veufs Noirs se sont tenues ici, à notre plus grande satisfaction.

Henry servit une deuxième tasse de café et Gonzalo tambourina mélodieusement sur son verre à eau avec sa cuiller.

— Jim, dit-il, puisque vous êtes le plus ancien membre du club et celui qui connaissait le mieux Ralph Ottur au temps où même Manny prétend avoir été un gamin, voudriez-vous vous charger de cuisiner notre invité ?

James Drake alluma une nouvelle cigarette et dit :

— Monsieur Parris, comment justifiez-vous votre existence ?

— Pour l'instant, en essayant de vous rendre plus riche que vous ne l'avez été jusqu'à présent, monsieur Drake, répondit Parris. Ou si ce n'est vous, quelqu'un d'autre parmi vous.

— Vous ne savez donc pas lequel ?

— J'ai bien peur que non, messieurs. Pour le savoir, il faudra que je procède à la lecture du testament.

— Du testament ? Quel testament ? demanda Drake d'un air embarrassé en retirant sa cigarette de sa bouche et en la déposant sur un cendrier.

Un lourd silence s'abattit sur les autres convives. Henry, qui avait commencé à servir le brandy, s'immobilisa.

Parris déclara sur un ton sérieux :

— On m'a demandé de ne rien révéler avant d'être invité au banquet des Veufs Noirs et d'être cuisiné. Je ne devais rien dire auparavant.

— Eh bien, c'est le moment, maintenant, dit Drake. Allez-y, parlez.

— Je regrette d'avoir à vous dire que M. Ralph Ottur est décédé le mois dernier, dit Parris. Il menait une vie assez recluse depuis la mort de sa seconde femme, il y a trois ans, et à sa demande, son décès n'a pas été annoncé. Bien qu'il ait radicalement changé de vie en quittant New York pour aller s'installer en Californie, il n'avait apparemment pas oublié ses vieux amis les Veufs Noirs. Il m'a demandé de remettre ceci à chacun

d’entre vous, sous réserve que vous soyez présents tous les six, ce qui est bien le cas.

Des enveloppes furent remises aux Veufs Noirs sidérés. Chacune d’elle portait le nom de son destinataire en lettres soigneusement tracées à l’encre de Chine.

— Voilà son monogramme, marmonna Drake.

Chaque enveloppe faisait apparaître un dessin stylisé représentant manifestement une otarie avec un poisson dans la gueule.

— Est-ce que nous avons tous la même chose ? demanda Trumbull.

— Lisez ce que vous avez et nous verrons bien, dit Gonzalo.

Trumbull hésita, puis lut d’une voix basse et monotone :

— « Allons, ne faites donc pas de telles têtes d’idiots. Il n’y a aucune raison de sombrer dans une humeur noire. Rappelez-vous que « *mood* »[31] donne *« doom »*[32] quand on l’écrit à l’envers. En esprit, je ne vous ai pas quittés depuis mon départ, même si je ne vous ai pas donné de mes nouvelles, et je suis à nouveau parmi vous, prêt à jouer une dernière fois avec vous. »

— Mon message dit la même chose, dit Gonzalo.

Il y eut un murmure d’assentiment de la part des autres.

— Bien, fit vivement Parris. Je vais donc vous lire maintenant le testament… pas en entier, vous comprenez, simplement la partie qui concerne le club. Si vous êtes prêts…

Le silence se fit et Parris lut :

— « Je désire en outre faire un legs aux Veufs Noirs, un club que j’ai contribué à fonder et qui compte des membres pour lesquels j’ai toujours éprouvé une profonde affection. Par conséquent, je désire léguer une somme qui, après déduction des taxes, se montera à dix mille dollars. Cette somme devra aller à l’un des messieurs suivants, qui étaient tous membres du club lors de la dernière réunion à laquelle j’ai assisté et qui sont tous, je crois, encore vivants : Thomas Trumbull, James Drake, Emmanuel Rubin, Geoffrey Avalon, Roger Halsted et Mario Gonzalo. »

Parris leva les yeux et dit :

— Je note qu’il y a six personnes autour de la table et je crois que vous avez tous été cités. Y a-t-il quelque chose qui ne corresponde pas aux faits ?

— Il y a un septième membre, dit Gonzalo. Henry, notre serveur, est le meilleur Veuf Noir de nous tous.

— Il n’était pas membre à l’époque de Ralph, dit Halsted. Mince, je

n’arrive pas à croire qu’il soit mort. Vous vous rappelez la fois où il nous a demandé de trouver dans la langue anglaise courante un mot qui contiendrait les lettres « ufa », dans cet ordre précis ? Ça nous avait permis de nous tenir tranquilles pendant toute la soirée.

— Oui, dit Drake, et c’est vous qui l’aviez trouvé. C’est pour ça que vous vous en souvenez.

— Silence ! hurla Rubin tandis que sa maigre barbe se hérissait. J’exige le silence. La lecture du testament n’est pas encore terminée. Ralph dit que l’un de nous va hériter. Pourquoi un seul et de qui s’agit-il ?

Parris s’éclaircit la gorge.

— Je l’ignore. J’ai reçu l’instruction d’ouvrir maintenant une petite enveloppe sur laquelle est écrit « Un ». La voici.

— Ne l’ouvrez pas tout de suite, s’écria violemment Rubin. Mario, c’est vous qui êtes l’hôte, mais écoutez-moi tout de même. Si un legs était fait au nom du club ou était partagé équitablement entre nous six, ce serait fort bien. Mais ne laisser de l’argent qu’à un seul d’entre nous peut susciter des rancœurs. Mettons-nous donc d’accord pour décider que celui qui recevra l’argent, qu’il s’agisse de n’importe lequel d’entre nous, le versera dans une caisse à l’usage de l’ensemble des Veufs Noirs.

— Moi, je veux bien, dit Gonzalo. Y a-t-il des objections ?

Il n’y en eut aucune et Gonzalo reprit :

— Ouvrez l’enveloppe, monsieur Parris.

Parris l’ouvrit, en retira une carte de visite à laquelle il jeta un coup d’œil, parut surpris et dit :

— Il y a écrit : *To the barest*.[33]

— Quoi ? s’écria Trumbull avec indignation.

Parris détourna le regard, secoua la tête et dit :

— C’est tout ce qu’il y a écrit. Voyez par vous-mêmes.

La carte fit le tour de la table.

Avalon gloussa et dit :

— Vous ne comprenez donc pas ? Il a dit dans son message qu’il y aurait un dernier jeu, et le voici.

— Quel genre de jeu ? demanda Gonzalo.

Rubin eut un reniflement de mépris et dit :

— Pas un de ses meilleurs, en tout cas. Allez-y, expliquez-nous ça, Geoff.

Avalon prit l’air solennel et déclara :

— Dans la mythologie grecque, Thétis, une divinité marine, épouse le

mortel Pélée, et tous les dieux et déesses sont invités au mariage. Eris, la déesse de la Discorde, n'y a pas été conviée. Furieuse, elle se présente néanmoins et lance la pomme d'or dans la foule en liesse. Hermès la ramasse et remarque qu'elle contient un petit message disant « à la plus belle ». Trois déesses s'empressent de vouloir l'attraper : Héra, la déesse des Cieux, Athéna, la déesse de la Sagesse, et Aphrodite, la déesse de l'Amour et de la Beauté. La querelle qui en résulte est à l'origine de la guerre de Troie.

— Exactement, dit Rubin. Et je suggère que nous ne jouions pas au jeu de Ralph. Nom de Dieu, je ne sais pas ce qu'il entend par le plus démuni, mais si nous commençons à nous disputer pour savoir lequel d'entre nous doit recevoir ces dix mille dollars, nous finirons par être tous lésés, les gagnants comme les perdants, même si nous versons l'argent dans une caisse. Tout à l'heure, M. Parris a dit que les idéologues plaçaient la victoire au-dessus de la survie, mais ce n'est pas mon cas. Je ne tiens pas à voir disparaître les Veufs Noirs pour une question de dix mille dollars.

— Bravo, bravo, dit Gonzalo. Même vous, vous dites parfois quelque chose de sensé, Manny. Décidons que nous sommes tous les six *ex œquo* quant à notre dénuement, prenons l'argent et mettons-le dans une caisse.

— Excellent, dit Avalon. Je ne vois pas qui pourrait soulever la moindre objection.

Il y eut à nouveau un silence, puis Parris dit :

— Après vous avoir permis de discuter, j'ai bien peur de devoir maintenant, conformément à mes instructions, ouvrir une autre petite enveloppe sur laquelle est inscrit « Deux ».

Gonzalo eut l'air surpris et dit :

— Eh bien, ouvrez-la donc.

Parris ouvrit la seconde enveloppe, en retira une feuille de papier pliée, la déplia et vit un message tapé à la machine avec un interligne simple. Il y jeta un coup d'œil et se mit à rire tout bas.

— Voilà ce qui est écrit, dit-il : « Je ne doute pas que Geoff Avalon, avec son charmant pédantisme, n'ait maintenant expliqué le rapport du message avec la pomme de discorde lancée au mariage de Thétis et de Pélée… »

Rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux, Avalon dit avec raideur :

— Je n'ai jamais nié avoir un soupçon de pédanterie. J'espère simplement que ça n'a jamais été ressenti comme quelque chose de désagréable, ou si tel devait être le cas, je pense que je pourrais compter sur la franchise de mes compagnons Veufs Noirs pour me le dire.

— Ne vous défendez pas, Geoff, dit Trumbull. Nous sommes tous des pédants. Continuez, monsieur Parris.

Parris acquiesça et reprit :

— «… de Thétis et de Pélée. Il se peut également que quelqu'un, Rubin, peut-être, suggère de ne pas accepter ce jeu et de partager l'argent. Il n'en est pas question ! Je regrette d'insister, mais une seule personne héritera et ce sera celle qui pourra faire valoir qu'elle est la « *barest* », à la satisfaction de l'exécuteur testamentaire. Faute de quoi, personne n'aura l'argent. Je suppose que Geoff sera en mesure d'expliquer en quoi cette décision s'impose, s'il ne l'a déjà fait. »

Avalon s'éclaircit la gorge et eut l'air vexé.

— Je ne crois pas que j'aie besoin de le faire, dit-il.

— Pas de problème, Geoff, je prends le relais, dit Rubin. Tout le monde sait bien que je ne suis pas pédant, moi.

— Parce que vous n'êtes pas assez intelligent, marmonna Gonzalo.

Foudroyant Gonzalo du regard, Rubin déclara :

— Comme Geoff vous l'a dit, trois déesses voulaient cette pomme. Hermès, qui l'avait ramassée, s'est tout de suite rendu compte que ce n'était pas une situation pour un dieu innocent et il a absolument refusé de prendre position. Un par un, tous les autres dieux se sont eux aussi récusés. Après des discussions interminables, quelqu'un a suggéré de coller cette tâche à un pauvre mortel. Celui qui a été sélectionné était un berger qui se trouvait sur le versant du mont Ida, à proximité de Troie.

» Les trois déesses lui sont apparues dans toute leur splendeur et chacune, craignant de ne pas gagner dans une compétition loyale, a essayé de soudoyer l'arbitre. Héra lui a offert de conquérir le monde ; Athéna lui a proposé la couronne de la sagesse et Aphrodite lui a promis qu'il épouserait la plus belle fille du monde.

» Le berger était assez jeune pour trouver que la troisième proposition était la plus séduisante et il a choisi Aphrodite. Elle aurait sans doute triomphé dans un concours de beauté loyal, mais ce choix s'est tout de même révélé désastreux. La plus belle fille du monde était Hélène, la reine de Sparte, et quelques années plus tard, le berger l'a enlevée avec l'aide d'Aphrodite, et c'est ce qui a provoqué la guerre de Troie.

» Le nom du berger était Pâris. Il était l'un des cinquante fils de Priam, le roi de Troie. Cette compétition entre déesses est une scène très appréciée par les artistes et elle est communément appelée « le Jugement de Pâris ». Manifestement, Ralph n'a pas pu résister à l'envie de faire un jeu de mots en pensant au « jugement de Parris », Parris avec deux r.

Parris sourit et dit :

— Apparemment, je ne suis pas gâté. Au lieu de choisir entre trois glorieuses déesses, je me vois dans l'obligation de trancher entre six hommes qui ne sont pas particulièrement séduisants.

— En fait, vous n'êtes obligé de prendre aucune décision, dit Rubin. Ralph ne peut pas nous forcer à jouer à son petit jeu. Si la seule manière de gagner les dix mille dollars est de nous affronter, je suggère que nous laissions tomber cette histoire. Nous pouvons fort bien nous passer de dix mille dollars… nous l'avons fait jusqu'à présent. Mais nous ne pouvons pas nous passer de l'amitié que nous nous portons mutuellement.

Halsted eut un air de regret.

— A vrai dire, cet argent ne serait pas de trop. Il permettrait de prendre en charge une partie des coûts de nos banquets. Avec l'inflation, pour ma part, j'ai des difficultés à couvrir les dépenses. Dans la mesure où je suis le seul membre presque chauve du groupe, ne pouvons-nous pas dire que je suis visiblement le plus dégarni, donc le plus « *bare* », et en finir ?

— Nous pourrions en effet décider que *« barest* » signifie le plus dégarni ou dénudé. Mais alors, je pourrais me déshabiller et rester en sous-vêtements, je ramasserais l'argent, et nous pourrions constituer la caisse commune.

— Seigneur ! s'exclama Rubin. Ecoutez, si j'avais dix mille dollars de trop, je vous les donnerais volontiers pour ne pas avoir à subir ça.

Drake dit sur un ton rêveur :

— Si nous étions des strip-teaseurs, ce serait très simple. Nous serions bien gentiment *ex æquo* tous les six.

— Allons, messieurs, attendez, dit Parris. C'est une affaire sérieuse. Je réprouve les testaments de ce genre, mais je suis l'exécuteur et je dois donc le traiter sérieusement. Je ne sais pas ce que M. Ottur veut dire par « *barest* », mais c'est certainement quelque chose qui, premièrement, n'est pas évident, et qui, deuxièmement, doit s'imposer. Si quelqu'un peut démontrer ce qu'il faut entendre par « *barest* », et ensuite nous prouver d'une manière indiscutable que l'un ou l'autre d'entre vous est bien dans ce cas, je vous remettrai l'argent. Sans cela, je ne peux pas le faire. Le fait d'être chauve, ou même nu, ne me semble pas être convaincant. Faites encore un effort.

— Non, nous n'en ferons pas, dit Rubin. Roger, vous devriez avoir honte d'avoir parlé de votre calvitie. Si vous avez à ce point besoin d'argent, je participerai aux frais quand ce sera votre tour d'être l'hôte.

Halsted rougit et pointa un doigt furieux sur Rubin.

— Je n'ai pas besoin d'argent à ce point, dit-il. Et même si je mourais de faim, je ne viendrais pas vous demander de l'aide.

— Manifestement, la pomme de discorde commence à faire son œuvre, dit Avalon. Manny a raison. Laissons tomber tout ça avant que nous n'en arrivions à nous disputer.

Halsted fronça les sourcils et se passa la main sur son front haut, mais il ne dit rien.

— Je regrette, Roger, marmonna Rubin. Je ne voulais pas vous froisser.

Halsted agita brièvement la main pour signifier son pardon.

Parris dit d'un net air d'excuse :

— Mes instructions sont d'ouvrir la petite enveloppe sur laquelle est inscrit « Trois » après vous avoir laissé le temps de discuter.

— Combien d'enveloppes avez-vous donc, monsieur Parris ? demanda doucement Drake. On pourrait continuer comme ça toute la nuit.

— C'est la dernière, dit Parris.

— Ne l'ouvrez pas ! rugit Rubin. Il n'y a rien que Ralph puisse dire pour nous faire changer d'avis.

— L'éthique de ma profession m'oblige à l'ouvrir et à vous donner lecture du troisième message, dit Parris. Bien entendu, je ne peux pas vous forcer à écouter. Par conséquent, si quelqu'un parmi vous désire quitter la pièce, il peut le faire.

Néanmoins, personne ne le fit, pas même Rubin.

Parris ouvrit la troisième enveloppe et cette fois, il eut l'air sombre en examinant le message.

— Je crois que vous feriez mieux de bien écouter, dit-il. Le message dit : « Je pense que le groupe décidera peut-être de renoncer au legs plutôt que de jouer le jeu. Si c'est bien ce qui se passe, ou si l'énigme n'est pas résolue, je léguerai l'argent au parti nazi américain, sans aucune réserve. »

Il y eut un brouhaha unanime de la part des Veufs Noirs.

Parris hocha la tête.

— C'est bien ce qui est écrit, dit-il. Voyez par vous-mêmes.

— Vous ne pouvez pas faire ça, dit Halsted.

— Je suis légalement forcé de le faire si vous refusez de jouer à ce petit jeu, dit Parris. Je ne suis qu'une écluse par laquelle passe l'argent. Je ne peux pas agir de mon propre chef. Bien entendu, l'un d'entre vous peut très bien contester le testament, mais je ne vois pas quelles raisons il

pourrait avoir… des raisons juridiques, je veux dire. Un homme peut disposer de sa propriété comme il l'entend, dans certaines limites légales clairement définies, et ces limites ne me paraissent pas outrepassées ici.

— Alors, acceptons le jeu, dit Halsted. Je dis que je suis le plus démuni parce que je suis le plus chauve. Je ne le dis pas pour gagner cet argent, Manny. Je le dis pour qu'il ne tombe pas aux mains des nazis. Et maintenant, si vous en êtes d'accord, monsieur Parris, vous pouvez me remettre l'argent, nous le déposerons dans une caisse, et puis voilà.

Parris hésita.

— J'aimerais bien. J'aimerais vraiment beaucoup pouvoir le faire. Le problème, c'est que je ne peux pas.

— Pourquoi ? Vous voulez que l'argent aille aux Nazis ?

— Bien sûr que non, répliqua Parris avec quelque indignation. Mais mon seul devoir ici est de respecter la volonté de mon client et il désire que l'un de vous démontre qu'il est le plus démuni d'une manière intelligente et convaincante pour que je puisse l'admettre et désigner l'un de vous comme le vainqueur. Ensuite, l'argent sera la propriété du vainqueur et il pourra en disposer à sa guise… le garder, le diviser équitablement entre vous six, créer un fonds quelconque pourvu qu'il soit autorisé par la loi, ou tout ce que vous voudrez.

— Vous en êtes sûr ? demanda Trumbull. Il n'y aura plus de petits messages futés ?

— Non, dit Parris. Je vous ai lu tous les documents. Je dois maintenant vous rappeler qu'il s'agit du « jugement de Parris » et que vous devrez me convaincre, sinon, je me verrai dans l'obligation de remettre l'argent au… au… je n'ai pas le choix.

Gonzalo intervint :

— Selon Manny, Pâris, le Pâris de la légende, a été soudoyé avant de rendre son jugement. Est-ce que ça veut dire…

Parris dit avec sérieux :

— Je vous en prie, ne terminez pas votre phrase, monsieur Gonzalo. Elle ne serait pas drôle.

— Alors, nous n'avons pas le choix, dit Rubin. Il va falloir jouer à ce petit jeu. Qui est le plus démuni ?

Halsted déclara :

— Nous ne pourrons pas répondre avant de savoir ce que ce vieux sa… Bon, il ne faut jamais dire du mal des morts, d'accord. Qu'est-ce que Ralph entend par « *barest* » s'il ne veut pas dire le plus dégarni, le plus chauve ?

— Il veut peut-être dire le plus démuni, le plus pauvre, le plus à court d'argent, dit Gonzalo. Je crois que je suis un parfait exemple.

— Ou le plus petit, dit Avalon. Celui qui est le moins armé pour l'existence, pour ainsi dire. Dans ce cas, ce serait vous, Manny.

— Vous avez beau mesurer vingt centimètres de plus que moi, Geoff, là-dedans, il n'y a pas deux sous de cervelle, dit Rubin. Et si c'était celui qui a la plus petite garde-robe, ce qui éliminerait Mario ? Ou le plus bas Q.I., ce qui le remettrait dans la course ?

— Messieurs, messieurs ! s'interposa Parris. Rien de tout ceci ne me paraît le moins du monde convaincant. Je vous en prie, soyez sérieux.

— Vous avez raison, dit Rubin. C'est une affaire trop sérieuse pour faire les imbéciles, mais elle me déplaît tant que je n'arrive pas à réfléchir convenablement. Je propose de demander sans plus tarder l'intervention d'Henry.

Henry, qui se tenait près du buffet et écoutait attentivement, secoua la tête.

— Je regrette, Messieurs, mais ce ne serait pas correct. Le défunt ne me connaissait pas et ne me considérait pas comme un membre du club. Je n'ai donc pas le droit de prendre part au jeu.

— Vous êtes membre, maintenant, dit Trumbull d'un ton bourru. Vous n'avez peut-être pas le droit d'hériter, mais vous avez parfaitement le droit de nous conseiller pour savoir qui peut hériter. Allez-y, dites-nous ce que vous en pensez, Henry.

— Je ne crois pas être en mesure de le faire, monsieur Trumbull, dit Henry. Je suis peut-être membre des Veufs Noirs, mais je suis le seul qui n'ait jamais rencontré M. Ottur. Je ne connais pas sa forme d'esprit.

— Il n'y a aucun mystère, dit Trumbull. Vous nous avez entendus parler de lui. Il adorait faire des jeux de mots. Allons, Henry, si vous ne connaissiez pas Ralph, il ne vous connaissait pas non plus. Il ignorait que vous avez la faculté de voir les choses simples.

Henry soupira.

— Je ferai de mon mieux, Monsieur. Puis-je poser quelques questions ? Par exemple, je ne me trompe pas en supposant que le défunt n'était pas favorable au parti nazi ?

— Bon sang ! dit Rubin avec un reniflement de mépris. C'est un euphémisme de dire qu'il ne lui était pas favorable. Pendant les années 50, il a eu des problèmes parce que certaines personnes jugeaient ses opinions trop à gauche.

— Il ne voulait donc pas que son argent aille aux nazis ?

— Bien sûr que non.
— Donc, il espérait vous voir gagner.
— Il l'espérait, mais il surestimait peut-être nos capacités, dit Avalon.
— Pensez-vous que dans son désir de vous voir gagner, il aurait pu aller jusqu'à vous donner une indication pour vous mettre sur la voie ? demanda Henry.
— Quel genre d'indication ? dit Gonzalo.
— Je ne sais pas exactement, monsieur Gonzalo, mais voyons… Est-ce que le nom de votre ami s'écrit Otter[34] ?
— Vous voulez dire comme l'animal ? Non. Ça s'écrit O-t-t-u-r. Avec un « u ».
— Quand les enveloppes vous ont été distribuées au début, M. Drake, je crois, a mentionné le monogramme de M. Ottur, dit Henry.
— Je voulais parler du petit dessin sur l'enveloppe, dit Drake.
— Oui. Je pensais bien que ça pouvait être ça. A-t-il toujours utilisé ce monogramme, M. Drake ?
— Depuis que je le connais, et ça remonte à un bon bout de temps.
— Je peux comprendre la présence de l'otarie, qui est une allusion évidente au nom de M. Ottur, puisqu'il aimait faire des calembours, dit Henry. Puis-je demander si le poisson qu'elle a dans la gueule est une truite[35] ?
Il n'y eut pas de réponse immédiate et finalement, Avalon dit :
— J'avoue que je n'y avais pas prêté attention. Je suppose que ça pourrait effectivement être une truite. Pourquoi posez-vous la question ?
— Simplement parce que « trout », t-r-o-u-t, est une anagramme d'Ottur, O-t-t-u-r. Les deux mots contiennent les mêmes lettres, dans un ordre différent. Une otarie tenant une truite dans sa gueule est une double allusion à son nom, au moyen d'un calembour et d'une anagramme. Est-ce que ces jeux de mots correspondent à son caractère ?
— Absolument, dit Rubin. Pour l'otarie, c'était évident pour nous tous, mais je n'aurais jamais pensé à la truite. Il ne nous avait jamais expliqué ça, pour autant que je me souvienne, mais de toute façon, il n'expliquait jamais rien. Il voulait toujours que les gens trouvent la solution par eux-mêmes. Mais qu'est-ce que tout ceci a à voir avec le problème auquel nous sommes confrontés, Henry ?
— Il m'a semblé, Messieurs, que les messages préliminaires qui vous ont été remis n'étaient pas une introduction réellement nécessaire à la

lecture du testament et qu'ils auraient pu tout aussi bien ne pas exister. En outre, je ne vois pas la nécessité de vous avoir livré à tous un message identique. Un seul message lu à tout le monde aurait fait aussi bien l'affaire, comme c'était le cas pour les trois enveloppes qui faisaient partie du testament.

» En regardant les choses sous cet angle, poursuivit Henry, il m'est venu à l'esprit qu'en fait, ce qu'il vous remettait, c'était son monogramme, en s'assurant que chacun d'entre vous pourrait bien l'observer et donc penser éventuellement à l'utiliser comme un indice. Le monogramme est un calembour et une anagramme par rapport au nom de M. Ottur. La solution du problème auquel nous sommes confrontés peut très bien ne reposer que là-dessus… sur des calembours et des anagrammes à partir de noms de famille. »

En écoutant ces mots, les six Veufs Noirs eurent l'air pensif, chacun à sa manière, et finalement, Drake remua sur son siège.

— Vous savez, je retrouve bien là Ralph, dit-il. Dans ce cas, laissez-moi vous faire remarquer que d-r-a-k-e peut être réorganisé en r-a-k-e-d[36], et un terrain qui a été ratissé est nu, sans compter qu'à une lettre près, nous avons n-a-k-e-d[37] ce qui est certainement dénudé.

— « *Raked* » ne me semble pas très convaincant, dit Parris. Quant à « *naked* », c'est absolument hors de question. Je ne crois pas que les substitutions de lettres soient permises.

— Laissez-moi alors vous proposer un calembour, dit Rubin. Nous n'avons pas besoin de modifier l'ordre des lettres de mon nom, mais simplement d'en faire deux mots : « rub in »[38]. Quand on applique de la crème sur le visage et qu'on frotte pour la faire pénétrer, elle disparaît et laisse la peau nue. Qu'en dites-vous ?

— C'est encore plus tiré par les cheveux que « raked », dit Parris.

— G-o-n-z-a-l-o peut donner a-z-o-l-o-n-g, ce qui est « a so long » prononcé avec l'accent allemand. C'est donc un au revoir, et quand tout le monde dit au revoir, vous êtes démuni de compagnie.

— Seigneur ! s'exclama Rubin.

— Je ne vois pas ce que j'aurais pu trouver d'autre, dit Gonzalo, sur la défensive.

— Puisque nous en sommes à ne pas respecter l'orthographe, dit Halsted, mon nom peut donner s-t-e-a-l-d-h, qui est « stealth »[39], à

peu de chose près. Quand les gens s’esquivent, il ne reste plus personne, l’endroit est nu.

— De pire en pire, dit Rubin.

— Je suis le plus mal loti, dit Trumbull en fronçant les sourcils. Les seules voyelles de mon nom sont deux u, et je ne peux rien faire avec ça.

Parris dit avec impatience :

— Vous n’êtes toujours pas sérieux, messieurs. Rien de tout ceci n’est convaincant. Je vous en prie ! Si vous voulez éviter que l’argent ne tombe dans des mains viles, vous devez absolument faire mieux.

Avalon, qui avait un sourire figé depuis quelques minutes, fronça ses magnifiques sourcils jusqu’à ce qu’ils en cachent presque ses yeux et il émit un ricanement diabolique.

— Mais j’ai trouvé, messieurs, et je suis ravi de pouvoir dire que l’indice le plus important a échappé à Henry, notre serveur inégalé. Ce n’est pas grave, Henry. Ça arrive même à Homère.

— Bien moins souvent qu’à moi, monsieur Avalon. Quel est l’indice qui m’a échappé, Monsieur ?

— Eh bien, dans le message préliminaire, il n’y a pas seulement le monogramme, comme vous nous l’avez à juste titre fait remarquer, Henry, mais aussi une allusion au fait que « mood » écrit à l’envers donne « doom ». Cette allusion semble ne pas avoir grand rapport avec le reste et nous sommes fondés à nous demander pourquoi Ralph l’a introduite.

— C’est parce qu’elle traduit la manière dont il pense… ou plutôt pensait, dit Drake.

— Sans aucun doute, mais si vous vous donnez la peine d’épeler Avalon à l’envers, vous avez n-o-l-a-v-a[40]. Inutile de chercher un calembour ou de réorganiser les lettres d’un nom. Il suffit de procéder comme Ralph l’a fait dans son message.

Parris serra les poings dans son excitation.

— Voilà la remarque la plus intéressante que j’entends depuis le début. Mais pourquoi « no lava » ?

— Un terrain sur lequel la lave n’a pas coulé est nu, répondit Avalon.

Parris réfléchit et secoua la tête.

— Nous pourrions aussi bien dire qu’un terrain sur lequel la lave n’a pas coulé est riche en végétation et n’est pas nu. Ce serait donc plutôt le terrain recouvert de lave qui est nu.

— Très bien, dit Avalon. Dans ce cas, nous pouvons légèrement

modifier l'ordre des lettres et dire « o-n l-a-v-a »[41]. En tenant compte de l'argument de notre conseiller, Parris, il n'y aurait pas de végétation sur un terrain recouvert de lave et cet anagramme exprime donc quelque chose qui est « *bare* ».

— Et les lettres inversées dans « mood » et « doom », qu'en faites-vous ? demanda Gonzalo.

— Eh bien, nous ne devrons pas en tenir compte, répondit Avalon.

— J'aimais bien « no lava », mais votre explication n'est pas convaincante, dit Parris. Si ça m'a plu, c'est qu'épeler à l'envers me semblait une solution plausible. Néanmoins, dans « on lava », ce n'est pas le cas, et rien ne vient plaider en sa faveur.

Il y eut un moment de silence, puis Rubin dit :

— Vous savez, ça devient de moins en moins amusant. Est-ce que nous allons finir par donner l'argent aux nazis, même avec l'aide d'Henry ?

— Demandons-lui donc son avis, dit Gonzalo. Henry, où est-ce que nous nous sommes trompés ?

— Je n'en suis pas sûr, monsieur Gonzalo, dit Henry. Mais il me semble que, jusqu'ici, nous avons essayé de faire des calembours et des anagrammes uniquement avec nos noms de famille pour proposer des solutions. Ne devrions-nous pas nous attaquer également à la question ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, Henry, dit Avalon.

— Il m'est venu à l'esprit que l'expression « to the barest » pouvait peut-être donner « to the bearest », formé sur « bear », l'ours. Il conviendrait donc de rechercher qui, parmi les Veufs Noirs, ressemble le plus à un ours.

— C'est mauvais ! dit Trumbull. C'est un très mauvais calembour et c'est aussi difficile de décider qui de nous ressemble le plus à un ours que de décider qui est le plus démuni.

— Je ne sais pas, Tom, dit Gonzalo. Vous avez un fichu caractère. C'est vous qui ressemblez le plus à un ours.

— Pas tant que Manny restera en vie, s'écria Trumbull avec chaleur.

— Je ne me suis encore jamais emporté de ma vie, hurla Rubin avec tout autant de chaleur.

— Comme maintenant, par exemple, dit Halsted.

— Messieurs, nous n'avancerons pas de cette manière, dit Parris. Si personne n'arrive à trouver quoi que ce soit, il faudra abandonner.

— Mais nous avons maintenant la solution, d'après moi, monsieur

Parris, dit Henry. Si nous considérons que nous devons trouver qui parmi les Veufs Noirs s'apparente le plus à un ours, puis-je vous suggérer qu'en déplaçant seulement une lettre dans r-u-b-i-n, nous obtenons b-r-u-i-n, le nom de l'ours utilisé dans les épopées médiévales et qu'on emploie encore aujourd'hui. Je crois qu'il y a même une équipe de hockey qui s'appelle les « Bruins ».

Parris déclara énergiquement :

— Je suis convaincu. À l'évidence, c'est la seule solution qui s'impose.

Les Veufs Noirs se mirent à applaudir et Henry rougit légèrement.

— Puisque l'argent m'appartient, dit Rubin, je vais créer cette caisse et je précise que les intérêts rapportés par le capital seront versés à Henry à titre d'honoraires pour services rendus au club.

Des applaudissements se firent à nouveau entendre.

— Messieurs, n'en faites rien, je vous en prie, dit Henry. Je serai alors surpayé.

— Allons, allons, Henry, dit Rubin. Vous refusez ?

Henry réfléchit, soupira et dit :

— J'accepte, Monsieur, avec tous mes remerciements.

REMARQUE

Je ne tiens pas à ce que mes Veufs Noirs fassent partie du monde réel. Dans le cas des Araignées de la Trappe, plusieurs décès se sont produits et de nouveaux membres ont été élus, mais je n'ai pas l'intention qu'il en soit de même pour les Veufs Noirs. Personne ne va mourir et aucun membre nouveau ne sera élu.

Personne ne va vieillir non plus. Henry avait la soixantaine dans le premier récit, et bien qu'une décennie se soit écoulée, il a toujours la soixantaine, et il va continuer à l'avoir quelle que soit la durée de mon existence et le nombre d'histoires que j'écrirai. Avalon continuera à regarder du haut de son mètre quatre-vingt-huit et la barbe de Rubin continuera à être maigre.

Pourtant, les exigences de l'intrigue et une bouffée de nostalgie m'ont incité à faire intervenir Ralph Ottur, le fondateur des Veufs Noirs, et à parler de son décès. Naturellement, le club des Araignées de la Trappe a été fondé par Fletcher Pratt, un auteur de science-fiction et un historien de la marine. Il est mort il y a plus de vingt ans et tous ceux qui l'ont connu se souviennent de lui avec affection.

« Le legs » (« *To the Barest* ») a été publié dans le numéro d'août 1979 d'*EQMM*.

Je dois maintenant dire adieu à mes chers lecteurs… en leur promettant, comme d'habitude, de continuer à consigner les cas traités par les Veufs Noirs jusqu'à mon dernier souffle.

---

[1] En traduction française*, le Club des Veufs Noirs,* 10/18, Christian Bourgois, 1988. *(N.d.T.)*

[2] Retour au club des Veufs Noirs, *10/18, Christian Bourgois, 1988. (N.d.T.)*

[3] En français *(N.d.T.)*

[4] Sic. *(N.d.T.)*

[5] Allusion à la phrase prononcée par Napoléon après la retraite de Russie : « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas » *(N.d.T.)*

[6] La citrouille est l'élément obligé de la fête d'Halloween. On en dépose une devant chaque maison pour inviter les enfants à sonner à la porte. *(N.d.T.)*

[7] Signifie engelures. *(N.d.T.)*

[8] Célèbre présentateur des informations à CBS. *(N.d.T.)*

[9] Signifie poche. *(N.d.T.)*

[10] Garantit la liberté de culte, d'expression, de réunion et la liberté de la presse. *(N.d.T.)*

[11] Mot yiddish *(N.d.T.)*

[12] Sorte de lacet, aux extrémités pourvues de boules, qu'on utilise en guise de cravate. *(N.d.T.)*

[13] En anglais : « tomorrow ». *(N.d.T.)*

[14] Personnage A'Oliver Twist, de Charles Dickens, qui emploie une bande de jeunes picpockets qu'il a lui même formés. *(N.d.T.)*

[15] Ceux qui ont du goudron collé aux talons. *(N.d.T.)*

[16] Fichu Yankee. *(N.d.T.)*

[17] Sucette. *(N.d.T.)*

[18] Al, la fausse barbe de maïs. *(N.d.T.)*

[19] Poème absurde et comique en cinq vers. *(N.d.T.)*

[20] « d'une crypte de l'église de Saint-Giles…». *(N.d.T.)*

[21] « Parvenait un hurlement qui s'entendait à plus d'un kilomètre…». *(N.d.T.)*

[22] « Il y avait un jeune gars du nom de Sinjon, qui dit à sa femme : « Sans blague »… Injun est la déformation d' « Indian » (Indien), mais l'expression « Honest

Injun » signifie « je t'assure », « sans blague », et rime avec Sinjon. *(N.d.T.)*

[23] « Je ne tentais pas ma chance avec cette jolie môme. Je n'ai fait que la pincer un petit peu. paternellement » *(N.d.T.)*

[24] En anglais : « the blind man ». *(N.d.T.)*

[25] En anglais : « the blond man ». *(N.d.T.)*

[26] En anglais : « They're blind, man ». *(N.d.T.)*

[27] En anglais : blind. *(N.d.T.).*

[28] Forgés sur « *whodunit* » (qui a fait le coup ?) qui désigne une histoire policière dans laquelle l'intrigue repose sur la découverte de l'assassin, « *howdunit* » et « *whydunit* » y ajoutent les notions de comment et pourquoi *(N.d.T.)*

[29] Gustave I ». *(N.d.T.)*

[30] California Institue of Technology. *(N.d.T.)*

[31] Humeur, état d'âme. *(N.d.T.)*

[32] Destin funeste. *(N.d.T.)*

[33] Au plus démuni (ou encore : dénudé, pelé, à sec.). *(N.d.T.)*

[34] Signifie otarie. *(N.d.T.)*

[35] En anglais : trout. (N.d.T.)

[36] Signifie ratissé *(N.d.T.)*

[37] Signifie nu. *(N.d.T.)*

[38] Signifie frotter pour faire pénétrer. *(N.d.T.)*

[39] Signifie furtivement à la dérobée. *(N.d.T.)*

[40] Pas de lave. *(N.d.T.)*

[41] Sur de la lave. *(N.d.T.)*